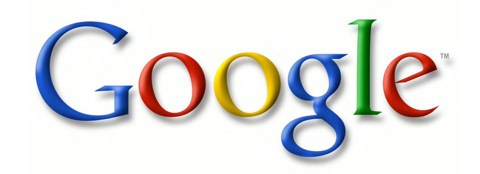




CHOIX D'ÉLOGES

COURONNÉS

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

CHOIX D'ÉLOGES

COURONNÉS

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

COMPOSÉ

Des Éloges de Marc-Aurèle, d'Aguesseau, Duguay-Trouin et Descartes, par Thomas; de La Fontaine et Molière, par Champfort; de Fénélon, Racine et Catinat, par Laharpe; de Suger, Fontenelle et Montausier, par M. Garat, et de Louis XII, par M. Noel:

PRÉCÉDÉ

DE L'ESSAI SUR LES ÉLOGES,

PAR THOMAS.

TOME SECOND.

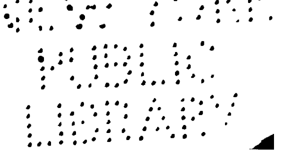
PARIS,

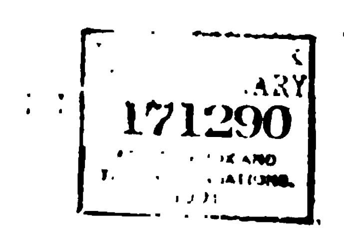
Jn CHAUMEROT, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIES DE BOIS, N° 188,

ET PLACE S.-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 11.

1812.




ARY
171290

ÉLOGE

DE

RENÉ DESCARTES.

Lorsque les cendres de Descartes, né en France et mort en Suède, furent apportées, seize ans après sa mort, de Stockholm à Paris; lorsque tous les savans, rassemblés dans un temple, rendoient à sa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant sa vie, et qu'un orateur se préparoit à louer, devant cette assemblée, le grand homme qu'elle regrettoit, tout à coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet éloge funèbre. Sans doute on pensoit alors que les grands seuls ont droit aux éloges publics, et l'on craignit de donner à la nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite et la distinction du génie. Je viens, après cent ans, prononcer cet éloge: puisse-t-il être digne de celui à qui il est offert, et des sages qui vont l'entendre! Peut-être, au siècle de Descartes, on étoit encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps seul juge les philosophes comme les rois; le temps a détruit les opinions de Descartes, mais sa gloire subsiste. Il est semblable à ces rois dé-

trônés, qui, sur les ruines même de leur empire, paroissent nés pour commander aux hommes. Tant que la philosophie et la vérité seront quelque chose sur la terre, on honorera celui qui a jeté les fondemens de nos connoissances, et recréé, pour ainsi dire, l'entendement humain. On louera Descartes par admiration, par reconnoissance, par intérêt même; car si la vérité est un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce seroit aux pieds de la statue de Newton qu'il faudroit prononcer l'éloge de Descartes, ou plutôt ce seroit à Newton à louer Descartes. Qui mieux que lui seroit capable de mesurer la carrière parcourue avant lui ? Aussi simple qu'il étoit grand, Newton nous découvriroit toutes les pensées que les pensées de Descartes lui ont fait naître. Il y a des vérités stériles, et pour ainsi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature : il y a des erreurs de grands hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Après Descartes, on a été plus loin que lui; mais Descartes a frayé la route. Louons Magellan d'avoir fait le tour du globe, mais rendons justice à Colomb, qui le premier a soupçonné, a cherché, a trouvé un nouveau monde.

Tout, dans cet ouvrage, sera consacré à la philosophie et à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma nation qui ne me pardonne-

roient point l'éloge d'un philosophe vivant ; mais Descartes est mort, et depuis cent quinze ans il n'est plus ; je ne crains ni de blesser l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger Descartes, pour voir ce que l'esprit d'un seul homme a ajouté à l'esprit humain, il faut voir le point d'où il est parti. Je peindrai donc l'état de la philosophie et des sciences au moment où naquit ce grand homme. Je ferai voir comment la nature le forma, et comment elle prépara cette révolution qui a eu tant d'influence ; ensuite je ferai l'histoire de ses pensées : ses erreurs même auront je ne sais quoi de grand. On verra l'esprit humain, frappé d'une lumière nouvelle, se réveiller, s'agiter et marcher sur ses pas. Le mouvement philosophique se communiquera d'un bout de l'Europe à l'autre. Cependant, au milieu de ce mouvement général, nous reviendrons sur Descartes : nous contemplerons l'homme en lui ; nous chercherons si le génie donne des droits au bonheur, et nous finirons peut-être par répandre des larmes sur ceux qui, pour le bien de l'humanité et leur propre malheur, sont condamnés à être de grands hommes.

La philosophie (1), née dans l'Egypte, dans l'Inde et dans la Perse, avoit été, en naissant, presqu'aussi barbare que les hommes. Dans la Grèce, aussi féconde que hardie, elle avoit créé

tous ces systêmes qui expliquoient l'univers, ou par le principe des élémens, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par les combinaisons de masses, de figures et de mouvemens, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matière. Dans Alexandrie, et à la cour des rois, elle avoit perdu ce caractère original et ce principe de fécondité que lui avoit donnés un pays libre. A Rome, parmi des maîtres et des esclaves, elle avoit été également stérile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter la curiosité des princes, ou à lire dans les astres la chute des tyrans. Dans les premiers siècles de l'église, vouée aux enchantemens et aux mystères, elle avoit cherché à lier commerce avec les puissances célestes ou infernales. Dans Constantinople, elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement esclave et par sa religion et par son gouvernement, elle avoit eu ce même caractère d'esclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les siècles barbares de l'occident, elle n'avoit été qu'un jargon absurde et insensé, que consacroit le fanatisme et qu'adoroit la superstition. Enfin, à la renaissance des lettres, elle n'avoit profité de quelques lumières que pour se remettre par choix dans les chaînes d'Aristote. Ce philosophe,

depuis plus de cinq siècles, combattu, proscrit, adoré, excommunié, et toujours vainqueur, dictoit aux nations ce qu'elles devoient croire. Ses ouvrages étant plus connus, ses erreurs étoient plus respectées. On négligeoit pour lui l'univers; et les hommes, accoutumés depuis long-temps à se passer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choses, parce que leur ignorance hardie prononçoit des mots obscurs et vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'esprit humain avoit faits pendant trente siècles. On remarque, pendant cette longue révolution de temps, cinq ou six hommes qui ont pensé et créé des idées; et le reste du monde a travaillé sur ces pensées, comme l'artisan, dans sa forge, travaille sur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu plusieurs siècles de suite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité; il y a eu des nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la masse des idées générales. Du siècle d'Aristote à celui de Descartes, j'aperçois un vide de deux mille ans. Là la pensée originale se perd, comme un fleuve qui meurt dans les sables, ou qui s'ensevelit sous terre, et qui ne reparoît qu'à mille lieues de là, sous de nouveaux cieux et sur une terre nouvelle. Quoi donc! y a-t-il pour l'esprit humain des temps de sommeil et de mort, comme il y en a de vie et

CHOIX D'ÉLOGES

COURONNÉS

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Tel, de Madrid ou de Gênes, Colomb pressentoit l'Amérique.

La nature, qui travailloit sur cette âme et la disposoit insensiblement aux grandes choses, y avoit mis d'abord une forte passion pour la vérité : ce fut là peut-être son premier ressort. Elle y ajoute ce désir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les siècles et à toutes les nations ; désir qu'on ne s'étoit point encore avisé de calomnier ; elle lui donne ensuite, pour le temps de sa jeunesse, une activité inquiète (5), ces tourmens du génie, ce vide d'une âme que rien ne remplit encore, et qui se fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle promène dans l'Europe entière, et fait passer rapidement sous ses yeux les plus grands spectacles (6). Elle lui présente, en Hollande, un peuple qui brise ses chaînes et devient libre, le fanatisme germant au sein de la liberté, les querelles de la religion changées en factions d'état ; en Allemagne, le choc de la ligue protestante et de la ligue catholique, le commencement d'un carnage de trente années ; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie et le Holstein, les contre-coups de cette guerre affreuse ; en Flandre, le contraste de dix provinces opulentes restées soumises à l'Espagne, tandis que sept provinces pauvres com-

battoient depuis cinquante ans pour leur liberté; dans la Valteline, les mouvemens de l'ambition espagnole, les précautions inquiètes de la cour de Savoie; en Suisse, des lois et des mœurs, une pauvreté fière, une liberté sans orages; à Gênes, toutes les factions des républiques, tout l'orgueil des monarchies; à Venise, le pouvoir des nobles, l'esclavage du peuple, une liberté tyrannique; à Florence, les Médicis, les arts et Galilée; à Rome, toutes les nations rassemblées par la religion, spectacle qui vaut peut-être bien celui des statues et des tableaux; en Angleterre, les droits des peuples luttant contre ceux des rois, Charles Ier sur le trône, et Cromwel encore dans la foule (7). L'âme de Descartes, à travers tous ces objets, s'élève et s'agrandit; la religion, la politique, la liberté, la nature, la morale, tout contribue à étendre ses idées; car on se trompe, si l'on croit que l'âme du philosophe doit se concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe: il doit tout embrasser, tout voir. Il y a des points de réunion, où toutes les vérités se touchent, et la vérité universelle n'est elle-même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain sous toutes les faces, Descartes se mêle dans ces jeux sanglans des rois, où le génie s'épuise à détruire, et où des milliers d'hommes, assemblés contre

des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art et par principes (8). Ainsi Socrate porta les armes dans sa jeunesse : partout il étudie l'homme et le monde ; il analyse l'esprit humain ; il observe les opinions, suit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur source. De ces opinions, les unes naissent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la religion, d'autres de la forme des langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des lois, plusieurs de toutes ces causes réunies ; il y en a qui sortent du fond même de l'esprit humain et de la constitution de l'homme, et celles-là sont à peu près les mêmes chez tous les peuples ; il y en a d'autres qui sont bornées par les montagnes et par les fleuves ; car chaque pays a ses opinions comme ses plantes : toutes ensemble forment la raison du peuple. Quel spectacle pour un philosophe ! Descartes en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raison humaine ! Dès ce moment, il sentit s'ébranler tout l'édifice de ses connoissances ; il voulut y porter la main pour achever de le renverser ; mais il n'avoit point assez de force, et il s'arrêta. Il poursuit ses observations, il étudie la nature physique. Tantôt il la considère dans toute son étendue, comme ne formant qu'un seul et immense ouvrage, tantôt il la suit dans ses dé-

tails. La nature vivante et la nature morte, l'être brut et l'être organisé, les différentes classes de grandeurs et de formes, les destructions et les renouvellemens, les variétés et les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout sur la cime des Alpes, élevé par sa situation au-dessus de l'Europe entière, suivant de l'œil la course du Pô, du Rhin, du Rhône et du Danube, et de là s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paroît toucher, pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses; quelquefois observant à ses pieds les espèces innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices, ou entre les pointes des rochers; quelquefois mesurant la hauteur de ces montagnes de glace, qui semblent jetées dans les vallons des Alpes pour les combler, ou méditant profondément à la lueur des orages (9). Ah! c'est dans ces momens que l'âme du philosophe s'étend, devient immense et profonde comme la nature; c'est alors que ses idées s'élèvent et parcourent l'univers. Insatiable de voir et de connoître, partout où il passe, Descartes interroge la vérité; il la demande à tous les lieux qu'il parcourt, il la poursuit de pays en pays: dans les villes prises d'assaut, ce sont les savans qu'il cherche. Maximilien de Bavière voit dans Prague,

dont il s'est rendu maître, la capitale d'un royaume conquis; Descartes n'y voit que l'ancien séjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente; il interroge tous ceux qui l'ont connu; il suit les traces de ses pensées; il rassemble dans les conversations le génie d'un grand homme. Ainsi voyageoient autrefois les Pythagore et les Platon, lorsqu'ils alloient dans l'orient étudier ces colonnes, archives des nations et monumens des découvertes antiques; Descartes, à leur exemple, ramasse tout ce qui peut l'instruire; mais tant d'idées acquises dans ses voyages, ne lui auroient encore servi de rien, s'il n'avoit eu l'art de se les approprier par des méditations profondes, art si nécessaire au philosophe, si inconnu au vulgaire, et peut-être si étranger à l'homme. En effet, qu'est-ce que méditer? c'est ramener au-dedans de nous notre existence répandue toute entière au-dehors; c'est nous retirer de l'univers pour habiter dans notre âme; c'est anéantir toute l'activité des sens, pour augmenter celle de la pensée; c'est rassembler en un point toutes les forces de l'esprit; c'est mesurer le temps, non plus par le mouvement et par l'espace, mais par la succession lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans Descartes, avoient tourné en habitude (10); elles le suivoient partout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupa-

tions les plus tumultueuses, il avoit toujours un asile prêt où son âme se retiroit au besoin; c'étoit là qu'il appeloit ses idées, elles accouroient en foule, la méditation les faisoit naître, l'esprit géométrique venoit les enchaîner. Dès sa jeunesse, il s'étoit avidement attaché aux mathématiques, comme au seul objet que lui présentoit l'évidence (11); c'étoit là que son âme se reposoit de l'inquiétude qui la tourmentoit partout ailleurs. Mais dégoûté bientôt des spéculations abstraites, le désir de se rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature; il se livroit à toutes les sciences; il n'y trouvoit pas la certitude de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à la simplicité de son objet, mais il y transportoit du moins la méthode des géomètres; c'est d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le sens des termes, et à n'en abuser jamais, à décomposer l'objet de son étude, à lier les conséquences aux principes, à remonter par l'analyse, à descendre par la synthèse. Ainsi l'esprit géométrique affermissoit sa marche; mais le courage et l'esprit d'indépendance brisoient devant lui les barrières pour lui frayer des routes. Il étoit né avec l'audace qui caractérise le génie, et sans doute les évènemens dont il avoit été témoin, les grands spectacles de liberté qu'il avoit vus en Allemagne, en Hollande, dans la Hongrie et dans la Bohême, avoient contribué à déve-

lopper encore en lui cette fierté d'esprit naturel : il osa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raison. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étoient sur la terre, il falloit commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir ? comment anéantir des formes qui ne sont point notre ouvrage, et qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous ? il falloit, pour ainsi dire, détruire son âme et la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point Descartes. Je le vois, pendant près de dix ans, luttant contre lui-même pour secouer toutes les opinions. Il demande compte à ses sens de toutes les idées qu'ils ont portées dans son âme ; il examine tous les tableaux de son imagination, et les compare avec les objets réels ; il descend dans l'intérieur de ses perceptions qu'il analyse ; il parcourt le dépôt de sa mémoire, et juge tout ce qui y est rassemblé ; partout il poursuit le préjugé, il le chasse de retraite en retraite ; son entendement, peuplé auparavant d'opinions et d'idées, devient un désert immense, mais où désormais la vérité peut entrer (12).

Voilà donc la révolution faite dans l'âme de Descartes ; voilà ses idées anciennes détruites : il ne s'agit plus que d'en créer d'autres ; car, pour changer les nations, il ne suffit point d'abattre, il faut reconstruire. Dès ce moment, Descartes ne

pense plus qu'à élever une philosophie nouvelle : tout l'y invite ; les exhortations de ses amis ; le désir de combler le vide qu'il avoit fait dans ses idées, je ne sais quel instinct qui domine le grand homme, et, plus que tout cela, l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes moins misérables ou plus heureux : mais pour exécuter un pareil dessein, il sentit qu'il falloit se cacher. Hommes du monde, si fiers de votre politesse et de vos avantages, souffrez que je vous dise la vérité ; ce n'est jamais parmi vous que l'on fera, ni que l'on pensera de grandes choses ! vous polissez l'esprit, mais vous énervez le génie : qu'a-t-il besoin de vos vains ornemens? sa grandeur fait sa beauté. C'est dans la solitude que l'homme de génie est ce qu'il doit être ; c'est là qu'il rassemble toutes les forces de son âme. Auroit-il besoin des hommes ? n'a-t-il pas avec lui la nature ? et il ne la voit point à travers les petites formes de la société, mais dans sa grandeur primitive, dans sa beauté originale et pure. C'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instans sont représentés par une pensée, que le temps est au sage, et le sage à lui-même. C'est dans la solitude surtout que l'âme a toute la vigueur de l'indépendance (13). Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le despotisme et la superstition se-

couent sur leurs esclaves; elle est libre comme la pensée de l'homme qui existeroit seul. Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande passion de Descartes. Ne vous en étonnez point, ces deux passions tiennent l'une à l'autre. La vérité est l'aliment d'une âme fière et libre, tandis que l'esclave n'ose même lever les yeux jusqu'à elle. C'est cet amour de la liberté qui engage Descartes à fuir tous les engagemens, à rompre tous les petits liens de société, à renoncer à ces emplois qui ne sont trop souvent que les chaînes de l'orgueil. Il falloit qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature et au genre humain; Descartes ne fut donc ni magistrat, ni militaire, ni homme de cour (14). Il consentit à n'être qu'un philosophe, qu'un homme de génie, c'est-à-dire rien aux yeux du peuple; il renonce même à son pays; il choisit une retraite dans la Hollande: c'est dans le séjour de la liberté qu'il va fonder une philosophie libre. Il dit adieu à ses parens, à ses amis, à sa patrie; il part (15). L'amour de la vérité n'est plus dans son cœur un sentiment ordinaire, c'est un sentiment religieux qui élève et remplit son âme. Dieu, la nature, les hommes, voilà quels vont être, le reste de sa vie, les objets de ses pensées: il se consacre à cette occupation aux pieds des autels. O jour! ô moment remarquable dans l'histoire de l'esprit humain! Je crois voir

Descartes, avec le respect dont il étoit pénétré pour la divinité, entrer dans le temple et s'y prosterner; je crois l'entendre dire à Dieu: « O Dieu! puisque tu m'as créé, je ne veux point mourir sans avoir médité sur tes ouvrages; je vais chercher la vérité, si tu l'as mise sur la terre; je vais me rendre utile à l'homme, puisque je suis homme; soutiens ma foiblesse, agrandis mon esprit, rends-le digne de la nature et de toi: si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grâce en mourant, et ne me repentirai point d'être né. »

Je m'arrête un moment; l'ouvrage de la nature est achevé; elle a préparé avant la naissance de Descartes tout ce qui devoit influer sur lui; elle lui a donné les prédécesseurs dont il avoit besoin; elle a jeté dans son sein les semences qui doivent y germer; elle a établi entre son esprit et son âme les rapports nécessaires; elle a fait passer sous ses yeux tous les grands spectacles, et du monde physique et du monde moral; elle a rassemblé autour de lui, ou dans lui, tous les ressorts; elle a mis dans sa main tous les instrumens; son travail est fini: ici commence celui de Descartes. Je vais faire l'histoire de ses pensées; on verra une espèce de création; elle embrassera tout ce qui est; elle présentera une machine immense, mue avec des ressorts; on y trouvera le

grand caractère de la simplicité, l'enchaînement de toutes les parties, et souvent, comme dans la nature physique, un ordre réel caché sous un désordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même (16). Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jeter les fondemens, il faut creuser jusqu'à la source de la vérité, il faut établir l'évidence et distinguer son caractère. Nous avons vu Descartes renverser toutes les fausses opinions qui étoient dans son âme ; il fait plus, il s'élève à un doute universel (17). Celui qui s'est trompé une fois, peut se tromper toujours. Aussitôt les cieux, la terre, les figures, les sons, les couleurs, son corps même, et les sens avec lesquels il voyage dans l'univers, tout s'anéantit à ses yeux : rien n'est assuré, rien n'existe. Dans ce doute général, où trouver un point d'appui ? quelle première vérité servira de base à toutes les vérités ? Pour Dieu, cette première vérité est partout ; Descartes la trouve dans son doute même : puisque je doute, je pense ; puisque je pense, j'existe. Mais à quelle marque la reconnoît-il ? à l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui est évident, c'est-à-dire ce qui est clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel est ce fameux doute philosophique de Des-

cartes (18); tel est le premier pas qu'il fait pour en sortir, et la première règle qu'il établit : c'est cette règle qui a fait la révolution de l'esprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyse au doute. Décomposer les questions et les diviser en plusieurs branches; avancer par degrés des objets les plus simples aux plus composés, et des plus connus aux plus cachés; combler l'intervalle qui est entre les idées éloignées, et le remplir par toutes les idées intermédiaires; mettre dans ces idées un tel enchaînement, que toutes se déduisent aisément les unes des autres, et que les énoncer, ce soit, pour ainsi dire, les démontrer : voilà les autres règles qu'il a établies, et dont il a donné l'exemple (19). On entrevoit déjà toute la marche de sa philosophie. Puisqu'il faut commencer par ce qui est évident et simple, il établira des principes qui réunissent ce double caractère. Pour raisonner sur la nature, il s'appuiera sur des axiomes, et déduira des causes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer, Descartes a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme Dieu même connoît, c'est-à-dire par les principes; mais sa méthode n'en est pas moins la créatrice de la philosophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Aristote apprenoit plus à définir et à di-

viser, qu'à connoître; à tirer toutes les conséquences, qu'à découvrir les principes. Celle des scolastiques, absurdement subtile, laissoit les réalités, pour s'égarer dans des abstractions barbares. Celle de Raymond Lulle n'étoit qu'un assemblage de caractères magiques, pour interroger sans entendre, et répondre sans être entendu. C'est Descartes qui créa cette logique intérieure de l'âme, par laquelle l'entendement se rend compte à lui-même de toutes ses idées, calcule sa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part et le terme où il peut arriver; esprit de raison plutôt que de raisonnement, et qui s'applique à tous les arts comme à toutes les sciences.

Sa méthode est créée : il a fait comme ces grands architectes qui, concevant des ouvrages nouveaux, commencent par se faire de nouveaux instrumens et des machines nouvelles. Aidé de secours, il entre dans la métaphysique : il y jette d'abord un regard; qu'aperçoit-il? une audace puérile de l'esprit humain, des êtres imaginaires, des rêveries profondes, des mots barbares; car, dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connoître, a créé des signes pour représenter des idées qu'il n'avoit pas, et il a pris ces signes pour des connoissances. Descartes vit d'un coup-d'œil ce que devoit être la métaphysique. Dieu, l'âme et les principes généraux des sciences,

voilà ses objets (20). Je m'élève avec lui jusqu'à la première cause. Newton la cherche dans les mondes ; Descartes la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'existence de son âme ; il avoit senti en lui l'être qui pense, c'est-à-dire l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent est donc sujet à des imperfections ; mais toute idée d'imperfection suppose l'idée d'un être plus parfait ; de l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée ? comment l'homme, dont les facultés sont si bornées, l'homme qui passe sa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle étroit, comment cet être si foible a-t-il pu embrasser et concevoir l'infini ? Cette idée ne lui est-elle pas étrangère ? ne suppose-t-elle pas hors de lui un être qui en soit le modèle et le principe ? cet être n'est-il pas Dieu ? Toutes les autres idées claires et distinctes que l'homme trouve en lui, ne renferment que l'existence possible de leur objet : l'idée seule de l'être parfait renferme une existence nécessaire. Cette idée est pour Descartes le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres créés sont une émanation du premier être ; si toutes les lois qui font l'ordre physique et l'ordre moral, sont, ou des rapports nécessaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connois-

sant ce qui est le plus conforme à ses attributs, on connoîtra les lois primitives de la nature : ainsi la connoissance de tous les êtres se trouve enchaînée à celle du premier. C'est elle aussi qui affermit la marche de l'esprit humain, et sert de base à l'évidence ; c'est elle qui, en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai tout ce que ma raison me présentera comme évident.

Appuyé de ce principe, et sûr de sa marche, Descartes passe à l'analyse de son âme. Il a remarqué que, dans son doute, l'étendue, la figure et le mouvement s'anéantissoient pour lui. Sa pensée seule demeuroit; seule elle restoit immuablement attachée à son être, sans qu'il lui fût possible de l'en séparer. Il peut donc concevoir distinctement que sa pensée existe, sans que rien n'existe autour de lui. L'âme se conçoit donc dans le corps: de-là naît la distinction de l'être pensant et de l'être matériel. Pour juger de la nature des deux substances, Descartes cherche une propriété générale, dont toutes les autres dépendent: c'est l'étendue dans la matière ; dans l'âme, c'est la pensée. De l'étendue naissent la figure et le mouvement; de la pensée naît la faculté de sentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue est divisible de sa nature ; la pensée est simple et indivisible. Comment ce qui est simple appartiendroit-il à un

être composé de parties ? comment des milliers d'élémens qui forment un corps, pourroient-ils former une perception ou un jugement unique ? Cependant il existe une chaîne secrète entre l'âme et le corps. L'âme n'est-elle que semblable au pilote qui dirige le vaisseau ? non, elle fait un tout avec le vaisseau qu'elle gouverne. C'est donc de l'étroite correspondance qui est entre les mouvemens de l'un et les sensations ou pensées de l'autre, que dépend la liaison de ces deux principes si divisés et si unis (21). C'est ainsi que Descartes tourne autour de son être, et examine tout ce qui le compose. Nourri d'idées intellectuelles, et détaché de ses sens, c'est son âme qui le frappe le plus. Voici une pensée faite pour étonner le peuple, mais que le philosophe concevra sans peine. Descartes est plus sûr de l'existence de son âme, que de celle de son corps. En effet, que sont toutes les sensations, sinon un avertissement éternel pour l'âme, qu'elle existe ? peut-elle sortir hors d'elle-même, sans y rentrer à chaque instant par la pensée ? Quand je parcours tous les objets de l'univers, ce n'est jamais que ma pensée que j'aperçois. Mais comment cette âme franchit-elle l'intervalle immense qui est entr'elle et la matière? Ici Descartes reprend son analyse et le fil de sa méthode. Pour juger s'il existe des corps, il consulte d'abord ses idées. Il trouve dans son âme les

idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de situation, de mouvement, et une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'existence de la matière, comme objet mathématique, mais ne lui disent rien de son existence physique et réelle. Il interroge ensuite son imagination; elle lui offre une suite de tableaux où des corps sont représentés : sans doute l'original de ces tableaux existe, mais ce n'est encore qu'une probabilité. Il remonte jusqu'à ses sens : ce sont eux qui font la communication de l'âme et de l'univers, ou plutôt ce sont eux qui créent l'univers pour l'âme. Ils lui portent chaque portion du monde en détail, par une métamorphose rapide; la sensation devient idée, et l'âme voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui est hors d'elle. Les sens sont donc les messagers de l'âme; mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport? souvent ce rapport la trompe. Descartes remonte alors jusqu'à Dieu. D'un côté, la véracité de l'Être suprême; de l'autre, le penchant irrésistible de l'homme à rapporter ses sensations à des objets réels qui existent hors de lui : voilà les motifs qui le déterminent, et il se ressaisit de l'univers physique qui lui échappoit.

Ferai-je voir ce grand hommes, malgré la circonspection de sa marche, s'égarant dans la métaphysique, et créant son système des idées innées?

mais cette erreur même tenoit à son génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des sens, à chercher dans son âme, ou dans l'essence de Dieu, l'origine, l'ordre et le fil de ses connoissances, pouvoit-il soupçonner que l'âme fût entièrement dépendante des sens pour les idées? N'étoit-il pas trop avilissant pour elle, qu'elle ne fût occupée qu'à parcourir le monde physique, pour y ramasser les matériaux de ses connoissances, comme le botaniste qui cueille ses végétaux; ou à extraire des principes de ses sensations, comme le chimiste qui analyse les corps? Il étoit réservé à Locke de nous donner, sur les idées, le vrai système de la nature, en développant un principe connu par Aristote et saisi par Bacon, mais dont Locke n'est pas moins le créateur; car un principe n'est créé que lorsqu'il est démontré aux hommes. Qui nous démontrera de même ce que c'est que l'âme des bêtes? quels sont ces êtres singuliers, si supérieurs aux végétaux par leurs organes, si inférieurs à l'homme par leurs facultés? quel est ce principe qui, sans leur donner la raison, produit en eux des sensations, du mouvement et de la vie? Quelque parti que l'on embrasse, la raison se trouble, la dignité de l'homme s'offense, ou la religion s'épouvante. Chaque système est voisin d'une erreur; chaque route est sur le bord d'un précipice. Ici Descartes

est entraîné, par la force des conséquences et l'enchaînement de ses idées, vers un système aussi singulier que hardi, et qui est digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus sublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organisation tient lieu de principe intelligent, dont tous les ressorts sont différens, selon les différentes espèces et les différens buts de la création ; où tout est prévu, tout combiné pour la conservation et la reproduction des êtres, où toutes les opérations sont le résultat toujours sûr des lois du mouvement; où toutes les causes qui doivent produire des millions d'effets, sont arrangées jusqu'à la fin des siècles, et ne dépendent que de la correspondance et de l'harmonie de quelque partie de matière ? Avouons-le, ce systême donne la plus grande idée de l'art de l'éternel géomètre, comme l'appeloit Platon. C'est ce même caractère de grandeur que l'on a trouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz; caractère plus propre que tout autre à séduire les hommes de génie, qui aiment mieux voir tout en un instant dans une grande idée, que de se traîner sur des détails d'observations et sur quelques vérités éparses et isolées.

Descartes s'est élevé à Dieu, est descendu dans son âme, a saisi sa pensée, l'a séparée de la matière, s'est assuré qu'il existoit des corps hors de

lui. Sûr de tous les principes de ses connoissances, il va maintenant s'élancer dans l'univers physique. Il va le parcourir, l'embrasser, le connoître; mais auparavant il perfectionne l'instrument de la géométrie dont il a besoin C'est une des parties les plus solides de la gloire de Descartes; c'est ici qu'il a tracé une route qui sera éternellement marquée dans l'histoire de l'esprit humain. L'algèbre étoit créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphysique, qui exprime tous les rapports par des signes universels, qui facilite le calcul en le généralisant, opère, sur les quantités inconnues, comme si elles étoient connues; accélère la marche, et augmente l'étendue de l'esprit, en substituant un signe abrégé à des combinaisons nombreuses. Cette science, inventée par les Arabes, ou du moins transportée par eux en Espagne, cultivée par les Italiens, avoit été agrandie et perfectionnée par un Français; mais, malgré les découvertes importantes de l'illustre Viète, malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en Angleterre, il restoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le sort de Descartes, qu'il ne pouvoit approcher d'une science, sans qu'aussitôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille snr les méthodes de l'analyse pure. Pour soulager l'imagination, il diminue le nombre des signes; il représente, par des chiffres,

l'analyse qui, dans les mains des Leibnitz, des Newton et des Bernouilli, a produit cette géométrie nouvelle et sublime, qui soumet l'infini au calcul : voilà l'ouvrage de Descartes. Quel est donc cet homme extraordinaire, qui a laissé si loin de lui tous les siècles passés, qui a ouvert de nouvelles routes aux siècles à venir, et qui, dans le sien, avoit à peine trois hommes qui fussent en état de l'entendre? Il est vrai qu'il avoit répandu sur toute sa géométrie une certaine obscurité; soit qu'accoutumé à franchir d'un saut des intervalles immenses, il ne s'aperçût pas seulement de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimoit, et qui sont des points d'appui nécessaires à la foiblesse; soit que son dessein fût de secouer l'esprit humain, et de l'accoutumer aux grands efforts; soit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux et foibles, il voulût les accabler de son génie, et les épouvanter de toute la distance qui étoit entr'eux et lui (22).

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'esprit de Descartes, c'est qu'il est le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les sciences, et de les faire servir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit transporté dans sa logique la méthode des géomètres. Il se servit de l'analyse logique pour perfectionner l'algèbre; il appliqua ensuite l'algèbre à la géométrie; la géo-

métrie et l'algèbre à la mécanique ; et ces trois sciences, combinées ensemble, à l'astronomie. C'est donc à lui qu'on doit les premiers essais de l'application de la géométrie à la physique ; application qui a créé encore une science toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, Descartes marche à la nature ; il entreprend de déchirer ses voiles, et d'expliquer le système du monde. Voici un nouvel ordre de choses ; voici des tableaux plus grands, peut-être, que ceux que présente l'histoire de toutes les nations et de tous les empires (23).

Qu'on me donne de la matière et du mouvement, dit Descartes, et je vais créer un monde. D'abord il s'élève, par la pensée, vers les cieux, et de là il embrasse l'univers d'un coup-d'œil. Il voit le monde entier comme une seule et immense machine, dont les roues et les ressorts ont été disposés au commencement, de la manière la plus simple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps et de mouvemens, il cherche la disposition des centres. Chaque corps a son centre particulier ; chaque système a son centre général. Sans doute aussi il y a un centre universel, autour duquel sont rangés tous les systêmes de la nature. Mais où est-il ; et dans quel point de l'espace ? Descartes place dans le soleil le centre du systême auquel nous sommes attachés. Ce systême est une des roues

de la machine; le soleil est le point d'appui. Cette grande roue embrasse dix-huit cent millions de lieues dans sa circonférence, à ne compter que jusqu'à l'orbe de Saturne. Que seroit-ce si on pouvoit suivre la marche excentrique des comètes? Cette roue de l'univers doit communiquer à une roue voisine, dont la circonférence est peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troisième, cette troisième à une autre, et ainsi de suite, dans une progression infinie, jusqu'à celles qui sont bornées par les dernières limites de l'espace. Toutes, par la communication du mouvement, se balancent et se contre-balancent, agissent et réagissent l'une sur l'autre, se servent mutuellement de poids et de contre-poids, d'où résulte l'équilibre de chaque système, et de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle est l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus d'une centaine de millions de lieues, que l'imagination ne peut concevoir, et dont toutes les roues sont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'est cette machine que Descartes conçoit, et qu'il entreprend de créer avec trois lois de mécanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'espace, de la matière et du mouvement. D'abord, comme toutes les parties sont enchaînées, que nulle part le mécanisme n'est

interrompu, et que la matière seule peut agir sur la matière, il faut que tout soit plein. Il admet donc un fluide immense et continu, qui circule entre les parties et l'univers; ainsi le vide est proscrit de la nature. L'idée de l'espace est nécessairement liée à celle de l'étendue; et Descartes confond l'idée de l'étendue avec celle de la matière; car on peut dépouiller successivement les corps de toutes leurs qualités, mais l'étendue y restera sans qu'on puisse jamais l'en détacher. C'est donc l'étendue qui constitue la matière, et c'est la matière qui constitue l'espace. Mais où sont les bornes de l'espace? Descartes ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'univers est donc illimité : il semble que l'âme de ce grand homme eût été trop resserrée par les bornes du monde, il n'ose point les fixer. Il examine ensuite les lois du mouvement : mais qu'est-ce que le mouvement? c'est le plus grand phénomène de la nature, et le plus inconnu. Jamais l'homme ne saura comment le mouvement d'un corps peut passer dans un autre. Il faut donc se borner à connoître par quelles lois générales il se distribue, se conserve ou se détruit; et c'est ce que personne n'avoit cherché avant Descartes. C'est lui qui, le premier, a généralisé tous les phénomènes, a comparé tous les résultats et tous les effets, pour en extraire

ces lois primitives ; et puisque dans les mers, sur la terre et dans les cieux, tout s'opère par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature ? Il se trompa, je le sais ; mais, malgré son erreur, il n'en est pas moins l'auteur des lois du mouvement. Car, pendant trente siècles, les philosophes n'y avoient pas même pensé ; et dès qu'il en eut donné de fausses, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois mathématiciens célèbres (*a*) les trouvèrent en même temps ; c'étoit l'effet de ses recherches, et de la secousse qu'il avoit donnée aux esprits. Du mouvement il passe à la matière, chose aussi incompréhensible pour l'homme. Il admet une matière primitive, unique, élémentaire, source et principe de tous les êtres, divisée et divisible à l'infini ; qui se modifie par le mouvement ; qui se compose et se décompose ; qui végète ou s'organise ; qui, par l'activité rapide de ses parties, devient fluide ; qui, par leur repos, demeure inactive et lente ; qui circule sans cesse dans des moules et des filières innombrables, et, par l'assemblage des formes, constitue l'univers. C'est avec cette matière qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois élémens

---

(*a*) Huygens, Wallis et Wren.

si connus, formés par des millions de particules entassées, qui se heurtent, se froissent et se brisent; ces élémens emportés d'un mouvement rapide autour de divers centres, et marchant par tourbillon; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire; chaque élément qui se place à différentes distances, à raison de sa pesanteur; la matière la plus déliée qui se précipite vers les centres et y va former des soleils; la plus massive rejetée vers les circonférences; les grands tourbillons qui engloutissent les tourbillons voisins trop foibles pour leur résister, et les emportent dans leur cours; tous ces tourbillons roulant dans l'espace immense, et chacun en équilibre, à raison de leur masse et de leur vitesse. C'est au physicien, plutôt qu'à l'orateur, à donner l'idée de ce systême, que l'Europe adopta avec transport, qui a présidé si long-temps au mouvement des cieux, et qui est aujourd'hui tout à fait renversé. En vain les hommes les plus savans du siècle passé et du nôtre; en vain les Huygens, les Bulfinger, les Mallebranche, les Leibnitz, les Kirker et les Bernouilli, ont travaillé à réparer ce grand édifice; il menaçoit ruine de toutes parts, et il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce systême, tel qu'il est, ne soit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Personne encore n'avoit conçu une machine aussi

grande ni aussi vaste ; personne n'avoit eu l'idée de rassembler toutes les observations faites dans tous les siècles, et d'en bâtir un système général du monde ; personne n'avoit fait un usage aussi beau des lois de l'équilibre et du mouvement ; personne, d'un petit nombre de principes simples, n'avoit tiré une foule de conséquences si bien enchaînées. Dans un temps où les lois du mécanisme étoient si peu connues, où les observations astronomiques étoient si imparfaites, il est beau d'avoir même ébauché l'univers. D'ailleurs, tout sembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le système de la nature ; du moins le mouvement rapide de toutes les sphères, leur rotation sur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun, les lois de l'impulsion établies et connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'univers, enchaînement qui doit être formé par des liens physiques et réels ; tout semble nous dire que les sphères célestes communiquent ensemble, et sont entraînées par un fluide invisible et immense qui circule autour d'elles. Mais quel est ce fluide ? quelle est cette impulsion ? quelles sont les causes qui la modifient, qui l'altèrent et qui la changent ? comment toutes ces causes se combinent ou se divisent-elles, pour produire

les plus étonnans effets? c'est ce que Descartes ne nous apprend pas; c'est ce que l'homme ne saura peut-être jamais bien; car la géométrie, qui est le plus grand instrument dont on se serve aujourd'hui dans la physique, n'a de prise que sur les objets simples. Aussi Newton, tout grand qu'il étoit, a été obligé de simplifier l'univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les astres dans des espaces libres : dès lors plus de fluide, plus de résistances, plus de frottement; les liens qui unissent ensemble toutes les parties du monde, ne sont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir, un tel univers est bien plus aisé à calculer que celui de Descartes, où toute action est fondée sur un mécanisme. Le Newtonien, tranquille dans son cabinet, calcule la marche des sphères, d'après un seul principe qui agit toujours d'une manière uniforme. Que la main du génie, qui préside à l'univers, saisisse le géomètre, et le transporte tout à coup dans le monde de Descartes. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te sépare des cieux, approche de Mercure, passe l'orbe de Vénus, laisse Mars derrière toi, viens te placer entre Jupiter et Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde maintenant; vois-tu ces grands corps qui, de loin, te paroissent mus d'une manière uniforme? Vois

leurs agitations et leurs balancemens, semblables à ceux d'un vaisseau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui presse et qui bouillonne; vois et calcule, si tu peux, ces mouvemens. Ainsi, quand le systême de Descartes n'eût point été aussi défectueux, ni celui de Newton aussi admirable, les géomètres devoient, par préférence, embrasser le dernier; et ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomènes connus et des découvertes nouvelles, osera reconstruire, avec plus d'audace et de solidité, ces tourbillons, que Descartes lui-même n'éleva que d'une main foible? ou, rapprochant deux empires divisés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulsion, en découvrant la chaîne qui les joint? ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue jusqu'à ce jour, qui nous rendra compte égalcment, et desphénomènes des cieux et de ceux de la terre? mais l'exécution de ce projet est encore reculée. Au siècle de Descartes, il n'étoit pas temps d'expliquer le systême du monde: ce temps n'est pas venu pour nous; peut-être l'esprit humain n'est-il qu'à son enfance? Combien de siècles faudra-t-il encore, pour que cette grande entreprise vienne à sa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées se rapprochent de nous, et descendent dans la partie intérieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il

découvrir dans le monde planétaire, ou de satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes de satellites déjà connus? Combien de mouvemens irréguliers assigner à leurs véritables causes? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes distances, ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumière? Combien attendre de hasards qui serviront mieux la philosophie, que des siècles d'observations? Combien découvrir de chaînes et de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, ensuite entre les êtres éloignés? Et peut-être, après ces collections immenses de faits, fruit de deux ou trois cents siècles, combien de bouleversemens et de révolutions, ou physiques ou morales sur le globe, suspendront encore, pendant des milliers d'années, les progrès de l'esprit humain dans cette étude de la nature? Heureux si, après ces longues interruptions, le genre humain renoue le fil de ses connoissances au point où il avoit été rompu! C'est alors, peut-être, qu'il sera permis à l'homme de penser à faire un systême du monde; et que ce qui a été commencé dans l'Egypte et dans l'Inde, poursuivi dans la Grèce, repris et développé en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre, s'achèvera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelqu'endroit sauvage de l'Amérique septentrio-

nale ou des terres australes, tandis que notre Europe savante ne sera plus qu'une solitude barbare, ou sera peut-être engloutie sous les flots de l'Océan rejoint à la Méditerranée. Alors on se souviendra de Descartes, et son nom sera prononcé peut-être dans les lieux où aucun son ne s'est fait entendre depuis la naissance du monde.

Il poursuit sa création ; des cieux il descend sur la terre ; les mêmes mains qui ont arrangé et construit les corps célestes, travaillent à la composition du globe de la terre; toutes les parties tendent vers le centre ; la pesanteur est l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide qui tend à s'éloigner, pousse vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper : ainsi la matière n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devoit changer ; la pesanteur est devenue une qualité primitive et inhérente, qui s'étend à toutes les distances et à tous les mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres, retient la lune dans son orbite, et fait tomber les corps sur la terre. On devoit faire plus, on devoit peser les astres, monument singulier de l'audace de l'homme. Mais toutes ces grandes découvertes ne sont que des calculs sur les effets; Descartes, plus hardi, a osé chercher la cause. Il continue sa marche : l'air fluide, léger, élastique et transparent, se détache

des parties terrestres plus épaisses, et se balance dans l'atmosphère; le feu naît d'une agitation plus vive, et acquiert son activité brûlante; l'eau devient un fluide, et ses gouttes s'arrondissent; les montagnes s'élèvent et les abîmes des mers se creusent; un balancement périodique soulève et abaisse tour à tour les flots, et remue la masse de l'océan, depuis la surface jusqu'aux plus grandes profondeurs; c'est le passage de la lune au-dessus du méridien, qui presse et resserre les torrens de fluide contenus entre la lune et l'océan. L'intérieur du globe s'organise, une chaleur féconde part du centre de la terre et se distribue dans toutes ses parties; les sels, les bitumes et les soufres se composent; les minéraux naissent de plusieurs mélanges; les veines métalliques s'étendent, les volcans s'allument, l'air dilaté dans les cavernes souterraines éclate et donne des secousses au globe. De plus grands prodiges s'opèrent; la vertu magnétique se déploie, l'aimant attire et repousse, communique sa force et se dirige vers les poles du monde; le fluide électrique circule dans les corps, et le frottement le rend actif: tels sont les principaux phénomènes du globe que nous habitons, et que Descartes entreprend d'expliquer. Il soulève une partie du voile qui les couvre; mais ce globe est enveloppé d'une masse invisible et flottante, qui est entraînée du même mouvement

que la terre, presse sur sa face, et y attache tous les corps : c'est l'atmosphère, océan élastique, et qui, comme le nôtre, est sujet à des altérations et à des tempêtes; région détachée de l'homme, et qui, par son poids, a sur l'homme la plus grande influence; lieu où se rendent sans cesse les particules échappées de tous les êtres; assemblage des ruines de la nature, ou volatilisées par le feu, ou dissoutes par l'action de l'air, ou pompées par le soleil; laboratoire immense, où toutes ces parties isolées et extraites d'un million de corps différens, se réunissent de nouveau, fermentent, se composent, produisent de nouvelles formes, et offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple et que recherche le philosophe. Descartes, après avoir parcouru la terre, s'élève dans cette région (24). Déjà on commençoit dans toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée, le premier, avoit découvert sa pesanteur; Torricelli avoit mesuré la pression de l'atmosphère; on l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même base et de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expériences n'étonnent point Descartes : elles étoient conformes à ses principes; il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût mesurée. C'est lui qui donne à Pascal l'idée de sa fameuse expérience sur une haute mon-

tagne (*a*); expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baissoit à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Pascal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à Descartes? n'étoient-ils pas tous deux assez grands pour que cet aveu pût l'honorer?

Les propriétés de l'air, sa fluidité, sa pesanteur et son ressort le rendent un des agens les plus universels de la nature : de son élasticité naissent les vents. Descartes les examine dans leur marche; il les voit naître sous l'impression du soleil qui raréfie les vapeurs de l'atmosphère; suivre entre les tropiques le cours de cet astre, d'orient en occident; changer de direction à trente degrés de l'équateur; se charger de particules glacées en traversant des montagnes couvertes de neiges; devenir secs et brûlans en parcourant la zone torride; obéir sur les rivages de l'océan au mouvement du flux et du reflux; se combiner par mille causes différentes des lieux, des météores et des saisons; former partout des courans ou lents ou rapides, plus réguliers sur l'espace immense et libre des mers, plus inégaux sur la terre, où leur direction est continuellement changée par le choc des forêts, des villes et des montagnes qui les brisent

(*a*) Le Puy-de-Dôme, en Auvergne.

et qui les réfléchissent. Il pénètre ensuite dans les ateliers secrets de la nature; il voit la vapeur en équilibre se condenser en nuage; il analyse l'organisation des neiges et des grêles; il décompose le tonnerre, et assigne l'origine des tempêtes qui bouleversent les mers, ou ensevelissent quelquefois l'Africain et l'Arabe sous des monceaux de sable.

Un spectacle plus riant vient s'offrir: l'équilibre des eaux suspendues dans le nuage s'est rompu; la verdure des campagnes est humectée; la nature, rafraîchie, se repose en silence; le soleil brille, un arc paré de couleurs éclatantes se dessine dans l'air. Descartes en cherche la cause, il la trouve dans l'action du soleil sur les gouttes d'eau qui composent la nue; les rayons partis de cet astre tombent sur la surface de la goutte sphérique, se brisent à leur entrée, se réfléchissent dans l'intérieur, ressortent, se brisent de nouveau, et vont tomber sur le soleil qui les reçoit (25). Je ne cherche point à parer Descartes d'une gloire étrangère; je sais qu'avant lui Antonio de Dominis avoit expliqué l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumière; mais je sais que ce prélat célèbre avoit mêlé plusieurs erreurs à ces vérités. Descartes expliqua ce phénomène d'une manière plus précise et plus vraie; il découvrit le premier la cause de l'arc-en-ciel extérieur; il fit

voir qu'il dépendoit de deux réfractions et de deux réflexions combinées. S'il se trompa dans les raisons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'est que l'esprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité, c'est qu'on n'avoit point encore analysé la lumière, c'est qu'on ne savoit point alors qu'elle est composée de sept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre, et que c'est de la différence des angles sous lesquels ces rayons se brisent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réservées à Newton; mais quoique Descartes ne connût pas bien la nature de la lumière, quoiqu'il la crût une matière homogène et globuleuse répandue dans l'espace, et qui, poussée par le soleil, communique en un instant son impression jusqu'à nous; quoique la fameuse observation de Roëmer sur les satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumière emploie sept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du soleil à la terre, Descartes n'en explique pas avec moins de précision et les propriétés générales de la lumière, et les lois qu'elle suit dans son mouvement et son action sur l'organe de l'homme; il représente la vue comme une espèce de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire et plus parfaite, qui n'exerce point par le contact immédiat des

corps, mais qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'espace, va saisir ce qui est hors de l'empire de tous les autres sens, et unit à l'existence de l'homme, l'existence des objets les plus éloignés. C'est par le moyen de la lumière que s'opère ce prodige; elle est pour l'homme éclairé, ce que le bâton est pour l'aveugle. Par l'un, on voit, pour ainsi dire, avec ses mains; par l'autre, on touche avec ses yeux : mais pour que la lumière agisse sur l'œil, il faut qu'elle traverse des espaces immenses; ces espaces sont semés de corps innombrables, les uns opaques, les autres transparens ou fluides. Descartes suit la lumière dans sa route, et à travers tous ses chocs; il la voit dans un milieu uniforme, se mouvoir en ligne droite; il la voit se réfléchir sur la surface des corps solides, et toujours sous un angle égal à celui d'incidence; il la voit enfin, lorsqu'elle traverse différens milieux, changer son cours, et se briser selon différentes lois.

La lumière, mue en ligne droite, ou réfléchie, ou brisée, parvient jusqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel est cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une existence successive; où les espaces, les figures et les mouvemens qui m'environnent sont créés; où les astres qui existent à cent millions de lieues, deviennent comme partie de moi-même;

où dans un demi-pouce de diamètre est contenu l'univers? Quelles lois président à ce mécanisme? Quelle harmonie fait concourir au but tant de parties différentes? Descartes analyse et dessine toutes ses parties, et celles qui ont besoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue, et celles qui se rétrécissent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir, et ces humeurs d'une nature, comme d'une densité différente, où la lumière souffre trois réfractions successives; et cette membrane si déliée, composée des filets du nerf optique, où l'objet vient se peindre; et ces muscles si agiles, qui impriment à l'œil tous les mouvemens dont il a besoin. Par le jeu rapide et simultané de tous ces ressorts, les rayons rassemblés viennent peindre sur la rétine l'image des objets; et les houppes nerveuses transmettent, par leur ébranlement, leur impression jusqu'au cerveau. Là finissent les opérations mécaniques, et commencent celles de l'âme. Cette peinture si admirable est encore imparfaite, et il faut en corriger les défauts; il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil est renversée; il faut remettre les objets dans leur situation. L'image est double, il faut la simplifier; mais vous n'aurez point encore les idées de distance, de figure et de grandeur : vous n'avez que des lignes et des angles mathématiques. L'âme

s'assure d'abord de la distance, par le sens du toucher et le mouvement progressif; elle juge ensuite les grandeurs relatives par les distances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil : des distances et des grandeurs combinées, résulte la connoissance des figures. Ainsi, le sens de la vue se perfectionne et se forme par degrés; ainsi l'organe qui touche prête ses secours à l'organe qui voit, et la vision est en même temps le résultat de l'image tracée dans l'œil, et d'une foule de jugemens rapides et imperceptibles, fruits de l'expérience. Descartes, sur tous ces objets, donne des règles que personne n'avoit encore développées avant lui; il guide la nature, et apprend à l'homme à se servir du plus noble de ses sens. Mais, dans un être aussi borné et aussi foible, tout s'altère; cette organisation si étonnante est sujette à se déranger. Enfin le genre humain est en droit d'accuser la nature qui, l'ayant placé et comme suspendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur et celui de l'extrême petitesse, a également borné sa vue des deux côtés, et lui dérobe les deux extrémités de la chaîne. Grâces à l'industrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du sable dissous par le feu, on a su frayer de nouvelles routes à la lumière, rapprocher l'espace, et rendre visible ce qui ne l'est pas. Roger Bacon, dans un

siècle barbare, prédit le premier ces efforts étonnans; Alexandre Spina découvrit les verres concaves et convexes; Métius, artisan hollandais, forma le premier télescope; Galilée en expliqua le mécanisme. Descartes s'empare de tous ces prodiges; il développe et perfectionne la théorie; il crée, pour ainsi dire, de nouveau, par le calcul mathématique; il y ajoute une infinité de vues, soit pour accélérer la réunion des parties de la lumière, soit pour la retarder, soit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, soit pour combiner celles qui, réunies, feront le plus d'effet. Il descend même jusqu'à guider la main de l'artiste qui façonne les verres : et, le compas à la main, il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner et faciliter ces travaux. Tels sont les objets et la marche de la dioptrique de Descartes (26), un des plus beaux monumens de ce grand homme, qui suffiroit seul pour l'immortaliser, et qui est le premier ouvrage où l'on ait appliqué, avec autant d'étendue que de succès, la géométrie à la physique. Dès l'âge de vingt ans il avoit jeté un coup-d'œil rapide sur la théorie des sons, qui peut-être a tant d'analogie avec celle de la lumière (27). Il avoit porté une géométrie profonde dans cet art qui, chez les anciens, tenoit aux mœurs, et faisoit partie de la constitution des états; qui, chez les modernes,

est à peine créé depuis un siècle; qui, chez quelques nations, est encore à son berceau; art étonnant et incroyable, qui peint par le son, et qui, par les vibrations de l'air, réveille toutes les passions de l'âme. Il applique de même les calculs mathématiques à la science des mouvemens; il détermine l'effet de ces machines, qui multiplient les bras de l'homme, et sont comme de nouveaux muscles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la résistance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vitesses et des masses, la combinaison des plus grands effets par les plus petites puissances possibles; tout est développé, ou indiqué dans quelques lignes que Descartes a jetées presqu'au hasard (28); mais comme, jusque dans ses plus petits ouvrages, sa marche est toujours grande et philosophique, c'est d'un seul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient se présenter à lui; une machine plus étonnante, composée de parties innombrables, dont plusieurs sont d'une finesse qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant; machine qui, par ses parties solides, représente des leviers, des cordes, des poulies, des poids et des contre-poids, et est assujétie aux lois de la statique ordinaire; qui, par ses fluides et les vaisseaux qui les contiennent, suit les

règles de l'équilibre et du mouvement des liqueurs ; qui, par des pompes qui aspirent l'air et qui le rendent, est asservie aux inégalités et à la pression de l'atmosphère ; qui, par des filets presqu'indivisibles, répandus à toutes ses extrémités, a des rapports innombrables et rapides avec ce qui l'environne ; machine sur laquelle tous les objets de l'univers viennent agir, et qui réagit sur eux ; qui, comme la plante, se nourrit, se développe et se reproduit, mais qui, à la vie végétale, joint le mouvement progressif ; machine organisée, mécanique vivante, mais dont tous les ressorts sont intérieurs et dérobés à l'œil, tandis qu'au-dehors on ne voit qu'une décoration simple à la fois et magnifique, où sont rassemblés et le charme des couleurs, et la beauté des formes, et l'élégance des contours, et l'harmonie des proportions : c'est le corps humain. Descartes ose le considérer dans son ensemble et dans tous ses détails. Après avoir parcouru l'univers et toutes les portions de la nature, il revient à lui-même ; il veut se rendre compte de sa vie, de ses mouvemens, de ses sens. Qui lui expliquera un nouvel univers, plus incompréhensible que le premier ? Ce n'est point dans les auteurs qui ont écrit, qu'il va puiser ses connoissances, c'est dans la nature : c'est elle qui fait la raison d'un grand homme, et non point ce qu'on

a pensé avant lui. On lui demande où sont ses livres? Les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il étoit prêt à disséquer. L'anatomie, créée par Hippocrate, cultivée par Aristote, réduite en art par les travaux d'Hérophile et d'Erasistrate, rassemblée en corps par Galien, suspendue et presqu'anéantie pendant près de onze siècles, avoit été ranimée tout à coup par Vésale. Depuis cent ans, elle faisoit des progrès en Europe, mais les faisoit avec lenteur, comme toutes les connoissances humaines qui sont filles du temps. Descartes eut aussi la gloire d'être un des premiers anatomistes de son siècle; mais comme il étoit né encore plus pour lier des connoissances et les ordonner entr'elles, que pour faire des observations, il porta dans l'anatomie ce caractère qui le suivoit partout. En découvrant l'effet, il remontoit à la cause; en analysant les parties, il examinoit leurs rapports entr'elles, et leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le fixer longtemps sur un petit objet; il veut voir l'ensemble de tout ce qu'il embrasse. Son esprit impatient et rapide court au-devant de l'observation. Il la précède plus qu'il ne la suit; il lui indique sa route, elle marche; il revient ensuite sur elle, il généralise d'un coup-d'œil, et en un instant, tout ce qu'elle lui rapporte; souvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il résulter d'une pareille

marche dans un homme de génie ? quelques erreurs et de grandes idées, des masses de lumière à travers des nuages. C'est aussi ce que l'on trouve dans le traité de Descartes sur l'homme (29). Il le composa après quinze ans d'observations anatomiques. Il suppose d'abord une machine entièrement semblable à la nôtre ; quand il en sera temps, il lui donnera une âme. Mais d'abord il veut voir ce que le mécanisme seul peut produire dans un pareil ouvrage ; il lui met seulement dans le cœur un feu secret et actif, semblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'exécutent toutes les fonctions qui sont indépendantes de l'âme. La respiration appelle et chasse l'air tour à tour ; l'estomac devient un fourneau chimique, où des liqueurs en fermentation servent à la dissolution et à l'analyse des nourritures. Ces parties décomposées passent par différens canaux, se rassemblent dans des réservoirs, s'épurent dans leur cours, se transforment en sang, augmentent et développent la masse solide de la machine, et deviennent une portion d'elle-même. Le sang, comme un torrent rapide, circule par des routes innombrables ; il se sépare, il se réunit, porté par les artères aux extrémités de la machine, et ramené par les veines des extrémités vers le cœur. Le cœur est le centre de ce grand mouvement, et le foyer de la vie interne ; c'est de là

qu'elle se distribue. Au-dehors, tous les mouvemens s'opèrent. Du cerveau partent des faisceaux de nerfs, qui s'épanouissent et se développent aux extrémités, et vont former l'organe du sentiment. Les uns sont propres à réfléchir les atomes imperceptibles de la lumière; les autres, les vibrations des corps sonores : ceux-ci ne seront ébranlés que par les particules odorantes; ceux-là, par les esprits et les sels qui se détacheront des alimens et des liqueurs; les derniers enfin, dispersés sur toute la surface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact et les parties grossières du corps solide : ainsi se forment les sens. Chaque objet extérieur vient donner une secousse à l'organe qui lui est propre. Les nerfs qui le composent, ainsi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement jusqu'au cerveau : là est le réservoir de ces esprits subtils et rapides, partie la plus déliée du sang, émanations aériennes ou enflammées, et invisibles comme impalpables. A l'impression que le cerveau reçoit, ces souffles volatils courent rapidement dans les nerfs; ils passent dans les muscles. Ceux-ci sont des ressorts élastiques, qui se tendent ou se détendent, des cordes qui s'alongent ou se raccourcissent, selon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en sort. De cette compression ou dilatation des muscles, résultent tous les mouvemens. Les esprits animaux,

principes moteurs, sont eux-mêmes dans une éternelle agitation; et tandis que les uns achèvent de se former et se volatilisent dans le laboratoire, que les autres, au premier signal, s'élancent rapidement, une foule innombrable, dispersée déjà dans la machine, circule dans tous les membres, suit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, descend, remonte, et porte partout la vie, l'activité et la souplesse. Prenez maintenant une âme, et mettez-la dans cette machine; aussitôt naît un ordre d'opérations nouvelles. Descartes place cette âme dans le cerveau, parce que c'et là que se porte le contre-coup de toutes les sensations; c'est de là que part le principe des mouvemens; c'est là qu'elle est avertie, par des messagers rapides, de tout ce qui se passe aux extrémités de son empire; c'est de là qu'elle distribue ses ordres. Les nerfs sont ses ministres et les exécuteurs de ses volontés. Le cerveau devient comme un sens intérieur, qui contient, pour ainsi dire, le résultat de tous les sens du dehors: là se forme une image de chaque objet. L'âme voit l'objet dans cette image, quand il est présent; et c'est la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet est éloigné; et c'est l'imagination. Elle en fait, au besoin, renaître l'idée, avec la conscience de l'avoir eue; et c'est la mémoire. A chacune de ces opérations de l'âme correspond

une modification particulière dans les fibres du cerveau, ou dans le cours des esprits; et c'est la chaîne invisible des deux substances. Mais l'âme a deux facultés bien distinctes; elle est à la fois intelligente et sensible. Dans quelques-unes de ses fonctions, elle exerce et déploie un principe d'activité; elle veut, elle choisit, elle compare; dans d'autres, elle est passive; ce sont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne se donne pas, et qui lui arrivent des objets qui l'environnent: telle est l'origine des passions, présent utile et funeste. Le philosophe, errant au pied du Vésuve, ou à travers les rochers noircis de l'Islande, ou sur les sommets sauvages des Cordilières, entraîné par le désir de connoître, approche de la bouche des volcans; il en mesure de l'œil la profondeur; il en observe les effets: assis sur un rocher, il calcule à loisir et médite profondément sur ce qui fait le ravage du monde. Ainsi Descartes observe et analyse les passions (30). Avant lui on en avoit développé le moral; lui seul a tenté d'en expliquer le physique; lui seul a fait voir jusqu'où les lois du mécanisme influent sur elles, et où ce mécanisme s'arrête. Il a marqué, dans chaque passion primitive, le degré de mouvement et l'impétuosité du sang, le cours des esprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produisent dans les organes

intérieurs. Il les suit au-dehors ; il rend compte de leurs effets sur la surface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux et tantôt terrible ; quand l'harmonie des traits se dérange ; quand les couleurs ou s'embellissent ou s'effacent ; quand les muscles se tendent ou se relâchent ; quand le mouvement se ralentit ou se précipite ; quand le son inarticulé de la douleur ou de la joie se fait entendre, et sort par secousses du sein agité ; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la sensibilité, ou ces marques terribles du désespoir impuissant ; quand l'excès du sentiment affoiblit par degrés, ou consume en un moment les forces de la vie. Ainsi les passions influent sur l'organisation, et l'organisation influe sur elles ; mais elles n'en sont pas moins assujéties à l'empire de l'âme. C'est l'âme qui les modifie, par les jugemens qu'elle joint à l'impression des objets ; l'âme les gouverne et les dompte par l'exercice de sa volonté, en réprimant à son gré les mouvemens physiques, en donnant un nouveau cours aux esprits, en s'accoutumant à réveiller une idée plutôt qu'une autre, à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuse ne suffit pas, il faut qu'elle soit éclairée ; il faut donc connoître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui existe. C'est par l'étude de ces rapports qu'il saura quand

il doit étendre son existence hors de lui par le sentiment, et quand il doit la resserrer. Ainsi la morale est liée à une foule de connoissances qui l'agrandissent et la perfectionnent; ainsi toutes les sciences réagissent les unes sur les autres. C'étoit là, comme nous l'avons vu, la grande idée de Descartes. Cette imagination vaste avoit construit un système de science universelle, dont toutes les parties se tenoient, et qui toutes se rapportoient à l'homme. Il avoit placé l'homme au milieu de cet univers; c'étoit l'homme qui étoit le centre de tous ces cercles tracés autour de lui, et qui passoient par tous les points de la nature. Descartes sentoit bien toute l'étendue d'un pareil plan, et il n'imaginoit pas pouvoir le remplir seul; mais pressé par le temps, il se hâtoit d'en exécuter quelques parties, et croyoit que la postérité achèveroit le reste. Il invitoit les hommes de toutes les nations et de tous les siècles à s'unir ensemble; et pour rassembler tant de forces dispersées, pour faciliter la correspondance rapide des esprits dans les lieux et les temps, il conçut l'idée d'une langue universelle, qui établiroit des signes généraux pour toutes les pensées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres; projet que plusieurs philosophes célèbres ont renouvelé, qui sans doute a donné à Leibnitz l'idée d'un alphabet des

pensées humaines, et qui, s'il est exécuté un jour, sera probablement l'époque d'une révolution dans l'esprit humain.

J'ai tâché de suivre Descartes dans tous ses ouvrages; j'ai parcouru presque toutes les idées de cet homme extraordinaire; j'en ai développé quelques-unes, j'en ai indiqué d'autres. Il a été aisé de suivre la marche de sa philosophie et d'en saisir l'ensemble On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconstruire; on l'a vu jeter des fondemens profonds; s'assurer de l'évidence, et des moyens de la reconnoître; descendre dans son âme pour s'élever à Dieu; de Dieu redescendre à tous les êtres créés; attacher à cette cause tous les principes de ses connoissances; simplifier ses principes pour leur donner plus de fécondité et d'étendue; car c'est la marche du génie, comme de la nature; appliquer ensuite ces principes à la théorie des planètes, aux mouvemens des cieux, aux phénomènes de la terre, à la nature des élémens, aux prodiges des météores, aux effets et à la marche de la lumière, à l'organisation des corps brutes, à la vie active des êtres animés; terminant enfin cette grande course par l'homme, qui étoit l'objet et le but de ses travaux; développant partout des lois mécaniques qu'il a devinées le premier, descendant toujours des causes aux effets, enchaînant tout par des

conséquences nécessaires; joignant quelquefois l'expérience aux spéculations, mais alors même maîtrisant l'expérience par le génie; éclairant la physique par la géométrie, la géométrie par l'algèbre, l'algèbre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les mécaniques; sublime même dans ses fautes, méthodique dans ses égaremens (31), utile par ses erreurs; forçant l'admiration et le respect, lors même qu'il ne peut forcer à penser comme lui.

Si on cherche les grands hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois; Bacon, Leibnitz et Newton. Bacon parcourut toute la surface des connoissances humaines : il jugea les siècles passés, et alla au-devant des siècles à venir; mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, et laissa à d'autres le soin de construire l'édifice. Leibnitz fut tout ce qu'il voulut être; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence, mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux; et ses systêmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner et accabler l'homme, que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, et démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a

rus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la pesanteur ; Kepler, les lois des astres dans leurs révolutions ; Huygens, la combinaison et les rapports des forces centrales et des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes ; Descartes, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connoissances pour la physique, et plus que tout cela, peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres, qui étoient immenses, et de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde. Si maintenant je rapproche Descartes de ces trois hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avoit des vues aussi nouvelles et bien plus étendues que Bacon ; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de Leibnitz, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur ; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même ; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités : géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie ; plus original par son génie, quoi-

que ce génie l'ait aussi souvent trompé; plus universel dans ses connoissances, comme dans ses talens, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche, ayant peut-être en étendue ce que Newton avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable sans doute pour la connoissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits et sur les siècles.

C'est ici le vrai triomphe de Descartes: c'est là sa grandeur. Il n'est plus, mais son esprit vit encore. Cet esprit est immortel; il se répand de nation en nation, et de siècle en siècle. Il respire à Paris, à Londres, à Berlin, à Leipsick, à Florence : il pénètre à Pétersbourg; il pénétrera un jour jusque dans ces climats où le genre humain est encore ignorant et avili; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les sciences au moment où Descartes parut, comment l'autorité enchaînoit la raison, comment l'être qui pense avoit renoncé au droit de penser. Il en est des esprits comme de la nature physique; l'engourdissement en est la mort: il faut de l'agitation et des secousses. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des orages, que si tout demeuroit dans

un éternel repos. Descartes donna l'impulsion à cette masse immobile. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorsqu'on vit paroître tout à coup cette philosophie si hardie et si nouvelle ! Peignez-vous des esclaves qui marchent courbés sous le poids de leurs fers ; si tout à coup un d'entr'eux brise sa chaîne, et fait retentir à leurs oreilles le nom de liberté, ils s'agitent, ils frémissent, et, des débris de leurs chaînes rompues, accablent leurs tyrans : tel est le mouvement qui se fit dans les esprits, d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette masse nouvelle de connoissances, que Descartes y avoit jetée, se joignit à la fermentation de son esprit. Réveillé par de si grandes idées, et par un si grand exemple, chacun s'interroge, et juge ses pensées ; chacun discute ses opinions. La raison de l'univers n'est plus celle d'un homme qui existoit il y a quinze siècles ; elle est dans l'âme de chacun, elle est dans l'évidence et dans la clarté des idées. La pensée, esclave depuis deux mille ans, se relève avec la conscience de sa grandeur. De toutes parts on crée des principes, et on les suit ; on consulte la nature, et non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre travaillent sur le même plan. La méthode même de Descartes apprend à connoître et à combattre ses erreurs ; tout se perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques de-

viennent plus fécondes, et les méthodes plus simples. L'algèbre, portée si loin par Descartes, est perfectionnée par Halley, et le grand Newton y ajoute encore. L'analyse est appliquée au calcul de l'infini, et produit une nouvelle branche de géométrie sublime. Plusieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immense; l'Allemagne et l'Angleterre se divisent sur cette découverte, comme l'Espagne et le Portugal sur la conquête des Indes. L'application de la géométrie à la physique devient plus étendue et plus vaste. Newton fait, sur les mouvemens des corps célestes, ce que Descartes avoit fait sur la dioptrique, et sur quelques parties des météores. Les lois de Kepler sont démontrées par le calcul; la marche elliptique des planètes est expliquée: la gravitation universelle étonne l'univers par la fécondité et la simplicité de son principe. Cette application de la géométrie s'étend à toutes les branches de la physique, depuis l'équilibre des liqueurs jusqu'aux derniers balancemens des comètes dans leurs routes les plus écartées. Ces astres errans sont mieux connus; Descartes les avoit tirés pour jamais de la classe des météores, en les fixant au nombre des planètes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours, et fixe la marche de vingt-quatre comètes:

les inégalités de la lune sont calculées; on découvre l'anneau et les satellites de Saturne; on fait, des satellites de Jupiter, l'usage le plus important pour la navigation: les cieux sont connus comme la terre. La terre change de forme, son équateur s'élève, et ses poles s'aplatissent; et la différence de ses deux diamètres est mesurée. Des observatoires s'élèvent auprès des digues de la Hollande, sous le ciel de Stockholm, et parmi les glaces de la Russie. Toutes les sciences suivent cette impulsion générale. La physique particulière, créée par le génie de Descartes, s'étend et affermit sa marche par les expériences. Il est vrai qu'il avoit peu suivi cette route; mais sa méthode, plus puissante que son exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité se multiplient. Les déclinaisons de l'aiguille aimantée s'observent selon la différence des lieux et des temps. Halley trace, dans toute l'étendue du globe, une ligne qui sert de point fixe, où la déclinaison commence, et qui, bien constatée peut-être, pourroit tenir lieu des longitudes. L'optique devient une science nouvelle, par les découvertes sublimes sur les couleurs. La dioptrique de Descartes n'est plus la borne de l'esprit humain: l'art d'agrandir la vue s'étend. On substitue, pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, et la réflexion de la lumière à la réfraction. La chimie,

qui auparavant étoit presqu'isolée, s'unit aux autres sciences; on l'applique à la fois à la physique, à l'histoire naturelle et à la médecine. La circulation du sang, découverte par Harvey, embrassée et défendue par Descartes, devient la source d'une foule de vérités; le mécanisme du corps humain est étudié avec plus de zèle et de succès: on découvre des vaisseaux inconnus, et de nouveaux réservoirs. Borelli tente d'assujétir au calcul géométrique, les mouvemens des animaux. Leuwenhoëck, le microscope à la main, surprend ces atomes vivans, qui semblent être les élémens de la vie de l'homme. Ruisch perfectionne l'art de donner, par des injections, une nouvelle vie à cè qui est mort. Malpighi transporte l'anatomie aux plantes, et remplit un projet que Descartes n'avoit pas eu le temps d'exécuter. Son génie respire encore après lui dans la métaphysique. C'est lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination et des sens; c'est lui qui, dans Locke, combat et détruit les idées innées, fait l'analyse de l'esprit humain, et pose d'une main hardie les limites de la raison. C'est lui qui, de nos jours, a attaqué et renversé les systêmes (32). Son influence ne s'est point bornée à la philosophie : semblable à cette âme universelle des stoïciens, l'esprit de Descartes est partout. On l'a appliqué aux lettres et aux arts,

comme aux sciences. Si dans tous les genres on va saisir les premiers principes ; si la métaphysique des astres est créée ; si on a cherché dans des idées invariables les règles du goût pour tous les pays et pour tous les siècles ; si on a secoué cette superstition qui jugeoit mal, parce qu'elle admiroit trop, et donnoit des entraves au génie, en resserrant trop sa sphère ; si on examine et discute toutes nos connoissances ; si l'esprit s'agite pour reculer toutes les bornes ; si on veut savoir sur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme, c'est là l'ouvrage de Descartes. L'astronome, le géomètre, le métaphysicien, le grammairien, le moraliste, l'orateur, le politique, le poëte, tous ont une portion de cet esprit qui les anime. Il a guidé égalcment Pascal et Corneille, Locke et Bourdaloue, Newton et Montesquieu. Telle est la trace profonde et l'empreinte marquée de l'homme de génie sur l'univers. Il n'existe qu'un moment ; mais cette existence est employée toute entière à quelque grande opération, qui change la direction des choses pour plusieurs siècles (33).

Arrêtons-nous maintenant sur celui à qui le genre humain a eu tant d'obligations, et à qui la dernière postérité sera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de son vivant? quelles statues lui furent élevées dans sa patrie ? quels

hommages a-t-il reçus des nations ?...... Que parlons-nous d'hommages, et de statues, et d'honneurs ? oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme ? oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes ? Parlons plutôt et des persécutions, et de la haine, et des tourmens de l'envie, et des noirceurs de la calomnie, et de tout ce qui a été et sera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au-dessus de son siècle. Descartes l'avoit prévu; il connoissoit trop les hommes pour ne les pas craindre ; il avoit été averti par l'exemple de Galilée. Il avoit vu, dans la personne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs, chargée de fers, et traînée indignement dans les prisons (34). La coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite et l'empoisonnement d'Aristote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies insensées contre Gerbert, les gémissemens plaintifs de Roger Bacon sous les voûtes d'un cachot, l'orage excité contre Ramus, et les poignards qui l'assassinèrent (35), les bûchers allumés en cent lieux, pour consumer des malheureux qui ne pensoient pas comme leurs concitoyens ; tant d'autres qui avoient été errans et proscrits sur la terre, sans asile et sans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive et bannie du monde : tout l'avertissoit du danger qui le menaçoit, tout lui crioit

que le dernier des crimes que l'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité n'est point à l'homme qui la conçoit, elle appartient à l'univers, et cherche à s'y répandre. Descartes crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit : il se dévoua donc (36), et, grâce aux passions humaines, il ne tarda point à recueillir les fruits de sa résolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui sont offusqués de tout ce qui est grand ; qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du despotisme, insultent à ce qu'ils ne comprennent pas, couvrent leur foiblesse par leur audace, et leur bassesse par leur orgueil ; intrigans fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent sans cesse le mot de Dieu et l'outragent, n'affectent de la religion que pour nuire, ne font servir le glaive des lois qu'à assassiner, ont assez de crédit pour inspirer des fureurs subalternes, espèces de monstres nés pour persécuter et pour haïr, comme le tigre est né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre Descartes (37). Il ne seroit peut-être pas inutile à l'histoire de l'esprit humain et des passions, de peindre toutes les intrigues et la marche de ce persécuteur ; de le voir, du moment qu'il conçut le dessein de perdre Descartes ; travaillant d'abord sourdement et en silence, semant dans les esprits des idées et

des soupçons vagues d'athéisme, nourrissant ces soupçons par des libelles et des noirceurs anonymes; suivant de l'œil, et sans se découvrir, les progrès de la fermentation générale; au moment d'éclater, briguant la première place de son corps[1], afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine; alors marchant à découvert, armant contre Descartes et le peuple, et les magistrats, et les fureurs sacrées des ministres; le peignant à tous les yeux comme un athée, qui commençoit par briser les autels, et finiroit par bouleverser l'état; invoquant à grands cris la religion et les lois. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au son de la cloche, et sur le point d'être traîné comme un vil criminel; comment ensuite, pour lui ôter même la ressource de se justifier, on travailla à le condamner en silence et sans qu'il en pût être averti; comment son affreux persécuteur, s'il ne pouvoit le perdre tout à fait, vouloit du moins le faire proscrire de la Hollande, vouloit faire consumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéisme est combattu; comment il avoit déjà transigé avec le bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le barbare eût voulu que la flamme du bûcher pût être aperçue en même temps de tous les lieux de la Hollande, de la France, de l'Italie et de l'Angleterre;

déjà même il se préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que, chassé de sept provinces, Descartes fût banni du monde entier; et que partout où il arriveroit, il se trouvât devancé par sa honte. Mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails; c'est à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur; c'est à elle à flétrir ces magistrats qui, dupes d'un scélérat, servoient d'instrumens à la haine et combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs flammes et leurs bûchers? croyoient-ils, dans cet incendie, étouffer la voix de la vérité? croyoient-ils faire disparoître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie et de l'audace injuste, de forger des chaînes et de dresser des échafauds; mais il ne dépend point d'elles d'anéantir la vérité et de tromper la justice des siècles.

Tel est le sort que Descartes éprouva en Hollande. Dans son pays je le vois presqu'inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué et combattu par les autres, recherché de quelques grands, comme un vain spectacle de curiosité, ignoré ou calomnié à la cour (38); je vois sa famille le traiter avec mépris; je vois son frère, dont tout le mérite peut-être étoit de partager son nom, parler avec dédain d'un frère qui, né gentilhomme, s'étoit abaissé jusqu'à se faire philo-

sophe (39), et mettre au nombre des jours malheureux, celui où Descartes naquit pour déshonorer sa race par un pareil métier. O préjugé! ô ridicule ficrté des places et du rang! il importe de conserver ces traits à la posterité, pour apprendre, s'il se peut, aux hommes à rougir. Où sont aujourd'hui ceux qui, à la vue de Descartes, souriojent dédaigneusement, et disoient avec hauteur: « C'est un homme qui écrit? » Ils ne sont plus; ont-ils jamais été? Mais l'homme de génie vivra éternellement; son nom fait l'orgueil de ses compatriotes; sa gloire est un dépôt que les siècles se transmettent, et qui est sous la garde de la justice et de la vérité. Il est vrai que le grand homme trouve quelquefois la considération de son vivant; mais il faut presque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. Descartes, persécuté en Hollande et méconnu en France, comptoit parmi ses admirateurs et ses disciples, la fameuse princesse Palatine, princesse qui est du petit nombre de celles qui ont placé la philosophie à côté du trône (40). Elle étoit digne d'interroger Descartes, et Descartes étoit digne de l'instruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatterie et de mensonges de la part de Descartes, de protection et de hauteur de la part d'Elisabeth. Dieu, la nature, l'homme, ses malheurs et les moyens qu'il a d'être heureux, ses devoirs et ses foiblesses, la

chaine morale de tous ses rapports, voilà le sujet de leurs entretiens et de leurs lettres. C'est ainsi que les philosophes doivent s'entretenir avec les grands. La nature avoit destiné à Descartes un autre disciple encore plus célèbre; c'étoit la fille de Gustave-Adolphe, c'étoit la fameuse Christine (41). Elle étoit née avec une de ces âmes encore plus singulières que grandes, qui semblent jetées hors des routes ordinaires, et qui étonnent toujours, même lorsqu'on ne les admire pas. Enthousiaste du génie et des âmes fortes, le grand Condé, Descartes et Sobieski avoient droit dans son cœur aux mêmes sentimens. « Viens, dit-elle » à Descartes, je suis reine et tu es philosophe; » faisons un traité ensemble, tu annonceras la » vérité, et je te défendrai contre tes ennemis; » les murs de mon palais seront tes remparts. » C'est donc l'espérance de trouver un abri contre la persécution, qui seule put attirer Descartes à Stockholm; sans ce motif, auroit-il été se fixer auprès d'un trône? Qu'est-ce qu'un homme tel que Descartes a de commun avec les rois? leur âme, leur caractère, leurs passions, leur langage, rien ne se ressemble; ils ne sont pas même faits pour se rapprocher, leur grandeur choque et se repousse; mais s'il fut forcé, par le malheur, de se réfugier dans une cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir sa conduite. Il vécut

tel qu'il avoit vécu au fond de la Nord-Hollande. Il osa y avoir des mœurs et de la vertu; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur; il ne fut point le lâche complaisant des princes, ni des grands; il ne crut point qu'il devoit oublier la philosophie pour la fortune; il ne brigua point ces places qui n'agrandissent jamais ceux qui sont petits, et rabaisseroient plutôt ceux qui sont grands. Et comment Descartes auroit-il pu avoir de telles pensées? Celui qui est sans cesse occupé à méditer sur l'éternité, sur le temps, sur l'espace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur qui, de son esprit, passe à son âme? celui qui mesure la distance des astres et voit Dieu au-delà; celui qui se transporte dans le soleil ou dans Saturne, pour y voir l'espace qu'occupe la terre, et qui cherche alors vainement ce point égaré comme un sable à travers les mondes, reviendra-t-il sur ce grain de poussière, pour y flatter, pour y ramper, pour y disputer ou quelques honneurs, ou quelques richesses? non; il vit avec Dieu et avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs passions, et poursuit le cours de ses pensées qui suivent le cours de l'univers; il s'applique à mettre dans son âme l'ordre qu'il contemple, ou plutôt son âme se monte insensiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point Descartes de n'avoir été ni intrigant, ni ambitieux;

je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaisant, pauvre à la fois et généreux, simple comme le sont tous les grands hommes, plein de respect, comme Newton, pour la divinité, comme lui fidèle à la religion, aimant à s'occuper dans la retraite et avec ses amis, de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée si grande et si consolante, les plus doux momens de sa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne distinguoient point un homme au siècle de nos pères; mais je remarquerai que, quoique sa fortune ne pût pas suffire à ses projets, jamais il n'accepta les secours qu'on lui offrit: ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconnoissance, un pareil fardeau n'épouvante point une âme vertueuse; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un homme, est un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence; peut-être faudroit-il choisir encore avec plus de soin ses bienfaiteurs que ses amis, si ces deux titres pouvoient se séparer: ainsi pensoit Descartes (42). Avec ses sentimens, son génie et sa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme il l'avoit trouvée à Utrecht, à la Haye et dans Amsterdam. L'envie le suivoit de ville en ville, et de climat en climat. Elle avoit franchi les mers avec lui; elle ne cessa de le poursuivre que lorsqu'elle vit entr'elle et lui un tombeau (43): alors elle sourit un moment sur sa tombe, et cou-

rut dans Paris, où la renommée lui dénonçoit Corneille et Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort. Les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, sans doute; et quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres? êtes-vous les maîtres de dompter votre génie et de résister à cette impulsion rapide et terrible qu'il vous donne? n'êtes-vous pas nés pour penser, comme le soleil pour répandre sa lumière? n'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement? Obéissez donc à la loi qui vous domine, et gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité? elle est éternelle, et le reste passe. La vérité fait votre récompense; elle est l'aliment de votre génie, elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférens, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent; mais dans le temps il y a des âmes avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent et pensent avec vous; songez que les Socrate et les

Platon, morts il y a deux mille ans, sont vos amis ; songez que, dans les siècles à venir, il y aura d'autres âmes qui vous entendront de même, et que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple et qu'une famille avec tous les grands hommes qui furent autrefois, ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée ; vivez pour tous les pays et pour tous les siècles ; étendez votre vie sur celle du genre humain ; portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu et votre âme ? prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, et vous seriez malheureux ! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point foible et incertain, comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel et durable pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance, et qui dit à chacun de vous : « Essuie tes larmes ; je viens te rendre justice et finir tes maux ; c'est moi qui fais la vie des grands hommes ; c'est moi qui ai vengé Descartes de ceux qui l'outrageoient ; c'est moi qui, du milieu des rochers et des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris ; c'est moi qui flétris les calomniateurs et anéantis les hommes qui abusent de

leur pouvoir ; c'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissans, et qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton âme est immortelle, et que ton nom le sera. Le temps fuit, les momens se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, et tu vas vivre, et tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire et pour éclairer les hommes.

NOTES HISTORIQUES.

Page 3. (1) COMME le but principal de ce discours est de faire connoître la marche de l'esprit humain dans les sciences et dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne seroit pas inutile de tracer ici un tableau court et rapide des opinions et des erreurs qui, avant Descartes, s'étoient élevées et étoient tombées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connoissances; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systèmes; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes; comment ces idées se sont perfectionnées peu à peu; quels sont les siècles dans lesquels la philosophie a fait quelques pas; quels sont ceux où elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les philosophes qui l'ont précédé, et tous ceux qui l'ont suivi; c'est le moyen de connoître ce qu'il tient des uns, et ce que les autres tiennent de lui : ainsi on pourra mesurer le chemin qu'un seul homme a fait faire à tous les autres hommes.

La philosophie, née de nos besoins et de l'activité de ce principe qui nous tourmente et nous anime, est presque aussi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des astres sur sa tête, et sentit autour de lui la nature, il sortit de lui-même, il voulut voir et observer. Dès ce moment, des personnes choisies renoncèrent à toutes les

passions pour celle de connoître. L'Égypte eut ses prêtres philosophes, la Perse ses mages, l'Inde et l'Ethiopie ses gymnosophistes, l'Assyrie ses chaldéens. Les Scythes vertueux et barbares; et les Celtes sauvages, eurent, comme les orientaux, des prêtres de la nature qui cherchoient la philosophie dans les forêts et sur les montagnes. Ceux qui étoient nés sous un ciel serein, portèrent leurs regards vers les cieux. Babylone et la Lybie eurent des observations astronomiques. Les disciples d'Atlas découvrent, par les phases de la lune, le principe de sa lumière. On partage le temps et on règle l'année sur le cours du soleil. La géométrie naît sur les bords du Nil. L'Inde et la Perse deviennent le berceau des connoissances. L'homme porte ses regards autour de lui; il commence à distinguer les propriétés des corps, et jette les fondemens de l'histoire naturelle : mais, dans ces premiers âges, la philosophie est encore barbare. L'esprit humain, dans son enfance, n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces, n'est qu'ambitieux et foible; il s'élance, il retombe, et chaque effort est suivi d'une chute.

Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs sens. Ce qui existoit avoit dû éternellement exister. Rien de tout ce que l'homme voit ne lui donne l'idée ni de création, ni d'anéantissement. On n'admit donc qu'une seule substance éternelle et infinie, indivisible, quoique divisée, dont le fond étoit immuable, mais qui avoit des modifications passagères. La partie la plus pure formoit l'Être suprême; les corps célestes et les génies étoient la seconde émanation de cette essence; enfin la lie de la matière avoit formé les corps et le globe que nous habitons. Tout se déploie dans la nature par un enchaînement nécessaire de causes et d'effets. La terre, ensevelie sous les

eaux, masse informe et bourbeuse, pénétrée par le soleil, et agitée par les secousses de l'air, se découvre, devient féconde, développe ses germes, et produit des masses organiques; mais la terre s'épuise et se consume; elle éprouve des révolutions et des embrasemens; tout se déboîte et redevient chaos. Là finit la grande année du monde, qui doit être suivie d'une renaissance générale de l'univers. Telle étoit la philosophie des orientaux, adoptée en partie par les Egyptiens, gravée en hiéroglyphes sur des colonnes, ou déposée dans les temples, sous la garde des dieux.

Bientôt, par des voyages savans, elle est portée de l'Egypte dans la Grèce. Thalès, le premier, a l'esprit de système, et rassemble en un corps toutes les connoissances isolées. Il avoit lu dans les cieux, il avoit perfectionné la géométrie, il osa entreprendre d'expliquer la nature; époque à la fois de grandeur et de foiblesse dans l'esprit humain. Il commence par donner à la matière la force de s'arranger elle-même; il y répand une âme invisible et active qui organise ses moindres parties. Il admet l'eau pour principe universel; cet élément est la source de la fécondité, et la base de tous les corps.

La secte ionique soutient, altère ou modifie les sentimens de son maître. L'univers est infini; tout en vient et tout s'y replonge. Cet infini est immuable, et tous les êtres créés n'agissent point. L'ordre éternel ne fait que se développer, et chaque être est entraîné par le mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre sont tour à tour admis comme souverains de la nature, et quelquefois tous quatre ensemble. Sous Anaxagore, la philosophie entrevoit une intelligence suprême. Plus de hasard ni de fatalité aveugle. La matière est partagée par Dieu même

en des millions de particules, élémens inaltérables des corps, et semblables aux corps même qu'ils doivent former. Ces parties similaires, mais divisées, tendent à se rejoindre pour former les différens êtres dont elles sont les principes.

Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'occident les lumières de l'Inde et de la Perse; il enseigne le vrai système de l'univers. Les hommes étonnés apprennent que le soleil est immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes sont autant de soleils dispersés dans l'espace, et éclairant chacun un monde. Une harmonie éternelle préside au cours des astres, et les règle par ses accords. La doctrine des nombres s'établit, premier fruit d'une fausse application de la géométrie à la physique; et l'esprit humain, pendant des siècles, croit voir, dans de vains calculs arithmétiques, l'essence même de Dieu, et les mystères les plus profonds de la nature.

L'esprit humain prend une nouvelle route à la suite d'un homme passionné pour la vérité, mais qui, désespérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate est l'auteur de cette révolution; esprit supérieur à son siècle, comme Descartes; ennemi, comme lui, de la science des mots; comme lui, secouant les erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence; comme lui, créateur d'une méthode, et inventeur d'une philosophie nouvelle.

Mais l'homme, trop ignorant et trop hardi, ne pouvoit consentir long-temps à ne connoitre que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avoit tout expliqué par les nombres; Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le suivre dans sa métaphysique su-

lime, élevé au-dessus des sens et de la matière, dessinant un monde intelligible, image et production du premier être, son idée increéée, plan et modèle de tout ce qui existe et qui existera à jamais. Le monde sensible n'est que cette idée éternelle et manifestée au-dehors. L'être intellectuel est inaltérable et parfait. L'être matériel, incapable d'une stabilité d'essence, change, tombe, s'élève, naît, meurt, se détruit et se reproduit sans cesse. De ce mouvement continuel et rapide naissent sans cesse de nouveaux rapports dans la matière. On ne peut donc ni la saisir, ni la connoître; la vérité n'est que pour Dieu, la vraisemblance pour l'homme.

Dès ce moment, l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain, comme une vague flottante, est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matière est dans un mouvement éternel; ailleurs, elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la secte éléatique, toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos; le monde entier n'est qu'une masse; rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt : les sens et la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette secte, et il proscrit également toutes les vérités physiques ou morales.

Nouvelle révolution. Les mouvemens renaissent. Le vide est admis. Des atomes innombrables, jetés par millions, et errans dans le vide, se choquent et s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses et de mouvemens. De l'assemblage des atomes, résultent les corps; de l'assemblage des corps, résultent les mondes.

Ce système s'agrandit : on donne à chacune de ces parties élémentaires passives un principe actif et divin. La vie circule avec le mécanisme, et les mondes s'arrangent.

Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder en Asie un empire qui doit s'élever et tomber avec lui, le précepteur d'Alexandre en fondoit un autre qui devoit subsister vingt siècles. Aristote paroît; tout change. La matière, la forme et la privation s'emparent de l'univers. La matière, sujet éternel et passif, tend sans cesse au mouvement; elle appelle la forme, principe actif, qui vient s'unir à elle, et constitue son essence. La privation n'est qu'un néant nécessaire pour que la matière devienne un corps plutôt qu'un autre. La nature, comme une force invisible, est répandue dans la masse universelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'assujétit impérieusement à toutes les formes, et se subdivise elle-même en une infinité de formes qui naissent et se détruisent tour à tour; de-là les changemens des corps. La terre se gouverne par un rapport caché avec les cieux : mille vertus secrètes circulent dans toutes ses parties. Tel fut le dernier des grands systêmes que la Grèce créa sur l'univers.

Mille sectes rivales naissent de ces principales sectes; elles se subdivisent comme de petits états formés d'une grande monarchie. Au milieu de tant d'opinions, la philosophie fit peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'observer, on cherchoit la première essence des choses. Les hommes de génie, égarés par des idées métaphysiques, brillantes, déduisoient d'un principe arbitraire toute la constitution du monde. Loin de s'assujétir à la marche de la nature, ils commandoient à la nature de suivre la leur. La foule des disciples n'étoit que

des troupeaux obéissans ; on respectoit un maître qu'il eût fallu juger. Toutes les écoles se combattoient ; de-là les disputes éternelles, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paroître savant plutôt que de l'être ; tous obstacles invincibles à la découverte de la vérité.

Cependant Athènes, le sejour et le centre de la philosophie, dégénère ; son gouvernement se corrompt ; les révolutions amènent l'esclavage. La philosophie se taît ou s'avilit ; la faveur des Ptolomée la rappelle en Egypte, mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'histoire des philosophes grecs ; on les explique, on les commente, sans aller au-delà. Dans Rome, même stérilité ; la langue, formée par des orateurs et des conquérans, se refuse même aux idées abstraites. Les philosophes, honorés, avilis, bannis et rappelés, égorgés ou placés sur le trône, au milieu de tant de révolutions et de sang, conservent le dépôt des connoissances sans l'augmenter : on a trouvé seulement une nouvelle méthode. Les éclectiques naissent dans Alexandrie ; on choisit sans inventer, et il se forme une philosophie nouvelle du débris de toutes les anciennes.

La superstition s'étend avec l'effroi qu'inspirent les tyrans. La philosophie théurgique s'élève ; on prodigue les enchantemens et les mystères ; on traîne des victimes humaines au fond des antres pour y découvrir l'avenir. La doctrine des génies, inventée par Platon, s'étend, et on en abuse. La philosophie n'est plus que l'art d'interroger les cieux ou les enfers. Un platonisme plus pur s'insinue dans l'église naissante ; et les ouvrages du disciple de Socrate sont presque mis sur l'autel, à côté des livres sacrés. Bientôt après l'empire se divise ; Rome tombe,

l'Europe est en proie aux barbares. La philosophie s'anéantit dans l'occident; elle se soutient encore dans l'empire de Byzance : mais cet arbre, desséché depuis neuf ou dix siècles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des philosophes grecs sont des bornes que l'audace humaine n'ose franchir.

Les révolutions se succèdent, et les Arabes s'élèvent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philosophie aux conquêtes : alors la connoissance des cieux renaît, de nouvelles tables astronomiques sont dressées. Les mathématiques reparoissent; la chimie commence à analyser les corps. Pendant quatre siècles, quelque lumière perce à travers la barbarie du reste du monde; mais la science de la nature n'avance point. Une dépendance servile enchaînoit les esprits. Platon avoit soumis les premiers chrétiens; Aristote subjugue les Arabes. Accoutumés à croire et à servir, ils se soumettent aux livres d'Aristote, comme ils s'étoient soumis à l'alcoran; ils adorent ce philosophe comme ils adoroient leurs califes. O avilissement de l'esprit humain ! il semble que la liberté soit un poids qui l'accable. Aristote règne sur une partie de l'univers; il domine à Samarcande et dans la Perse, comme en Afrique et dans l'Espagne.

Vers le onzième siècle, la scolastique s'étend surtout dans l'occident; elle y prend naissance au milieu de la barbarie. Aristote s'empare encore de ce nouvel empire; mais on n'en sait pas même assez pour adopter ses erreurs. Ses sentimens, défigurés par les Arabes, sont expliqués par l'ignorance; un jargon barbare, et le mélange des plus méprisables subtilités, les obscurcit encore. Cet état dura cinq siècles; heureusement il se fit une révolution. Des Tartares, en précipitant les Goths sur l'occident, y avoient

étouffé la philosophie; d'autres Tartares, sous le nom de Turcs, la font renaître.

La chute de Constantinople donne une secousse, et fait refluer les Grecs vers l'Italie. La nature se réveille après mille ans; de nouvelles lumières se répandent. Chacun veut étudier, chacun veut connoître; mais sous tant de ruines, la route de la vérité s'est perdue : on se tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les mystères de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Egyptiens; on cherche la nature par tout, excepté dans elle-même. La domination d'Aristote s'affermit de nouveau; et en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le seul interprète de la nature. Voilà quel fut l'état de la philosophie jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à peu près de la naissance de Descartes.

On voit que la connoissance générale du monde étoit très-peu avancée, si même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoissances certaines sur plusieurs objets; de ce nombre étoient les observations astronomiques faites en Grèce, dans Alexandrie, et du temps des Arabes; car, pour l'astronomie, il suffit de bien voir et de calculer. Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette science s'étoit accrue de siècle en siècle par les travaux de plusieurs grands hommes; ces vérités se trouvoient réunies dans Euclide, Apollonius, Archimède, Pappus et Diophante. En mécanique, plusieurs inventions admirables d'Archimède. En médecine, les ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art. En anatomie, un excellent traité de Galien, où il avoit rassemblé

toutes les observations anatomiques faites avant lui, et où il en avoit ajouté quelques-unes de nouvelles. Enfin, sur l'histoire naturelle, le livre de Pline, où sont les plus grandes vues sur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail, et surtout le traité des animaux d'Aristote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoissances réunies, que dix peut-être des plus savans hommes de l'Europe auroient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à peu près exact de toutes les richesses philosophiques des anciens.

Page 7. (2) Il y a dans chaque siècle un esprit général qui influe, sans qu'on s'en aperçoive, sur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il est très-sûr que le seizième et le dix-septième furent marqués par de grands changemens et de grandes découvertes. Navigation, commerce, politique, sciences, belles-lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenans et actifs qui font des choses extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, et changer ou en bien ou en mal tout ce qui est établi. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492; découverte des Indes par Vasco de Gama, en 1497; conquête du Mexique par Cortès, en 1518; du Pérou par Pizare, en 1525; expédition de Magellan vers les terres australes, en 1519; voyage autour du monde par Drak, en 1577; établissement du protestantisme dans la moitié de l'Europe, vers 1525; Copernic, né à Thorn, en 1473, publia le vrai système du monde, en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, gentilhomme danois, dépensa près de cent mille écus à l'astronomie; mort à Prague, en 1601. Kepler.

astronome allemand, auteur des fameuses lois sur le cours des planètes, né en 1571, mort à Ratisbonne, en 1630. Les verres concaves et convexes inventés en Italie, en 1295, par Alexandre Spina, religieux. Le premier télescope formé par Jacques Métius, Hollandais, en 1609. Galilée, auteur de plusieurs belles découvertes en astronomie, et de la théorie du mouvement dans la chute des corps, mort à Florence, en 1642. Le fameux Bacon, baron de Vérulam, né à Londres, en 1560, mort en 1626; on sait tout ce que les sciences lui doivent, et quelles vues il avoit, principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là, et les travaux de tous ces hommes célèbres, ont contribué à former Descartes. Quelques auteurs cependant assurent qu'il n'avoit point lu les ouvrages de Bacon, et il nous dit lui-même, dans une de ses lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est, il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

Page 9. (3) René Descartes, seigneur du Perron, dont on fait ici l'éloge, naquit à la Haye en Touraine, le 30 mars 1596, de Jeanne Brochard, fille du lieutenant général de Poitiers, et de Joachim Descartes, conseiller au parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit eu dans sa famille un archevêque de Tours, et plusieurs braves gentilshommes qui avoient servi avec distinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles; car, dans le temps des guerres civiles, ils avoient toujours été fidèles au roi et à l'état. Son père, soit par goût, soit par raison de fortune, entra dans la robe, profession qui n'est mise

au-dessous de celle des armes que par un préjugé barbare. Au reste, ce n'est pas pour louer Descartes que nous entrons dans tous ces détails; c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des pères aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite, dont la gloire doit remonter vers les ancêtres? Depuis que le père de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendans y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des charges dans le parlement de Bretagne. Madame la présidente de Châteaugiron, dernière de la famille, vient de mourir: on dit qu'elle avoit dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec Descartes. Il y a eu aussi une Catherine Descartes, nièce du philosophe, célèbre par son esprit et par son talent pour les vers agréables; elle est morte en 1706.

Page 9. (4) Descartes étoit né avec une complexion très-foible, et les médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourroit très-jeune; cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mère presqu'en naissant, il fut très-redevable aux soins d'une nourrice qui suppléa à la nature par tous les soins de la tendresse. Descartes en fut très-reconnoissant. Il lui fit une pension viagère qui lui fut payée exactement jusqu'à sa mort; et comme il n'étoit pas de ceux qui croient que l'argent acquitte de tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs et l'attachement d'un fils. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées; il lui donna le temps de croître et de se fortifier; mais l'esprit de Descartes alloit au-devant des instructions. Il n'avoit pas encore huit ans, et déjà on

l'appeloit *le philosophe.* Il demandoit les causes et les effets de tout, et savoit ne pas entendre ce qui ne signifioit rien. En 1604, il fut mis au collége de la Flèche. Son imagination vive et ardente fut la première faculté de son âme qui se développa. Il cultiva la poésie avec transport. Il créoit des images en attendant qu'il pût créer des idées: cette progression est dans la nature, et on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poésie lui demeura toujours, et, peu de temps avant sa mort, il fit des vers français à la cour de Suède. C'est une ressemblance qu'il eut avec Platon, et que Leibnitz eut avec lui. Il aimoit aussi beaucoup l'histoire, et passoit les jours et les nuits à lire; mais cette passion ne devoit pas durer long-temps. On a une première avidité qu'on se hâte de satisfaire; on veut connoître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a su, tout ee qu'on a dit avant nous. Bientôt on se dégoûte, on laisse là les livres, on revient sur soi-même, et on n'étudie plus que la nature: telle a été la marche de Descartes. Il étoit encore à la Flèche en 1610, lorsque le cœur du grand et du meilleur des rois, assassiné dans Paris, y fut porté pour être déposé dans la chapelle des jésuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, et nommé parmi les vingt-quatre gentilshommes qui allèrent au-devant de ce triste dépôt. Il étudioit alors en philosophie: il y fit alors des progrès qui annoncèrent son génie; car, au lieu d'apprendre, il doutoit. La logique de ses maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles ou dangereux; il s'occupoit à l'en séparer, *comme le statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui est informe.* Leur métaphysique le révoltoit par la barbarie de leurs mots et le vide des idées; leur physique, par

l'obscurité du jargon, et par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas. Les mathématiques seules le satisfirent : il y trouva l'évidence qu'il cherchoit partout ; il s'y livra en homme qui avoit besoin de connoître. Quelques auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au collége, sa fameuse *analyse*. Ce seroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton qui, à vingt-cinq ans, avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en soit de cette particularité, Descartes finit ses études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études est de s'imaginer savoir beaucoup ; Descartes étoit déjà assez avancé pour voir qu'il ne savoit rien. En se comparant avec tous ceux qu'on nommoit *savans*, il apprit à mépriser ce nom : de là au mépris des sciences, il n'y a qu'un pas. Il oublia donc et les lettres, et les livres, et l'étude ; et celui qui devoit créer la philosophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute espèce de connoissances. Voilà à peu près tout ce que nous savons des premières années de Descartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, et que l'esprit humain, après cinq mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne seroit peut-être pas inutile de rassembler tout ce qu'on peut savoir sur l'éducation des hommes célèbres. Ce seroit une espèce de physique expérimentale sur les âmes, qui auroit son utilité. Tous ces faits, réunis et comparés, pourroient conduire à des principes ; et peut-être à la fin, pourroit-on former un système complet qui auroit ses règles générales et particulières, selon les gouvernemens, les religions, les climats, la force ou la foiblesse des organes, la trempe des caractères et des esprits, les rangs des citoyens, et les différens buts de chaque éducation. Mais peut-être est-on encore aussi

éloigné d'un pareil système, qu'on l'est du système général du monde : tout ce qui tient à l'homme est presqu'aussi inconnu que tout ce qui tient à la nature.

Page 10. (5) Il étoit impossible que Descartes demeurât dans l'inaction ; il faut un aliment pour les âmes ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaisirs. En 1614, il fit à Paris l'essai d'une liberté dangereuse ; mais son génie le ramena bientôt. Tout à coup il rompt avec ses amis et ses connoissances. Il loue une petite maison dans un quartier désert du faubourg Saint-Germain, s'y enferme avec un ou deux domestiques, n'avertit personne dans sa retraite, et y passe les années 1615 et 1616, appliqué à l'étude, et inconnu presqu'à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus de deux ans qu'un ami le rencontra par hasard dans une rue écartée, s'obstina à le poursuivre jusque chez lui, et le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger, par ce seul trait, du caractère de Descartes, et de la passion que lui inspiroit l'étude. Il est rare que ceux qui ne sont pas capables de choses extrêmes, fassent jamais rien de grand.

Idem. (6) Les voyages de Descartes méritent, je crois, une attention particulière dans son histoire. Tous les grands philosophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa sa jeunesse à parcourir l'Asie et à s'instruire en Egypte ; Solon recueillit des connoissances chez tous les peuples savans ; Pythagore étudia sous Phérécide et sous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèse et les principales villes d'Italie ; Platon, après avoir vu plusieurs villes de la Grèce, fit un voyage de Memphis, y

séjourna long-temps, observa une partie de l'orient, et revint par l'Italie; Démocrite imita ces exemples, et rapporta de ses voyages des connoissances innombrables. Parmi nous, il semble que les voyages soient moins nécessaires. Toutes les connoissances sont rassemblées dans les livres, et l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers sans sortir de chez soi : mais cet univers, composé de la main des hommes, ressemble-t-il assez à l'univers réel? les idées acquises par une réflexion froide et lente, au fond d'un cabinet, sont-elles aussi vives et aussi fortes que celles qui naîtroient du spectacle du monde? L'homme qui lit, croit sur parole; l'homme qui voit, juge par lui-même : il interroge la nature, et peut lui arracher des secrets qu'elle avoit cachés jusqu'alors. D'ailleurs, il en est des livres, par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux; les traits s'altèrent en passant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de son modèle. Ajoutez que chacun a sa manière de voir et de saisir les grands résultats; et la manière de l'un n'est presque jamais celle de l'autre. Ce n'est même qu'en parcourant successivement une foule de grands objets, que l'on accoutume son âme à bien voir et à comparer : l'esprit s'étend avec l'espace qu'il veut embrasser. Enfin, tout homme qui écrit donne à la nature les bornes de son génie : on ne la connoît donc point si on ne l'étudie dans elle-même : c'étoit là la grande maxime de Descartes. Il n'avoit, disoit-il, d'autre livre que le monde. Il seroit à souhaiter que tous les philosophes et les hommes de génie employassent au moins dix ans de leur vie à voyager; bientôt tout le globe seroit parfaitement connu. L'histoire naturelle, qui tient à toutes les sciences phy-

siques, feroit des progrès immenses; l'histoire de l'homme, d'où dépend toute la science morale, seroit enfin commencée. De ces deux objets réunis, combien résulteroient de connoissances, soit pour les arts, qui ne sont que l'imitation de la nature; soit pour le gouvernement et la législation, qui ne sont que l'art de diriger l'homme en société vers le bonheur! Mais sur cet objet, comme sur beaucoup d'autres, on est réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainsi, il faudroit, ce qui n'arrivera presque jamais, ou que les philosophes pussent être riches, ou que ceux qui sont pûissans pussent être philosophes; il faudroit que tous les princes et tous les souverains conspirassent à une entreprise utile, et qui n'est que pour le bonheur des hommes.

Page 11. (7) Descartes avoit vingt-un ans lorsqu'il sortit de France pour la première fois: c'étoít en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un spectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, et où tout étoit l'ouvrage de la liberté; mais s'il y vit un terrain nouveau, créé pour ainsi dire et arraché à la mer; s'il vit le spectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce et des villes de la Hollande, il fut témoin des querelles sanglantes des gomaristes et des arminiens. On sait comment l'ambition du prince d'Orange voulut faire servir ces guerres de religion à sa grandeur. Barnevelt, âgé de soixante-seize ans, fut condamné, et mourut sur l'échafaud, pour avoir voulu garantir son pays du despotisme. Ce furent là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Descartes pour la connoissance de l'esprit humain. En 1619, il passa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y auroit vu ce grand

Rodolphe, qui conversoit avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ses ministres, et faisoit avec Kepler des tables astronomiques, tandis que les Turcs ravageoient ses états. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II, et il paroît qu'il observa avec curiosité toutes ces cérémonies, ou politiques ou sacrées, qui rendent plus imposant aux yeux des peuples, le maître qui doit les gouverner. Ce couronnement fut le signal de la fameuse guerre de trente ans. Descartes passa les années 1619 et 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche et dans la Bohême. En 1621, il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Silésie, pénétra dans le nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stetin dans la Marche de Brandebourg, passa au duché de Mecklenbourg, et de là dans le Holstein, et enfin s'embarqua sur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris à Embden un bateau pour lui seul et son valet. Les mariniers, à qui son air doux et tranquille, et sa petite taille, n'en imposoient pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutoient pas qu'il entendît leur langage, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui: par bonheur Descartes savoit le hollandais. Il se lève tout à coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, et menace de percer le premier qui oseroit approcher. Cette heureuse audace les intimida, et Descartes fut sauvé. A quoi tiennent les plus grands évènemens de ce monde! Quatre ou cinq mariniers de la West-Frise pensèrent disposer de celui qui devoit faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportoit

César d'Epire en Italie, auroit probablement donné une nouvelle face au monde. Descartes passa la fin de 1621 et les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet électeur Palatin qui, pour avoir été couronné roi, étoit devenu le plus malheureux des hommes : il passoit sa vie à solliciter des secours et à perdre des batailles. La princesse Elisabeth, sa fille, que sa liaison avec Descartes rendit depuis si fameuse, avoit alors tout au plus trois ou quatre ans ; elle étoit errante avec sa mère, et partageoit des maux qu'elle ne sentoit pas encore. La même année, Descartes traversa les Pays-Bas espagnols, et s'arrêta à la cour de Bruxelles. La trève entre l'Espagne et la Hollande étoit rompue. Il y vit l'infante Isabelle qui, sous un habit de religieuse, gouvernoit dix provinces, et signoit des ordres pour livrer des batailles, à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne, l'Amérique et les Indes, sous un habit de cordelier : ces bisarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623, il fit le voyage d'Italie ; il traversa la Suisse, où il observa plus la nature que les hommes ; s'arrêta quelques temps dans la Valteline ; vit à Venise le mariage du doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre et pompeuse, instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue nécessaire parce qu'elle se trouve établie ; et arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un jubilé qui attiroit une quantité prodigieuse de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mélange de tant de nations différentes étoit un spectacle intéressant pour un philosophe ; Descartes y donna toute son attention. Il comparoit les caractères de tous ces peuples réunis, comme un amateur habile compare, dans une belle galerie de tableaux, les manières de différentes écoles de peinture. En 1625, il passa par la Toscane. Galilée étoit alors âgé

de soixante ans, et l'inquisition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand homme. En 1631, il fit le voyage d'Angleterre, et en 1634 celui de Danemarck. L'Espagne et le Portugal sont les seuls pays de l'Europe où Descartes n'ait pas voyagé.

Page 12. (8) Descartes porta les armes dans sa jeunesse : d'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau, qui affermit la liberté fondée par son père, et mérita de balancer la réputation de Farnèse ; de là en Allemagne, sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit, dans cette guerre, le choc de deux religions opposées, l'ambition des chefs, le fanatisme des peuples, la fureur des partis, l'abus des succès, l'orgueil du pouvoir, et trente provinces dévastées, parce qu'on se disputoit à qui gouverneroit la Bohême. Il passa ensuite au service de l'empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du comte de Bucquoi, général de l'armée impériale, qui fut tué dans une déroute, de trois coups de lance, et de plus de trente coups de pistolet, le dégoûta du métier des armes. Il avoit servi environ quatre ans, et en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au siége de la Rochelle il combattit, comme volontaire, dans une bataille contre la flotte anglaise. On se doute bien que l'ambition de Descartes n'étoit point de devenir un grand capitaine. Avide de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états, et malheureusement la guerre est devenue un des grands spectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profession, comme il l'avouoit lui-même, sans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiète de son âme; mais dans la suite, un coup-d'œil

plus philosophique ne lui laissa voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeste devoir de verser le sang de ses semblables, et ne savoit quel nom donner à ces nations qui vont s'égorger en riant, et plaisantent sur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes sur la guerre, mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont faites les peuples, d'avoir le droit de se massacrer pour quelques arpens de terre, ou pour la pêche de quelques poissons.

Page 13. (9) Ce fut en 1625, au retour de son voyage d'Italie, que Descartes fit ses observations sur la cime des Alpes. Il est peu d'âmes sensibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inspire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuse et sauvage, le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traversées, et le philosophe s'y occupe des phénomènes de la nature. Descartes y composa une partie de son système sur les grêles, les neiges, les tonnerres et les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce peintre célèbre qui, sur mer, au milieu d'une tempête, tenoit son crayon, s'applaudissoit en dessinant ces beautés terribles de la nature.

Page 14. (10) Dès son enfance, Descartes avoit l'habitude de méditer. Lorsqu'il étoit à la Flèche, on lui permettoit, à cause de la foiblesse de sa santé, de passer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément sur les objets de ses études, et il en contracta l'habitude pour le reste de sa vie. Ce temps où le sommeil a réparé les forces, où les sens sont calmes, où

l'ombre et le demi-jour favorisent la rêverie, et où l'âme ne s'est point encore répandue sur les objets qui sont hors d'elle, lui paroissoit le plus propre à la pensée. C'est dans ces matinées qu'il a fait la plupart de ses découvertes, et arrangé ses mondes. Il porta à la guerre ce même esprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver sur les frontières de la Bavière, dans un lieu très-écarté, il y passa plusieurs mois dans une solitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une science nouvelle. Sa tête, fatiguée sans doute par la solitude ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des songes mystérieux; il crut voir des fantômes; il entendit une voix qui l'appeloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'historien de sa vie, que ces songes ne vinssent du ciel, et il y mêla un sentiment de religion. Au reste, ces sortes de foiblesses ne doivent point étonner, même dans un grand homme. Ne connoît-on pas le génie de Socrate, le spectre de Brutus, le fantôme qui apparut à César, sur les bords du Rubicon, l'abîme qui étoit sans cesse ouvert à côté de Pascal? Ce sont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande passion. Il sembleroit cependant qu'un philosophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces sortes d'accès.

Page 15. (11) La première étude qui attacha véritablement Descartes, fut celle des mathématiques. Dans son enfance, il étudia avec transport; et en particulier l'algèbre et l'analyse des anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il renonça brusquement à tous les plaisirs, et qu'il passa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude

de la géométrie. En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Breda un problème à résoudre. Descartes vit un grand concours de passans qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha; mais l'affiche étoit en flamand, qu'il n'entendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer : c'étoit un mathématicien nommé Beckman, principal du collége de Dordrecht. Le principal, homme grave, voyant un petit-officier français en habit uniforme, crut qu'un problème de géométrie n'étoit pas fort intéressant pour lui; et apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudroit le problème : c'étoit une espèce de défi. Descartes l'accepta; le lendemain matin le problème étoit résolu. Beckman fut fort étonné; il entra en conversation avec le jeune homme, et il se trouva que le militaire de vingt ans en savoit beaucoup plus sur la géométrie que le vieux professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Souabe, il eut une aventure à peu près pareille avec Faulhaber, mathématicien allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre sur l'algèbre, et traitoit Descartes assez lestement, comme un jeune officier aimable, et qui ne paroissoit pas tout à fait ignorant. Cependant un jour, à quelques questions qu'il lui fit, il se douta que Descartes pouvoit bien avoir quelque mérite. Bientôt, à la clarté et à la rapidité de ses réponses sur les questions les plus abstraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puissant génie, et ne regarda plus qu'avec respect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Descartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus savans géomètres de son siècle. Il ne se passoit pas d'année qu'il ne donnât la solution d'un très-grand

nombre de problèmes qu'on lui adressoit dans sa retraite ; car c'étoit alors la méthode entre les géomètres, à peu près comme les anciens sages et même les rois de l'orient, s'envoyoient des énigmes à deviner. Descartes eut beaucoup de part à la fameuse question de la roulette ou de la cycloïde. La cycloïde est une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution sur une ligne droite. Ainsi, quand une roue de carrosse tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air une cycloïde. Cette ligne fut découverte par le père Mersenne, expliquée par Roberval, examinée par Descartes qui en découvrit la tangente, usurpée par Torricelli qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Pascal qui contribua beaucoup à en démontrer la nature et les rapports. Depuis, les géomètres les plus célèbres, tels que Huygens, Wallis, Wren, Leibnitz, et les Bernouilli, y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand géomètre de son siècle, parut toujours faire assez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, et y revenoit sans cesse. C'est ainsi que La Motte passa sa vie à écrire contre les vers, et à en faire.

Page 16. (12) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique, de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, et de voir tous les degrés par où il passa, pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement, en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit amené. Il seroit à souhaiter que tous les inventeurs eussent fait de même ; mais la plupart

nous ont caché leur marche, et nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Il semble qu'ils aient craint, ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de Descartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter : il ne trouvoit, dans les leçons de ses maîtres, que des opinions, et il cherchoit des vérités. Ce qui le frappoit le plus, c'est qu'il voyoit qu'on disputoit sur tout. A dix-sept ans, ayant fini ses études, il s'examina sur ce qu'il avoit appris : il rougit de lui-même; et puisqu'il avoit eu les plus habiles maîtres, il conclut que les hommes ne savoient rien, et qu'apparemment ils ne pouvoient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf ans, il se remit à l'étude des mathématiques, qu'il avoit toujours aimées. A vingt-un, il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes et fort approuvées, il apprenoit, dit-il, à se défier de l'esprit humain, et à ne point regarder l'exemple, la coutume et l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou quatre mois de suite à penser. Le premier pas qu'il fit, fut d'observer que tous les ouvrages composés par plusieurs mains, sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris et achevés par un seul homme : c'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les statues, dans les tableaux, et même dans les plans de législation et de gouvernement. Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pièces de rapport, grossies des opinions de chaque philosophe, tous d'un esprit et d'un caractère

différent. Cet assemblage, cette combinaison d'idées souvent mal liées et mal assorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feroient les raisonnemens justes et simples d'un seul homme ? Son troisième pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. Comme nous sommes enfans avant que d'être hommes, notre raison n'est que le composé d'une foule de jugemens souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice et par nos maîtres. Ces jugemens n'auroient-ils pas plus de vérité et plus d'unité, si l'homme, sans passer par la foiblesse de l'enfance, pouvoit juger en naissant, et composer lui seul toutes ses idées ? Parvenu jusque-là, Descartes résolut d'ôter de son esprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en substituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes, après qu'il les auroit vérifiées ; et ce fut son quatrième pas. Il vouloit, pour ainsi dire, recomposer sa raison, afin qu'elle fût à lui, et qu'il pût s'assurer, pour la suite, des fondemens de ses connoissances. Il ne pensoit point encore à réformer les sciences pour le public ; il regardoit tout changement comme dangereux. Les établissemens une fois faits, disoit-il, sont comme ces grands corps dont la chute ne peut être que très-rude, et qui sont encore plus difficiles à relever quand ils sont abattus, qu'à retenir quand ils sont ébranlés. Mais comme il seroit juste de blâmer un homme qui entreprendroit de renverser toutes les maisons d'une ville, dans le seul dessein de les rebâtir sur un nouveau plan, il doit être permis à un particulier d'abattre la sienne, pour la reconstruire sur des fondemens plus solides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ses desseins, qui consistoit à détruire, et ce fut son cinquième pas. Mais il éprouva

bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'apèrçus*, dit-il, *qu'il n'est pas aussi aisé à un homme de se défaire de ses préjugés, que de brûler sa maison.* Il y travailla constamment plusieurs années de suite, et il crut à la fin en être venu à bout. Je ne sais si je me trompe, mais cette marche de l'esprit de Descartes me paroît admirable. Continuons de le suivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une société d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité; on l'appeloit la confrérie des rose-croix. Un de ses principaux statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour fondateur un Allemand, né dans le quatorzième siècle. On raconte de cet homme des choses merveilleuses. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une science fort importante. Il avoit voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Espagne, avoit vu sur la terre des sages et des cabalistes, avoit appris plusieurs secrets de la nature, et s'étoit retiré enfin en Allemagne, où il vécut solitaire dans une grotte jusqu'à l'âge de cent six ans. On se doute bien qu'il fit des prodiges pendant sa vie, et après sa mort. Son histoire ne ressembla pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un soleil dans la grotte où il étoit enterré, et ce soleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer son tombeau. La confrérie fondée par cet homme extraordinaire, étoit, dit-on, chargée de réformer les sciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paroissoit pas; et Descartes, malgré toutes ses recherches, ne put trouver un seul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle existoit; car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivoit pour et contre; et même en 1623, on fit l'honneur à ces philo-

sophes de les jouer à Paris sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Descartes, déchu de l'espérance de trouver dans cette société quelques secours pour ses desseins, résolut désormais de se passer des livres et des savans. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appeloit *le grand livre du monde*, et s'occupoit à ramasser des expériences. A vingt-sept ans, il éprouva une secousse qui lui fit abandonner les mathématiques et la physique; les unes lui paroissoient trop vides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la première occasion, il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les sciences abstraites; il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il espéroit trouver plus de secours pour cette science, mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vit que dans Paris, comme à Rome et dans Venise, il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il passa trois ans dans ces alternatives, dans ce flux et reflux d'idées contraires, entraîné par son génie, tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet et tourmenté, et combattant sans cesse avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages cessèrent. Alors il pensa sérieusement à refaire une philosophie nouvelle; mais il résolut de ne point embrasser de secte, et de travailler sur la nature même. Voilà par quels degrés Descartes parvint à cette grande révolution: il y fut conduit par le doute et l'examen. Il seroit à souhaiter que tous les hommes imitassent son exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, et de n'avoir pas reçu une foule d'opinions: mais tout philosophe doit, au moins une fois dans sa vie, faire l'examen et la revue de ses idées, et juger

tout ce qui est dans son âme. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à la terre.

Page 17. (13) L'indépendance dont il est ici question, est ce sentiment honnête et vertueux qui ne connoît d'autre assujétissement que celui des lois, qui pratique tous les devoirs de citoyen et de sujet, qui ne peut souffrir d'autre chaîne; respecte les titres, mais n'estime que le mérite; ne fait sa cour à personne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même; se conforme aux usages établis, mais se réserve la liberté de ses pensées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, est le propre caractère de l'honnête homme; car il n'y a point de vraie honnêteté sans élévation dans l'âme. Celui qui est trop soumis aux hommes ne sera pas long-temps soumis aux lois; et pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère, que cette idée, que du moment qu'un homme perd sa liberté, il perd la moitié de son âme. On retrouve ce sentiment en mille endroits des ouvrages de Descartes. *Je mets*, dit-il dans une de ses lettres, *ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourroient me l'acheter*. Ce sentiment influa sur la conduite de toute sa vie.

Page 18. (14) Descartes fut très-long-temps incertain sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Valteline, il eut quelqu'envie d'être intendant de l'armée; mais ses sollicitations ne purent être assez vives pour qu'il réussît: il mettoit trop peu

de chaleur à tout ce qui n'intéressoit que sa fortune. En 1625, il fut sur le point d'acheter la charge de lieutenant général de Châtelleraut; et comme il étoit persuadé que pour exercer une charge, il falloit être instruit, il manda à son père qu'il iroit se mettre à Paris chez un procureur au châtelet, pour y apprendre la pratique. Il faut avouer que c'étoit là un singulier apprentissage pour un homme tel que Descartes: il avoit alors vingt-neuf ans: mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réussi, il est à croire que Descartes auroit fait comme le président de Montesquieu, et qu'il ne fût pas long-temps resté juge. Enfin, après avoir passé dix ou douze ans à observer tous les états, il finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, et de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il pensoit sans doute que c'étoit assez remplir son devoir d'homme et de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

Page 18. (15) Ce fut en 1629, sur la fin de mars, que Descartes partit pour aller s'établir en Hollande; il avoit alors trente-trois ans. Comme sa résolution auroit paru extraordinaire, il n'en avertit ni ses parens, ni ses amis; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer: il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui soit capable de l'approuver; mais son parti étoit pris Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France: le premier fut la raison du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop son imagination, ne lui ôtât une partie du sang-froid et du calme nécessaires pour les découvertes philosophiques. Le climat de la Hollande lui

parut plus favorable à ses desseins ; mais son principal motif fut la passion qu'il avoit pour la retraite, et le désir de vivre dans une solitude profonde. En France, il eût été sans cesse détourné de l'étude par ses parens ou ses amis ; il eût été distrait par tous ces prétendus devoirs, qu'on s'est imposés pour remplir les vides du temps, et auxquels on ne devroit être assujéti que lorsqu'on ne peut faire mieux : au lieu qu'en Hollande il étoit sûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il espéroit vivre absolument inconnu, solitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperoit de son commerce, tandis que lui s'occuperoit à penser. Comme son grand but étoit la retraite, il prit toutes sortes de moyens pour ne pas être découvert : il ne confia sa demeure qu'à un seul ami chargé de sa correspondance. Jamais il ne datoit ses lettres du lieu où il demeuroit, mais de quelque grande ville où il étoit sûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très-souvent de séjour, fuyant sa réputation partout où elle le poursuivoit, et se dérobant aux importuns qui vouloient seulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes villes, mais il préféroit ordinairement les villages ou les bourgs, et le plus souvent les maisons solitaires, tout à fait isolées dans la campagne ; quelquefois il alloit s'établir dans une petite maison aux bords de la mer. On montre encore, en plusieurs endroits, les maisons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam l'espèce de chaumière où logeoit le czar Pierre, dans le temps qu'il travailloit sur les chantiers de la Hollande : c'est ainsi que les hommes célèbres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Descartes avoit pour la Hollande étoit si vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ses amis qui vouloient se retirer

du monde. Je vais traduire une lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet; on la verra peut-être avec plaisir. « Je ne » suis point étonné, lui dit-il, qu'une âme grande et » forte, telle que la vôtre, ne puisse se plier aux usages » serviles de la cour. J'ose donc vous conseiller de venir » à Amsterdam, et de vous y retirer, plutôt que dans des » chartreuses, ou même dans les lieux les plus agréables de » France ou d'Italie. Je préfère même son séjour à cette » solitude charmante où vous étiez l'année dernière. Quel- » qu'agréable que soit une maison de campagne, on y » manque de mille choses qu'on ne trouve que dans les » villes; on n'y est pas même aussi seul qu'on le voudroit. » Peut-être y trouverez-vous un ruisseau dont le mur- » mure vous fera rêver délicieusement, ou un vallon soli- » taire qui vous jettera dans l'enchantement; mais aussi » vous aurez à vous défendre d'une quantité de petits voi- » sins qui vous assiégeront sans cesse. Ici, comme tout le » monde, excepté moi, est occupé au commerce, il ne » tient qu'à moi de vivre inconnu à tout le monde. Je me » promène tous les jours à travers un peuple immense, » presqu'aussi tranquillement que vous pouvez le faire » dans vos allées. Les hommes que je rencontre me font la » même impression que si je voyois les arbres de vos fo- » rêts, ou les troupeaux de vos campagnes; le bruit même » de ces commerçans ne me distrait pas plus que si j'en- » tendois le bruit d'un ruisseau. Si je m'amuse à considé- » rer leurs mouvemens, j'éprouve le même plaisir que » vous à considérer ceux qui cultivent vos terres; car je » vois que le but de tous ces travaux est d'embellir le lieu » que j'habite, et de prévenir tous mes besoins. Si vous » avez du plaisir à voir les fruits croître dans vos vergers, » et vous promettre l'abondance, pensez-vous que j'en aie

» moins à voir tous les vaisseaux qui abordent sur mes » côtes, m'apporter les productions de l'Europe et des » Indes ? Dans quel lieu de l'univers trouverez-vous plus » aisément qu'ici tout ce qui peut ou intéresser la vanité, » ou flatter le goût ? Y a-t-il un pays dans le monde où » l'on soit plus libre, où le sommeil soit plus tranquille, » où il y ait moins de dangers à craindre, où les lois veil- » lent mieux sur le crime, où les empoisonnemens, les » trahisons, les calomnies soient moins connus, où il reste » enfin plus de traces de l'heureuse et tranquille innocence » de nos pères ? Je ne sais pourquoi vous êtes si amoureux » de votre ciel d'Italie. La peste se mêle avec l'air qu'on y » respire ; la chaleur du jour y est insupportable ; les fraî- » cheurs du soir y sont malsaines ; l'ombre des nuits y » couvre des larcins et des meurtres. Que si vous craignez » les hivers du nord, comment à Rome, même avec des » bosquets, des fontaines et des grottes, vous garantirez- » vous aussi bien de la chaleur, que vous pourrez ici, » avec un bon poêle ou une cheminée, vous garantir du » froid ? Je vous attends avec une petite provision d'idées » philosophiques qui vous feront peut-être quelque plaisir, » et soit que vous veniez, soit que vous ne veniez pas, » je n'en serai pas moins votre tendre et fidele ami. »

Cette lettre est très-intéressante : d'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour la Hollande, et la manière dont il vivoit ; elle nous montre ensuite son imagination et le tour agréable qu'il donnoit à ses idées. On a accusé la géométrie de dessécher l'esprit : je ne sais s'il y a rien dans Balzac où il y ait autant d'esprit et d'agrément. L'imagination de Descartes se decele partout dans ses ouvrages ; et s'il n'avoit voulu être ni géomètre, ni philoso-

sophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être le plus bel esprit de son temps.

Page 20. (16) On s'est attaché, dans cette partie de l'éloge de Descartes, à bien faire connoître l'ordre et l'enchaînement qu'il a mis dans ses idées, le plan et la méthode de sa philosophie, et surtout les rapports qu'il a établis entre toutes les sciences. Il a donc fallu parler de ses erreurs, comme des vérités qu'il a enseignées, sans cela le fil eût été interrompu; mais on a indiqué les erreurs, et on a rendu justice aux vérités. Pour ceux qui lisent en philosophes, il n'est pas moins utile que curieux de voir la manière dont un système universel de connoissances est enchaîné; et pour ceux qui ne veulent que satisfaire leur imagination, c'est encore un spectacle intéressant que le tableau de l'esprit d'un grand homme.

Idem. (17) Le discours sur la méthode parut le 8 juin 1639; il étoit à la tête de ses *Essais de philosophie*. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis pour tâcher de parvenir à la vérité, et ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors : c'est là qu'est l'histoire de son fameux doute. Il a depuis répété cette histoire dans deux autres ouvrages, dans le premier livre de ses *Principes*, et dans la première de ses *Méditations métaphysiques*. Il falloit qu'il en sentît bien vivement l'importance et la nécessité du doute, pour y revenir jusqu'à trois fois, lui qui étoit si avare de paroles : mais il regardoit le doute comme la base de la philosophie, et le garant sûr des progrès qu'on pourroit y faire dans tous les siècles. Il faut remarquer que Descartes commença par où les anciens

avoient fini. Ils s'étoient servi du doute pour renverser toutes les sciences ; Descartes s'en servit pour les reconstruire.

Page 21. (18) Il n'est pas nécessaire d'avertir que le doute philosophique de Descartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées : on sait qu'il les respecta toute sa vie ; comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop supérieur à la raison, pour vouloir les y assujétir. On voit partout, dans ses ouvrages et dans ses lettres, qu'il distinguoit le philosophe du chrétien ; et que s'il parloit avec audace sur tous les objets de la raison, il ne parloit qu'avec soumission sur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce discours, où il s'agit du doute de Descartes, de l'examen de ses opinions, et de sa grande maxime, *de ne regarder comme vrai que ce qui est évident.*

Idem. (19) Les règles de l'analyse logique qu'on peut regarder comme la seconde partie de sa méthode, sont indiquées dans plusieurs de ses ouvrages, et rassemblées en partie dans un manuscrit qui n'a été imprimé qu'après sa mort. L'ouvrage est intitulé : *Règles pour conduire son esprit dans la recherche de la vérité.* En voici à peu près la marche. Voulez-vous trouver la vérité, formez votre esprit, et rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou pensé avant vous, mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnoissez vous-même pour évident : vous ne trouverez point la vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre ; l'ordre consiste à ré-

duire les propositions complexes à des propositions simples, et vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une science, parcourez-en toutes les questions et toutes les branches, enchaînant toujours vos pensées les unes aux autres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez vous arrêter. Examinez long-temps les choses les plus faciles; vous vous accoutumerez ainsi à regarder fixement la vérité et à la reconnoître. Voulez-vous aiguiser votre esprit, et le préparer à découvrir un jour par lui-même, exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres; suivez surtout les découvertes où il y a de l'ordre et un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il essaie peu à peu à embrasser distinctement plusieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force et de l'étendue. Enfin, mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire et des sens, pour comparer ce qui est connu avec ce qui ne l'est pas, et découvrir l'un par l'autre. Descartes divise tous les objets de nos connoissances en propositions simples et en questions. Les questions sont de deux sortes : ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les résoudre; ou la connoissance qu'on en a est imparfaite. Le plan de Descartes étoit de donner trente-six règles, c'est-à-dire douze pour chacune de ces divisions; il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il est aisé de voir, par cet essai, comment il portoit l'esprit de système et d'analyse dans toutes ses recherches, et avec quelle adresse il décomposoit, pour ainsi dire, tout le mécanisme du raisonnement.

Page 23. (20) Les *Méditations métaphysiques* de Descartes parurent en 1641 : c'étoit de tous ses ouvrages ce-

lui qu'il estimoit le plus. Il le louoit avec un enthousiasme de bonne foi ; car il croyoit avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphysiques d'une manière plus évidente que les démonstrations de géométrie. Ce qui caractérise surtout cet ouvrage, c'est qu'il contient sa fameuse démonstration de Dieu par l'idée, démonstration si répétée depuis, adoptée par les uns et rejetée par les autres, et qu'il est le premier où la distinction de l'esprit et de la matière soit parfaitement développée ; car, avant Descartes, on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philosophiques de la spiritualité de l'âme. Une chose remarquable, c'est que Descartes ne donna cet ouvrage au public que par principe de conscience. Ennuyé des tracasseries qu'on lui suscitoit, depuis trois ans, pour ses *Essais de philosophie*, il avoit résolu de ne plus rien imprimer. « J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs et des milliers d'ennemis : ne vaut-t-il pas mieux me taire, et m'instruire en silence ? » Il crut cependant qu'il ne devoit pas supprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, ou de nouvelles lumières sur la nature de l'âme : mais, avant de le risquer, il le communiqua à tous les hommes savans de l'Europe, recueillit leurs objections et y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il consulta ; Arnaud n'avoit alors que vingt-huit ans. Descartes fut étonné de la profondeur et de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes et de celles de Gassendi. Il fit imprimer toutes ces objections avec les réponses, à la suite des *Méditations ;* et pour leur donner encore plus de poids, le philosophe dédia son ouvrage à la Sorbonne. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, disoit-il,

puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule. Il n'avoit point encore pris assez de précautions. Ce livre, approuvé par des docteurs, discuté par des savans, dédié à la Sorbonne, et où le génie s'épuise à prouver l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme, fut mis, vingt-deux ans après, à l'index à Rome.

Page 25. (21) On a été étonné que, dans ses *Méditations métaphysiques*, Descartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'âme. Ses ennemis avoient beau jeu, et ils n'ont pas manqué de profiter de ce silence pour l'accuser de n'y pas croire; mais il nous apprend lui-même, par une de ses lettres, qu'ayant établi clairement dans cet ouvrage la distinction de l'âme et de la matière, il suivoit nécessairement de cette distinction, que l'âme, par sa nature, ne pouvoit périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas seulement comme chrétien, mais même comme philosophe, qu'il croyoit que l'âme est immortelle. Et comment se refuser à un dogme si consolant et si doux? peut-on croire à un premier Être, juste et bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler? Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa foiblesse, son encouragement dans ses vertus? Ah! sans doute, il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci soient réparées, où l'homme juste soit remis à sa place, où les oppressions cessent, où les persécuteurs n'aient plus de pouvoir, où l'homme soit enfin l'égal de l'homme, sans ne pouvoir plus être ni tourmenté, ni avili. Il faut que celui qui a souffert, ou qui est mort pour la vertu, puisse dire à Dieu: « Être juste et bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. »

Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une si douce espérance ? Pour moi, si j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illusion. Je me garderois bien d'ôter cette consolation aux foibles, ce frein aux hommes puissans, cette ressource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes propres yeux; car plus l'homme aura une grande idée de son être, plus il sera disposé à ne rien faire d'indigne de lui-même.



Page 32. (22) La *Géométrie* de Descartes parut en 1637, avec le *Traité de la Méthode*, son *Traité des Météores* et sa *Dioptrique*. Ces quatre traités, réunis ensemble, formoient ses *Essais de Philosophie*. Sa géométrie étoit si fort au-dessus de son siècle, qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'est ce qui arriva depuis à Newton; c'est ce qui arrive à presque tous les grands hommes : il faut que leur siècle coure après eux pour les atteindre. Outre que sa géométrie étoit très-profonde et entièrement nouvelle, parce qu'il avoit commencé où les autres avoient fini, il avoue lui-même, dans une de ses lettres, qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obscur, afin de mortifier un peu ces hommes qui savent tout. Si on l'eût entendu trop aisément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaisir les géomètres, en Europe, qui sont en état de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, et deux dans les Pays-Bas espagnols. Il est difficile qu'un pareil dénombrement se fasse sans quelques petits mouvemens de vanité; mais l'orgueil qui

anime à faire de grandes choses, est quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs, il seroit peut-être aussi dangereux qu'inutile, de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de sa supériorité ; c'est peut-être un contre-poids nécessaire contre la cabale et l'envie, toujours trop occupées à le rabaisser. Une particularité remarquable, c'est que cette *Géométrie* si étonnante fut faite à la hâte. Descartes la composa dans le temps qu'on imprimoit ses *Météores*, et il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

Page 33. (23) Presque toute la physique de Descartes est renfermée dans son livre des *Principes*. Cet ouvrage, qui parut en 1644, est divisé en quatre parties. La première est toute métaphysique, et contient les principes des connoissances humaines ; la seconde est sa physique générale, et traite des premières lois de la nature, des élémens de la matière, des propriétés de l'espace et du mouvement ; la troisième est l'explication particulière du système du monde et de l'arrangement des corps célestes ; la quatrième contient tout ce qui concerne la terre. On a tâché de présenter, avec autant de clarté qu'il est possible dans un discours, le tableau général de ses idées sur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il soit resté peu de choses de sa physique, il y a peu de ses erreurs qui n'aient influé sur les vérités nouvelles ; et dans les idées même qui sont les plus abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur qui sert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne sert point à instruire le philosophe. Ce qui caractérise le plus Descartes dans sa physique, c'est d'avoir le premier envisagé l'univers comme une grande machine, et d'avoir voulu tout expliquer par les lois du mécanisme.

Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, et a donné la clef de mille découvertes.

Page 44. (24) *Traité des Météores*, imprimé en 1637, comme on l'a déjà dit. Ce fut un des ouvrages de Descartes qui éprouva le moins de contradictions. Au reste, ce ne seroit pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philosophique; mais quelquefois aussi les hommes font grâce à la vérité. C'est le premier morceau de physique que Descartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquoit les phénomènes, et l'on commença à croire qu'il pouvoit y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis, on a été beaucoup plus loin; mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

Page 46. (25) Les anciens avoient eu l'idée d'expliquer, par la refraction, le mécanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve, dans les *Questions naturelles* de Sénèque, un morceau intéressant sur ce sujet; c'est un des monumens les plus curieux de de la physique ancienne. En 1590, Antonio de Dominis, évêque de Spalatro en Dalmatie, et chassé de son évêché par l'inquisition, écrivit son petit *Traité de l'arc-en-ciel*. Il développa cette vue des anciens, la confirma par des expériences et mit beaucoup de justesse et de sagacité dans l'explication de la plupart des phénomènes. Descartes le suivit, le rectifia, le surpassa en plusieurs choses. Enfin, Newton a perfectionné l'explication de Descartes, et y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'est ainsi que chaque siècle lève une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complète. Il est bien éton-

nant, dit un de nos plus célèbres philosophes, que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue, et qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

Page 51. (26) *Traité de la Dioptrique*, imprimé aussi, en 1637, à la suite du discours sur la méthode. C'est le plus bel ouvrage de Descartes, après sa *Géométrie :* il n'en a fait aucun où il y ait si peu d'erreurs et autant de vérités. Sur plusieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raisons de la supériorité de cet ouvrage : l'une est que partout il est observateur, et qu'il ne s'y livre presque jamais à cet esprit de système qui l'a si souvent égaré; l'autre, qu'il n'abandonne presque point le fil de la géométrie, et qu'il l'applique continuellement à la physique.

Idem. (27) *Traité de Musique*, composé par Descartes, en 1616, dans le temps qu'il servoit en Hollande : il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de sa jeunesse ne fut imprimé qu'après sa mort; il fut commencé et traduit en plusieurs langues, mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long-temps après, par un homme célèbre, dont le mérite est fort augmenté depuis qu'il est mort, et qu'on a justement appelé le Descartes de la musique.

Page 52. (28) Il s'en faut de beaucoup que le *Traité de Mécanique* de Descartes soit complet. Descartes le composa à la hâte, en 1636, pour faire plaisir à un de ses amis, père du fameux Huygens : c'étoit un présent que le génie offroit à l'amitié. Il espéroit dans la suite refondre cet ouvrage, et lui donner une juste étendue;

mais il n'en eut pas le temps. On le fit imprimer, après sa mort, par cette curiosité naturelle qu'on a de rassembler tout ce qui est sorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut, pour la première fois, en 1668.

Page 55. (29) Tout le monde connoît Descartes comme métaphysicien, comme physicien et comme géomètre; mais peu de gens savent qu'il fut encore un très-grand anatomiste. Comme le but général de ses travaux étoit l'utilité des hommes, au lieu de cette philosophie vaine et spéculative qui jusqu'alors avoit régné dans les écoles, il vouloit une philosophie pratique, où chaque connoissance se réalisât par un effet, et qui se rapportât toute entière au bonheur du genre humain. Les deux branches de cette philosophie devoient être la médecine et la mécanique. Par l'une, il vouloit affermir la santé de l'homme, diminuer ses maux, étendre son existence, et peut-être affoiblir l'impression de la vieillesse; par l'autre, faciliter ses travaux, multiplier ses forces, et le mettre en état d'embellir son séjour. Descartes étoit surtout épouvanté du passage rapide et presqu'instantané de l'homme sur la terre. Il crut qu'il ne seroit peut-être pas impossible d'en prolonger l'existence. Si c'est un songe, c'est du moins un beau songe, et il est doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée; et les moyens que Descartes proposa pour l'exécution de ce projet, n'étoient pas moins grands: c'étoit de saisir et d'embrasser tous les rapports qu'il y a entre tous les élémens, l'eau, l'air, le feu et l'homme; entre toutes les productions de la terre et de l'homme; entre toutes les influences du soleil et des astres, et l'homme; entre

l'homme enfin, et tous les points de l'univers les plus rapprochés de lui : idée vaste, qui accuse la foiblesse de l'esprit humain, et ne paroît toucher à des erreurs, que parce que, pour la réaliser, ou peut-être même pour la bien concevoir, il faudroit une intelligence supérieure à la nôtre. On voit par-là dans quelle vue il étudioit la physique. On peut aussi juger de quelle manière il pensoit sur la médecine actuelle. En rendant justice aux travaux d'une infinité d'hommes célèbres qui se sont appliqués à cet art utile et dangereux, il pensoit que ce qu'on savoit jusqu'à présent n'étoit presque rien, en comparaison de ce qui restoit à savoir. Il vouloit donc que la médecine, c'est-à-dire la physique appliquée au corps humain, fût la grande étude de tous les philosophes. « Qu'ils se liguent tous ensemble, disoit-il dans un de ses ouvrages; que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainsi les vies de plusieurs hommes, et les travaux de plusieurs siècles, on formera un vaste dépôt de connoissances, et l'on assujétira enfin la nature à l'homme. » Mais le premier pas étoit de bien connoître la structure du corps humain. Il commença donc l'exécution de son plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1627; il continua cette étude pendant plus de douze ans, observant tout et expliquant tout par les causes naturelles. Il ne lisoit presque point, comme on l'a déjà dit plus d'une fois; c'étoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la chimie, laissant toujours les livres, et regardant la nature. C'est d'après ces travaux qu'il composa son *Traité de l'homme*. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche soit aussi hardie et aussi neuve. La manière dont il y explique tout le mé-

canisme et tout le jeu des ressorts, dut étonner le siècle *des qualités occultes* et *des formes substantielles*. Avant lui on n'avoit point osé assigner les actions qui dépendent de l'âme, et celles qui ne sont que le résultat des mouvemens de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Descartes mourut; il ne fut imprimé que dix ans après sa mort.

Page 58. (30) Descartes composa son *Traité des passions* en 1646, pour l'usage particulier de la princesse Elisabeth. Il l'avoit envoyé manuscrit à la reine de Suède, sur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la sollicitation de ses amis, en 1649. Son dessein, dit-il, dans la composition de cet ouvrage, étoit d'essayer si la physique pourroit lui servir à établir des fondemens certains dans la morale; aussi n'y traite-t-il guère les passions qu'en physicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau et tout à fait original. On y voit presqu'à chaque pas, l'âme et le corps agir et réagir l'un sur l'autre, et l'on croit, pour ainsi dire, toucher les liens qui les unissent.

Page 62. (31) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes et des pensées de Descartes sur toutes les sciences, il ne seroit peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la source de ses erreurs, et comment un homme d'un génie si extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de cet amas d'erreurs qui composoient pour ainsi dire la raison des hommes. La plupart de ces préjugés lui paroissoient nés du rapport des sens; et ce n'étoit que par des méditations profondes et

des spéculations intellectuelles, qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença par croire que les sens étoient des guides trompeurs pour la raison humaine, et que leur rapport ne pouvoit assurer d'aucune vérité. Ce fut là, si on ose le dire, la première erreur de ce grand homme, et celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui auroit aisément fait voir que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos sensations, jugement tout à fait étranger aux sensations même. Descartes, persuadé que les sens ne pouvoient être un moyen de connoître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'âme des principes fixes, auxquels toutes les vérités étoient attachées, et d'après lesquels elle devoit juger et rectifier tous les rapports de ses sens. L'âme n'avoit pu se donner ces principes à elle-même; ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainsi aux idées innées, Descartes dut se tromper sur la nature des idées simples, et cette erreur étoit encore de la plus grande conséquence; car, puisqu'il faut que l'esprit humain, dans ses opérations, aille toujours du plus simple au plus composé, il est très-important de savoir quelles sont ces idées simples par où il faut commencer. La vraie métaphysique nous apprend que les idées simples sont les premières qui résultent des sens et de la réflexion. Descartes, au contraire, devoit croire, d'après son système, que c'étoient des notions abstraites, c'est-à-dire des principes : dès lors il dut rejeter l'étude des faits par les principes. Il dut commencer par les causes, au lieu de commencer par les effets : aussi telle a été sa marche. Il commença la chaîne de sa philosophie par la première cause, qui est Dieu. De ce sommet élevé, il crut embrasser toutes les causes générales; et liant tou-

jours ses idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir, de quelques principes, déduire toutes les vérités possibles. Celui qui avoit douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaisir oisif de la méditation entraîna ce grand homme; et laissant à d'autres le travail obscur et lent des observations, il ne s'occupa plus qu'à voir l'univers en grand; mais malheureusement la vérité n'est pour l'homme que le résultat d'une infinité de détails. Dès ce moment, il est aisé de voir comment, de conséquence en conséquence, Descartes dut parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord, les grands principes de la nature sont et seront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner? comment lier ensuite toutes les parties du système de l'univers, sans qu'il y ait jamais de vide? Quand Descartes trouvoit la chaîne interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y suppléer par la conjecture? Dès lors l'esprit de système prenoit la place de la vérité. Enfin, suivant cette marche, il falloit commencer par définir pour connoître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulières, comment rassembler ces idées que par l'étude des faits? On voit donc qu'il étoit nécessaire que Descartes se trompât. C'est l'abus des notions abstraites, c'est par une fausse application de la métaphysique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Aristote et Platon. Je ne finirai point cet article sans remarquer que Descartes est parti du même point que Bacon, du doute général, ou du renversement des idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes opposées: l'un, celle des connoissances acquises par les sens; l'autre, celle des spéculations intellectuelles. Newton est venu, qui, averti par la logique de Descartes, a

repris la route de Bacon; et c'est aujourd'hui celle que l'on suit en Europe.

Page 68. (32) On va donner une notice très-courte de tous les philosophes célèbres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance et de leur mort. Les dates sont utiles, en ce qu'elles servent à fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle; le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans auparavant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son système de l'attraction, en 1687; son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande distinction par la reine Anne, qui le fit chevalier, et par le roi Georges. Il fut enterré à Westminster, dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été souvent refusé à la plus haute noblesse. Il avoit joui, pendant plus de trente ans, d'une charge très considérable, et laissa en mourant sept cent mille livres de bien.

Halley, célèbre astronome, né à Londres, en 1656, six ans après la mort de Descartes; intime ami de Newton, et digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer, pour faire de nouvelles découvertes, traça dans toute l'étendue du globe une ligne où commence la déclinaison de l'aiguille. Il mourut en 1742, âgé de quatre-vingt-six ans.

Leibnitz, né à Leipsick, en 1646, homme d'une érudition immense, qui eut tous les goûts et toutes les espèces de génie, Il publia, en 1684, ses règles pour le cal-

cul de l'infini. L'Angleterre lui disputa l'honneur de cette invention qu'elle attribuoit à Newton; ce procès fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'esprit humain, que ces deux grands hommes étoient inventeurs chacun de leur côté. Le génie de Leibnitz est assez connu; voici un trait de son esprit : Il alloit un jour, par mer, de Venise à une ville voisine; c'étoit dans une petite barque où il se trouvoit seul et sans suite. Il s'éleva une furieuse tempête; le pilote italien, le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cause de ce malheur; en conséquence il proposa à ses camarades de le jeter dans la mer. Leibnitz, qui heureusement les entendit, tira aussitôt de sa poche un chapelet, et le tourna entre ses mains d'un air dévot; c'est ce qui le sauva. On a vu comment Descartes se tira d'affaire dans une circonstance à peu près semblable. L'un dut la vie à son chapelet, et l'autre à son courage. Leibnitz est mort en 1716.

Huygens, dont il est souvent parlé dans cet ouvrage, grand astronome et grand géomètre, fils d'un des plus intimes amis de Descartes, né à la Haye, en 1629, attiré en France par M. de Colbert qui lui fit donner une forte pension. C'est lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne et le troisième satellite. Il appliqua aussi le premier le pendule aux horloges, et en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les télescopes, et fit plusieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye, en 1695, âgé de soixante-dix ans.

Harvey, célèbre médecin anglais, né en 1577, dix-neuf ans avant Descartes. On sait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du sang.

Toute la vieille école de médecine se déchaîna, comme elle devoit, contre cette nouveauté. Descartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas, s'en déclara hautement le défenseur, et en donna de nouvelles démonstrations. Harvey mourut en 1657, sept ans après Descartes, âgé de quatre-vingts ans. Il avoit été médecin du malheureux Charles Ier.

Borelli, célèbre professeur de philosophie et de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux sur le mouvement des animaux; il est le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organisés.

Leuwenhoëck, fameux observateur, passa plus de soixante ans à faire des microscopes et à s'en servir. Il a fait plusieurs observations microscopiques sur le nerf optique, sur le sang, sur la sève des plantes, sur la texture des arbres; mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, c'est la découverte des animaux spermatiques qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte est l'an 1677. Hartsoëker, beaucoup plus jeune que lui, et qui n'avoit alors que vingt-un ans, la lui disputa, et prétendit l'avoir faite le premier, en 1674. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne la publia point alors; c'étoit un procès à peu près semblable à celui de Leibnitz et de Newton sur un sujet très-différent.

Ruysch, un des plus grands hommes de la Hollande, anatomiste, médecin et naturaliste. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avoit été inventé par Graaf et par Swammerdam. Perfectionner ainsi, c'est être soi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut long-temps

l'admiration de tous les étrangers, et une des merveilles de la Hollande; ce cabinet étoit composé d'une très-grande quantité de corps injectés et embaumés, dont les membres avoient toute leur mollesse, et qui conservoient un teint fleuri, sans dessèchement et sans rides. Les momies de M. Ruysch prolongeoient en quelque sorte la vie, dit M. de Fontenelle, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoient des hommes endormis, prêts à parler à leur réveil. Pour embellir ce spectacle, il y avoit mêlé plusieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes aussi injectées, et des coquillages très-rares, le tout orné d'inscriptions tirées des meilleurs poëtes. Le czar Pierre, à son premier voyage en Hollande, en 1698, fut transporté de ce spectacle; il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, et qui sembloit lui sourire. A son second voyage, en 1717, il acheta le cabinet, et l'envoya à Pétersbourg; c'étoit une conquête digne d'un souverain. Ruysch, qu'un de ses confrères appeloit modestement *le plus misérable des anatomistes*, et que l'Europe appeloit *le plus grand*, étoit né à la Haye, en 1638, douze ans avant la mort de Descartes, et mourut à Amsterdam, en 1731, âgé de quatre-vingt-treize ans.

Malpighi, célèbre anatomiste italien, et professeur en médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ses plus beaux ouvrages est son anatomie des plantes. Descartes avoit eu la même idée.

Mallebranche, un des plus grands philosophes de son siècle, et un des plus célèbres disciples de Descartes, né à Paris, en 1638. Jusqu'à vingt-six ans, il s'étoit appliqué à l'étude des langues et de l'histoire; à cet âge,

étant dans la boutique d'un libraire, il tomba par hasard sur le *Traité de l'homme*, de Descartes; il le feuilleta, entreprit une science dont il n'avoit point d'idée, et se sentit né pour elle. Il acheta le livre, le lut avec empressement, et même avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible et inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes; et les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années, il avoit composé son livre de la *Recherche de la vérité*. L'auteur y est cartésien, dit encore M. de Fontenelle, mais il l'est comme Descartes. Il ne paroît pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de soixante-dix-huit ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre, né en 1632, pendant les guerres civiles de Charles Ier. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, et sentit de bonne heure le vide de tout ce qu'on enseignoit alors. Les premiers livres qui lui donnèrent du goût pour la philosophie, furent ceux de Descartes. Sa méthode surtout fit une forte impression sur lui, et il est vrai que c'est là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit souvent malade, il voyagea beaucoup pour sa santé; il demeura assez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un séjour qu'il fit en Hollande, il fut accusé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre, et on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la suite on reconnut que les livres n'étoient pas de lui; mais la place ne lui fut pas rendue. Sous le règne de Guillaume, prince d'Orange, on

lui offrit des emplois considérables qu'il refusa. En 1695, il fut fait commis du commerce et des colonies anglaises, place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille livres de notre monnoie. Il s'en démit en 1700, à cause de la foiblesse de sa santé. Il mourut en 1704, âgé de soixante-treize ans.

Page 69. (33) En finissant ce tableau général de l'influence de l'esprit de Descartes sur la géométrie, sur la physique, sur les lettres, sur les arts et toutes les sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet esprit à la législation et au gouvernement des états. L'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible, est une des branches de philosophie des plus intéressantes; et peut-être dans toute l'Europe est-elle moins avancée que n'étoit la physique à la naissance de Descartes. Il y a des préjugés non moins puissans à renverser; il y a d'anciens systèmes à détruire; il y a des opinions et des coutumes funestes, et qui n'ont cessé de paroître telles que par l'empire de l habitude. Les hommes réfléchissent si peu, qu'un mal qui se fait depuis cent ans, leur paroît presqu'un bien. Ce seroit une grande entreprise d'appliquer le doute de Descartes à ces objets, de les examiner pièce à pièce, comme il examina toutes ses idées; de faire une revue générale des coutumes, des usages et des lois, comme il fit la revue des systèmes, et de ne juger de tout que d'après sa grande maxime de l'*évidence*. Cette entreprise seroit bien digne d'un gouvernement sage, et qui voudroit rendre les hommes heureux. Mais seroit-il permis de se flatter du succès ? les idées une fois établies, ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes ? Que de difficultés pour secouer un

usage même indifférent ! On diroit que les âmes sont sujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent, si une force étrangère ne fait cesser leur mouvement et leur repos.

Page 70. (34) C'est en 1633 que Galilée fut condamné par l'inquisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avoit déjà quatre ans que Desoartes travailloit en Hollande. L'emprisonnement de Galilée fit une si forte impression sur lui, qu'il fut sur le point de brûler tous ses papiers ; alors les ouvrages de Descartes n'auroient jamais paru ; il n'eût point fait de révolution ; aucune impulsion aux esprits ; aucune méthode pour découvrir la vérité. La philosophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard ; et la nature, en donnant Descartes à l'humanité, lui eût fait un présent inutile. Voilà ce que l'inquisition a pensé coûter aux hommes.

Idem. (35) L'histoire de Soorate est trop connue, et il est inutile d'en parler : tout le monde sait qu'il fut l'apôtre et le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence suprême, qui avoit donné l'ordre, la vie et les proportions au monde ; en conséquence il fut chargé de fers et traîné en prison. Sans l'éloquence de Périclès, qui défendit un sage opprimé, Anaxagore subissoit le sort de Socrate. Aristote, accusé dans Athènes par un prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où, fatigué des persécutions et des calomnies, il s'empoisonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans sa patrie, se retira à la campagne pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne dans le dixième siècle, et l'un des plus grands génies qu'aient produits ces

siècles barbares, fut accusé d'être magicien, parce qu'il étoit mécanicien, chimiste et géomètre; il est vrai que par la suite il devint pape, sous le nom de Sylvestre II. Roger Bacon, Anglais et moine, homme encore plus supérieur à son siècle, et qui par son génie devina plusieurs découvertes des siècles suivans, fut accusé d'être sorcier comme Gerbert, à cause de ses inventions mécaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, son général le fit mettre au cachot; il y resta jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à savoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes les plus savans du seizième siècle, fut dénoncé comme criminel d'état devant François Ier, parce qu'il combattoit Aristote, et invitoit tous les savans à faire des découvertes nouvelles. On le persécuta, on le flétrit, on brûla ses livres, on lui défendit d'enseigner dans le royaume; enfin, à la Saint-Barthélemi, ses ennemis profitèrent de cette malheureuse occasion pour le faire assassiner. Il étoit très-aisé de grossir cette liste; mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

Page 71. (36) Il est très-sûr que Descartes prévit toutes les persécutions qui l'attendoient. Il avoit souvent résolu de ne rien faire imprimer; et il ne céda jamais qu'aux plus pressantes sollicitations de ses amis. Souvent il regretta son loisir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton, après lui, eut le même sentiment, et au milieu des querelles philosophiques, il se reprocha plus d'une fois d'avoir perdu son repos; ainsi les hommes qui ont le plus éclairé le genre humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reste, Descartes ne fut jamais plus philosophe que lorsque ses ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point

ce fanatisme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles, comme nouvelles, et qui veut paroître le précepteur du genre humain. L'enthousiasme peut échauffer quelques têtes, mais il avertit les hommes froids de se tenir sur leurs gardes. Descartes crut donc qu'il valoit mieux miner insensiblement les barrières, que de les renverser avec éclat. Il voulut cacher la vérité, comme on cache l'erreur; il tâcha de persuader que ses principes étoient les mêmes que ceux d'Aristote. Sans cesse il recommandoit la modération à ses disciples, mais il s'en falloit bien que ses disciples fussent aussi philosophes que lui; ils étoient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes; la persécution les animoit encore, et ajoutoit à l'enthousiasme. Descartes eût consenti à être ignoré pour être utile; mais ses disciples jouissoient avec orgueil des lumières de leur maître, et insultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'étoit pas le moyen d'avoir raison.

Page 71. (37) Gisbert Voëtius, fameux théologien protestant et ministre d'Utrecht, né en 1589 et mort en 1676. Il vécut quatre-vingt-sept ans, tandis que Descartes mourut à cinquante-quatre. Il étoit tel qu'on le peint dans ce discours; on se reprocheroit même de calomnier la mémoire d'un méchant homme; tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes, est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639, par des thèses sur l'athéisme. Descartes n'y étoit point nommé; mais on avoit eu soin d'y insérer toutes ses opinions comme celles d'un athée. En 1640, seconde et troisième thèses, où étoit renouvelée la même calomnie. Régis, disciple de Descartes et professeur de médecine, soutenoit la circu-

lation du sang : autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle de l'athéisme. Ordonnance des magistrats, qui défend d'introduire des nouveautés dangereuses. En 1641, Voëtius se fait élire recteur de l'université d'Utrecht. N'osant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le disciple comme hérétique. Quatrième thèse publique contre Descartes. En 1642, décret des magistrats pour défendre d'enseigner la philosophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part, et le philosophe étoit tranquille au milieu des orages, s'occupant en paix de ses méditations. En 1643, Voëtius eut recours à des troupes auxiliaires ; il alla les chercher dans l'université de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'associa à ses fureurs : c'étoit un de ces méchans subalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, et qui sont trop lâches pour attaquer par eux-mêmes, assez vils pour nuire sous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros livre contre Descartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philosophie menoit droit au *scepticisme*, à l'*athéisme* et à la *frénésie*. Descartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déjà écrit une petite lettre sur Voëtius ; et celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner comme injurieuse et attentatoire à la religion réformée, dans la personne d'un de ses principaux pasteurs. Dans sa réponse contre le nouveau livre, Descartes se proposoit trois choses : d'abord, de se justifier lui-même, car jusqu'alors il n'avoit rien répondu à plus de douze libelles ; ensuite de justifier ses amis et ses disciples ; enfin, de démasquer un homme aussi odieux que Voëtius, qui, par une ignorance hardie, et sous le masque de la religion, séduisoit la populace et aveugloit les magistrats : mais les esprits étoient trop échauffés ; il

ne réussit point. Sentence contre Descartes, où ses lettres sur Voëtius sont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les magistrats travaillèrent à lui faire son procès secrètement, et sans qu'il en fût averti. Leur intention étoit de le condamner comme athée et comme calomniateur: comme athée, parce qu'il avoit donné de nouvelles preuves de l'existence de Dieu; comme calomniateur, parce qu'il avoit repoussé les calomnies de ses ennemis : voilà, dans de certains momens, quelle est la justice des hommes. Descartes apprit par une espèce de hasard qu'on lui faisoit son procès; il s'adressa à l'ambassadeur de France, qui heureusement, par l'autorité du prince d'Orange, fit arrêter les procédures déjà très-avancées. Il sut alors toutes les noirceurs de ses ennemis; il sut toutes les intrigues de Voëtius. Ce scélérat, pour faire circuler le poison, avoit répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht des hommes chargés de le décrier. Il vouloit qu'on ne prononçât son nom qu'avec horreur. On le peignoit aux catholiques comme un athée, aux protestans comme ami des jésuites. Il y avoit dans tous les esprits une si grande fermentation, que personne n'osoit plus se déclarer son ami. Il est donc des temps où l'innocence même du grand homme est abandonnée, et où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide! En lisant l'histoire des persécutions qu'essuya Descartes, on pourroit demander s'il est du devoir du philosophe de sacrifier son repos pour enseigner la vérité aux hommes. Qui osera décider cette question? qui, parmi nous, se croit assujéti à un devoir si noble? Un misanthrope demanderoit: Les hommes en valent-ils la peine? Non, sans doute, répondroit un autre; mais la vérité!

Page 73. (38) Depuis que Descartes se fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France, en 1644, 1647 et 1648. Dans le premier il vit très-peu de monde, et n'apprit qu'à se dégoûter de Paris : ce qu'il y fit de mieux, fut la connoissance de M. de Chanut, depuis ambassadeur en Suède. Comme leurs âmes se convenoient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêloit à l'admiration pour un grand homme, un sentiment plus tendre et plus fait pour rendre heureux. Il sollicita auprès du cardinal Mazarin, alors ministre, une pension pour Descartes : on ne sait pourquoi la pension lui fut refusée. En 1648, les historiens prétendent qu'il fut appelé en France par les ordres du roi. L'intention de la cour, disoit-on, étoit de lui faire un établissement honorable et digne de son mérite ; on lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension, et il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette espérance, il arrive à Paris ; il se présente à la cour. Tout étoit en feu : c'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ses parens l'expédition du brevet, et qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet ; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher : voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avoient appelé furent curieux de le voir, non pour l'entendre et profiter de ses lumières, mais pour connoître sa figure. « Je m'aperçus, » dit-il dans une de ses lettres, qu'on vouloit m'avoir en » France, à peu près comme les grands seigneurs veulent » avoir dans leur ménagerie un éléphant, ou un lion, ou » quelques animaux rares. Ce que je pus penser de mieux » sur leur compte, ce fut de les regarder comme des gens » qui auroient été bien aises de m'avoir à dîner chez eux ; » mais en arrivant, je trouvai leur cuisine en désordre et

» leur marmite renversée. » Au reste, il ne faut point omettre le juste éloge dû au chancelier Séguier, qui distingua Descartes comme il le devoit, et le traita avec le respect dû à un homme qui honoroit son siècle et sa nation.

Page 74. (39) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Descartes lui rendît justice, et sentît l'honneur que Descartes lui faisoit; il est vrai que son père l'aimoit tendrement : il l'appeloit toujours son cher philosophe. Mais le frère aîné de Descartes avoit pour lui très-peu de considération. *Ses parens*, dit l'historien de sa vie, *sembloient le compter pour peu de chose dans sa famille, et ne le regardant plus que sous le titre odieux de philosophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de son père. Ce vieillard respectable, doyen du parlement de Bretagne, mourut en 1640, âgé de soixante-dix-huit ans; on n'instruisit Descartes ni de sa maladie, ni de sa mort. Il y avoit déjà près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Descartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il se justifioit d'habiter dans un pays étranger, loin d'un père qu'il aimoit; il lui marquoit le désir qu'il avoit de faire un voyage en France, pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction; car alors les pères bénissoient encore leurs enfans, et cette cérémonie pure et sainte étoit pour les fils bien nés la plus chère partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avoit déjà un mois que son père étoit mort. On se souvint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre personne de la famille, et on

lui écrivit par bienséance. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles et les derniers embrassemens de son père. Il n'eut pas plus à se louer de son frère dans les arrangemens qu'il fit avec lui dans ses affaires de famille, et les réglemens de succession. Ce frère étoit un homme intéressé et avide, et qui savoit bien que les philosophes n'aiment point à plaider; en conséquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philosophique. Il faut convenir que les neveux de Descartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit; mais le nom de Descartes étoit alors le premier nom de la France.

Page 74. (40) Elisabeth de Bohême, princesse Palatine, fille de ce fameux électeur Palatin qui disputa à Ferdinand II les royaumes de Hongrie et de Bohême, née en 1618. On sait qu'elle fut la première disciple de Descartes; elle eut encore un titre plus cher, elle fut son amie; car l'amitié fait quelquefois ce que la philosophie même ne fait pas, elle comble l'intervalle qui est entre les rangs. Elisabeth avoit été recherchée par Ladislas IV, roi de Pologne; mais elle préféra le plaisir de cultiver son âme dans la retraite à l'honneur d'occuper un trône. Sa mère, dans son enfance, lui avoit appris six langues. Elle possédoit parfaitement les belles-lettres; son génie la porta aux sciences profondes; elle étudia la philosophie et les mathématiques: mais dès que les premiers ouvrages de Descartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris jusqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même; Descartes lui trouva un esprit aussi facile que profond. En peu de temps elle fut au niveau de sa géométrie et

de sa métaphysique. Bientôt après, Descartes lui dédia ses *Principes ;* il la félicite d'avoir su réunir tant de connoissances dans un âge où la plupart des femmes ne savent que plaire. Cette dédicace n'est point un monument de flatterie ; l'homme qui loue y paroît toujours un philosophe qui pense. *Comment*, dit-il, *à la tête d'un ouvrage où je jette les fondemens de la vérité, oserois-je la trahir ?* Il continua jusqu'à la fin de sa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette princesse fut malheureuse ; Descartes la consoloit alors. Malheureux et tourmenté lui-même, il trouvoit dans son propre cœur cette éloquence douce qui va chercher l'âme des autres, et adoucir le sentiment de leurs peines. Après avoir été longtemps errante et presque sans asile, Elisabeth se retira enfin dans une abbaye de la Westphalie, où elle fonda une espèce d'académie de philosophes, à laquelle elle présidoit. Le nom de Descartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec respect : sa mémoire lui étoit trop chère pour l'oublier. Elle lui survécut près de trente ans, et mourut en 1680.

Page 75. (41) C'est une chose remarquable que Descartes ait eu pour disciples les deux femmes les plus célèbres de son temps. On en a vu presque dans chaque siècle qui ont joint l'empire de l'esprit à celui de la beauté. Les grâces qui leur étoient naturelles, n'empêchoient point qu'elles n'eussent de l'étendue et de la profondeur dans l'esprit. Si ces exemples sont rares, c'est que les femmes ne sont presque jamais ce qu'elles pourroient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le sentiment, la plupart dédaignent de les gouverner encore par les lumières : heureusement elles commencent à sentir un

peu plus leur avantage. Si Descartes vivoit dans ce siècle et parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Elisabeth, ni Christine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger et de l'entendre; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adoucissent les travaux et consolent de l'envie. Je ne m'étendrai point sur l'histoire de Christine; tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette reine à lire les ouvrages de Descartes. En 1647, elle lui fit écrire, pour savoir de lui en quoi consistoit le *souverain bien*. La plupart des princes, ou ne font pas ces questions-là, ou les font à des courtisans plutôt qu'à des philosophes; et alors la réponse est facile à deviner. Celle de Descartes fut un peu différente; il faisoit consister le souverain bien dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, et dans le charme de la conscience qui jouit de sa vertu: c'étoit une belle leçon de morale pour une reine. Christine en fut si contente, qu'elle lui écrivit de sa main pour l'en remercier. Peu de temps après, Descartes lui envoya son *Traité des passions*. En 1649, la reine lui fit faire les plus vives instances pour l'engager à venir à Stockholm; et déjà elle avoit donné ordre à un de ses amiraux pour l'aller prendre et le conduire en Suède. Le philosophe, avant de quitter sa retraite, hésita long-temps; il est probable qu'il fut décidé par toutes les persécutions qu'il essuyoit en Hollande. Il partit enfin, et arriva, au commencement d'octobre, à Stockholm. La reine le reçut avec une distinction qu'on dut remarquer dans une cour. Elle commença par l'exempter de tous les assujétissemens des courtisans; elle sentoit bien qu'ils n'étoient pas faits pour Descartes: elle convint ensuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours et recevoir ses leçons.

On sera assez étonné quand on saura que ce rendez-vous d'un philosophe et d'une reine étoit à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Christine, passionnée pour les sciences, s'étoit fait un plan de commencer la journée par ses études, afin de pouvoir donner le reste au gouvernement de ses états; elle n'accordoit au repos que le temps qu'elle ne pouvoit lui refuser, et n'avoit d'autre délassement que la conversation de ceux qui pouvoient l'instruire. Elle fut si satisfaite de la philosophie de Descartes, qu'elle résolut de le fixer dans ses états par toutes sortes de moyens. Son projet étoit de lui donner, à titre de seigneurie, des terres considérables dans les provinces les plus méridionales de la Suède, pour lui et pour ses héritiers, à perpétuité; elle espéroit ainsi l'enchaîner par ses bienfaits. Malgré les bontés de la reine, il paroît que Descartes eut toujours un sentiment de préférence pour la princesse Palatine, soit que celle-ci ayant été sa première disciple, il dût être plus flatté de cet hommage, soit que les malheurs d'une jeune princesse la rendissent plus intéressante aux yeux d'un philosophe sensible. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il employa tout son crédit auprès de Christine pour servir Elisabeth; mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réussir; car la reine de Suède, assez grande pour aspirer à l'amitié de Descartes, ne l'étoit point assez pour consentir à partager ce sentiment avec un autre.

Page 77. (42) Les qualités particulières de Descartes étoient telles qu'on les indique ici. On doit lui en savoir gré; la vertu est peut-être plus rare que les talens, et le philosophe spéculatif n'est pas toujours philosophe pratique. Descartes fut l'un et l'autre. Dès sa jeunesse, il

avoit raisonné sa morale. En renversant ses opinions par le doute, il vit qu'il falloit garder des principes pour se conduire. Voici quels étoient les siens: 1°. d'obéir en tout temps aux lois et aux coutumes de son pays; 2°. de n'enchaîner jamais sa liberté pour l'avenir; 3°. de se décider toujours pour les opinions modérées, parce que, dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux; 4°. de travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses désirs plutôt que l'ordre du monde, et que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut là, pour ainsi dire, la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune qui, de son côté, ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de six ou sept mille livres; c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins, et qui vouloit étudier la nature; car il y a une foule de connoissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un désir. Il avoit, sur les richesses, un sentiment bien honnête, et que tous les cœurs ne sentiront pas; il estimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille livres qui lui seroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande; il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres: il les remercia, et se chargea de la reconnoissance, sans se charger du bienfait. *C'est au public*, disoit-il, *à payer ce que je fais pour le public*. Il se faisoit riche en diminuant sa dépense. Son habillement étoit très-philosophique, et sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut tou-

jours vêtu d'un simple drap noir. A table, il préféroit comme le bon Plutarque, les légumes et les fruits à la chair des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis et la culture de son jardin. Occupé le matin du système du monde, il alloit le soir cultiver ses fleurs. Sa santé étoit foible, mais il en prenoit soin sans en être esclave. On sait combien les passions influent sur elle; Descartes en étoit vivement persuadé, et il s'appliquoit sans cesse à les régler. C'est ainsi que M. de Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à Descartes; *mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort.* Il cherchoit la solitude, autant par goût que par système. Il avoit pris pour devise ce vers d'Ovide: *Benè qui latuit, benè vixit; vivre caché, c'est vivre heureux*; et ces autres de Sénèque: *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi; malheureux en mourant, qui, trop connu des autres, meurt sans se connoître lui-même.* Il devoit donc avoir une espèce d'indifférence pour la gloire; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde, on met un prix à cette fumée, mais le solitaire a une autre manière de voir; il apprécie l'opinion, et les discours des hommes ne sont presque plus un besoin pour lui. Descartes craignoit la réputation, et s'y déroboit. Il la regardoit surtout comme un obstacle à sa liberté et à son loisir, les deux plus grands biens d'un philosophe, disoit-il. On se doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces sociétés où l'on dit d'un ton facile des choses légères, et où l'on parcourt vingt objets sans s'arrêter sur aucun. On pourroit dire de lui qu'il avoit

mu son esprit en lingot, plus qu'en monnoie courante. D'ailleurs, la conversation est un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer et de vivre seul l'avoit rendu taciturne : mais ce qu'on ne croiroit peut-être pas, c'est qu'elle ne lui avoit rien ôté de son enjouement naturel ; il avoit toujours de la gaîté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philosophie n'exempte pas des fautes, mais elle apprend à les connoître et à s'en corriger. Descartes avouoit ses erreurs, sans s'apercevoir même qu'il en fût plus grand. C'est avec la même franchise qu'il sentoit son mérite et qu'il en convenoit. On ne manquoit point d'appeler cela vanité ; mais s'il en avoit eu, il auroit pris plus de soin de la déguiser ; il n'avoit point assez d'orgueil pour tâcher d'être modeste. Ce sentiment, tel qu'il fût, n'étoit point à charge aux autres. Il avoit dans le commerce une politesse douce, et qui étoit encore plus dans les sentimens que dans les manières. Ce n'est point toujours la politesse du monde, mais c'est sûrement celle du philosophe. Il évitoit les louanges, comme un homme qui leur est supérieur. Il les interdisoit à l'amitié, il ne les pardonnoit pas à la flatterie. Il n'eut jamais, avec ses ennemis, d'autre tort que celui de les humilier par sa modération ; et il eut ce tort très-souvent. La calomnie le blessoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût personnelle. *Quand on me fait une offense, disoit-il, je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.* L'indignation étoit pour lui un sentiment pénible ; et s'il eût fallu, il eût plutôt ouvert son âme au mépris. Au reste, ces deux sentimens lui étoient comme étrangers ; et ce qui se trouvoit naturellement dans son âme, c'étoient la douceur et la bonté.

Cette âme forte et profonde étoit très-sensible. Nous avons déjà vu son tendre attachement pour sa nourrice : il traitoit ses domestiques comme des amis malheureux qu'il étoit obligé de consoler. Sa maison étoit pour eux une école de mœurs, et elle devint pour plusieurs une école de mathématiques et de sciences. On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un père ; et quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société, où ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour, l'un d'eux voulut le remercier : *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, et j'acquitte une dette.* Plusieurs qu'il avoit ainsi formés, ont rempli avec distinction des places honorables. J'ai déjà rapporté quelques traits qui font connoître sa vive tendresse pour son père : je ne prétends pas le louer par-là ; mais il est doux de s'arrêter sur les sentimens de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux foiblesses de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de quatre-vingts ans dans la plus grande austérité de mœurs. Il y a apparence que Descartes, né avec une âme très-sensible, ne put se défendre des charmes de la beauté. Quelques auteurs ont prétendu qu'il étoit marié secrètement; mais dans un de ces entretiens, où l'âme, abandonnée à elle-même, s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'il eut une fille, nommée Francine. Elle naquit en Hollande, le 13 juillet 1635, et fut baptisée sous son nom. Déjà il pensoit à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation; mais elle mourut tout à coup entre ses bras, le 7 septembre 1640; elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort : jamais,

dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur de sa vie. Depuis, il aimoit à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçoit souvent le nom de sa chère Francine; il en parloit avec la douleur la plus tendre, et il écrivit lui-même l'histoire de cette enfant, à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il vouloit du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé et trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foiblesses d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon et tendre, Descartes dut avoir des amis; il en eut en effet un très-grand nombre. Il en eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, et jusqu'à Rome; il en eut dans tous les états et dans tous les rangs. Il ne pouvoit point se faire que, de tous ces amis, il n'y en eût plusieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là, il les payoit avec sa gloire; mais il réservoit aux autres cette amitié simple et pure, ces doux épanchemens de l'âme, ce commerce intime, qui font les délices d'une vie obscure, et que rien ne remplace dans les âmes sensibles. La plupart des hommes veulent que l'on soit reconnoissant de leurs bienfaits: « Pour moi, disoit Descartes, je crois devoir du retour » à ceux qui m'offrent l'occasion de les servir. » Ce beau sentiment, qu'on a tant répété depuis, et qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses lettres. A l'égard de Dieu et de la religion, voici comme il pensoit. Jamais philosophe ne fut plus respectueux pour la divinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles et mathématiques, ne sont telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce sont des lois, disoit-il, que Dieu

a établies dans la nature, comme un roi fait des lois dans son royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme osât prononcer sur ce que Dieu peut et ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ouvrages, parlassent si souvent de l'*infini*, comme s'ils savoient ce que veut dire ce mot. Les catholiques l'accusèrent d'être calviniste, les calvinistes d'être pélagien; sur son doute, on l'accusa d'être sceptique; plusieurs l'accusèrent d'être déiste, et l'honnête Voëtius d'être athée : voilà les accusations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai : Il épuisa son génie à trouver de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, et à les présenter dans toute leur force. Dans tous ses ouvrages, il parla toujours avec respect de la religion révélée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de catholique. Dans son voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un pélerinage à Notre-Dame de Lorette. Dans ses *Méditations métaphysiques*, et dans ses lettres, il donna deux explications différentes de la transsubstantiation. Dans son voyage en Suède, il ne manqua jamais une fois aux exercices sacrés qui se faisoient dans la chapelle de l'ambassadeur. Dans sa dernière maladie, il se confessa et communia de la main d'un religieux, en présence de l'ambassadeur et de toute sa famille. Est-ce là un calviniste? est-ce là un pélagien? est-ce un sceptique, un déiste, un athée? Jusqu'à quand calomniera-t-on les hommes célèbres; jusqu'à quand ira-t-on chercher dans la religion des armes pour les perdre plus sûrement, et faire servir ce qu'il y a de plus sacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance et à la haine? On ne sauroit trop s'élever contre cet esprit de fureur; on ne sauroit trop venger l'homme juste et religieux que la calomnie ou-

Page 73. (38) Depuis que Descartes se fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France, en 1644, 1647 et 1648. Dans le premier il vit très-peu de monde, et n'apprit qu'à se dégoûter de Paris : ce qu'il y fit de mieux, fut la connoissance de M. de Chanut, depuis ambassadeur en Suède. Comme leurs âmes se convenoient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêloit à l'admiration pour un grand homme, un sentiment plus tendre et plus fait pour rendre heureux. Il sollicita auprès du cardinal Mazarin, alors ministre, une pension pour Descartes : on ne sait pourquoi la pension lui fut refusée. En 1648, les historiens prétendent qu'il fut appelé en France par les ordres du roi. L'intention de la cour, disoit-on, étoit de lui faire un établissement honorable et digne de son mérite; on lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension, et il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette espérance, il arrive à Paris; il se présente à la cour. Tout étoit en feu : c'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ses parens l'expédition du brevet, et qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher : voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avoient appelé furent curieux de le voir, non pour l'entendre et profiter de ses lumières, mais pour connoître sa figure. « Je m'aperçus, » dit-il dans une de ses lettres, qu'on vouloit m'avoir en » France, à peu près comme les grands seigneurs veulent » avoir dans leur ménagerie un éléphant, ou un lion, ou » quelques animaux rares. Ce que je pus penser de mieux » sur leur compte, ce fut de les regarder comme des gens » qui auroient été bien aises de m'avoir à dîner chez eux; » mais en arrivant, je trouvai leur cuisine en désordre et

qui le servoient; mais ses forces s'épuisoient par degrés et ne pouvoient plus suffire au sentiment. Le soir du neuvième jour, il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut; il vint pour recueillir le dernier soupir et les dernières paroles d'un ami, mais il ne parloit plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui imploroit Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 février, à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya aussitôt son secrétaire au palais, pour avertir la reine à son lever que Descartes étoit mort. Christine, en l'apprenant, versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des rois, et lui élever un mausolée. Des vues de religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut demanda et obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière parmi les catholiques. Un prêtre, quelques flambeaux, et quatre personnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut la pompe funèbre de Descartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de son ami et d'un grand homme, fit élever sur son tombeau une pyramide carrée, avec des inscriptions. La Hollande, où il avoit été persécuté de son vivant, fit frapper en son honneur une médaille dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'est-à-dire en 1666, son corps fut transporté en France. On coucha ses ossemens sur les cendres qui restoient, et on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les déposa dans l'église de Sainte-Geneviève. Le 24 juin 1667, on lui fit un service solennel avec la plus grande magnificence. On devoit, après le service, prononcer son oraison funèbre; mais il vint un

ordre exprès de la cour, qui défendit qu'on la prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très-simple, contre la muraille, au-dessus de son tombeau, avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions, l'une latine, en style lapidaire, et l'autre en vers français. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que son éloge fût prononcé, il a fallu qu'il se soit écoulé près de cent ans, et que cet éloge ait été ordonné par une compagnie de gens de lettres.

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE

A L'AUTEUR

DE L'ÉLOGE DE DESCARTES.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, monsieur, le présent dont vous m'avez honoré, et la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre résident, chez qui le paquet est resté long-temps, a retardé mon plaisir, et je me hâte de vous témoigner ma reconnoissance. Vous ne savez pas combien je vous suis redevable. Ce n'est point là un discours académique; c'est un excellent ouvrage d'éloquence et de philosophie. Autrefois nous donnions, pour sujet du prix, des textes faits pour le séminaire de S. S.....; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous. Il est plaisant qu'à la suite d'un écrit si sublime, il se trouve une approbation de deux D....... : elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage; il est admirable, malgré leur suffrage.

On ne lit plus Descartes; mais on lira son éloge, qui est en même temps le vôtre. Ah! monsieur, que

vous y montrez une belle âme et un esprit éclairé! Quel morceau que l'histoire de la persécution du nommé Voët contre Descartes! Vous avez employé et fortifié les crayons de Démosthène, pour peindre un coquin absurde qui ose poursuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaisir de ne pas oublier le petit conseiller de province, qui méprisoit le philosophe son frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, et je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre; car l'état où je suis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement séparé le génie de Descartes de ses chimères, et vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons étoit un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique sur le czar Pierre. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philosophie sublime dans votre poëme. Le siècle est monté à ce ton-là, et vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites, dans votre éloge de Descartes, un éloge de la solitude, qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, et y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poésie et la philosophie m'ont donné. J'ai dans ma masure un ami qui est, comme moi, votre

admirateur, et avec qui je voudrois passer le reste de ma vie ; c'est M. D......., qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurois, si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, et même des spectacles ; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir : vous feriez renaître ces temps que nos petits-maîtres regardent comme des fables, où les talens et la philosophie réunissoient des amis sous le même toit. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable ; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, et, permettez-moi de le dire, pour votre ami.

V.......

ÉLOGE

DE

RENÉ DUGUAY-TROUIN,

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

Parùm ad mortes nostras terra latè patet.
SENEC. *Natur. quæst.*

De tous les spectacles que l'industrie de l'homme a donnés au monde, il n'en est peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être foible et mortel, attaché à la terre, a osé se transporter sur un élément inconnu et terrible, suspendre des édifices sur les eaux, donner des lois aux vents, et voler aux extrémités de l'univers, sous un ciel qui n'étoit point fait pour lui.

Mais tel est notre destinée; l'esprit humain est aussi pervers qu'il est grand, et le crime se place à côté du génie. Les hommes ont abusé de tout; des végétaux pour en former des poisons, du fer pour s'égorger, de l'or pour se corrompre, des arts pour multiplier les moyens de se détruire. Ils ont abusé surtout de l'art de la navigation; la

mer est devenue un champ de carnage, et les flots ont été ensanglantés par la guerre.

Ainsi les deux parties du globe sont également le théâtre de nos malheurs et de nos crimes. Je n'y vois qu'une différence : en promenant nos regards sur la surface de la terre, nous y apercevons des ruines, des restes d'embrasemens, des champs et des forêts incultes, où étoient autrefois des villes florissantes, monumens de ravages qui peuvent nous arrêter, en nous inspirant une terreur utile; mais la mer, qui a été le tombeau d'une partie du genre humain, n'offre aucun vestige de tant de désastres. Tous les jours le navigateur passe avec sécurité et avec joie sur des lieux où des milliers d'hommes ont péri.

Peut-être (1) devons-nous regretter ces temps d'une heureuse ignorance, où nos aïeux moins grands, mais moins criminels, sans industrie, mais sans remords, vivoient pauvres et vertueux, et mouroient dans le champ qui les avoit vus naître. Mais on voudroit en vain persuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui sont pernicieuses, rien ne l'effraie autant que sa foiblesse. La navigation est devenue pour les peuples policés un fléau nécessaire, aussi utile aux états (2) que funeste au genre humain.

La France, liée à toute l'Europe par son commerce, au nouveau monde par ses colonies,

obligée de combattre les flottes de deux peuples puissans, vit autrefois la mer remplie de ses vaisseaux, et plusieurs hommes célèbres la rendirent victorieuse sur cet élément. La renommée, parmi ces noms, a publié long-temps le nom de Duguay-Trouin. Il a droit à la reconnoissance de sa patrie, puisqu'il en fut le vengeur.

Dans Athènes, c'étoient les plus fameux orateurs qui célébroient les vainqueurs de Salamine et de Marathon, et ils avoient pour auditeurs les Socrate et les Périclès : je n'ai point les mêmes talens, et j'ai des juges aussi redoutables ; mais ici la vérité sera presque toujours étonnante par elle-même. Dans un sujet aussi grand, c'est être éloquent que d'être sincère.

Je peindrai Duguay-Trouin, d'abord simple armateur, et faisant dans cette école l'apprentissage de la marine. Je le peindrai ensuite dans la marine royale, et servant le roi et l'état dans les plus grandes entreprises.

Le sujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes concitoyens. Quelle que soit l'indifférence de notre siècle pour les talens qui l'honorent, il rend du moins justice à ceux qui ne sont plus.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce qu'un homme de mer (3)? c'est un homme qui, placé sur un élément orageux où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même; connoître toutes les qualités du navire qu'il monte, en saisir d'un coup-d'œil toutes les parties; leur commander comme l'âme commande au corps, avec le même empire et la même rapidité; distinguer la direction réelle des vents de leur direction apparente; diminuer ou augmenter à son gré l'impulsion; tirer de la même force des effets tout contraires; se rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire; enchaîner l'inconstance de tant de causes différentes, de la combinaison desquelles résulte le succès; enfin, calculer les probabilités et maîtriser les hasards: tel est l'art d'un homme de mer.

La nature, sans doute, contribue à le former; elle lui donne le génie des détails, ce coup-d'œil qui saisit les rapports, cet instinct qui décide tandis que la raison balance, et le courage qui agit quand la raison délibère; mais la nature ne fait que commencer l'ouvrage, c'est à l'homme à l'achever: il faut qu'il ajoute les connoissances aux talens. Où les prendra-t-il? sera-ce au milieu

des cours, dans les villes, dans l'oisiveté des ports? Non, ce sera parmi les travaux, les dangers et les épreuves de la mer. Mais ces épreuves ne doivent point être dangereuses pour la patrie: il faut que l'homme de mer soit éprouvé au plus grand risque pour lui-même, au moindre pour l'état. J'oserai donc le dire (car les préjugés nationaux n'ont point d'empire sur la vérité), nous ne serons puissans sur les mers, que lorsque la marine marchande sera la pépinière de la marine royale: l'Angleterre nous en donne l'exemple; ayons le courage d'adopter une vérité qui nous est montrée par un ennemi (4), ou laissons-nous convaincre du moins par l'exemple de nos grands hommes. C'est du sein de la marine marchande que sont sortis et Jean-Bart, et Tourville, et le chevalier Paul (5); c'est elle qui a formé Duguay-Trouin.

Le ciel, qui le destinoit à faire de grandes choses, lui accorda la faveur de naître sans aïeux. La véritable noblesse est de servir l'état; le sang qui coule pour la patrie est toujours noble.

Remarquons (6), à l'honneur de la Bretagne, que cette province lui donna le jour; et à la gloire du commerce, qu'il naquit au sein de cette profession que l'orgueil dédaigne, et qui fait la grandeur des états.

La France, qui étoit alors toute-puissante,

soutenoit la guerre contre l'Europe. La superstitieuse crédulité des anciens n'eût pas manqué d'observer que l'année de sa naissance fut marquée par trois batailles navales (7).

Accoutumé dès l'enfance au spectacle des vaisseaux, Duguay-Trouin éprouve à cette vue cette émotion secrète, ce désir inquiet et actif, qui annoncent ou les grands talens, ou les grandes passions. Déjà son âme s'élance sur les mers: mais la paix règne dans l'Europe; Nimègue a désarmé les nations. Bientôt cette paix est troublée, et l'orage s'élève du sein de l'Angleterre. Un prince qui, dans un corps foible et sous des dehors froids, cachoit tout le feu et toute l'activité d'une âme ambitieuse, austère dans ses mœurs, profond dans sa politique, opiniâtre dans ses desseins, guerrier aussi habile que malheureux, assez maître de lui-même pour choisir ses vertus ou ses vices, Guillaume avoit su mettre à profit pour sa grandeur, le courage altier de ce peuple qui juge ses rois.

Louis XIV, qui ne voyoit point le danger partout où il voyoit la gloire, s'arme pour remettre Jacques II sur le trône. Tandis que Boufflers et Vauban réunis font trembler l'Allemagne, que Luxembourg en Flandre fait revivre Condé, que Catinat déploie en Italie l'âme d'un héros et d'un

sage, les flottes de Louis couvrent les mers. O jours de notre grandeur !

L'âme des sujets s'élève insensiblement au niveau de celle des rois, et toute nation est capable de grandes choses sous un grand prince. De toutes les provinces maritimes partent des vaisseaux (8) qui, guidés par des armateurs, vont, sous l'étendard commun de la patrie, unir la guerre au commerce. C'est sur une frégate armée par sa famille, que Duguay-Trouin commence sa carrière (9). Il commence comme Turenne; et pour commander un jour, il apprend à obéir.

Si jamais l'homme eut occasion de développer cet instinct de courage que lui donna la nature, c'est dans les combats qui se livrent sur mer. Les batailles de terre présentent, à la vérité, un spectacle terrible; mais du moins le sol qui porte les combattans ne menace point de s'entr'ouvrir sous leurs pas; l'air qui les environne n'est pas leur ennemi, et les laisse diriger leurs mouvemens à leur gré; la terre entière leur est ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer, tout conspire à augmenter les périls, à diminuer les ressources : l'eau n'offre que des abîmes, dont la surface balancée par d'éternelles secousses, est toujours prête à s'ouvrir; l'air agité par les vents produit les orages, trompe les efforts de l'homme, et le précipite au-devant de la mort qu'il veut

éviter; le feu déploie sur les eaux son activité terrible, entr'ouvre les vaisseaux, et réunit la double horreur d'un naufrage ou d'un embrasement; la terre, ou reculée à une grande distance, refuse son asile; ou, si elle est près, sa proximité même est dangereuse, et le refuge est souvent un écueil. L'homme, isolé et séparé du monde entier, est resserré dans une prison étroite, d'où il ne peut sortir, tandis que la mort y entre de toutes parts; mais, parmi ces horreurs, il trouve quelque chose de plus terrible pour lui: c'est l'homme son semblable, qui, armé du fer, et mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui sur ce vaste tombeau, et unit les efforts de sa rage à celle de l'eau, des vents et du feu.

Duguay-Trouin avoit reçu cette intrépidité d'âme qui fait voir le danger comme si on n'y étoit pas exposé, et qui le fait braver comme si on ne le voyoit pas. Son courage étoit encore affermi par une espèce de philosophie guerrière: il avoit adopté l'opinion qui nous peint tous les évènemens enchaînés par un ordre absolu et irrévocable; opinion dangereuse pour le philosophe, accablante pour le citoyen paisible, mais favorable au guerrier, et qui fut celle des conquérans arabes, de Charles XII et de Pierre le Grand. L'intrépidité qu'elle inspire fut la pre-

mière qualité qu'on vit briller en lui. Il y a du progrès dans le génie qui ne se développe que par degrés; il n'y en a point dans la valeur qui est tout à coup ce qu'elle doit être.

Quinze vaisseaux ennemis déploient le pavillon d'Angleterre, et présentent un front redoutable. Le capitaine de la frégate où est Duguay-Trouin se livre à une terreur qu'il est en droit d'appeler prudence. Il veut fuir, Duguay-Trouin en est indigné : il prend cet ascendant que les grandes âmes ont sur les foibles. On combat : il auroit eu trop de regrets si quelqu'un avant lui se fût élancé dans le premier vaisseau ennemi. Son sang coule ; il s'applaudit de le voir couler : c'est la première offrande qu'il fait à la patrie. Déjà il est vengé, et le vaisseau porte le pavillon français. C'est peu pour lui d'avoir vaincu, tandis qu'il peut encore combattre : il est prêt à s'élancer pour un second abordage; l'impétuosité du choc le précipite dans les flots : à peine échappé au naufrage, il va se couvrir du sang des ennemis. Sa valeur a décidé cette seconde victoire; il vole à une troisième, tout cède à son courage. Un tranquille observateur de la nature, qui, assis sur le sommet d'un rocher, a passé des heures délicieuses à contempler une belle campagne, voit avec regret, sur le soir, l'ombre qui s'épaissit et qui vient lui dérober ce spectacle ;

Duguay-Trouin, vainqueur de trois vaisseaux, et tout couvert de sang, s'afflige que la lumière, en fuyant, interrompe ses triomphes.

Déjà il est digne de commander. Sa famille lui confie un vaisseau; bientôt son roi lui confiera ceux de l'état. Une âme telle que la sienne dut être flattée d'être indépendante.

La fortune peut élever contre lui des tempêtes, mais elle ne peut lui ôter l'ardeur de se signaler. Jeté sur les côtes d'Irlande, il met à profit les orages (10). La flamme des vaisseaux qu'il brûle éclaire ces tristes campagnes, où fume encore le sang des malheureux soldats de Jacques II, et leurs ombres errantes sur deux champs de bataille, connurent au moins qu'elles avoient un vengeur. Le peuple qui découvrit et subjugua le nouveau monde, commence à redouter ses efforts: mais ce n'est point à l'Espagne qu'il doit se rendre terrible, son destin est de la servir un jour. Les mers ensanglantées par la défaite de la Hogue, et couvertes des débris de nos vaisseaux, virent dans le même temps triompher Duguay-Trouin (11); et l'Angleterre, après avoir vaincu la France, fut vaincue par lui.

Tant qu'il restera en Europe quelque sentiment d'humanité, l'on se souviendra avec horreur de cette machine, merveille du génie de la destruction, qui devoit en un instant écraser

une ville entière (12). Duguay-Trouin veut venger le lieu de sa naissance. Je le vois qui cherche partout sur l'océan des ennemis à combattre; mais les vaisseaux semblent fuir devant lui. Quel est cet homme extraordinaire? quels sont ces pressentimens qu'il éprouve (13)? n'est-ce que l'effet d'une imagination ardente qui voit ce qu'elle désire? ou bien les héros ont-ils un instinct supérieur qui n'est pas même soupçonné des âmes vulgaires? Le ciel le justifie, et la victoire est venue le chercher; partout elle le suit. Le pavillon de Flessingue a frappé ses regards; Flessingue, patrie de Ruyter (14)! Il croit voir ce grand homme; il se le représente, non point chargé d'honneurs, non point décoré par l'Espagne de tous les titres de la grandeur: il le voit montant, par sa valeur, des derniers rangs aux premiers, dispersant ses triomphes sur toutes les mers; il le voit mourant pour son pays. Cette image l'enflamme; il combat, trois vaisseaux fuient; le plus redoutable succombe et reconnoît son vainqueur.

Mais il est une école supérieure peut-être à celle de la victoire, c'est celle du malheur. Ne craignons rien pour sa gloire: c'est le caractère des héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le succès. Marius, assis sur les ruines de Car-

thage, m'étonne plus que Marius porté dans Rome sur un char de triomphe.

Six vaisseaux de guerre ont environné Duguay-Trouin (15); il est seul, et il ose les combattre. Loin de lui cette prudence timide qui ne voit que les dangers, et ne voit pas l'honneur. Quatre heures de combat n'ont pas épuisé son courage. Cent pièces d'artillerie tonnent sur son vaisseau; ses mâts sont rompus, ses voiles sont déchirées, bientôt ses débris couvriront la mer. Une âme foible n'eût pensé qu'à se rendre; une âme bouillante et féroce n'eût pensé qu'à mourir; Duguay-Trouin ose encore espérer de vaincre. Mais il est un point au-delà duquel les âmes communes ne passent jamais. Ses soldats se révoltent et refusent de combattre; malheureux qui osent préférer la honte à la mort! En même temps le vaisseau s'embrase. Duguay-Trouin fait éteindre les flammes, court à ses soldats, les ranime, les ramène, mais il est lui-même frappé: il tombe, et il n'y a que l'instant de sa chute qui puisse devenir le signal de sa défaite. Guerriers, ce n'est pas vous qui disposez du sort des combats, mais votre gloire est en vos mains: Duguay-Trouin vous apprend qu'il en est une indépendante du succès. Les ennemis se rendirent maîtres de sa personne et de son vaisseau; mais ses vertus, mais ce courage altier et indomptable, cet hon-

neur, l'idole d'un guerrier, et surtout d'un Français; cette âme si fière et si élevée, rien de tout cela ne fut en leur pouvoir; et malgré la fortune, il fut respectable dans les fers.

Il est utile pour l'état qu'un grand homme ait, ou des fautes à réparer, ou des disgrâces à faire oublier. Peut-être sans la défaite de Mariendal, Turenne eût fait moins de grandes choses; et peut-être Villars, s'il n'eût été vaincu à Malplaquet, n'eût pas été vainqueur à Denain. Par quels exploits Duguay-Trouin se venge de sa prison (16)! Les côtes d'Angleterre deviennent le premier théâtre de ses victoires. Déjà il traîne six vaisseaux enchaînés: il court au-devant d'une flotte de soixante voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre. La foudre lui en a soumis un; trois abordages sanglans l'ont rendu maître de l'autre. Son roi daigne lui envoyer une épée, présent digne de Duguay-Trouin. Il se joint à une escadre, et prêt d'en venir aux mains, il donne un exemple bien grand, celui de ne pas combattre, par esprit de subordination (17).

Il faut qu'il montre à tous les ennemis de la France celui qui en est le vengeur (18). Les côtes d'Espagne le voient se couvrir de gloire, comme celles d'Angleterre. Son frère, qui le seconde, combat, triomphe, et meurt à ses côtés (19). Ne le plaignons pas, puisqu'il est mort pour sa pa-

trie : plaignons Duguay-Trouin, qui perd un frère, et la France qui perd un héros.

Il est appelé à de plus hautes entreprises, et les obstacles se multiplient pour augmenter sa gloire. Ce peuple qui couvre toutes les mers de ses flottes, qui, d'abord esclave de l'Espagne, a commencé par la vaincre et a fini par la protéger, grand dès qu'il est devenu libre, puissant et respecté dans l'Europe, conquérant et législateur dans les Indes, commerçant dans toutes les parties du monde, les Hollandais opposent à Duguay-Trouin des forces redoutables ; elles sont dirigées par une de ces âmes fortes et vigoureuses qui, dans les combats, regardent la mort comme un honneur, et n'estiment la vie que pour la victoire (20). Duguay-Trouin a trouvé un adversaire digne de sa valeur. Le feu qui l'anime enflamme ses troupes. Quatre fois elles s'élancent à l'abordage, quatre fois elles sont repoussées ; mais son destin est d'être partout victorieux. Il revole à l'attaque, il triomphe. Duguay-Trouin honore sa victoire par l'humanité ; il regarde les blessures de son ennemi avec respect, il étanche ce sang généreux. Ainsi les héros savent rendre justice aux héros.

Mais quelle nuit succède à un jour de triomphe ! Le vaisseau victorieux, percé de coups de canon et battu par les vents, s'entr'ouvre de toutes parts.

Un équipage qui n'est composé que de blessés et de mourans, cinq cents prisonniers à contenir, une tempête horrible contre laquelle il faut lutter, la mer qui entre à flots précipités dans le vaisseau, une foule de malheureux presqu'expirans de leurs blessures, fuyant l'eau qui les gagne, et se traînant sur les mains avec d'affreux hurlemens, le tumulte, l'effroi, les cris de douleur mêlés aux cris du désordre, tant d'hommes qui attendent avec terreur l'instant où ils vont être engloutis, quel spectacle pour Duguay-Trouin! Tout ce que peut l'activité de la pitié et le sang-froid de la prudence est mis en usage, et ce jeune vainqueur triomphe des élémens comme de ses ennemis.

Nous ne l'avons vu jusqu'ici que dans ces momens rapides et terribles, où l'âme essaie ses forces au milieu des dangers. Mais il est pour l'homme de mer d'autres études, il est des momens plus tranquilles, où, dans le calme des sens, son génie s'instruit par les sciences et se forme par les réflexions. La marine, comme tous les autres arts, ne fut d'abord que le résultat informe de quelques combinaisons grossières; car l'esprit du genre humain a eu son enfance comme celui de tous les hommes. Le temps, qui agit lentement, mais qui agit sans cesse, l'expérience qui voit tous les avantages et tous les abus, la pratique des hom-

mes de mer, les observations de quelques hommes de génie, qui saisissent en un instant ce que des nations et des siècles n'ont point vu, l'activité des passions qui cherchent à exécuter de grandes choses, et plus que tout cela peut-être, le hasard qui découvre des choses utiles échappées à la méditation du genre humain, toutes ces causes réunies ont étendu les idées et changé la marine en une science vaste, dont la philosophie est l'âme, et qui embrasse l'air, les cieux, la terre et les mers.

L'art d'Euclide est le fondement des connoissances d'un homme de mer. Duguay-Trouin étudie les rapports de l'étendue. Aidé de cette science, il s'élève dans les cieux pour y chercher des points fixes; de là il mesure les mers; il observe la nature de cet élément, les qualités qui lui sont partout communes, celles qu'il reçoit de la diversité des climats, de l'inconstance des saisons et des vents, de la distance ou de la proximité des terres (21).

C'est de ces connoissances combinées que résulte l'art du pilotage (22) : c'est par lui que Duguay-Trouin apprend à diriger le cours d'un vaisseau; souvent il prend en main le crayon, le télescope et le compas. Son œil est tantôt fixé sur les cieux, tantôt égaré sur les mers, quelquefois attaché sur les côtes. Il s'avance la sonde

à la main, il calcule les profondeurs et les distances. Celui qui, un instant auparavant, étoit dans le combat intrépide et bouillant, est ici un observateur tranquille, et qui sait prendre toutes les précautions de la crainte.

Ne croyez pas que ces études multipliées suffisent pour former le grand homme de mer. Un vaisseau est une masse immense et compliquée; il faut donner le mouvement à ce grand corps, malgré sa masse; il faut le régler, malgré l'agitation de la mer et la violence des vents. Les deux élémens qui le font mouvoir sont ses deux ennemis les plus redoutables. Comment mettre à profit tout ce qu'ils ont d'utile, et enchaîner ce qu'ils ont de dangereux? C'est la manœuvre qui opère ces prodiges; c'est la supériorité dans la manœuvre qui a rendu si célèbres Tromp et Ruyter, Tourville et Duquesne; c'est par elle que Duguay-Trouin, moins grand à la vérité, mais à qui, pour être leur égal, il n'a manqué que d'avoir à commander d'aussi grandes flottes, a toujours vu la victoire attachée à ses pavillons (23).

Il joint à tant d'études celle des exemples. Les merveilles de la navigation et de la guerre se reproduisent sous ses yeux. Souvent, dans le silence de la nuit, tandis que tout repose, tandis que son vaisseau fend la mer d'un cours tranquille, Du-

guay-Trouin, seul et retiré, veille à la lueur d'un flambeau. Il parcourt les annales des mers; et lorsqu'il lit de grandes actions, son âme s'élève, il s'enflamme et palpite de plaisir, d'admiration et de joie.

Mais ce qui ne contribua pas moins peut-être à développer ses talens que tant de combats, d'études et de réflexions, ce fut son amour pour Louis XIV, et l'estime de Louis XIV pour lui. Qu'on se représente Duguay-Trouin au sortir d'une glorieuse campagne, impatient de voir ce roi pour qui il a tant de fois prodigué sa vie, sans l'avoir jamais vu (24). Il arrive à Versailles. Ce n'est ni le faste de l'opulence, ni les noms de ses ancêtres, ni ses titres qui l'annoncent; il est annoncé par ses exploits. L'épée qu'il a reçue de Louis XIV, voilà la marque de sa dignité : il vient lui montrer cette épée teinte du sang des ennemis. Ce fut un étrange spectacle pour ces courtisans oisifs et dédaigneux, qu'un homme de mer transporté du sein de ses vaisseaux au milieu de la cour, et sans autre titre que ses services, conversant avec son roi. Quelques-uns remarquèrent peut-être qu'il n'avoit pas les grâces et les manières des cours : Louis remarqua sa valeur et son génie. Bientôt son devoir le rappelle : ce n'est pas à Versailles qu'un homme tel que lui doit faire sa cour; il a mérité de servir dans la marine royale (25). Nous

l'allons voir, fier de combattre pour Louis XIV, former de plus grands projets, faire de plus grandes actions, et parvenir par ses services au plus haut point d'élévation, comme au plus haut degré de gloire.

SECONDE PARTIE.

Quoique l'armateur et celui qui commande en chef dans la marine royale, combattent tous deux sur le même élément, et qu'ils aient les mêmes obstacles à vaincre du côté de la nature, cependant ils ont des qualités qui les distinguent; et si les difficultés font la gloire du succès, les triomphes de l'un sont bien plus honorables que ceux de l'autre. L'armateur combat pour lui-même ou pour des particuliers : il peut s'abandonner plus hardiment à l'impétuosité de son courage. Le général de mer peut et doit moins risquer; il faut qu'il ménage la gloire et les forces de l'état. Le premier ne fait que des coups de main, il lui faut plus d'audace; le second concerte des projets, forme des plans, il lui faut plus de génie. L'un est animé souvent par l'intérêt, et ce motif si bas, mais si puissant, peut lui tenir lieu des ressorts les plus nobles : si l'autre règle ses opérations sur des vues de commerce, il se déshonore et trahit l'état. Celui-ci, maître absolu de ses expé-

ditions, décide des lieux et des temps : celui-là est souvent gêné par des ordres. Le premier commande à des hommes qu'il a choisis lui-même : le second commande quelquefois à ses rivaux, souvent à ses ennemis. L'un est en même temps le ministre et le général; son dessein ne perce que dans le moment qu'il l'exécute; le projet de l'autre est souvent divulgué avant que son escadre soit sortie du port. Enfin, l'armateur ne commande qu'un seul vaisseau, et toutes ses vues se bornent à le diriger dans le combat. Le général de mer en a plusieurs qu'il fait mouvoir de concert : il faut qu'il les place à une distance où ils puissent se soutenir sans pouvoir se nuire; qu'il assigne à chacun l'ennemi qu'il doit attaquer, et dont les forces sont en proportion avec les siennes; qu'il donne aux capitaines des instructions qui embrassent les accidens et les hasards; qu'il ait le courage de supposer sa mort; que les mouvemens combinés de tous les vaisseaux soient dirigés par une vue générale; que sans précipitation, sans enthousiasme et sans terreur, il sache démêler et juger ces circonstances extrêmes, où il faut sortir des règles ordinaires, et sacrifier une partie de ses forces pour conserver l'autre.

Telle est la nouvelle carrière que Duguay-Trouin va courir. L'ambition de donner un maître à l'Espagne a replongé l'Europe dans les dissen-

sons d'où l'avoit tirée une paix trop courte. On me pardonnera sans doute, si je rappelle ici le souvenir d'une guerre qui a coûté tant de larmes à la France : les triomphes de Duguay-Trouin furent mêlés à nos désastres, et tandis que notre sang répandu en Allemagne, en Italie et en Flandre, inondoit les campagnes d'Hochstet, de Turin, de Ramillies et de Malplaquet, ce héros faisoit couler sur les mers et aux extrémités du monde le sang de nos vainqueurs.

Un repos de quatre ans l'a rendu encore plus redoutable. Quelle nation sentira la première les effets de son courage? c'est la Hollande; c'est ce peuple dont la fierté républicaine veut abaisser les rois. Duguay-Trouin combat (26). Les coups pressés de l'artillerie, soutenus d'une manœuvre habile, le menacent du plus grand danger. Son vaisseau est prêt à périr : où cherchera-t-il un asile? dans le vaisseau ennemi. Il va éteindre les foudres dans les mains de ceux qui les lançoient; ceux qui se croyoient ses vainqueurs sont chargés de fers. Ailleurs je le vois qui, à la tête de trois vaisseaux et de deux frégates, échappe à une escadre hollandaise de quinze vaisseaux (27). Semblable à ce Romain qui, pour favoriser la retraite des siens et mettre Rome à couvert, soutint seul l'effort d'une armée, Duguay-Trouin se dévoue seul au péril, arrête la flotte entière,

la combat, lui résiste, et joint à la gloire d'avoir sauvé son escadre, celle d'avoir étonné son ennemi même. Je le suis dans ces climats du nord, où l'insatiable avidité conduit tous les ans le Batave pour s'y enrichir par la pêche de la baleine; où la nature, accoutumée au silence, n'entend des voix humaines que lorsque l'Européen, guidé par la soif de l'or, y vient enlever les dépouilles des monstres de la mer : c'est là que Duguay-Trouin poursuit le Batave (28). Le fer d'une main, et le flambeau de l'autre, il attaque, il combat, il brûle ses vaisseaux : des mers glacées sont éclairées au loin par la lueur des flammes.

L'Angleterre éprouve encore sa valeur, qu'elle a sentie tant de fois (29). Si deux vaisseaux de guerre lui échappent, ce n'est pas lui qu'il en faut accuser : ses victoires le justifient. O trahison! tandis que Duguay-Trouin combat seul deux ennemis redoutables, les vaisseaux qui l'accompagnent s'éloignent pour ne point partager son péril. Cependant il est quelque chose encore de plus honteux, c'est la protection que trouvèrent les coupables : car, soit orgueil, intérêt ou bassesse, il est des hommes qui se font un devoir de protéger tout ce qui est vil. Duguay-Trouin sent un pareil outrage avec la fierté d'un héros : il est sur le point de quitter la mer et de renoncer au service. Ce malheur de la France n'eût été qu'un

succès de plus pour ceux qui l'y forçoient : mais il étoit trop citoyen pour prendre ce parti extrême. Il ne punit point la patrie du malheur d'avoir produit quelques âmes basses : son ressentiment est un nouvel ennemi qu'il immole à son roi.

La victoire se hâte de le consoler; il oublie, en honorant l'état, ceux qui l'ont avili. Dans le même temps, un nouveau titre de gloire se joint à celui de ses triomphes : un de ses frères meurt encore les armes à la main (30). Famille de héros! de trois frères, deux ont donné l'exemple de mourir pour la patrie; Duguay-Trouin, celui de ne vivre que pour elle.

Il va être exposé à un des plus grands périls où se soit jamais trouvé un homme de mer. Vingt-un vaisseaux de guerre fondent sur lui, l'attaquent et l'environnent. Déjà il en a mis un hors de combat; mais de quoi lui sert ce triomphe? ses ennemis peuvent renaître vingt fois pour l'accabler. Tout à coup le vent tombe, le combat cesse, la nuit vient. Le héros, entouré de toutes parts, ne peut échapper; enfin, les Anglais tiennent enfermé cet homme terrible, qui tant de fois porta le carnage dans leurs vaisseaux. Cependant son âme n'est point abattue : il veut du moins dans sa défaite entraîner une partie de ses vainqueurs. Dès que le jour paroîtra, il doit se jeter

avec ses troupes dans le plus redoutable des vais-seaux ennemis. Il a inspiré à tous ses officiers c courage de désespoir, qui est le dernier sentiment d'une âme magnanime. Le sommeil ne peut suspendre ses inquiétudes : pendant la nuit, il laisse tristement errer ses regards sur ses ennemis, sur la mer, sur le ciel où bientôt va reparoître le jour, qui sera témoin de son désastre. Tout à coup il aperçoit à l'horizon le présage d'un vent prêt à s'élever. Il donne des ordres, on obéit en silence; toutes ses voiles sont tendues, le vent s'élève, et son vaisseau s'échappe rapidement à travers les Anglais étonnés.

C'est par tant d'actions éclatantes que Duguay-Trouin augmente tous les jours sa gloire. Il a reçu le titre de capitaine de vaisseau, et n'en a que plus d'ambition de bien servir l'état. Un nouveau peuple s'est armé contre Louis XIV : le Portugal, ennemi de la France par politique, rival de l'Espagne par intérêt et par haine, s'est vendu par foiblesse à l'Angleterre. L'or et les diamans du Brésil s'unissent avec le fer de nos climats, et les trésors des deux mondes sont employés à désoler l'Europe. Duguay-Trouin, avec trois vaisseaux, ose attaquer une flotte portugaise de deux cents voiles, escortée par six vaisseaux de guerre (31). Bientôt il court, par les ordres de son roi, se jeter dans Cadix menacé d'un siége. Semblable à

Vendôme, après avoir été l'honneur de la France, il est destiné à devenir l'appui de l'Espagne. Tout est disposé pour la défense des postes qui lui sont confiés. Actif, infatigable, il vole du port au conseil, du conseil à ses vaisseaux; il fait parler la vérité avec la même intrépidité qu'il attaquoit les flottes (32). Mais les passions des grands sont des ennemis plus à craindre que des flottes armées. Ce fut un crime pour Duguay-Trouin d'être sincère, et la postérité saura que la récompense de tant de soins fut un outrage et des fers; tant il est difficile à ceux qui n'ont que des titres, de pardonner à ceux qui ont des vertus! Louis XIV avoit l'âme trop grande pour ne pas sentir le respect que l'on doit aux héros. C'est peu de venger Duguay-Trouin; il oppose à cet affront une nouvelle marque d'estime, et l'associe à cet ordre militaire qui récompense le courage par l'honneur.

O vous qui êtes jaloux de ce grand homme, il va être plus que jamais utile à l'état! L'Angleterre équipe une puissante flotte pour porter des secours aux ennemis de Philippe V (33); Duguay-Trouin a été choisi pour la combattre. Il a joint ses vaisseaux à ceux d'un homme célèbre, qui étoit, comme lui, la gloire de la marine française, mais qui avoit un mérite différent. Forbin, né d'un sang illustre, avoit soutenu la gloire de sa naissance;

Duguay-Trouin avoit fait disparoître l'obscurit de la sienne; le premier avoit donné un nouve éclat à ses aïeux, le second avoit créé un nom pour ses descendans; l'un avoit mis à profit tous les avantages, l'autre avoit vaincu tous les obstacles : tous deux intrépides, éclairés, avides de périls, bravant la mort, prompts à se décider, féconds en ressources. Mais Forbin, né pour être un général de mer, ne fit le plus souvent que des exploits d'armateur; Duguay-Trouin, né pour être un simple armateur, fit presque toujours des actions d'un grand capitaine. Le premier, en servant l'état, pensoit à la récompense; le second pensoit à la gloire. Forbin vendoit ses services; Duguay-Trouin eût acheté l'honneur d'être utile. Faut-il que ces deux hommes célèbres aient été désunis par ce qui auroit dû former entr'eux un lien éternel, l'honneur d'avoir combattu ensemble pour le bien de l'état! Déjà les deux escadres réunies sont près de la flotte anglaise. Forbin, soit circonspection, soit lenteur, soit qu'il méditât à loisir le plan de son attaque (car il n'est permis de soupçonner aucun motif indigne d'un grand homme), Forbin a tout à coup ralenti sa marche, et tarde à donner le signal du combat. Duguay-Trouin, accoutumé à compter les momens, jugea qu'il est des circonstances où l'on est au-dessus des lois, et qu'il valoit mieux prévenir

l'ordre que de manquer à la victoire. Si c'est une faute, c'est celle d'un citoyen et d'un héros; il n'avoit pas même besoin du succès pour être innocent. Il s'avance, la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés; sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues, les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres, les foudres se choquent et retentissent. Duguay-Trouin observe d'un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau armé de cent canons, défendu par une armée entière; c'est là qu'il porte ses coups. Il préfère à un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi, l'oblige de s'écarter. Le *Devonshire*, semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au-dedans, vomit au-dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais, d'une main lancent des flammes, de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin n'eût désiré de les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé

en pleine mer, la lueur de l'embrasement réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitans immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumans dans la mer; d'entendre le bruit de l'incendie, les hurlemens des mourans, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce, l'abîme se referme, et tout disparoît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois qui ordonnent les guerres! Cependant Duguay-Trouin poursuit la flotte épouvantée Tout fuit, tout se disperse; la mer est couverte de débris; nos ports se remplissent de dépouilles; et tel fut l'évènement de ce combat, qu'aucun des vaisseaux qui portoient du secours ne passa chez les ennemis: les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés, l'archiduc vit échouer ses espérances, et Philippe V put dès lors se flatter que son trône seroit un jour affermi.

Je passe sous silence tant d'autres exploits de Duguay-Trouin; des projets concertés avec sagesse, des combats où il triompha toujours de la supériorité du nombre, une flotte attaquée et vaincue au milieu d'une tempête; circonstance

presqu'unique ! Je ne vous peindrai pas ce héros, tandis qu'il attend une escadre anglaise, frappé tout à coup d'une maladie, et presqu'entre les bras de la mort, plus tourmenté du désir de combattre que du sentiment de sa douleur : tel Alexandre malade demandoit aux dieux, ou de combattre, ou de mourir. Mais je me hâte de venir à cette expédition où il déploya tant de courage et de talens, et parut aussi bon général que grand homme de mer.

Depuis que le nouveau monde a été découvert, conquis et ravagé, il est ébranlé par tous les mouvemens qui agitent l'Europe, et nous ne pouvons plus être en guerre aux bords de l'Escaut ou du Rhin, sans que le sang coule aux extrémités de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie. Le Brésil, arraché à des peuples sauvages, mais tranquilles, a été tour à tour disputé par le Portugal, l'Espagne et la Hollande : que de flots de sang ont arrosé ses mines d'or ! Déjà, dans cette guerre, des vaisseaux français avoient attaqué la puissante ville de Rio-Janeiro (34); mais le chef de l'entreprise, plus courageux qu'habile, plus soldat que capitaine, au lieu de remporter des dépouilles, s'étoit vu réduit à porter des fers. Duguay-Trouin a conçu le projet de venger sa patrie et son roi. Il trouvera dans lui-même les ressources qui manquent à l'état : son génie et son

nom lui suffisent. L'or des citoyens opulens se prodigue à sa voix pour le bien de la patrie, et l'intérêt des particuliers seconde la gloire de la nation. Cependant, au bruit d'un armement de Duguay-Trouin, la Hollande équipe des flottes; l'Angleterre, croyant ses rivages menacés, rappelle ses troupes pour la défendre; des vaisseaux vont porter l'alarme dans toutes ses colonies; une nombreuse escadre est destinée à bloquer le port qui le renferme : ainsi les mouvemens d'un seul homme sèment l'épouvante dans les deux mondes. Duguay-Trouin les a prévenus, et déjà il est en mer. Oh! si quelque génie bienfaisant portoit la nouvelle de son approche aux malheureux Français qui, dans les prisons de Rio-Janeiro, soulèvent leurs bras chargés de chaînes pour invoquer le ciel contre leurs vainqueurs et leurs bourreaux, de quels cris de joie retentiroient les voûtes de ces prisons! Il vole avec sa flotte; le moment de son arrivée est celui de l'attaque. Mais quelle main puissante a rassemblé dans le même lieu tant de périls et tant d'obstacles!

Je vois un port dont le passage étroit, et resserré encore par un rocher, est défendu des deux côtés par un grand nombre de forteresses. Trois cents pièces d'artillerie rangées sur son passage, et combinées dans leur action, croisent leurs feux: au milieu de l'entrée, sept vaisseaux de guerre

présentent une barrière formidable ; au-delà s'élèvent de nouveaux ouvrages, des tours, des boulevards, des bastions, des îles fortifiées. Après tant de barrières, reste la ville même de Rio-Janeiro, Rio-Janeiro située au milieu de trois montagnes qui la couvrent. Chacune de ces montagnes est couverte de batteries, dont l'artillerie semble tonner du haut des cieux. Partout je vois des forts, des retranchemens, des fossés, du canon, et dans l'enceinte des remparts une armée de douze mille hommes disciplinés dans l'Europe.

Duguay-Trouin a donné le signal pour forcer l'entrée du port. De trois côtés, la foudre vient heurter ses vaisseaux. Toujours inébranlable, il s'avance d'un pas égal à travers des torrens de feu. L'ennemi s'étonne, et l'entrée est forcée. Le jour éclaira ce triomphe, la nuit entend déjà gronder ces bombes qui volent dans l'air et vont écraser les citoyens des villes sous leurs toits. Un nouveau combat recommence avec le jour. Une île, poste important, est attaquée et emportée d'assaut. Les Portugais ont fui ; leurs propres mains embrasent leurs vaisseaux. Tout est prêt pour la descente ; des mouvemens compliqués et de fausses attaques trompent l'ennemi, et déjà l'armée française est sur le rivage.

Dès ce moment on vit Duguay-Trouin, qui

jusqu'alors n'avoit combattu que sur mer, déployer tous les talens d'un général, former des troupes, les ranger en bataille, choisir des postes, les soutenir les uns par les autres, prendre une exacte connoissance des lieux, profiter des fautes, éviter les surprises, fixer la victoire, ordonner les retraites, user des avantages, tantôt avec précaution, tantôt avec activité, joindre le génie des siéges à celui des batailles : tant il est vrai que ce sont les circonstances qui développent les talens! et Duguay-Troüin, peut-être, eût été aussi aisément le rival des Turenne et des Condé, que celui des Ruyter et des Duquesne.

Déjà il s'est emparé de deux hauteurs qui dominent la ville, il a reconnu tout le terrain qui l'environne, il a compté toutes les ressources de l'ennemi, il a découvert les lieux qui favorisent l'attaque, il a remporté une victoire dans la plaine, et dressé des batteries qui foudroient les remparts. L'artillerie des vaisseaux soutient celle des différens postes : tout est prêt, demain avec le jour l'assaut sera livré. Cependant la nuit est destinée pour s'emparer d'un poste. Nuit terrible! son silence est tout à coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de Duguay-Trouin. En même temps le ciel se couvre d'orages; le feu des éclairs qui se mêle au feu continuel et rapide des batteries, le bruit des canons joint aux éclats re-

doublés du tonnerre, les échos des rochers, les remparts qui s'écroulent, les mugissemens de la mer agitée par la tempête, tous ces objets réunis dans l'obscurité d'une nuit sombre, formoient autour de Rio-Janeiro une scène d'horreur et d'épouvante. Les habitans prennent la fuite. L'avarice emporte ses trésors avec elle au fond des bois et dans les cavernes des montagnes. Les soldats étonnés cèdent eux-mêmes, ils fuient; leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richesses publiques; mais dans le sein de la terre, ils ont caché des feux secrets destinés à les venger. Duguay-Trouin s'avance avec autant de précaution que s'il n'étoit pas vainqueur : il achève de mériter sa victoire en l'assurant. Quel spectacle pour lui, lorsque les Français qui, sur cette rive étrangère, avoient gémi dans les prisons, le front pâle, les yeux éteints, le corps revêtu de lambeaux, vinrent en foule embrasser ses genoux, baiser sa main sanglante, et l'appelant cent fois leur libérateur, lui exprimèrent cette reconnoissance vive et sensible qui n'est connue que des malheureux!

Mais la victoire est encore incertaine. Les ennemis ont réuni leurs troupes dispersées; de puissans secours se hâtent de les joindre. Albuquerque approche à la tête d'une armée, Albuquerque fameux par des triomphes; son nom est chez les

Portugais le signal de la victoire. Duguay-Trouin a tout prévu pour se défendre. Trois postes occupés assurent sa conquête; mais il veut prévenir la jonction des deux armées. Il marche, la nuit le seconde. Les ennemis le croient encore sous les remparts de la ville, et déjà il est en leur présence. Les soldats, rangés en bataille, joignent à l'intrépidité des Français la fierté des vainqueurs. Cette audace de Duguay-Trouin valut pour lui une bataille. Les ennemis épouvantés viennent traiter du rachat de leur ville, et lui offrir tout l'or de leur colonie; déjà il a dicté des lois et reçu des otages. En vain Albuquerque arrive le lendemain à la tête d'une armée de quinze mille hommes; en vain quelques Portugais, avides d'en venir aux mains, parce qu'ils se croyoient sûrs de vaincre, soutiennent que la victoire justifie tout, et que la perfidie heureuse n'est plus un crime, Duguay-Trouin ne permit pas à ses ennemis de faire usage de cette dangereuse maxime. Toujours prêt à combattre, il fait accomplir le traité; et ses soldats, tenant le fer d'une main, enlèvent de l'autre les richesses du Brésil.

Cet illustre vainqueur remporte dans sa patrie les dépouilles de l'Amérique. Mais avec quel empire la nature avertit les héros qu'ils ne sont que des hommes! Le vengeur des deux nations, l'effroi du Portugal, celui qui dans ce moment vient de

remporter la plus éclatante victoire dans le nouveau monde, au retour même de cette expédition, est prêt à périr dans les flots. De moment en moment, il se voit sur le point d'être englouti, et n'attend que la mort (35). Enfin, après douze jours de tempête, la mer se calme, et ce héros est rendu à la France. Son nom est dans toutes les bouches : partout où il paroît, les regards se fixent sur lui (36). Le peuple qui, moins aveuglé par l'orgueil, sent mieux la distance qui est entre lui et les grands hommes, ou qui, moins jaloux peut-être, est plus franc dans son admiration, s'assemble en foule autour de lui, le regarde, l'environne : il est devenu un spectacle pour la France.

Louis XIV lui avoit accordé toutes les récompenses qui lui étoient dues. Il en est une qui, grâce aux conventions, donne pour ainsi dire à l'homme un nouvel être, et devient d'autant plus éclatante, qu'elle s'éloigne plus de sa source : c'est la noblesse, institution politique, plus injurieuse peut-être qu'honorable pour l'humanité, mais utile par elle-même, et qui n'est dangereuse que par ses abus (37). Heureux les états où cette noblesse d'institution n'étouffe point la noblesse de mérite, et où, faite pour représenter la vertu, elle ne sert ni à décorer le vice, ni à justifier l'indolence, ni à relever l'orgueil ! Lorsque Louis honora Duguay-Trouin de cette distinction, personne ne demanda

par où il l'avoit méritée. Douze flottes attaquées et vaincues, et plus de quatre cents vaisseaux pris ou brûlés, voilà ses titres : avant que d'être noble, il fut un héros. Pourquoi sur la mer voit-on beaucoup plus qu'ailleurs de ces hommes extraordinaires qui doivent tout à eux-mêmes (38)? Jean-Bart et Duquesne, tous deux nés dans l'obscurité, ont aussi fondé leur grandeur sur leurs exploits ; et les mains de Ruyter, ces mains qui combattoient les rois et guidoient les flottes de la Hollande, avoient déployé des voiles et manié des cordages.

Duguay-Trouin, de simple armateur devenu chef d'escadre, et depuis lieutenant général (39), s'étoit trop élevé pour que l'envie ne lui en fît pas un crime. Ces hommes lâches et vains, qui veulent jouir en même temps des douceurs de la mollesse et des récompenses de la vertu, osoient se vanter des actions de leurs ancêtres, et ils ne pardonnoient pas à un héros d'avoir fait les siennes. Duguay-Trouin pouvoit leur dire ce que Marius disoit aux grands de Rome : « Vous m'enviez ma gloire, enviez-moi donc aussi mes travaux, mes dangers, mes combats; enviez-moi le sang que j'ai versé pour la patrie. »

Ce n'est pas que Duguay-Trouin irritât l'envie par ces mouvemens d'une âme altière qui sent trop sa supériorité. Dans les relations de ses com-

bats, il étoit le seul à qui il ne rendît pas justice; c'étoit assez pour lui de mériter des éloges; il laissoit à la renommée le soin de les faire. Sans faste dans ses actions, sans hauteur dans ses discours, les deux plus dangereux séducteurs de la vertu, la fortune et la gloire, n'avoient pu le corrompre. Si sa renommée ne l'eût suivi en tous lieux, on eût oublié, en lui parlant, que c'étoit un héros.

La mer donna toujours à ceux qui l'habitent une fierté naturelle. C'est le séjour de la liberté: on n'y respire point l'air de l'esclavage comme dans les prisons immenses des villes; on n'y est point pressé par les tyrans. Sur cet océan sans bornes, l'âme s'étend et s'agrandit. Duguay-Trouin, à des mœurs douces, joignit cette fierté noble: mais il la réservoit toute entière pour les combats. Jamais elle ne parut dans la société, que lorsque l'injustice ou l'envie osèrent lui disputer sa gloire. Il s'élève dès qu'on l'abaisse, il brave dès qu'on l'offense.

Jamais chez lui l'intérêt ne balança l'honneur (40). Quels sont dans les combats les trésors qu'il veut sauver? son pavillon et l'honneur de la France. Vainqueur du Brésil et de quatre cents vaisseaux, il mourut dans la médiocrité.

Il n'est pas étonnant qu'il respectât la valeur dans ses ennemis; on sent un secret orgueil à honorer ceux qu'on a vaincus; mais il la voyoit sans

jalousie dans ceux qui servoient sous lui. Il l'inspiroit à ses soldats, par une prévoyance qui embrassoit tout, par une confiance qui jamais ne douta du succès, par des dispositions qui mettoient les troupes dans la nécessité d'être braves, par une sévérité de discipline, qui est pour les courages ce qu'une vie sobre et frugale est pour les corps (41), par une attention pleine d'humanité à ménager leur sang; car il savoit estimer la vie d'un soldat.

A la cour, pays où l'ambition étouffe l'amitié même, où l'on oublie tout, excepté soi et ses ennemis, il s'occupoit de l'avancement de ses officiers; il portoit aux pieds du trône des actions qui, sans lui, n'auroient jamais été connues de leur maître. Louis XIV, pour prix d'une victoire, lui accorde une pension : Duguay-Trouin prie son roi de la transporter à un officier courageux et pauvre, cruellement blessé dans le combat (42). Cette action, qui n'est que juste, doit cependant, par la corruption de nos mœurs, paroître grande.

La sensibilité fut toujours le caractère des héros : tels furent Alexandre, César, Henri IV, Condé; fiers et sensibles, sublimes et tendres, tel fut aussi Duguay-Trouin. On aime à le voir frémir à la vue des embrasemens et des naufrages voler au secours des malheureux, consoler les vaincus, donner les plus tendres regrets à la mort de

ses amis, embrasser les corps expirans de ses frères, les serrer dans ses bras, mêler ses larmes à leur sang. Quoi! il pleure! Est-ce donc là ce héros qui fait trembler l'Angleterre? Heureux s'il n'avoit jamais eu que de si nobles foiblesses! Mais la postérité lui rendra du moins cette justice, que le plaisir ne fut jamais pour lui que le délassement de la gloire.

Il aimoit Louis XIV, non comme son maître, mais comme un grand homme; et lorsque ce prince mourut, Duguay-Trouin donna dans Paris le spectacle d'un sujet qui pleura son roi.

Ne croyez pas que dans la paix ce héros soit inutile à la France, les jours du citoyen ne sont jamais perdus pour la patrie. Tantôt par des études savantes et des réflexions, plus utiles pour un homme de génie que les livres même, il approfondit cet art qui l'a rendu si célèbre; tantôt il s'occupe à écrire ces mémoires qui seront une leçon éternelle pour la postérité. Dans les ports où il commande, il maintient l'ordre, qui est l'âme du service; il veille sur la discipline, qui dans la paix tend toujours à s'énerver; il s'étudie à perfectionner l'architecture navale, objet le plus important peut-être de la marine, et qui est encore si défectueux (43). Il préside dans un conseil à cette compagnie des Indes (44), fondée par Colbert, tombée depuis en décadence, et que l'on

vit renaître des débris du système, comme on voit sortir du milieu du tronc abattu par l'orage, un rejeton vigoureux, qui bientôt croît, s'élève, et devient plus fort que l'arbre même qui lui a donné naissance. Philippe le consulte : Duguay-Trouin éclaire ses concitoyens et son prince, comme il avoit vaincu ses ennemis, avec modestie, mais avec courage.

La cour se renouvelle ; la confiance que l'on a en lui est toujours la même (45). Il va sur les côtes d'Afrique réclamer les droits de l'humanité chez toutes ces nations qui font trafic de la liberté des hommes; partout il est respecté, moins comme l'envoyé d'un grand roi que comme un héros. Il négocie avec la supériorité d'un homme fameux par des victoires.

Va-t-il enfin rentrer dans la carrière des combats (46)? La paix de l'Europe est troublée, l'Angleterre équipe des flottes; nos vaisseaux s'arment dans nos ports, l'honneur de les commander enflamme Duguay-Trouin, et lui rend l'ardeur de sa première jeunesse. Ces mers, après vingt ans, vont reconnoître leur vainqueur. Mais tout à coup l'Europe se calme, et Duguay-Trouin, prêt à recommencer de vaincre, se félicite de ne point augmenter sa gloire.

Il semble que les maux qui les tourmentoient n'eussent été suspendus que par son zèle. Dès qu'il

n'a plus l'espérance de combattre, son corps s'affoiblit, ses forces s'épuisent; et la France, qui venoit de perdre Berwick et Villars, pleure le dernier des héros du siècle de Louis XIV.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé sitôt! Faut-il, qu'usé par les maladies, il ait succombé lorsqu'il auroit pu encore remplir une longue carrière! Ah! si le ciel eût prolongé ses jours, même dans sa vieillesse, il auroit encore pu servir l'état. Ainsi Duquèsne, affoibli par les années, rendoit encore la France respectable sur les mers; ainsi Villars remportoit des victoires à l'âge où les autres hommes vivent à peine. Que du moins son âme respire encore parmi nous! que son exemple perpétue dans notre marine et la valeur et les talens!

Dans ces entretiens si profonds qu'il avoit avec Philippe, il parloit sans cesse à ce prince de l'importance et de l'utilité de la marine. Ah! s'il revivoit aujourd'hui, s'il erroit parmi nos ports et nos arsenaux, quelle seroit sa douleur! « Français, s'écrieroit-t-il, que sont devenus ces vaisseaux que j'ai commandés, ces flottes victorieuses qui dominoient sur l'océan? mes yeux cherchent en vain, je n'aperçois que des ruines. Un triste silence règne dans vos ports. Eh quoi! n'êtes-vous plus le même peuple? n'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre? allez tarir la source

de leurs trésors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne sont plus que des guerres de commerce, qu'on achète des armées et des victoires, et que le sang est à prix d'argent? Les vaisseaux sont aujourd'hui les appuis des trônes. Portez vos regards au-delà des mers : les habitans de vos colonies vous tendent les bras; les abandonnerez-vous aux premiers ennemis qui voudront descendre sur leurs côtes? les ferez-vous repentir de leur fidélité? En vain la nature leur a donné la valeur et le zèle; leur vie, leur sûreté, leur existence est dans vos ports; vos vaisseaux sont leurs remparts, ils n'en ont point d'autres. Êtes-vous citoyens, ce sont vos frères. Êtes-vous avides de richesses, vous les trouverez dans ce nouveau monde; vous y trouverez un bien plus précieux, la gloire. Vous avez versé tant de sang pour maintenir la balance de l'Europe, l'ambition a changé d'objet. Portez, portez cette balance sur les mers, c'est là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir; si un seul peuple y domine, il sera tyran, et vous serez esclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les alimens de votre luxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. Français, considérez ces mers, qui de trois côtés baignent votre patrie : voyez vos riches provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui sert à la construction; voyez ces ports creusés pour recevoir

vos vaisseaux : la gloire, la nécessité, la nature, tout vous appelle. Français, soyez grands comme vos ancêtres, régnez sur la mer; et mon ombre, en apprenant vos triomphes sur les peuples que j'ai vaincus, se réjouira encore dans son tombeau. »

NOTES HISTORIQUES.

Page 158. (1) C'EST un grand problême de savoir si la navigation a été plus utile que funeste aux hommes. On peut dire d'un côté qu'elle a servi à réunir les différentes parties de l'univers. Ce globe, partagé en cent mondes différens, n'a plus formé qu'un seul monde, les nations se sont communiqué leurs lumières; la connoissance des cieux et de la terre a été perfectionnée; les trésors dispersés par la nature ont été rassemblés par le commerce. Mais aussi que de maux sont nés de ces biens même! Les peuples, en se communiquant leurs lumières, se sont communiqué leurs vices. Le commerce, en multipliant les richesses, a multiplié les besoins, a fait naître le luxe et corrompu les mœurs; enfin, la mer est devenue une des plus grandes causes de cette dépopulation sensible, que les philosophes croient apercevoir dans le genre humain. Tant d'hommes engloutis par les naufrages depuis des siècles; tant de pestes et de maladies cruelles que la nature avoit enfermées dans certains climats, qui ont été répandues dans le monde entier; tant de pays inondés par des brigands, à qui la mer auroit servi de barrière; la plus vaste partie du monde, l'Amérique, presqu'entièrement dépeuplée; enfin les combats de mer, si meurtriers et si terribles, surtout entre les nations modernes; tout cela déposeroit contre la navigation, et devroit la faire regarder comme un des plus grands fléaux qui désolent le genre humain.

Page 158. (2) On ne peut douter que, dans l'ordre politique, la navigation ne soit un bien. Nous voyons par l'histoire que toutes les nations qui ont cultivé la marine, ont joué un très-grand rôle. Tyr, devenue la reine des mers, s'est enrichie des dépouilles du monde, et l'a peuplé de ses colonies; Athènes a eu la supériorité sur cette république d'états qui composoit la Grèce; Carthage a disputé l'empire de l'univers; Rome n'a étendu ses conquêtes que lorsqu'elle a commencé à équiper des flottes; Venise, sortie des fanges d'un marais, a fait trembler l'orient par sa puissance et enrichi l'occident par son industrie; l'Espagne a presqu'obtenu la monarchie universelle, dans le temps que ses flottes découvroient un nouveau monde; l'Angleterre, du sein de ses rochers, et parmi les orages de son gouvernement, a souvent fait pencher la balance de l'Europe; la Hollande, pauvre et esclave, a trouvé dans ses vaisseaux la richesse et la grandeur: ses pavillons ont été l'étendard de la liberté; la Turquie a été au plus haut point de gloire et de puissance, lorsque Dragut et Barberousse commandoient les flottes immenses de Soliman. Si nous tournons les yeux sur la France, nous y verrons la marine peu connue sous la première race de nos rois, ranimée sous Charlemagne, servir de barrière aux inondations du nord; négligée sous ses successeurs, qui négligèrent tout; rétablie sous le premier des Philippe, porter des conquérans dans l'Asie, s'élever par des progrès lents jusqu'à François I.er; retombée pendant les orages funestes des guerres civiles; reparoître sous Louis XIII, où elle trouva Richelieu; étonner et faire trembler l'Europe sous Louis XIV; toujours liée à de grands évènemens, ou recevant l'impulsion des grands hommes d'état.

Page 160. (3) Les victoires d'un homme de mer dépendent de trois choses : de ses vaisseaux, des vents et de la mer. Il est d'abord essentiel qu'il connoisse les qualités de ses navires, leur solidité, leurs proportions, leur vitesse ou leur lenteur. C'est sur cette connoissance qu'il doit régler la plupart de ses opérations, pour l'attaque ou pour la défense, pour le combat ou pour la retraite.

Les vents sont le second objet de son étude : ils avoient d'abord été créés par la nature pour être les bienfaiteurs du monde, pour purifier l'air en l'agitant, pour amener ou pour dissiper les pluies, pour transporter et répandre les germes des plantes, pour fortifier les végétaux par d'utiles secousses, pour établir un commerce entre toutes les nations de l'univers; mais depuis qu'ils ont reçu une nouvelle destination de la fureur des hommes, ce sont eux qui décident presque toujours du succès des combats de mer. Il faut donc les connoître pour triompher de leurs obstacles, mettre à profit leurs avantages, régler sur eux le choix des postes, tirer d'eux les plus grands secours lorsqu'ils sont favorables, les forcer de servir, même lorsqu'ils sont contraires.

La mer est le troisième objet qui doit fixer l'attention d'un marin. Elle a des vagues qui choquent continuellement le navire, il faut estimer leur action; elle a une surface toujours agitée, il faut obéir à ses différens mouvemens; elle a des courans, il faut connoître et mettre à profit leur direction; elle a des marées, il faut calculer leur temps, leur force, leur effet.

Enfin, l'homme de mer a des ennemis à combattre; il faut qu'il sache estimer par la saison, par les obstacles, dans quel temps les vaisseaux ennemis peuvent se trouver à telle hauteur. S'il les attend, il faut qu'il sache leur for-

ner le passage ; s'il les poursuit, leur couper le chemin ; s'il les évite, choisir celle des routes où son vaisseau a la plus grande vitesse possible ; s'il les combat, il doit par leurs mouvemens connoître leurs intentions, les forcer par sa manœuvre à souffrir l'abordage, ou savoir l'éviter soi-même. Tous ces détails, si multipliés, si combinés, ne peuvent être que le résultat de beaucoup d'études et d'expériences. L'homme a besoin d'apprendre les choses même les plus simples ; il est condamné à se traîner en rampant d'une vérité à l'autre. Que sera-ce donc d'un art aussi compliqué que celui de la marine ? Il faut une ignorance bien hardie pour se flatter d'y réussir sans l'avoir étudié : la nature donne les talens, l'autorité donne les titres, l'étude seule donne les connoissances.

Page 161. (4) En Angleterre, la marine marchande est une école où les particuliers risquent leur fortune pour apprendre à soutenir un jour la fortune publique. Le service dans l'une est un degré pour passer à l'autre ; il n'est pas extraordinaire de voir des lords envoyer leurs enfans faire plusieurs campagnes sur des vaisseaux marchands : c'est pour ainsi dire une partie de l'éducation publique. Peut-être l'Angleterre doit-elle sa grandeur à ce système : il produit du moins de grands avantages ; le commerce est honoré, la science de la marine se répand dans tous les états, la marine royale se peuple d'officiers excellens, qui se forment même au sein de la paix ; et nous, avec nos préjugés et notre orgueil, nous restons dans l'ignorance. C'est ce que l'amiral Hawk dit dans cette guerre à un officier français qui étoit prisonnier : « Jamais en » France vous n'aurez de marine, tant que vous croirez » qu'il y a du déshonneur à servir sur des vaisseaux mar-

» chands. Je n'étois pas né pour être matelot, ajouta-t-il ; » cependant je me suis fait matelot pour apprendre la » manœuvre. » Que du moins nos ennemis nous instruisent. Ces réflexions ne sont dictées ni par l'enthousiasme ; ni par l'envie de censurer ; c'est le cri de la raison et de la vérité.

Page 160. (5) C'est une chose qui mérite d'être remarquée, que la plupart des grands hommes de mer que la France a produits, se sont formés dans la marine marchande.

Jean-Bart, né à Dunkerque, d'un courage intrépide, d'une force de corps extraordinaire, de simple pêcheur devint chef d'escadre ; il fit les plus grandes choses, parce qu'il ne craignit jamais rien. Il mourut en 1702.

Le comte de Tourville fit ses premières armes dans un vaisseau armé en course contre les Algériens. Il livra en 1661 un combat terrible contre des corsaires turcs. Il continua à s'exercer et à s'instruire dans la même école jusqu'en 1667, que le roi l'attacha à la marine royale en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il fut nommé chef d'escadre en 1677, lieutenant général en 1681, vice-amiral et général des armées navales du roi en 1690, maréchal de France en 1693. Il mourut en 1701, le 27 mai. Il combattit long-temps sous Duquesne, et mérita de remplacer ce grand homme. La bataille de la Hogue, quoique perdue, augmenta sa gloire.

Le commandeur Paul fit long-temps la guerre d'armateur. Il entra enfin dans la marine royale ; et en 1663, Louis XIV lui confia une escadre de six vaisseaux de guerre contre les pirates de Tunis et d'Alger. Il montra dans cette expédition beaucoup d'intelligence, de courage et d'acti-

vité, et fit trembler par ses victoires toutes les côtes de Barbarie.

Sur la fin du règne de Louis XIV, il y eut encore en France un armateur, né avec le plus grand génie pour la mer, et qui n'avoit pas moins d'intrépidité que de talens. Il s'appeloit Cassart; il se distingua long-temps par la quantité et la richesse de ses prises. En 1712, il commanda une escadre de six vaisseaux de guerre et de deux frégates, à la tête de laquelle il ravagea, dans une même campagne, plusieurs colonies du Portugal, de la Hollande et de l'Angleterre; mais il avoit des défauts qui quelquefois tiennent du courage, un caractère dur et une âme trop inflexible. Il choqua la cour, et la cour le laissa dans l'oubli. Un jour, Duguay-Trouin étoit à Versailles, dans l'antichambre du roi, où il s'entretenoit avec plusieurs courtisans; tout à coup il aperçoit dans un coin un homme seul, et dont l'extérieur annonçoit la misère: c'étoit Cassart. Duguay-Trouin quitte les seigneurs dont il étoit entouré, et va causer avec lui près de trois quarts d'heure. Les courtisans étonnés lui demandent à son retour avec qui il étoit. *Comment!* s'écria Duguay-Trouin, *avec qui j'étois? avec le plus grand homme de mer que la France ait aujourd'hui.* Il est probable que cet homme auroit pu rendre les plus grands services à la nation, s'il eût été employé; mais il n'a servi qu'à prouver, par son exemple, combien la cour doit craindre d'étouffer le mérite, et combien on doit ménager la cour, puisque c'est d'elle en partie que dépendent la réputation et la gloire. Nous avons du moins la satisfaction de rendre à sa mémoire la justice qui ne lui a pas été rendue pendant sa vie, et d'apprendre à la France qu'elle pouvoit avoir un grand homme de plus.

Page 161. (6) René Duguay-Trouin naquit à Saint-Malo, le 10 juin 1673, d'une famille de négocians. Son père y commandoit des vaisseaux armés, tantôt en guerre, tantôt pour le commerce : il s'étoit acquis la réputation d'un très-brave homme et d'un habile marin. Duguay-Trouin eut trois frères. L'aîné, nommé Trouin de la Barbinais, homme intelligent et actif, fut d'abord consul de France à Malgues en Espagne ; il fut ensuite occupé le reste de sa vie à seconder son frère pour ses armemens et toutes ses entreprises. Les deux autres, plus jeunes que lui, périrent glorieusement en servant l'état dans la marine.

Page 162. (7) L'année 1673, où naquit Duguay-Trouin, Louis XIV étoit en guerre avec l'Empire, la Hollande et l'Espagne. Cette année même il se livra trois batailles navales consécutives, les 7, 14 et 21 de juin, entre la flotte hollandaise d'un côté, et celles de France et d'Angleterre de l'autre : la cour de Londres servoit alors celle de Versailles. Bientôt tout devoit changer, et la France avoit vu naître celui qui devoit faire tant de mal à l'Angleterre.

Page 163. (8) En 1680, 1681 et 1682, la marine fut élevée à un point de grandeur que les Français eux-mêmes n'auroient osé espérer. Louis XIV, qui portoit dans toutes les parties de l'administration la hauteur de son âme, avoit formé le projet de donner à la France l'empire de la mer ; Colbert étoit digne d'exécuter ce projet. L'activité du ministre seconda les vues du prince : bientôt le port de Toulon sur la Méditerranée, le port de Brest sur l'Océan, furent perfectionnés à frais immenses ; la

nature fut forcée à Rochefort; Dunkerque et le Hâvre-de-Grâce furent remplis de vaisseaux. Un homme de génie, mais qui sans Colbert n'eût peut-être jamais été connu, Renaud, inventa pour la construction une méthode plus régulière et plus facile; c'est à lui qu'on doit l'invention des galiotes à bombes, si cependant une telle invention est un service rendu au genre humain. Des écoles de gardes-marines furent instituées dans les ports; la foule des citoyens, ou inutiles à l'état par leur oisiveté, ou dangereux par leurs occupations, ou onéreux à des provinces qui ne pouvoient les nourrir, fut enrôlée: on en forma soixante mille matelots. L'ordonnance de la marine parut, des lois justes disciplinèrent ce peuple immense et féroce; lois nécessaires sur la mer, où la société polit moins les mœurs, et où la rudesse de l'élément se communique aux esprits. La France eut alors plus de cent vaisseaux de ligne, dont plusieurs étoient montés de cent canons. D'Estrées, Duquesne, Tourville, Château-Renaud, Jean-Bart et Forbin portoient de tous côtés la gloire de notre marine. Duguay-Trouin commençoit à s'élever. Les Anglais et les Hollandais, jusqu'alors maîtres de la mer, furent vaincus dans plusieurs batailles rangées. Les vaisseaux ennemis se cachoient partout devant les flottes de Louis XIV. On sait que la marine française conserva cette supériorité jusqu'à l'affaire de la Hogue.

Page 163. (9) Ce fut en 1689 que Duguay-Trouin fit sa première campagne. Il obtint de sa famille la permission de s'embarquer en qualité de volontaire sur une frégate de dix-huit canons: on eût dit que la nature vouloit l'éprouver. Pendant cette campagne il fut continuelle-

ment incommodé du mal de mer; une tempête lui montra de près le naufrage; bientôt il fut témoin d'un abordage sanglant. Un de ses compagnons qui étoit à côté de lui, en voulant sauter dans le vaisseau ennemi, tomba entre les deux vaisseaux, qui, venant à se joindre, écrasèrent ce malheureux; une partie de sa cervelle rejaillit sur Duguay-Trouin. Dans le même temps le feu prit au vaisseau ennemi. Ces spectacles d'horreur furent les premiers que Duguay-Trouin vit sur mer.

Page 166. (10) En 1691, sa famille, étonnée du courage qu'il avoit fait paroître dans la prise de ces trois vaisseaux, crut pouvoir lui confier une frégate de quatorze canons; il n'avoit alors que dix-huit ans. Il fut jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande; il s'y empara d'un château et brûla deux navires, malgré l'opposition d'un nombre de troupes assez considérable qu'il fallut combattre: c'étoit après la bataille de la Boyne, où le roi Jacques fut défait, et la bataille de Kilconnel, gagnée aussi par le parti du prince d'Orange.

Idem. (11) La bataille de la Hogue fut livrée le 29 mai 1692. Tourville, qui n'avoit que quarante-quatre vaisseaux, reçut ordre d'attaquer les flottes d'Angleterre et de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta; les Français, couverts de gloire, mais vaincus, cédèrent après un combat de dix heures. L'amiral anglais nous brûla quinze vaisseaux à la Hogue et à Cherbourg. Dans le même temps, Duguay-Trouin remporta plusieurs avantages sur les Anglais. Monté sur une frégate de dix-huit canons, il combattit seul, et prit deux frégates de guerre qui escortoient trente

vaisseaux marchands. Quelque temps après, avec une frégate de vingt-huit canons, il prit encore six vaisseaux : ainsi la fortune de Duguay-Trouin commençoit à s'élever parmi le choc de deux empires qui s'écrasoient.

Page 167. (12) Les Anglais étoient irrités contre la ville de Saint-Malo, à cause du nombre et de l'audace de ses armateurs, qui désoloient leur commerce ; ils espérèrent détruire entièrement cette ville par le moyen de leur *machine infernale*. C'étoit un bâtiment en forme de galiote, de quatre-vingt-dix pieds de long, chargé au fond de plus de cent barils de poudre, et rempli de bombes, de grenades, de boulets, de gros morceaux de fer, et de toutes sortes de matières combustibles. Ils parurent devant Saint-Malo le 26 novembre 1693. La nuit du 30 novembre au 1er décembre, l'air étant serein, la mer calme, ils firent partir leur fatale machine : elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devoit être attachée sans être aperçue ; elle n'étoit plus qu'à cinquante pas lorsqu'un coup de vent la détourna et la porta sur un rocher. Le vaisseau s'ouvrit ; l'ingénieur qui le conduisoit se hâta d'y mettre le feu ; mais l'eau avoit déjà gagné les poudres du fond de cale, et la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment sauta en l'air avec un fracas horrible ; toute la ville fut ébranlée, et les vitres et les ardoises de plus de trois cents maisons furent brisées. L'on doit rendre grâce à l'être bienfaisant qui veille sur le genre humain, de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité : les hommes n'ont pas besoin d'être excités au crime par des succès aussi affreux.

Idem. (13) Duguay-Trouin ajoutoit foi à ses pressentimens. Il assure, dans ses mémoires, qu'il a toujours suivi

ces mouvemens secrets de l'âme, et que jamais il n'a été trompé. Quoi qu'il en soit, il n'y a guère eu d'hommes célèbres qui n'aient eu quelqu'opinion singulière, et celle-ci, sur les pressentimens, ne messied pas à un héros d'nne imagination ardente, et plus guerrier que métaphysicien. Elle prouve du moins que son âme étoit profondément occupée de vaisseaux, de combats et de victoires : c'est le génie de Socrate, c'est le fantôme qui apparut à Brutus.

Page 167. (14) Ruyter est le plus grand homme de mer qu'ait produit la Hollande. Il naquit à Flessingue en 1607. Dès l'âge de onze ans il servit sur mer, et commença par être mousse de vaisseau : on ose dire qu'il n'en étoit que plus grand ; et chez les républicains, il n'en fut que plus respecté. Il devint successivement capitaine de vaisseau, commandeur, contre-amiral, vice-amiral, et enfin lieutenant-amiral général des Provinces-Unies. Il se rendit célèbre sur toutes les mers, et mourut, en 1676, d'un coup de canon qu'il reçut dans la seconde bataille contre la flotte française, devant la ville d'Agouste en Sicile. Tous ceux qui connurent ce grand homme s'empressèrent à honorer son mérite. Le roi de Danemarck lui donna une pension et des lettres de noblesse ; des barbares sur les côtes d'Afrique, pleins d'admiration pour sa valeur, voulurent qu'il entrât dans leur ville en triomphe. D'Estrées, qui avoit combattu contre lui, écrivit en 1663 à Colbert : *Je voudrois avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir*. Le conseil d'Espagne lui donna le titre et les patentes de duc. Louis XIV fut affligé de sa mort ; et comme on lui représentoit qu'il étoit délivré d'un ennemi dangereux : *On ne peut s'empêcher*, dit-il, *d'être*

sensible à la mort d'un grand homme. La Hollande, qui l'avoit comblé d'honneurs pendant sa vie, lui fit dresser après sa mort un monument. Sa mémoire y est encore dans la plus grande vénération. Puisse un pareil exemple exciter l'émulation chez tous les peuples où le nom de Ruyter sera connu !

Page 168. (15) En 1694, Duguay-Trouin, monté sur une frégate de 40 canons, tomba dans une escadre de six vaisseaux de guerre anglais de 50 à 70 canons. Il combattit avec courage près de quatre heures contre le plus fort; enfin, se voyant démâté, il prit la résolution hardie de sauter avec tout son équipage dans le vaisseau ennemi pour s'en emparer. Déjà tout étoit prêt : la méprise d'un officier, qui changea la barre du gouvernail, fit échouer ce projet. En même temps un autre vaisseau de 66 canons vient le combattre à la portée du pistolet, tandis que trois autres le canonnoient de toutes parts. Ses gens épouvantés quittent leurs postes, et vont se cacher à fond de cale. Duguay-Trouin indigné court à eux, et leur présente le pistolet et l'épée pour les arrêter. Pour comble de malheur, le feu prend au magasin des poudres : il y descend, fait éteindre les flammes. Il falloit encore obliger ses soldats; il se fait apporter des barils plein de grenades, et les lance dans le fond de cale. Ses soldats épouvantés retournent à leurs postes; mais lui-même, en remontant, est fort étonné de trouver son pavillon bas, soit que le cordage qui le soutenoit eût été coupé par une balle, soit que, dans l'absence de Duguay-Trouin, il eût été abaissé par quelqu'un de ces hommes qui préfèrent la vie à l'honneur. Il ordonne à l'instant qu'on le remette; ses officiers le conjurent de ne pas livrer le reste

de son équipage à la boucherie. Duguay-Trouin, frémissant et désespéré, ne savoit quel parti prendre. Son irrésolution fut terminée par un boulet de canon, qui, étant sur sa fin, vint le frapper et le renversa; il fut près d'un quart d'heure sans connoissance. Le capitaine anglais, touché de sa bravoure, le fit traiter avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. L'escadre anglaise ayant relâché à Plimouth, Duguay-Trouin eut d'abord la ville pour prison; mais bientôt après, il fut arrêté par les ordres de l'amirauté. Sa prison ne fut pas longue; Duguay-Trouin étoit aussi aimable que courageux: il avoit su plaire à une jeune Anglaise; ce fut elle qui brisa ses fers, et l'amour rendit un héros à la France.

Page 169. (16) On eût dit réellement que la défaite et la prison de Duguay-Trouin lui eussent donné de nouvelles forces. Peu de jours après son retour en France, il va croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit six vaisseaux. Il apprend par le dernier l'arrivée d'une flotte de soixante voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre anglais. Il court au-devant de cette flotte, la rencontre, attaque sans hésiter les deux vaisseaux de guerre, et s'en rend maître. L'un d'eux étoit monté par un des plus braves capitaines de toute l'Angleterre: c'étoit lui qui, avec ce même vaisseau, avoit pris à l'abordage, en 1689, le fameux Jean-Bart et le chevalier Forbin. Duguay-Trouin n'avoit que vingt-un ans; il commençoit dès lors à fixer l'attention du gouvernement: Louis XIV, après cette action, lui envoya une épée. M. de Pontchartrain, ministre de la marine, lui écrivit une de ces lettres obligeantes qui coûtent ou qui doivent coûter si peu, et

qui produisent de si grands effets sur les âmes sensibles à l'honneur.

Page 169. (17) Sur la fin de l'année 1694, Duguay-Trouin, par ordre de la cour, se joignit à une escadre du marquis de Nesmond. Comme il étoit près d'aborder un gros vaisseau anglais, M. le marquis de Nesmond fit tirer un coup de canon à balle : Duguay-Trouin crut que c'étoit un ordre de ne point attaquer l'ennemi ; et quoiqu'il fût impatient de combattre et presqu'assuré de vaincre, il se retira par esprit de subordination. Cet exemple est bien frappant dans un homme tel que Duguay-Trouin ; il nous fait voir quelle idée il avoit de la discipline militaire.

Idem. (18) En 1695, il prend sur les côtes d'Irlande trois vaisseaux anglais qui venoient des Indes orientales, considérables par leur force, et encore plus par leurs richesses.

En 1696, monté sur le *Sans-Pareil*, vaisseau anglais qu'il avoit pris, il va croiser sur les côtes d'Espagne, et s'y rend maître, par stratagème, de deux vaisseaux hollandais. A la pointe du jour il se trouve à trois lieues de l'armée navale ennemie : il prend son parti sans balancer, ordonne à ses deux prises d'arborer pavillon hollandais et de le venir joindre par derrière, après l'avoir salué de sept coups de canon ; ensuite il fit voile vers l'armée ennemie avec autant d'assurance et de tranquillité que s'il eût été réellement un des leurs. Les ennemis, trompés par sa manœuvre et par la fabrique de son vaisseau qui étoit anglais, crurent que c'étoit un de leurs vaisseaux qui s'étoit écarté pour parler à des navires hol-

landais, et qui venoit rejoindre la flotte. Cependant une de leurs frégates s'étant approchée un peu trop près, il osa la combattre à la vue même de l'armée ennemie; et pour dérober cette frégate à ses coups, il fallut le secours d'une partie de la flotte.

Page 169. (19) Duguay-Trouin avoit un jeune frère, plein de qualités aimables, et qui joignoit le courage et la capacité à ce don heureux de plaire; il lui avoit donné une frégate de seize canons à commander. Comme ils croisoient ensemble sur les côtes d'Espagne, ils firent une descente auprès de Vigo, et forcèrent, l'épée à la main, des retranchemens d'où l'on avoit tiré sur eux: de là ils marchèrent à un gros bourg défendu par des milices espagnoles. Le jeune frère de Duguay-Trouin, ardent, impétueux, brûlant de se signaler, presse sa marche, vole à l'attaque et force le premier les retranchemens du bourg; mais, en les forçant, il est blessé d'une balle qui lui traverse l'estomac. Duguay-Trouin étoit occupé à combattre d'un autre côté où il étoit aussi vainqueur. On vint lui apprendre cette nouvelle : il resta quelque temps immobile : bientôt le désespoir le rendit furieux; il court sur les ennemis et en fait un grand carnage. Cependant une troupe de cavalerie commençoit à paroître sur les hauteurs : forcé de se retirer, il rassemble ses soldats et court chercher son frère; il le trouve couché à terre, nageant dans son sang qu'on tâchoit vainement d'arrêter. Il se précipite sur lui, l'embrasse sans pouvoir dire un mot, le baigne de ses larmes, et le fait emporter dans son vaisseau. Ce malheureux jeune homme ne vécut que deux jours; il mourut entre les bras de son frère. On porta son corps dans une ville portugaise,

sa Duguay-Trouin lui fit rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs qui sont dus à la valeur. Sa tombe fut arrosée des larmes de tout l'équipage, et toute la noblesse des environs, qui assista à ses funérailles, pleura un jeune guerrier mort par un excès de courage, et enseveli loin de sa patrie sur une rive étrangère. Pendant longtemps rien ne put calmer la douleur de Duguay-Trouin; l'image de son frère mourant entre ses bras le poursuivoit sans cesse : elle le tourmentoit le jour, elle le réveilloit les nuits; enfin, ayant désarmé, la mélancolie profonde qu'il nourrissoit le porta à vouloir renoncer pour toujours à la gloire et au service. On peut juger par ce dessein de l'impression que la douleur avoit faite sur cette âme sensible.

Page 170. (20) En 1697, Duguay-Trouin, avec trois vaisseaux, va au-devant d'une flotte hollandaise, escortée par deux vaisseaux de guerre; ils étoient commandés par le baron de Wassenaër, homme d'une intrépidité peu commune, et qui fut depuis vice-amiral de Hollande. Jamais Duguay-Trouin ne soutint de combat plus terrible. Ce ne fut qu'après quatre abordages des plus sanglans qu'il se rendit maître du vaisseau commandant. Tous les officiers du baron de Wassenaër furent tués ou blessés : le baron lui-même eut quatre blessures très-dangereuses; il tomba dans son sang, et fut pris les armes à la main. Cette victoire fut suivie d'une tempête et d'une nuit affreuse; tout ce que l'imagination peut se peindre de plus terrible, s'y trouva réuni. Duguay-Trouin fut mille fois en danger de périr. Son premier soin, en arrivant au Port-Louis, fut de s'informer de l'état du baron de Wassenaër. Il courut sur-le-champ lui offrir tous

les secours qu'il étoit en état de lui donner. Ayant appris que ce brave guerrier n'avoit pas été traité avec tous les égards dus à sa valeur, par ceux qui s'étoient rendus maîtres de son vaisseau, il conçut la plus vive indignation contre l'officier qui les commandoit; et quoiqu'il fût son proche parent, jamais il ne put le revoir sans un sentiment qui approchoit de la haine. Lorsque le baron de Wassenaër fut guéri de ses blessures, Duguay-Trouin le présenta lui-même à Louis XIV. De pareils sentimens font plus d'honneur que dix victoires. C'est un spectacle consolant de voir le mérite ainsi honoré par les grandes âmes, tandis que pour les âmes viles et basses, il n'est qu'un objet d'envie, et pour les âmes dures et frivoles, un objet de satire. Duguay-Trouin avoit alors vingt-deux ans.

Page 172. (21) Il n'y a aucune profession qui exige plus d'étude et de théorie que la marine; on y fait un usage continuel de l'astronomie et de la géométrie. Une connoissance profonde de la géographie n'y est pas moins nécessaire; sans elle il n'y auroit point de navigation. Il faut que l'homme de mer connoisse la différence des climats qui rendent la mer plus calme ou plus orageuse, plus constante ou plus inégale dans les tempêtes; la direction des courans, dont l'impulsion rapide augmente ou diminue à proportion qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne des terres; les écueils et les bancs de terre cachés sous les flots, les dangers et les abris qu'offrent les côtes, les ports et les rades qui sont favorables dans tous les temps, et ceux qui ne le sont que dans certaines saisons; les îles qui, dans le cours d'une longue navigation, peuvent fournir des secours à des équipages fatigués; les fonds qui

peuvent porter l'ancre, et ceux où il seroit dangereux de la jeter; les déclinaisons de l'aiguille aimantée, déclinaisons qui varient sans cesse, selon les temps et les lieux; enfin, les vents propres à chaque climat, à chaque saison, le temps précis où ils commencent, celui où ils finissent, l'étendue déterminée où ils soufflent, le degré de variation de ceux même qui sont les plus réguliers. Il seroit dangereux, sur tous ces objets, de s'en rapporter à des cartes ou à des mémoires souvent infidèles; il faut, autant qu'il est possible, observer par soi-même. Une erreur qui, hors de la mer, seroit indifférente, peut sur cet élément faire échouer les plus grands desseins, et causer la perte d'une flotte.

Page 172. (22) Le pilotage est l'art de diriger la route d'un vaisseau, et de déterminer le point où il se trouve. Pour y parvenir, il faut connoître parfaitement la direction que suit le navire, et mesurer la vitesse de son sillage; mais il y a des erreurs inévitables qui entrent nécessairement dans ces calculs. Le vaisseau ne suit jamais la même ligne; il a une dérive nécessaire, causée par l'obliquité des voiles, par les mouvemens secrets de la mer, par les élans inégaux des vagues, par les courans qui transportent le navire vers un côté ou vers un autre; enfin, la boussole elle-même est sujette à des variations. Pour trouver la véritable route d'un vaisseau, il faut donc avoir égard à ces changemens, et corriger toutes ces erreurs. On découvre la variation de la boussole en prenant la hauteur de l'étoile polaire ou du soleil. Quoique le général ne soit pas destiné à faire les fonctions de pilote, il doit cependant être instruit de cet art, soit pour l'exercer

lui-même dans des occasions pressantes, soit pour être en état de juger celui qui l'exerce.

Page 173. (23) La manœuvre est la science des forces mouvantes, appliquée à la marine; c'est elle qui apprend à connoître tout l'avantage qu'on peut tirer de chaque partie du vaisseau, à évaluer l'effet des machines employées, à décomposer les forces, à distribuer de la manière la plus avantageuse toutes les parties pesantes de la charge, à produire, par la situation du gouvernail, le plus grand effet possible, à se servir avec succès de la pluralité des voiles, d'où dépend presque toute la supériorité de la marine moderne; à leur donner le degré de courbure ou d'étendue qu'il faut pour que le vent ait un tel degré de force, à les combiner de différentes manières pour augmenter ou pour ralentir la vitesse, pour avancer en route droite ou en route oblique; à se servir du même vent pour des routes opposées, à faire succéder en pleine mer le repos au mouvement par l'équilibre des forces qui agissent en sens contraire, à faire tourner le navire dans tous les sens par l'effet combiné du gouvernail et des voiles, de l'eau et du vent; à calculer tout ce qui peut accélérer ou retarder l'évolution, et le temps qu'elle doit durer; enfin, à rendre la manœuvre tantôt plus lente, tantôt plus rapide, et, ce qui est une loi générale, à régler toujours la force des impulsions sur la grandeur des navires et la résistance des obstacles. Cette étude est beaucoup plus nécessaire à l'officier de mer que celle du pilotage. Dans les combats, c'est la manœuvre qui décide presque toujours de la victoire; enfin, c'est à la manœuvre que Duguay-Trouin dut la plus grande partie de sa réputation et de ses succès.

Page 174. (24) Ce fut en 1695 que Duguay-Trouin ·.nt pour la première fois à la cour. M. de Pontchar-ru, ministre de la marine, le présenta à Louis XIV ·i le reçut comme un homme utile à l'état, et destiné ·.re un jour l'honneur de la nation. Depuis ce temps, roi lui donna toujours les plus grandes marques d'es-·ne; il se plaisoit à entendre de sa bouche le récit de ·s actions. La fierté noble et la franchise guerrière d'un ·ros intéresse plus sans doute l'âme d'un grand roi, ·e des hommages de courtisans. Un jour Duguay-Trouin f.isoit à Louis XIV le récit d'un combat où il comman-·oit un vaisseau nommé *la Gloire*: J'ordonnai, dit-il, à *la Gloire* de me suivre. — *Elle vous fut fidèle*, reprit Louis XIV. Aussi Duguay-Trouin avoit-il pour son roi cet amour qui est le premier ressort dans un gouverne-ment monarchique: jamais il ne sortoit de sa présence sans ·tre plus enflammé du désir de servir l'état. Ce trait fait ·:alement l'éloge du prince et du sujet.

Idem. (25) Duguay-Trouin passa, en 1697, de la ma-rine marchande à la marine royale; ce fut à la suite de ·on fameux combat contre le baron de Wassenaër. Il eut d'abord le titre de capitaine de frégate légère. En 1702 il fut nommé capitaine en second sur le vaisseau de roi *la Dauphine*, commandé par le comte de Hautefort.

Page 177. (26) En 1702, dans la guerre pour la suc-cession d'Espagne, Duguay-Trouin attaqua un vaisseau ·· guerre hollandais de trente-huit canons. Surpris par l·ctivité de l'ennemi, qui tout à coup fit une manœuvre ··ide et imprévue, il se trouva dans une situation désa-v·ntageuse qui l'obligea d'essuyer tout le feu de l'artil-

lerie sans pouvoir y répondre. Déjà il avoit reçu deux coups de canon à fleur d'eau, et sept dans ses mâts. Les ennemis le croyoient perdu; il prend tout à coup le parti de se jeter dans leur vaisseau avec tout son équipage. Le plus jeune de ses frères, qui combattoit sous lui, s'y lança le premier, et fit des prodiges de valeur. Le capitaine hollandais fut tué, et son vaisseau enlevé en moins d'une demi-heure.

Page 177. (27) En 1703, s'étant mis en mer avec trois vaisseaux et deux frégates, il rencontra, le 7 juillet, une escadre hollandaise de quinze vaisseaux de guerre. La brume, qui étoit fort épaisse, ne lui permit de les bien distinguer que lorsqu'ils étoient déjà fort près. Il donne aussitôt le signal de la retraite; mais six vaisseaux ennemis, plus légers que les autres, s'avancent avec rapidité, et déjà ils étoient prêts à en joindre deux de son escadre. Il ne put se résoudre à les voir périr sans leur donner du secours; il fait plier une partie de ses voiles, et reste derrière pour les couvrir. Un vaisseau hollandais, de soixante canons, s'avance à la portée du pistolet; Duguay-Trouin, en quatre bordées, les met hors de combat. Quatre autres se joignent pour l'attaquer; il leur résiste et les amuse pendant quatre heures, jusqu'à ce que ses vaisseaux eussent le temps de s'échapper. Dès qu'il les vit hors de péril, il fait déployer toutes ses voiles, et se met en peu de temps hors de la portée des ennemis. De toutes les aventures de Duguay-Trouin, c'étoit celle dont il étoit le plus flatté. Il n'avoit eu que trente hommes hors de combat, et il avoit sauvé quatre vaisseaux qui l'accompagnoient.

Page 178. (28) On sait que le commerce des Hollandais est immense; il recueille tous les trésors des continens et

des îles, et s'étend de l'équateur aux deux poles. Une des branches de ce commerce est la pêche de la baleine, qui se fait sur les côtes de Spitzberg. Les Hollandais ont découvert ce pays en 1596; il est situé vers le nord, entre le Groënland et la nouvelle Zemble. En hiver, le soleil y demeure sous l'horizon quatre mois entiers; un ciel toujours sombre, des rivages déserts, des montagnes éternelles de glace, une nature entièrement sauvage, ont fait croire aux anciens que c'étoit là qu'étoient placées les bornes du monde. On voit, près des côtes de cette terre, une grande quantité de baleines, dont quelques-unes ont jusqu'à deux cents pieds de long. C'est là que les Hollandais vont faire la pêche de la baleine; ils partent ordinairement de Hollande au mois de mai, et reviennent en août ou septembre. Duguay-Trouin s'étoit mis en mer avec cinq vaisseaux pour détruire cette pêche des Hollandais. Il arriva, le 30 juillet 1703, sur les côtes de Spitzberg; il y prit, ou rançonna, ou brûla plus de quarante vaisseaux. Les brouillards qui, sur ces mers, sont extrêmement épais dans le printemps et dans l'automne, lui en firent manquer beaucoup d'autres. Dans cette navigation il fut exposé à un très-grand danger; car il survint tout à coup un grand calme pendant lequel ses vaisseaux furent poussés par l'impétuosité des courans à quatre-vingt-un degrés de latitude nord, et contre un banc de glaces qui s'étendoit à perte de vue. Peu s'en fallut que ses vaisseaux ne fussent brisés, et que le tombeau de Duguay-Trouin ne fût caché dans les déserts qui bornent le monde.

Page 178. (29) En 1704, Duguay-Trouin désola les côtes d'Angleterre; en moins de trois quarts d'heure il prit un vaisseau de guerre de cinquante-quatre canons, avec

douze vaisseaux marchands. Peu de temps après, il fit encore trois prises anglaises. Un garde-côte de soixante-douze canons, et deux autres vaisseaux de guerre, ne purent lui échapper que par la fuite et à la faveur de la nuit. Sur la fin de la campagne, il fut indignement trahi dans une action très-périlleuse; deux gros vaisseaux de guerre qui le combattoient, l'un à droite, l'autre à gauche, avoient mis toutes ses voiles en pièces, et brisé une partie de ses mâts; Duguay-Trouin faisoit feu des deux bords sur les deux vaisseaux anglais, mais il avoit besoin de secours. *L'Auguste* qui l'accompagnoit, loin de le secourir, déploie toutes ses voiles pour s'éloigner de lui. Deux frégates, témoins du combat, ne firent pas le moindre mouvement. On ne peut presque pas douter que leur dessein ne fût de perdre un héros. Il y a plus d'un exemple de pareille trahison, et l'histoire ramène souvent les mêmes crimes. Il n'est pas inutile de remarquer que le capitaine de *l'Auguste* devoit la liberté, et peut-être la vie, à Duguay-Trouin qui, l'année précédente, s'étoit exposé seul pour le sauver d'une escadre hollandaise. Duguay-Trouin, arrivé à Brest, voulut faire transporter le commandement de ce vaisseau à un officier digne de commander, mais celui qui avoit trahi l'état fut protégé.

Page 179. (30) En 1705, Duguay-Trouin prend un vaisseau de guerre anglais de soixante-douze canons. Il rencontre deux corsaires de Flessingue, court à eux le premier, et les fait fuir; il poursuit le plus fort qui se défendit pendant deux heures. Duguay-Trouin, pendant le combat, vit avec admiration ce brave corsaire qui se portoit, le sabre à la main et la tête levée, d'un bout de son vaisseau à l'autre, tranquille au milieu d'une grêle de

coups de fusils qui tomboient sur lui de toutes parts. Aussi traita-t-il cet homme intrépide avec la plus grande distinction.

Peu de jours après, il perdit un second frère à qui il avoit donné le commandement d'une frégate. Ce jeune homme, plein de courage, avoit déjà fait deux prises; il fut blessé mortellement d'un coup de fusil, dans le moment qu'il alloit se rendre maître d'un corsaire de quarante-quatre canons. C'est ainsi que la mort lui enleva deux frères en peu de temps, et dans la fleur de leur âge. Il est probable que, pour devenir des hommes célèbres, il ne leur manqua qu'une plus longue carrière.

Page 180. (31) Au commencement de 1706, il fut nommé capitaine de vaisseau, et reçut une lettre de Louis XIV qui lui ordonnoit d'aller avec trois vaisseaux se jeter dans Cadix menacé d'un siége. Etant à la hauteur de Lisbonne, environ à quinze lieues en mer, il découvrit une flotte de deux cents voiles venant du Brésil, escortée par six vaisseaux de guerre portugais; quoiqu'il n'eût que trois vaisseaux, il ne balança point d'attaquer. Le combat dura deux jours; jamais ses dispositions ne furent mieux concertées, jamais sa valeur ne fut plus intrépide. Plusieurs circonstances malheureuses, et que le plus grand talent ne pouvoit prévoir, firent échouer son projet; cependant ce fut lui qui eut la supériorité du combat. Dans cette action il vit la mort de près; trois boulets consécutifs lui passèrent entre les jambes, son habit et son chapeau furent percés de plusieurs coups de fusils; il fut même blessé de quelques éclats, mais légèrement.

Page 181. (32) Duguay-Trouin, arrivé dans le port de Cadix, fit toutes les dispositions nécessaires pour la dé-

fense de la place. Le marquis de Valdecagnas, un de ces hommes hauts et durs, qui avec de très-petites âmes occupent de grandes places, étoit alors gouverneur de Cadix. Il avoit exigé pour les vivres de grosses contributions; cependant il n'y en avoit pas pour quinze jours. Duguay-Trouin le sut, et crut qu'il étoit de son devoir de le représenter. Son courage et son zèle déplurent; on trouva mauvais qu'il s'intéressât plus à la défense de Cadix, que celui même qui en étoit gouverneur. Dès ce moment on ne manqua aucune des occasions de le mortifier. Il y avoit dans le port de Gibraltar soixante navires chargés de vivres et de munitions pour l'armée ennemie; il demanda avec instance la permission de les aller brûler: il répondit du succès; on ne voulut point lui permettre de rendre ce service aux deux couronnes. Ses chaloupes furent insultées par une barque espagnole; il la fait arrêter, et va demander justice. Le gouverneur, pour réponse, le fit mettre en prison: telle fut la récompense de ses soins. Un tel abus du pouvoir eût été indigne, même contre un homme ordinaire; Louis XIV, par justice, par grandeur d'âme et par estime, prit soin de venger Duguay-Trouin. Il exigea du roi d'Espagne que le gouvernement de Cadix fût ôté à ce marquis de Valdecagnas, et le gouvernement d'Andalousie au marquis de Villadarias, son beau-frère. Duguay-Trouin, à son retour, attaqua une flotte de vingt-cinq vaisseaux anglais, escortée par une frégate de trente-six canons; il se rendit maître de la frégate et de vingt-deux vaisseaux. Le roi le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Louis.

Page 181. (33) Le trône de Philippe V avoit paru presqu'abattu en 1706; il commença à se relever en 1707,

par le courage opiniâtre des Espagnols, par les secours de Louis XIV, et l'habileté du maréchal de Berwick. La bataille d'Almanza qui, de toutes les batailles des derniers siècles, est peut-être celle qui fait le plus d'honneur au général, changea entièrement la face des affaires. Les conquêtes furent aussi rapides que l'avoient été les défaites; les Portugais, les Anglais et les Autrichiens qui étoient en Espagne, étoient partout attaqués et vaincus. L'Angleterre, qui servoit l'archiduc par haine contre Louis XIV, équipe alors pour le Portugal une flotte de deux cents voiles, remplie de troupes et de munitions de guerre. Il étoit de la plus grande importance pour les deux couronnes alliées d'arrêter ce convoi, sans lequel l'archiduc ne pouvoit se soutenir en Espagne. Ce soin fut confié à Duguay-Trouin et au comte de Forbin, qui reçurent ordre de la cour de joindre ensemble leurs escadres; elles sortirent du port de Brest le 9 octobre 1707, faisant ensemble quatorze voiles. Après avoir croisé trois jours à l'entrée de la Manche, on découvrit enfin la flotte anglaise. Elle étoit escortée de cinq gros vaisseaux de guerre, *le Cumberland*, de quatre-vingt-deux canons, *le Devonshire*, de quatre-vingt-douze, *le Royal-Oak*, de soixante-seize, *le Chester* et *le Rubis*, de cinquante-six chacun. Personne n'ignore les circonstances de ce fameux combat. Duguay-Trouin attendoit à chaque instant que le comte de Forbin donnât le signal; voyant enfin qu'il étoit près de midi, et que l'on perdoit des momens précieux, il commande à son escadre d'attaquer. D'abord il se rend maître du *Cumberland*, qui étoit le vaisseau commandant; *le Chester* et *le Rubis* furent pris de même par deux capitaines de son escadre; *le Royal-Oak* étoit sur le point d'être enlevé à l'abordage, lorsque le feu prit dans le

vaisseau qui alloit s'en rendre maître ; il profita de cet accident, et se sauva par la fuite. Restoit *le Devonshire*, monté de quatre-vingt-douze canons, et défendu par plus de mille hommes. Duguay-Trouin, qui auroit pu courir sur *le Royal-Oak*, et s'en emparer aisément, préféra le bien de l'état à l'intérêt de sa propre gloire, et s'avança sur *le Devonshire*. Le feu qui s'y alluma, l'obligea de se tenir à une certaine distance, et de ne se battre qu'à la portée du pistolet. Bientôt l'incendie se communiqua partout avec violence, et ce grand vaisseau fut consumé en moins d'un quart d'heure. Tous ceux qu'il portoit périrent au milieu des flammes et des eaux. Les deux escadres prirent soixante bâtimens de transport ; plusieurs armateurs profitèrent de la déroute de la flotte, et firent aussi des prises considérables. Le continuateur de Rapin-Toiras, dans son histoire d'Angleterre, dit que ce convoi dissipé fit presqu'autant de tort aux affaires de l'archiduc, qu'en avoit fait la bataille d'Almanza.

Page 185. (34) De toutes les expéditions de Duguay-Trouin, celle qui est la plus connue, et qui lui a fait le plus d'honneur, est la prise de Rio-Janeiro ; elle fit un grand bruit dans l'Europe, tant par la hardiesse de l'entreprise, que par la vigueur de l'exécution. Rio-Janeiro appartient aux Portugais ; c'est la plus grande et la plus riche contrée du Brésil. En 1710, M. du Clerc, capitaine de vaisseau, connu par son courage et par plusieurs prises très-considérables, forma le projet d'attaquer cette place. Il partit de France avec cinq vaisseaux de guerre et environ mille soldats de troupes ; mais ces forces n'étoient point suffisantes, et il n'avoit pas ce génie qui supplée aux forces. Il fut obligé de se rendre prisonnier avec six

et sept cents hommes ; et comme si dans tous les temps c'étoit le destin de l'Amérique, d'être le théâtre des cruautés, les troupes prisonnières furent plongées dans les cachots où elles mouroient de faim et de misère ; les chirurgiens qui pansoient les blessés, furent massacrés sur les corps sanglans des soldats ; le commandant lui-même, après s'être rendu, fut assassiné dans la maison qui lui servoit d'asile. Tous ces crimes du Portugal étoient autant d'outrages pour la France. Duguay-Trouin se présenta à la cour pour en tirer vengeance ; le mauvais succès de la première entreprise n'étoit pour lui qu'un aiguillon de plus. Mais l'état, épuisé par dix années de guerre, par tant de batailles perdues, par la famine et la stérilité qui suivirent l'hiver de 1709, ne pouvoit lui donner aucun secours. Une compagnie de négocians fit ce que l'état ne pouvoit faire. L'escadre fut préparée avec autant de secret que d'activité ; Duguay-Trouin mit à la voile le 9 juin 1711, et arriva le 12 septembre à l'entrée de la baie de Rio-Janeiro. On a tâché de peindre cette grande entreprise avec tout ce qu'elle a d'intéressant dans les détails ; on n'a exagéré ni les difficultés, ni les périls. L'orateur n'est ici qu'historien ; exposer les faits, c'est louer le héros, et le plus bel éloge peut-être qu'on pourroit faire de Duguay-Trouin, ce seroit de mettre sous les yeux des lecteurs le plan des fortifications de Rio-Janeiro. En onze jours il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnent. La perte des Portugais fut immense ; six cent dix mille crusades de contribution, une quantité prodigieuse de marchandises pillées, ou consumées par le feu, ou transportées sur l'escadre française, soixante vaisseaux marchands, trois vaisseaux de guerre et deux frégates pris ou brûlés, causèrent à cette colonie un dom-

mage de plus de vingt-cinq millions. Il est triste pour l'humanité que les héros d'une nation ne soient jamais célèbres que par la ruine et le malheur d'une autre.

Page 191. (35) L'escadre de Duguay-Trouin mit à la voile le 13 novembre, pour revenir en France. Vers la hauteur des Açores, elle fut assaillie d'une tempête horrible qui dura douze jours. Tous les vaisseaux furent dispersés et en danger de périr; celui de Duguay-Trouin fut presqu'abîmé par une épouvantable colonne d'eau qui tomba sur le devant du navire, et l'engloutit jusqu'à son grand mât. La secousse fut si violente, qu'elle fit dresser les cheveux à tout l'équipage, et l'on crut toucher à l'instant où tout périssoit. Quelle mort au retour d'une conquête! Duguay-Trouin, échappé de tant de périls rentra dans le port de Brest le 12 février 1712; c'étoit le jour même où mourut la duchesse de Bourgogne. Le deuil qui couvroit alors la France ne permit pas à la nation de se livrer à la joie d'un si heureux succès.

Idem. (36) Duguay-Trouin est un des hommes qui a le plus joui de la faveur publique. A son retour de Rio Janeiro, tout le monde s'empressoit de le voir. Le long des routes, le peuple s'attroupoit autour de lui, et le regardoit avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui est extraordinaire. Un jour qu'une grande foule étoit ainsi assemblée, une dame de distinction vint à passer; elle demanda ce qu'on regardoit, on lui dit que c'étoit Duguay-Trouin. Alors elle s'approcha et perça elle-même la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin parut étonné. *Monsieur*, lui dit-elle, *ne soyez pas surpris, je suis bien aise de voir un héros en vie.* Lorsqu'au retour de ses cam-

pages, il arrivoit à Saint-Malo, c'étoit un mouvement général dans la ville. Les mères le montroient à leurs enfans; et dans cet âge où l'on reçoit si aisément les impressions des autres, on apprenoit à l'admirer, même avant de le connoître.

Page 191. (37) La noblesse est une des distinctions les plus éclatantes, et qui flattent le plus la vanité des hommes; cette institution n'est pas cependant de tous les pays. Elle est ignorée à la Chine, sans doute parce que la sagesse des lois y tient lieu de tous les ressorts. Elle est inconnue dans presque tout l'orient, parce que la crainte y étouffe l'honneur, et que partout où règne le despotisme, il n'existe qu'un seul homme. Elle s'est établie dans l'Europe, soit parce que tous les pays y ont été peuplés par des hordes de conquérans, et que la guerre est la principale source de l'inégalité; soit parce que l'autorité des chefs y étant plus balancée, il a fallu plus de classes de citoyens pour former des contre-poids et des équilibres. Quoi qu'il en soit, elle est un des principaux ressorts de nos gouvernemens modernes; elle est même très-utile aux états toutes les fois que des ancêtres ne supposent pas des talens, et que les noms ne sont pas préférés aux vertus. Il faudroit encore que ces titres ne fussent pas prodigués, et surtout qu'ils ne fussent pas le prix de l'or. On sait comment Duguay-Trouin acquit les siens. Ses lettres de noblesse, conçues dans les termes les plus honorables, contiennent une partie de ses services; elles sont datées du mois de juin 1709. Ses armoiries avoient pour devise : *Dedit haec insignia virtus.*

Page 192. (38) Il y a sur mer beaucoup de ces hommes qui se sont créés eux-mêmes. J'ai déjà parlé de Jean-Bart,

qui commença par être pêcheur, et qui finit par être chef d'escadre; de Ruyter qui, de mousse de vaisseau, devint lieutenant amiral général de Hollande. L'amiral Tromp, si célèbre par ses victoires contre l'Espagne et l'Angleterre, étoit aussi un homme de fortune. Notre fameux Duquesne parvint de même au commandement à force de mérite; il étoit fils d'un capitaine de vaisseau. Né en 1610, dès l'âge de dix-sept ans il servit sous son père. Il combattit soixante ans sur mer, et se distingua toujours ou par des actions hardies, ou par des victoires; mais ce qui a le plus contribué à sa réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut en tête le grand Ruyter; et quoiqu'inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril et le 2 juin 1676. Dans le second de ces combats, Ruyter fut tué. L'Asie, l'Afrique et l'Europe ont été tour à tour témoins de sa valeur. Duquesne devint général des armées navales de France, et mourut le 2 février 1688, âgé de soixante-dix-huit ans. Duguay-Trouin, dont les commencemens furent encore plus obscurs, s'éleva de même aux premiers grades de la marine. On ne sauroit trop mettre de pareils exemples sous les yeux des citoyens: il faut qu'on sache que les grands talens peuvent mener aux grandes places, et que le mérite n'a pas toujours besoin d'aïeux.

Page 192. (39) Duguay Trouin fut nommé chef d'escadre au commencement d'août 1715, commandeur de l'ordre de Saint-Louis le 1er mars 1728, et lieutenant général le 27 du même mois.

Page 193. (40) Le désintéressement, vertu si rare, fut une des principales qualités de Duguay-Trouin. Pyrrhus

dit aux ambassadeurs de Rome qui lui offroient des richesses : *Je ne suis pas un marchand, je suis un roi ; je ne viens pas chercher de l'or, mais combattre avec le fer.* Le même sentiment animoit Duguay-Trouin lorsqu'il commandoit les vaisseaux de Louis XIV. Loin de changer la guerre en un trafic honteux, souvent, au sortir d'une action, on le vit prodiguer ses propres richesses pour récompenser la valeur de ses troupes.

Page 194. (41) Il avoit sur la discipline militaire les grands principes de l'antiquité ; il la regardoit comme l'âme de la guerre, et le gage assuré des victoires. Jamais il ne laissa une belle action sans récompense, ni faute sans punition. Sous lui la discipline n'étoit pas seulement sévere, elle étoit quelquefois dure ; mais, dans cette partie, l'excès même est utile.

Idem. (42) Le trait qu'on rapporte ici arriva en 1707, après le fameux combat entre la flotte angloise et les deux escadres de Duguay-Trouin et de Forbin réunies. Le roi avoit accordé à Duguay-Trouin une pension de mille livres sur le trésor royal ; Duguay-Trouin écrivit au ministre, pour le prier de faire donner cette pension à M. de Saint-Auban, son capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée à l'abordage du *Cumberland*, et qui avoit plus besoin de pension que lui : *Je suis trop récompensé,* ajouta-t-il, *si j'obtiens l'avancement de mes officiers.*

Page 195. (43) On ne doit pas s'étonner que l'architecture navale soit encore si défectueuse, tandis que l'architecture civile a été portée à un si haut degré de perfection. Ce n'est point ici le lieu de comparer ensemble ces deux parties d'architecture ; on remarquera seulement que

l'une construit ses édifices sur un terrain solide, et que les bâtimens de l'autre sont exposés sans cesse à l'inconstance de l'eau et du vent. La première connoît la force et la qualité des matériaux qu'elle emploie; les bois que la seconde met en œuvre, quoique de même nature, sont très-différens en qualité. Les maisons n'ont aucun effort extérieur à soutenir, aucune altération sensible à craindre; les vaisseaux ont à résister sans cesse au choc des vagues, aux secousses des vents, et dans les combats, à l'effet terrible des canons. Enfin les diverses parties des édifices sont presque toujours terminées par des lignes droites et des surfaces planes; le rapport de ces parties est facile à trouver, et la géométrie a déterminé depuis long-temps la valeur et la force qu'elles forment. Dans les vaisseaux, presque toutes les parties qui les composent sont terminées par des lignes courbes, et cette figure curviligne est encore différente dans chaque partie. Personne n'ignore la difficulté de tracer toutes ces courbes, et de les concilier ensemble. Une autre cause qui nuit beaucoup aux progrès de l'architecture navale, c'est le secret que les constructeurs font de leurs méthodes particulières. On leur permet de les tenir cachées, et de les transmettre de père en fils, comme un riche patrimoine. Ces méthodes, ainsi cachées, ne peuvent être jugées par les savans, et réformées par le concours des lumières. Pour remédier à cet abus, il suffiroit d'établir une loi qui ordonnât aux constructeurs de remettre aux amirautés leurs plans et leurs dessins : c'est une loi qui s'observe en Angleterre. Mais le plus grand obstacle qui s'oppose à la perfection de cet art, c'est la multitude infinie de connoissances sur lesquelles il est fondé, et sans lesquelles il ne sera jamais possible de déterminer quelles sont les proportions et le degré de

membure le plus avantageux pour favoriser l'impulsion de l'air, pour vaincre la résistance de l'eau, pour établir l'équilibre de toutes les parties, pour réunir la vitesse à la solidité. La principale difficulté consiste en ce que l'air et l'eau agissent en sens contraire sur le corps du navire, et qu'on ne connoît pas le degré de leur action avec cette précision qui seroit nécessaire pour déterminer un grand nombre de problêmes.

Page 195. (44) En 1723, M. le duc d'Orléans, régent, qui s'intéressoit à la compagnie des Indes, avec cette ardeur qu'un caractère tel que le sien avoit pour les entreprises nouvelles, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès qu'en *se* réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil des Indes. Le premier ministre le consultoit assidûment, tant sur l'administration générale de la compagnie, que sur les détails. Le duc d'Orléans, qui n'avoit que de grandes vues, et qui en savoit assez pour sentir le besoin de s'instruire, voulut que Duguay-Trouin eût avec lui des entretiens réglés sur le commerce. Cet objet, si important pour les états modernes, étoit discuté dans des entretiens profonds. Le prince honoroit le héros, et le héros instruisoit le prince.

Page 196. (45) En 1731, M. le comte de Maurepas procura à Duguay-Trouin le commandement d'une escadre que le roi envoya dans le levant. Cette escadre étoit destinée à soutenir l'éclat de la nation française dans toute la Méditerranée. Elle partit le 3 juin, et alla successivement à Alger, à Tunis, à Tripoli, à Smyrne: partout il reçut les plus grands honneurs, et régla les intérêts du com-

merce à l'avantage de la nation. Son escadre rentra dans le port de Toulon le 1er novembre.

Page 196. (46) En 1733, la guerre s'alluma entre la France et l'Empire. Comme l'Angleterre faisoit des armemens considérables, la cour fit aussi armer à *Brest*, et donna le commandement de cette escadre à Duguay-Trouin. Sa santé étoit déjà fort affoiblie ; *mais* il parut ranimer ses forces pour servir l'état. On ne montra jamais plus d'ardeur, ni plus d'activité ; cependant ces préparatifs furent inutiles, la paix se fit avec l'empereur, et les vaisseaux, sans être sortis de la rade, rentrèrent dans le port. Bientôt sa maladie augmenta, et il eut beaucoup de peine à se faire transporter à Paris. Les médecins jugèrent que tout leur art ne pouvoit le secourir. Le 17 septembre, comme il sentoit approcher sa fin, il écrivit au cardinal de Fleury, pour recommander sa famille aux bontés du roi. Cette lettre d'un héros mourant toucha le cardinal jusqu'à lui faire répandre des larmes. Il la lut au roi qui en fut aussi attendri. Duguay-Trouin mourut le 27 septembre 1736. La nation le regretta, et ses ennemis convinrent alors que c'étoit un grand homme.

FIN DES ÉLOGES DE THOMAS.

ÉLOGES DE LAHARPE.

ÉLOGE

DE FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FÉNÉLON.

PARMI les noms célèbres qui ont des droits aux éloges publics et aux hommages des peuples, il en est que l'admiration a consacrés, qu'il faut honorer sous peine d'être injustes, et qui se présentent devant la postérité, environnés d'une pompe imposante et des attributs de la grandeur. Il en est de plus heureux qui réveillent dans les cœurs un sentiment plus flatteur et plus cher, celui de l'amour ; qu'on ne prononce point sans attendrissement, qu'on n'oublieroit pas sans ingratitude ; que l'on exalte à l'envi, non pas tant pour remplir le devoir de l'équité, que pour se livrer au plaisir de la reconnoissance ; et qui, loin de rien perdre en passant à travers les âges, recueillent sur leur route de nouveaux honneurs, et arriveront à la dernière postérité, précédés des acclamations de tous les peuples et chargés des tributs de tous les siècles.

Tels sont les caractères de gloire qui appartiennent aux vertus aimables et bienfaisantes, et aux talens qui les inspirent. Tels sont ceux du grand homme que la nation célèbre aujourd'hui par la voix de ses orateurs, et sous les auspices de sa première académie. Fénélon est parmi les gens de lettres, ce que Henri IV est parmi les rois. Sa réputation est un dépôt conservé par notre amour, et son panégyriste, quel qu'il soit, est surpassé d'avance par la sensibilité de ceux qui l'écoutent. Il n'est peut-être aucune classe d'hommes à qui l'on ne puisse offrir son éloge, et qui ne doive s'y intéresser. Je dirai aux littérateurs, il eut l'éloquence de l'âme et le naturel des anciens; aux ministres de l'église, il fut le père et le modèle de son peuple; aux controversistes, il soumit son opinion à l'autorité; aux courtisans, il ne rechercha point la faveur, et fut heureux dans la disgrâce; aux instituteurs des rois, la nation attendoit son bonheur du prince qu'il avoit élevé; à tous les hommes, il fut vertueux, il fut aimé. Ses ouvrages furent des leçons données par un génie ami de l'humanité à l'héritier d'un grand empire. Ainsi je rapprocherai l'histoire de ses écrits de l'auguste éducation qui en fut l'objet; je le suivrai de la gloire à la disgrâce, de la cour à Cambrai, sur le théâtre de ses vertus épiscopales et domestiques; et je puis remarquer d'avance comme

un trait rare et peut-être unique, que l'honneur d'être compté parmi nos premiers écrivains, qui suffit à l'ambition des plus beaux génies, est le moindre de Fénélon.

PREMIÈRE PARTIE.

Entre les avantages que Fénélon dut à la nature ou à la fortune, à peine faut-il compter celui de la naissance. Un homme tel que lui devoit répandre sur ses ancêtres plus d'illustration qu'il n'en pouvoit recevoir. Un hasard plus heureux peut-être, c'étoit d'être né dans un siècle où il pût prendre sa place. Cette âme douce et tendre, toute remplie de l'idée du bonheur que peuvent procurer aux nations policées les vertus sociales et les sacrifices de l'intérêt et des passions, se seroit trouvée trop étrangère dans ces temps d'ignorance et de barbarie, où l'on ne connoissoit de prééminence que la force qui opprime, ou la politique qui trompe. Sa voix se fût perdue parmi les clameurs d'une multitude grossière et dans le tumulte d'une cour orageuse. Ses talens eussent été méconnus ou ensevelis; mais la nature le plaça dans un temps de lumière et de splendeur. Lorsqu'après des études distinguées qui annonçoient déjà tout ce qu'il seroit un jour, après les épreuves nécessaires pour être admis aux honneurs du sa-

cerdoce, il parut à la cour de Louis XIV, la France étoit à son époque la plus brillante; le trône s'élevoit sur des trophées et ne fouloit point les peuples. Le monarque, entouré de tous les arts, étoit digne de leurs hommages, et leur offroit son règne pour objet de leurs travaux. L'activité inquiète et bouillante du caractère français, long-temps nourrie de troubles et de discordes, sembloit n'avoir plus pour aliment que le désir de plaire au héros couronné qui daignoit encore être aimable. L'ivresse de ses succès et les agrémens de sa cour avoient subjugué cette nation sensible qui ne résiste ni aux grâces ni à la gloire. Les sentimens qu'il inspiroit étoient portés jusqu'à un excès d'idolâtrie, dont l'Europe même donnoit l'excuse et l'exemple. Tout étoit soumis et se glorifioit de l'être; il n'y avoit plus de grandeur qu'aux pieds du trône, et l'adulation même avoit pris l'air de la vérité et le langage du génie.

Fénélon, apportant au milieu de la cour la plus polie de l'univers des talens supérieurs, des mœurs douces, des vertus indulgentes, devoit être accueilli par tout ce qui avoit assez de mérite pour sentir le sien, et attirer les regards d'un maître à qui nulle espèce de mérite n'échappoit. Dès l'âge de dix-neuf ans, il s'étoit essayé dans le ministère de la parole évangélique, et avoit réussi après Bossuet et Bourdaloue. Ses succès même avoient

été si brillans, que son oncle, le marquis de Fénelon, homme de mœurs sévères et d'une probité respectée, craignit que le jeune apôtre ne se livrât trop aux impressions d'une gloire mondaine, et l'obligea de se renfermer dans les fonctions les plus obscures d'un état dont tous les devoirs sont également sacrés. Il fallut, dans l'âge où l'on est avide de succès et plein du sentiment de ses forces, que ce génie naissant ralentît son essor et descendît de sa hauteur. Cette première épreuve qui étoit pénible, parut cependant ne pas coûter beaucoup à sa docilité naturelle. Il étudia tous les exercices de la religion et de la piété sous la conduite du supérieur de Saint-Sulpice; mais ceux qui le voyoient obéir, le jugèrent bientôt digne de commander. On crut pouvoir confier à sa jeunesse une place qui sembloit demander de la maturité, celle de supérieur des *Nouvelles Catholiques*. C'étoient pour la plupart de jeunes personnes arrachées à l'hérésie, et qu'il falloit affermir dans une croyance qui n'étoit pas celle de leurs pères. Pour cet emploi, sans doute on ne pouvoit mieux choisir. Personne n'étoit plus capable que lui de tempérer l'austérité de sa mission en faveur d'un sexe délicat et sensible, près de qui le don de persuader ne peut guère être séparé de celui de plaire, et à qui le législateur de l'évangile n'a jamais adressé que des paroles de grâce, de clé-

mence et de paix. Là commencèrent à se développer les qualités apostoliques de Fénélon ; c'est alors qu'il composa le *Traité de l'Éducation des Filles*, et celui du *Ministère des Pasteurs*, premières productions de sa plume. Le bruit de ses travaux vint jusqu'aux oreilles de Louis XIV, d'autant plus flatté de ce genre de succès, qu'il croyoit sa gloire intéressée à effacer jusqu'aux derniers vestiges du calvinisme. C'est à regret, c'est en gémissant, que pour ne pas trahir la mémoire de Fénélon, je rappelle ici des violences odieuses (*a*) exercées contre des sujets égarés, mais depuis long-temps paisibles, et qu'une autorité vigilante et ferme pouvoit contenir sans les tourmenter. Je ne recherche point le triste plaisir d'accuser les mânes d'un monarque illustre, dont la mémoire est à jamais révérée. En déplorant ces abus dont je suis forcé de parler, je ne les impute ni au prince à qui on les cacha toujours, ni à la religion qui les désavoue, ni à la nation qui les condamne. Mais je ne dois pas omettre l'un des plus beaux traits de la vie de Fénélon, celui qui décela le premier toute la bonté de son âme et la supériorité de ses lumières. Le roi le charge d'une mission dans la Saintonge et dans

---

(*a*) Les dragonnades ordonnées par Louvois, et que Louis XIV ignora.

l'Aunis; mission, il faut bien le dire, qui devoit comme les autres être soutenue par les armes et escortée de soldats. Hélas! il est si commun d'être humain par caractère et cruel par politique! D'autres que Fénélon connoissoient les droits de l'humanité, mais lui seul la défendit. Cette pitié stérile qui plaint les malheureux qu'elle abandonne, n'étoit pas la sienne. Une sensibilité profonde et éclairée, qui, lorsqu'il s'agit de morale, devient une raison sublime, l'élevoit alors au-dessus de la politique du moment, et lui faisoit voir les suites funestes de ce système d'oppression. Il déclare qu'il ne se chargera point de porter la parole divine, si on lui donne d'autres soutiens que ceux de la charité qui en est le principe, et qu'il ne parlera au nom de Dieu et du roi, que pour faire aimer l'un et l'autre. Ce courage de la vérité imposa aux préjugés et au pouvoir. Deux provinces, grâces à ses soins, furent préservées du fléau de la persécution qui en accabloit tant d'autres. Lui seul offrit à la religion des conquêtes dignes d'elle et de lui. D'autres se contentèrent de gémir en exécutant des ordres rigoureux; d'autres peut-être eurent des remords; lui seul eut de la vertu.

S'il est pour l'homme vertueux une récompense qui puisse le toucher après le témoignage de son propre cœur, c'est l'amitié de ceux qui lui ressemblent, et c'est le tribut que recueillit Fénélon

en reparoissant à Versailles. Les Beauvilliers, les Chevreuse, les Langeron, parurent s'honorer du titre de ses amis. Les belles âmes se jugent, s'entendent et se recherchent. Ces hommes rares se faisoient respecter par une conduite irréprochable et des connoissances étendues, dans une cour où les principes de l'honneur et l'élévation du caractère entroient pour beaucoup dans les talens de plaire et les moyens de s'agrandir. Content de leurs suffrages, heureux dans leurs société, Fénélon négligeoit d'ailleurs tout ce qui pouvoit l'avancer dans la carrière des dignités ecclésiastiques; il les méritoit trop pour les briguer. Il est bien rare que les distributeurs des grâces, même en reconnoissant le mérite, aillent au-devant de lui. La vanité veut des cliens, et l'intérêt veut des créatures. Fénélon, recommandé par la voix publique, alloit pourtant être nommé à l'évêché de Poitiers : il étoit même inscrit sur la feuille ; mais ses concurrens mirent plus d'art à le traverser qu'il n'en mit à se maintenir. Il fut rayé, et déjà s'ouvroit devant lui un autre champ de gloire et de travaux. L'éducation du petit-fils de Louis XIV devenoit un objet de rivalité entre tout ce que la cour avoit de plus éminent en mérite. Beauvilliers, gouverneur du jeune prince, devoit désirer un associé tel que Fénélon. Louis XIV

rent Beauvilliers et la renommée, et Fénélon fut chargé de former un roi.

L'orgueil peut être flatté d'un pareil choix; l'ambition peut s'en applaudir. Combien les sentimens qu'éprouve Fénélon sont plus nobles et plus purs! Cette âme, enflammée de l'amour du bien, va donc travailler pour le bonheur des hommes. Elle pourra faire passer dans l'âme d'un prince ce feu sacré qui l'anime elle-même, et qu'elle a puisé à la source la plus pure, dans cette religion toute d'amour et de bonté que Fénélon étoit si digne de chérir. Combien il se croit heureux! Ses pensées ne seront point vaines, et ses vœux ne seront point stériles. Tout ce qu'il a conçu et désiré en faveur de sa patrie, va germer dans le sein de son auguste élève, pour porter un jour des fruits de gloire et de prospérité. Il va se faire entendre à cette âme neuve et flexible; il la nourrira de vérités et de vertus; il y imprimera les traits de sa ressemblance : voilà le bonheur dont il jouit. Telle étoit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, telle étoit la pensée du Créateur, quand il dit : *Faisons l'homme à notre image.*

Plein de ces grandes espérances, il embrasse avec transport les laborieuses fonctions qui vont occuper sa vie. Cesser d'être à soi, et n'être plus qu'à son élève; ne plus se permettre une parole qui ne soit une leçon, une démarche qui ne soit

un exemple; concilier le respect dû à l'enfant qui sera roi, avec le joug qu'il doit porter pour apprendre à l'être; l'avertir de sa grandeur pour lui en tracer les devoirs et pour en détruire l'orgueil; combattre des penchans que la flatterie encourage, des vices que la séduction fortifie; en imposer par la fermeté et par les mœurs au sentiment de l'indépendance si naturel dans un prince; diriger sa sensibilité et l'éloigner de la foiblesse; le blâmer souvent sans perdre sa confiance; le punir quelquefois sans perdre son *amitié*; ajouter sans cesse à l'idée de ce qu'il doit, et restreindre l'idée de ce qu'il peut; enfin, ne tromper jamais ni son disciple, ni l'état, ni sa conscience: tels sont les devoirs que s'impose un homme à qui le monarque a dit, je vous donne mon fils; et à qui les peuples disent, donnez-nous un père.

A ces difficultés générales se joignoient des obstacles particuliers qui appartenoient au caractère du jeune prince. Avec des qualités heureuses, il avoit tous les défauts qui résistent le plus au frein de la discipline; un naturel hautain, qui s'offensoit des remontrances et s'indignoit des contradictions; une humeur violente et inégale, qui se manifestoit tantôt par l'emportement, tantôt par le caprice; une disposition secrète à mépriser les hommes, qui perçoit à tout moment: voilà ce

que l'instituteur eut à combattre, ce que lui seul peut-être pouvoit surmonter. Il y avoit deux écueils également à craindre pour lui, et où viennent échouer presque tous ceux qui se dévouent à élever la jeunesse; c'étoit ou de céder par lassitude et par foiblesse à des penchans si difficiles à rompre, ou d'aigrir et de révolter sans retour une âme si prompte et si fière, en la heurtant avec trop peu de ménagement. Mais Fénélon ne pouvoit pas être dur, et il sut n'être pas foible. Il n'ignoroit pas que, dans tous les caractères, il y a une impulsion irrésistible dont on ne peut briser le ressort, mais que l'on peut tromper et détourner par degrés en la dirigeant vers un but. Le duc de Bourgogne avoit l'âme impérieuse et pleine de tous les désirs de la domination. Son maître sut tourner cette disposition dangereuse au profit de l'humanité et de la vertu. Sans trop blâmer son élève de se croire fait pour commander aux hommes, il lui fit sentir combien son amour-propre se proposoit peu de chose en ne voulant d'autre empire que celui dont il recueilleroit l'héritage, comme on hérite du patrimoine de ses pères, au lieu d'ambitionner cet autre empire fait pour les âmes vraiment privilégiées, et fondé sur les talens qu'on admire et sur les vertus qu'on adore. Il s'emparoit ainsi de cette âme dont la sensibilité impétueuse ne demandoit

qu'un aliment : il l'enivroit du plaisir si touchant que l'on goûte à être aimé, du pouvoir si noble que l'on exerce en faisant du bien, de la gloire si rare que l'on obtient en se commandant à soi-même. Lorsque le prince tomboit dans ces emportemens dont il n'étoit que trop susceptible, on laissoit passer ce moment d'orage où la raison n'auroit pas été entendue : mais dès ce moment tout ce qui l'approchoit avoit ordre de le servir en silence et de lui montrer un visage morne. Ses exercices même étoient suspendus ; il sembloit que personne n'osât plus communiquer avec lui, et qu'on ne le crût plus digne d'aucune occupation raisonnable. Bientôt le jeune homme, épouvanté de sa solitude, troublé de l'effroi qu'il inspiroit, ne pouvant plus vivre avec lui ni avec les autres, venoit demander grâce et prier qu'on le réconciliât avec lui-même. C'est alors que l'habile maître, profitant de ses avantages, faisoit sentir au prince toute la honte de ses fureurs, lui montroit combien il est triste de se faire craindre et de s'entourer de la consternation. Sa voix paternelle pénétroit dans un cœur ouvert à la vérité et au repentir, et les larmes de son élève arrosoient ses mains. Ainsi c'étoit toujours dans l'âme du prince qu'il prenoit les armes dont il combattoit ses défauts : il ne l'éclairoit que par le témoignage de sa conscience, et ne le punissoit qu'en le faisant rou-

que l'instituteur eut à combattre, ce que lui seul peut-être pouvoit surmonter. Il y avoit deux écueils également à craindre pour lui, et où viennent échouer presque tous ceux qui se dévouent à élever la jeunesse; c'étoit ou de céder par lassitude et par foiblesse à des penchans si difficiles à rompre, ou d'aigrir et de révolter sans retour une âme si prompte et si fière, en la heurtant avec trop peu de ménagement. Mais Fénélon ne pouvoit pas être dur, et il sut n'être pas foible. Il n'ignoroit pas que, dans tous les caractères, il y a une impulsion irrésistible dont on ne peut briser le ressort, mais que l'on peut tromper et détourner par degrés en la dirigeant vers un but. Le duc de Bourgogne avoit l'âme impérieuse et pleine de tous les désirs de la domination. Son maître sut tourner cette disposition dangereuse au profit de l'humanité et de la vertu. Sans trop blâmer son élève de se croire fait pour commander aux hommes, il lui fit sentir combien son amour-propre se proposoit peu de chose en ne voulant d'autre empire que celui dont il recueilleroit l'héritage, comme on hérite du patrimoine de ses pères, au lieu d'ambitionner cet autre empire fait pour les âmes vraiment privilégiées, et fondé sur les talens qu'on admire et sur les vertus qu'on adore. Il s'emparoit ainsi de cette âme dont la sensibilité impétueuse ne demandoit

time : cet âge n'a que la candeur de l'amour-propre, et n'en a pas les défiances.

A des soins si sagement ménagés et si constamment suivis, que l'on joigne la douceur attirante et affectueuse de Fénélon, sa patience inaltérable, la flexibilité de son zèle et ses inépuisables ressources quand il s'agissoit d'être utile, et l'on ne sera pas surpris du prodigieux changement qu'on remarqua dans le jeune prince, devenu depuis l'idole de la cour et de la nation. Oh! si nous pouvions réveiller du sommeil de la tombe les générations ensevelies, ce seroit à elles de prendre la parole, de tracer le portrait de ce prince, qui seroit vraiment l'éloge de Fénélon. « C'est lui, diroient-elles, dont l'enfance » nous avoit donné des alarmes, dont la jeunesse » nous rendit l'espérance, dont la maturité nous » transporta d'admiration, dont la mort trop » prompte nous a coûté tant de larmes. C'est lui » que nous avons vu si affable et si accessible dans » sa cour, si compatissant pour les malheureux, » adoré dans l'intérieur de sa maison, ami de » l'ordre, de la paix et des lois. C'est lui qui, » lorsqu'il commanda les armées, étoit le père » des soldats, les consoloit dans leurs fatigues, les » visitoit dans leurs maladies; c'est lui dont l'âme » étoit ouverte à l'attrait des beaux-arts, aux » lumières de la science, lui qui fut le bienfaiteur

» de La Fontaine; c'est lui que nous avons vu » verser, sur les misères publiques, des pleurs » qui nous promettoient de les réparer un jour. » Hélas! les nôtres ont coulé trop tôt sur ses » cendres; et quand le grand Louis fut frappé » dans sa postérité de tant de coups à la fois, » nous avons vu descendre dans le cercueil l'es- » poir de la France et l'ouvrage de Fénélon. »

Ce qui peut achever l'éloge du maître et du disciple, c'est le tendre attachement qui les lioit l'un à l'autre, et qui ne finit qu'avec leur vie. Le duc de Bourgogne voulut toujours avoir pour ami et pour père son respectable instituteur. On ne lit point sans attendrissement les lettres qu'ils s'écrivoient. Plus capable de réflexion, à mesure qu'il s'avançoit en âge, le prince se pénétroit des principes du gouvernement que son éducation lui avoit inspirés, et l'on croit que s'il eût régné, la morale de Fénélon eût été la politique du trône. Ce prince pensoit (du moins il est permis de le croire en lisant les écrits faits pour l'instruire), il pensoit que les hommes, depuis qu'une religion sainte leur a fait secouer le joug de l'ignorance et de la superstition, ont dû apprendre à porter volontiers celui de l'autorité légitime, qui est la loi vivante consacrée par Dieu même; que les monarques, ayant dans leurs mains les deux grands mobiles de tout pouvoir, l'or et le fer, et étant

redevables au progrès des lumières du progrès de l'obéissance, en doivent d'autant plus respecter les droits naturels des peuples qui ont mis sous la protection du trône tout ce qu'ils ne peuvent plus défendre; que l'autorité qui n'a plus rien à faire pour elle-même, est comptable de tout ce qu'elle ne fait pas pour l'état; qu'on ne peut alléguer aucune excuse à des peuples qui souffrent et qui obéissent; que les plaintes de la soumission sont sacrées, et que les cris du malheur, s'ils sont repoussés par le prince, montent au trône de Dieu; qu'il n'est jamais permis de tromper ni ses sujets, ni ses ennemis, et qu'il faut, autant qu'il est possible, ne faire sentir aux uns et aux autres ni trop de foiblesse, ni trop de puissance; que toutes les nations étant fixées dans leurs limites, et ne pouvant plus craindre ni méditer ces grandes émigrations qui jadis ont changé la face de l'univers, la fureur de la guerre est trop souvent une maladie des rois et des ministres, dont les peuples ne devroient ressentir ni les accès, ni les fléaux; qu'enfin, excepté ces momens de calamité où l'air est infecté de vapeurs mortelles, et où la terre refuse le tribut de ses moissons, excepté ces jours de désastres marqués par les rigueurs de la nature, dans tout autre temps, lorsque les hommes sont malheureux, ceux qui les gouvernent sont coupables.

qu'à mettre nos sentimens en principes;
ujours notre caractère qui anime notre style,
lui donne son empreinte. En observant de
uel est ce caractère dans l'auteur de *Télé-*
et dans ses illustres modèles, on trouvera
st une sensibilité exquise du cœur et des
s. Il ne faut pas se méprendre à ce mot:
a point cette chaleur apprêtée qui couvre
ions vives et de figures violentes des idées
es ou fausses, comme un acteur mé-
esticule avec force et pousse de grands
être ému et sans émouvoir. La sensibilité
urle résulte à la fois d'une âme prompte
r, et d'un e... prompt à apercevoir;
qui, ne rés...nt point à l'impression
, les rend... me elle les a reçus, sans
ur ajoute... , mais aussi sans leur
ni, ga... des traces fidèles de ce
ouvé... rouve toujours d'...rd
... les autres, et le... e
... elle qui laisse ... e
... au moindre ... la
... meure l'œil ... les
... ni, dans ... com-
... rs plu... u'ils ne
... eu... d'intérêt
... toujours
... c'est elle qui

élocution persuasive, cette abondance de sentiment qui se répand de l'âme de l'auteur, et qui passe dans la nôtre; cette aménité de style qui flatte toujours l'oreille et ne la fatigue jamais; ces tournures nombreuses où se développent tous les secrets de l'harmonie, et qui pourtant ne semblent être que les mouvemens naturels de sa phrase et les accens de sa pensée; cette diction toujours élégante et pure qui s'élève sans effort, et se passionne sans affectation et sans recherche; ces formes antiques qui sembleroient ne pas appartenir à notre langue, et l'enrichissent sans la dénaturer; enfin, cette facilité charmante, l'un des plus beaux caractères du génie, qui produit de grandes choses sans travail, et s'épanche sans s'épuiser.

Quel genre de beautés ne se trouve pas dans le *Télémaque*? L'intérêt de la fable, l'art de la distribution, le choix des épisodes, la vérité des caractères, les scènes dramatiques et attendrissantes, les descriptions riches et pittoresques, et ces traits sublimes qui, toujours placés à propos et jamais appelés de loin, transportent l'âme et ne l'étonnent pas.

Il avoit formé son goût sur celui des anciens, c'est-à-dire que la trempe de son esprit se *trouvoit* analogue à celle des meilleurs écrivains de la Grèce et de Rome; car l'étude et la méthode ne

servent qu'à mettre nos sentimens en principes; c'est toujours notre caractère qui anime notre style, et qui lui donne son empreinte. En observant de près quel est ce caractère dans l'auteur de *Télémaque* et dans ses illustres modèles, on trouvera que c'est une sensibilité exquise du cœur et des organes. Il ne faut pas se méprendre à ce mot: ce n'est point cette chaleur apprêtée qui couvre d'expressions vives et de figures violentes des idées communes ou fausses, comme un acteur médiocre gesticule avec force et pousse de grands cris sans être ému et sans émouvoir. La sensibilité dont je parle résulte à la fois d'une âme prompte à s'affecter, et d'un esprit prompt à apercevoir; c'est celle qui, ne résistant point à l'impression des objets, les rend comme elle les a reçus, sans songer à leur ajouter rien, mais aussi sans leur rien ôter; qui, gardant des traces fidèles de ce qu'elle a éprouvé, se trouve toujours d'accord avec ce qu'ont éprouvé les autres, et leur raconte leurs sensations; c'est elle qui laisse tomber une larme au moindre cri, au moindre accent de la nature, mais qui demeure l'œil sec à toutes les contorsions de l'art; qui, dans ce qu'elle compose, donne aux lecteurs plus de plaisir qu'ils ne lui supposent de mérite, leur inspire plus d'intérêt que d'admiration, et se rapprochant toujours d'eux, les attache toujours davantage; c'est elle qui

faisoit les vers de Racine, qui prête tant de charmes aux tendresses de Tibulle, et même à la négligence de Chaulieu; c'est elle enfin qui répandit sur les écrits de Fénélon des couleurs si douces et si aimables, et qui nous y rappelle sans cesse, comme nous sommes rappelés vers une société qui nous charme, ou vers l'ami qui nous console.

Le discours qu'il prononça dans l'Académie lorsqu'elle le reçut parmi ses membres, la lettre qu'il lui adressa sur la poésie, les *Dialogues sur l'Éloquence*, sont autant de monumens de la plus belle littérature et de la critique la plus lumineuse. Il est impossible, en les lisant, de ne pas aimer les anciens, la poésie, les arts, et surtout de ne pas l'aimer lui-même. Mais cet amour qu'il inspire à ses lecteurs, n'a-t-il pas un peu égaré ceux qui ont voulu regarder le *Télémaque* comme un poëme épique? C'est dans l'éloge même de Fénélon, c'est en invoquant ce nom cher et vénérable qui rappelle les principes de la vérité et du goût, qu'il faut repousser une erreur que sans doute il condamneroit lui-même. Ne confondons point les limites des arts, et ressouvenons-nous que la prose n'est jamais la langue du poëte; il suffit, pour la gloire de Fénélon, qu'elle puisse être celle du génie.

Le *Télémaque* dérobé à la modestie de l'auteur, comme tous ses autres écrits, lui donnoit une

renommée qu'il ne cherchoit pas; l'archevêché de Cambrai, qu'il n'avoit pas demandé, le mettoit au rang des princes de l'église, et l'éducation du duc de Bourgogne achevée, au rang des bienfaiteurs de l'état, lorsqu'une déplorable guerre, que son nom devoit rendre fameuse, vint troubler son heureuse et brillante carrière, et versa les chagrins dans son cœur et l'amertume sur ses jours.

Arrêtons-nous un moment avant d'entrer dans ces tristes détails, et considérons le sort de l'humanité. Comment cet homme si aimé et si digne de l'être, trouva-t-il des persécuteurs ? Oh ! que désormais nul mortel ne se flatte d'échapper à la haine et à l'envie; la haine et l'envie n'ont pas épargné Fénélon. Mais quoi ! oublions-nous que la disgrâce est le moment du grand homme ? Ne nous hâtons pas de le plaindre; quand nous le verrons aux prises avec le malheur, nous ne pourrons que l'admirer.

SECONDE PARTIE.

Une religion à la fois sublime et tendre, la seule qui nous apprenne à connoître et à aimer Dieu, ce qui suffiroit pour attester qu'elle seule est émanée de lui, produit naturellement un saint enthousiasme dans les âmes ardentes et les ima-

ginations vives, et de-là ces innombrables prodiges de zèle, de constance, de courage dans ces solitaires, ces martyrs, ces missionnaires, tous également animés de ce désir généreux de procurer aux autres un bonheur dont eux seuls sentoient tout le prix. Mais l'homme n'a rien reçu de si excellent qu'il ne soit malheureusement capable d'en abuser. Tant de novateurs se sont égarés par orgueil! Fénélon du moins ne pouvoit s'égarer qu'à force de sensibilité. C'étoit chez lui la qualité la plus précieuse, celle qui embrasoit son âme de l'amour de l'ordre, de la vérité et de la paix, biens éternels réunis dans l'idée d'un Dieu; et si Dieu permit que ce même amour l'emportât un moment hors des bornes, c'étoit pour nous rappeler celles qu'il nous a marquées lui-même en tout, même dans le bien qui ne peut être infini qu'en lui seul. Fénélon eût voulu que les hommes aimassent Dieu comme il est aimé des anges, et il oublia que ce qui nous est promis comme une récompense dans le monde de l'éternité, ne nous est pas donné dans le monde du temps. Il se trompa donc, comme il le reconnut lui-même d'après la sentence de l'église; mais son erreur, si bien réparée par sa soumission, ne pouvoit être qu'un excès d'amour. C'étoit l'essence de Fénélon : sa religion n'étoit qu'amour; et l'amitié même, toute belle qu'elle est, quand elle est

que l'instituteur eut à combattre, ce que lui seul peut-être pouvoit surmonter. Il y avoit deux écueils également à craindre pour lui, et où viennent échouer presque tous ceux qui se dévouent à élever la jeunesse; c'étoit ou de céder par lassitude et par foiblesse à des penchans si difficiles à rompre, ou d'aigrir et de révolter sans retour une âme si prompte et si fière, en la heurtant avec trop peu de ménagement. Mais Fénélon ne pouvoit pas être dur, et il sut n'être pas foible. Il n'ignoroit pas que, dans tous les caractères, il y a une impulsion irrésistible dont on ne peut briser le ressort, mais que l'on peut tromper et détourner par degrés en la dirigeant vers un but. Le duc de Bourgogne avoit l'âme impérieuse et pleine de tous les désirs de la domination. Son maître sut tourner cette disposition dangereuse au profit de l'humanité et de la vertu. Sans trop blâmer son élève de se croire fait pour commander aux hommes, il lui fit sentir combien son amour-propre se proposoit peu de chose en ne voulant d'autre empire que celui dont il recueilleroit l'héritage, comme on hérite du patrimoine de ses pères, au lieu d'ambitionner cet autre empire fait pour les âmes vraiment privilégiées, et fondé sur les talens qu'on admire et sur les vertus qu'on adore. Il s'emparoit ainsi de cette âme dont la sensibilité impétueuse ne demandoit

humains à la cause de la vérité, qui n'en demeure pas moins respectable? En parcourant les mémoires du siècle, on voit les athlètes de Port-Royal, fatigués de cette longue et pénible *lutte* où ils se vengeoient par la célébrité de leurs écrits des anathêmes du saint siége et de l'animadversion du gouvernement, se retirer de la lice avec adresse, et alarmer la religion et la cour sur une hérésie naissante qui étoit loin de ressembler à la leur. On arme la jalousie secrète de tous ceux qu'avoit blessés l'élévation de l'archevêque de Cambrai; on entraîne madame de *Maintenon*, qui ne devoit pas entrer dans des discussions de théologie. Cette adroite favorite, née avec un esprit délicat et un caractère foible, qui avoit plus de vanité que d'ambition, et plus d'ambition que de sensibilité; qui ne pouvoit ni être heureuse à la cour, ni la quitter; plus jalouse de gouverner le roi que l'état, et surtout plus savante à gouverner l'un que l'autre; cette femme qui eut une destinée singulière, sans laisser une réputation éclatante, avoit aimé Fénélon comme elle aima Racine, et les abandonna tous les deux. Elle fit plus, elle se joignit à ceux qui sollicitoient à Rome la condamnation de l'archevêque, soit qu'elle fût blessée, comme on l'a dit, de n'avoir pas obtenu sur son esprit et sur ses opinions tout l'ascendant qu'elle prétendoit et qu'elle ne devoit pas avoir,

soit qu'elle n'eût jamais la force de résister à Louis XIV, alors conduit par Bossuet. A ce nom justement respecté, à ce nom qu'on ne peut pas confondre dans la foule des ennemis de Fénélon, rejetons d'abord les idées injurieuses qui n'ont pu naître dans nos jours que de la haine de la religion ; ce qu'on a voulu faire passer pour violence dans ses écrits et dans ses démarches, ne fut jamais que le zèle inflexible d'un théologien qui craint pour la saine doctrine. Est-il permis de fouiller dans le cœur d'un grand homme, pour y chercher des sentimens qui terniroient sa mémoire en démentant sa vie et ses principes ? Non, ce n'est pas dans un Bossuet que le génie peut devenir le persécuteur de la vertu ; il ne pouvoit être que l'ennemi de l'erreur. Non, Bossuet qui avoit vu s'élever la jeunesse de Fénélon et naître sa fortune et sa gloire, qui même avoit voulu lui imprimer de ses mains le caractère de la dignité épiscopale, ne le vit pas avec les yeux d'un concurrent, après l'avoir vu si long-temps avec les yeux d'un père. S'il étoit et dut être vraiment effrayé des dangereuses illusions d'un ministre de l'église et d'un Fénélon, pouvoit-il l'être de ses succès et de sa renommée ? Souvenons-nous au moins qu'il étoit placé trop haut comme orateur et comme écrivain, pour descendre jusqu'à la jalousie. S'il poursuivit la condamnation de

son frère égaré, ce fut avec la vivacité d'un apôtre, et non pas avec l'animosité d'un rival; et en demandant pardon à Louis XIV de ne lui avoir pas révélé plutôt une hérésie plus dangereuse encore que le calvinisme, il n'étoit agité que des saintes terreurs d'un chrétien, d'un évêque, et non pas animé de l'ambition d'un courtisan qui ne fut jamais la sienne; et ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre des dispositions secrètes du monarque qui, n'étant pas juge en ces matières, étoit peut-être en effet moins blessé des *Maximes des Saints* (*a*) que des maximes du *Télémaque*, dont plusieurs pouvoient lui paroître des reproches, mais dont lui-même en mourant confessa la vérité.

Mais si l'on est forcé d'estimer dans Bossuet cette ardeur dévorante, ce *zèle de la maison du Seigneur*, qui chez lui l'emportoit sur tout, on chérit dans Fénélon la modération de sa défense, la sincérité de sa soumission et l'humilité de sa défaite. En même temps qu'il persévère à désavouer les conséquences que l'on tire de ses principes, en même temps qu'il persiste dans le refus d'une rétractation qui pouvoit prévenir sa disgrâce, il déclare que s'il ne croit pas devoir céder à ses adversaires qui lui paroissent mal interpréter ses

(*a*) Ouvrage théologique de Fénélon.

pensées, il ne résistera jamais à l'autorité du saint siége qui a le droit de les juger. Il attend ce jugement avec une résignation profonde; il ne se plaint ni des invectives que l'on mêle aux réfutations, ni des manœuvres qu'on emploie pour le perdre; car ses antagonistes n'étoient pas tous aussi purs que Bossuet, et ne se servoient pas tous d'armes aussi légitimes. Lui-même il couvre d'un voile tous ces ressorts que font jouer les passions humaines; il défend à son agent à la cour de Rome de se prévaloir des découvertes qu'il a pu faire sur les intrigues de ses ennemis, et surtout de se servir des mêmes moyens. Il écrit à Beauvilliers : *Si le pape me condamne, je serai détrompé; s'il ne me condamne pas, je tâcherai par mon silence et mon respect d'appaiser ceux de mes confrères qui sont animés contre moi.* Enfin Louis XIV laisse éclater sa colère. Les services de Fénélon sont oubliés : il reçoit l'ordre de quitter la cour et de se retirer à Cambrai. Ses amis sont exilés, ses parens privés de leurs emplois. On presse à Rome l'arrêt de sa condamnation, que l'on arrache avec peine, et que les juges donnent à regret, et même avec des réserves assez obligeantes, pour que l'inexorable évêque de Meaux se plaigne que Rome n'en a pas fait assez. Ses ennemis semblent ne pas trouver leur triomphe assez complet. Ils ne savoient

pas alors qu'ils lui en préparoient un bien plus digne d'envie, et auquel rien n'a manqué que des imitateurs. Dans le temps même où l'esprit de discorde et de résistance sembloit répandu dans l'église, où l'on voyoit de tous côtés l'exemple de la révolte, et nulle part celui de l'obéissance, Fénélon monte en chaire, annonce qu'il est condamné et qu'il se soumet, invite tous les peuples de son diocèse et tous les chrétiens à se soumettre comme lui; s'oppose au zèle des écrivains de Port-Royal, qui ne voient plus alors que la gloire de le défendre et le plaisir d'attaquer Rome; enfin il publie ce mandement qui nous a été conservé comme un modèle de l'éloquence la plus touchante et de la simplicité évangélique *A Dieu ne plaise*, dit-il, *qu'il soit jamais parlé de nous, que pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être aussi soumis que le dernier de son troupeau!* Cet acte de résignation, écrit en peu de mots et contenu dans une page, a mérité d'échapper à l'oubli où sont plongés ces innombrables volumes, monumens de dispute et de démence, qui ont fait à la religion tout le mal qu'ils pouvoient lui faire, sans produire jamais aucun bien; au lieu qu'il est vrai de dire que si Dieu vouloit faire un miracle pour amener à la foi tout le reste de la terre, il n'en pourroit choisir un plus grand et plus efficace,

que de renouveler souvent l'exemple et les vertus de Fénélon.

Qui croiroit que cet effort de docilité et de patience ne désarma pas ses ennemis? La haine alla plus loin que Rome, et voulut joindre les humiliations de l'auteur à la proscription de l'ouvrage. Ses propres suffragans, assemblés pour recevoir le bref qui le condamne, osent lui reprocher que son mandement ne marque pas un *acquiescement total*, et laisse encore un prétexte à la *résistance intérieure*. Ils décident, contre l'avis du saint siége, et malgré les réclamations de Fénélon, que tous ses écrits apologétiques sont proscrits avec son livre; et cet avis passe en sa présence à la pluralité. Ainsi l'on accumuloit outrage sur outrage; ainsi, au moment même de son abaissement, on se vengeoit de sa faveur passée, de sa dignité même qui joignoit les honneurs de la principauté à ceux de la prélature; on se vengeoit de la gloire qu'il avoit acquise en se soumettant; on se vengeoit de sa renommée et du *Télémaque*. Qu'on ne dise point qu'il est des moyens d'adoucir l'envie: on peut quelquefois terrasser ce monstre, mais on ne l'apprivoise jamais. Il s'indigne également et qu'on lui résiste, et qu'on lui cède. Il vous poursuit sans relâche, si vous le combattez; et si vous lui de-

mandez grâce, il vous déchire et vous foule aux pieds.

Bossuet, après sa victoire, passa pour le plus savant et le plus orthodoxe des évêques; Fénélon, après sa défaite, pour le plus modeste et le plus aimable des hommes. Bossuet continua de se faire admirer à la cour; Fénélon se fit adorer à Cambrai et dans l'Europe. Peut-être seroit-ce ici le lieu de comparer les talens et la réputation de ces deux hommes également célèbres, également immortels. On pourroit dire que tous deux eurent un génie supérieur; mais que l'un avoit plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse; l'autre, plus de douceur qui nous pénètre et de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme, l'autre celui de la morale; mais il paroît que Bossuet en faisant des conquêtes pour la foi, en foudroyant l'hérésie, n'étoit pas moins occupé de ses propres triomphes que de ceux du christianisme; il semble au contraire que Fénélon parloit de la vertu comme on parle de ce qu'on aime, en l'embellissant sans le vouloir, et s'oubliant toujours sans croire même faire un sacrifice. Leurs travaux furent aussi différens que leur caractère. Bossuet, né pour les luttes de l'esprit et les victoires du raisonnement, garda même dans les écrits étrangers à ce genre cette tournure mâle et nerveuse, cette vi-

gueur de raison, cette rapidité d'idées, ces figures hardies et pressantes, qui sont les armes de la parole. Fénélon, fait pour aimer la paix et pour l'inspirer, conserva sa douceur même dans la dispute, mit de l'onction jusque dans la controverse, et parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion. Les titres de Bossuet dans la postérité sont surtout ses *Oraisons funèbres* et son *Discours sur l'Histoire*; mais Bossuet, historien et orateur, peut rencontrer des rivaux (*a*). Le *Télémaque* est un ouvrage unique, dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au livre des *Variations*, aux combats contre les hérétiques, on peut opposer le livre sur l'*Existence de Dieu*, et les combats contre l'athéisme, doctrine funeste et destructive, qui dessèche l'âme et l'endurcit, qui tarit une des sources de la sensibilité, et brise le plus grand appui de la morale, arrache au malheur sa consolation, à la vertu son immortalité, glace le cœur du juste en lui ôtant un témoin et un ami, et ne rend justice qu'au méchant qu'elle anéantit.

Cet ouvrage sur l'*Existence de Dieu*, en réunit toutes les preuves; mais la meilleure c'étoit l'auteur lui-même. Une âme telle que la sienne,

---

(*a*) Les Discours de Fleury sur l'*Histoire de l'Eglise*, les ouvrages de Massillon, etc.

prouve qu'il est quelque chose digne d'exister éternellement : c'est surtout lorsqu'il se vit fixé dans son diocèse, c'est pendant son séjour à Cambrai (que par habitude on appeloit son exil, comme si l'on pouvoit jamais être exilé là où notre devoir nous a placés), c'est dans ce temps qu'il signala davantage toutes ses qualités personnelles, qui le rendoient vraiment digne de ce nom de pasteur des peuples qu'autrefois on donnoit aux rois. On a prétendu qu'il regrettoit la cour. N'est-ce point vouloir trop lire dans le cœur des hommes? Il se peut qu'attaché tendrement à la personne du jeune prince, peut-être même à celle de Louis XIV qu'il étoit difficile de ne pas aimer, attaché surtout à des amis tels qu'il savoit les choisir et les mériter, il regrettât quelquefois et les charmes de leur commerce, et la vue de l'enfant auguste et chéri qu'il avoit élevé pour la France, et qu'il portoit toujours dans son cœur. Mais quel censeur assez sévère, quel homme assez dur pourroit lui reprocher ces sentimens si justes et si naturels? Qu'ils sont loin de cette dégradation trop honteuse et trop ordinaire aux courtisans dépouillés, qui, du moment où ils n'ont plus ni théâtre, ni spectateurs, tombent aussitôt accablés du poids d'eux-mêmes, et ne se relèvent plus! *Fénélon* avoit perdu quelque chose sans doute; on tient à ses premières affections, à ses liens habituels;

on tient à ses travaux et à ses espérances. On peut même croire que les vertus qui lui restoient à pratiquer, seules consolations d'un homme tel que lui, pouvoient être d'un plus difficile usage que celles qui l'avoient distingué jusqu'alors. Les grands objets appellent les grands efforts, et les épreuves violentes avertissent l'âme de rassembler ses forces. Il est des sacrifices plus pénibles, parce qu'ils sont plus durables, qui demandent un courage de tous les momens et un dévouement continuel. On pouvoit, occupant une place à la cour, s'être montré vigilant et irréprochable, et s'endormir dans la mollesse et l'oisiveté sur le siége épiscopal. Pour se refuser à cette facilité encouragée par l'exemple, de remettre ses fonctions à des mains subalternes, pour échapper aux séductions inséparables de l'autorité, pour résister aux douceurs d'un repos qui semble permis après des occupations laborieuses et des succès brillans, pour se dérober même à l'attrait si noble des arts et de l'étude, enfin pour s'oublier soi-même et appartenir tout entier aux autres, il falloit avoir un trésor inépuisable d'amour pour l'humanité, et ne plus rien voir dans la nature que le plaisir de faire du bien. Il y a peu d'hommes assez corrompus pour n'avoir pas connu quelquefois cette espèce de plaisir; mais il est au moins aussi rare de n'en pas connoître d'autre. Ce fut le seul de

Fénélon, dès qu'il fut rendu à ses diocésains; et il ne paroît pas, en lisant les historiens de sa vie, qu'il pût y avoir dans sa journée des momens dérobés aux fonctions de son ministère. Veiller lui-même sur les exercices d'un séminaire qu'il rapprocha de sa résidence pour s'en occuper de plus près; instruire et former toute cette jeunesse qui doit fournir des soutiens à l'église, et aux fidèles des pasteurs; parcourir sans cesse les villes et les campagnes pour y présider au maintien de la discipline et au soulagement des peuples; ne croire aucune fonction du sacerdoce indigne de l'épiscopat : un tel plan de conduite ne laisse aucun accès à la dissipation, et permet à peine le délassement. Je ne trace point ici un modèle imaginaire; je n'use point du droit des panégyristes d'écrire quelquefois ce qu'on a dû faire, plutôt que ce qu'on a fait : l'éloge doit être fidèle comme l'histoire; et l'éloquence, soit qu'elle loue, soit qu'elle raconte, a toujours à perdre en se séparant de la vérité. C'est cette vérité même, c'est Fénélon, c'est la foule des monumens historiques, c'est cet amas d'autorités que j'atteste ici; je croirois affoiblir leur témoignage, si j'avois eu la vaine prétention d'y ajouter. Oui, c'est lui, c'est cet écrivain si riche et si sublime, cet esprit si brillant et si délicat, qui descendoit jusqu'aux moindres détails de l'administration

ecclésiastique, si pourtant on peut descendre en remplissant ses devoirs. Il prêchoit dans une église de village aussi volontiers que dans la chapelle de Versailles. Cette voix qui avoit charmé la cour de Louis XIV, ce génie qui avoit éclairé l'Europe, se faisoit entendre à des pâtres et à des artisans, et nul langage ne lui étoit étranger, dès qu'il s'agissoit d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs. Il se mettoit sans peine à la portée de ces esprits simples et grossiers. Il ne préparoit point ses discours; c'étoit un père qui parloit à ses enfans, et qui leur parloit d'eux-mêmes. Il étoit sûr d'être inspiré par son cœur; et il sentoit que lorsqu'il n'auroit rien à leur dire, c'est qu'il cesseroit de les aimer. Il ne combattoit point les incrédules en parlant à des laboureurs. Il savoit que s'il est des esprits infortunés et superbes qui ne connoissent la religion que par des abus, le peuple ne doit la connoître que par des bienfaits.

Les siens se répandoient autour de lui avec abondance et avec choix. Son bien étoit vraiment le bien des pauvres. Le désintéressement lui étoit naturel; et quand le roi lui donna l'archevêché de Cambrai, il résigna l'abbaye de Saint-Valery, disant qu'il avoit assez et même trop d'un seul bénéfice. Il eût été à souhaiter qu'il pût en administrer plusieurs. La bienfai-

sance n'a jamais trop à donner. Ses revenus étoient distribués entre des ecclésiastiques qui, s'acquittant des devoirs de leur état, n'en recevoient pas assez de secours, et ces maisons de retraite, où le sexe, en se mettant à l'abri de la séduction, n'est pas toujours à l'abri de la pauvreté, et ces asiles consacrés au soulagement de l'humanité, où quelquefois elle manque du nécessaire, et ces malheureux qui souffrent en secret plutôt que de s'exposer à rougir, et qui *souvent* périroient dans l'obscurité, s'il n'y avoit pas quelques âmes divines qui cherchent les besoins qui se cachent. Mais que dis-je? il ne s'agit plus d'infortunes secrètes ou particulières : une plus vaste scène de malheur s'offre à la sensibilité de Fénélon. Elle n'est point effacée de notre mémoire cette époque désastreuse et terrible, cette année, la plus funeste des dernières années de Louis XIV, où il sembloit que le ciel voulût faire expier à la France ses prospérités orgueilleuses, et obscurcir l'éclat du plus beau règne qui eût encore illustré ses annales. La terre, stérile sous les flots de sang qui l'inondent, devient cruelle et barbare comme les hommes qui la ravagent; et l'on s'égorge en mourant de faim. Les peuples, accablés à la fois par une guerre malheureuse, par les impôts et par le besoin, sont livrés au découragement et au désespoir. Le peu de vivres

qu'on a pu conserver ou recueillir, est porté à un prix qui effraie l'indigence, et qui pèse même à la richesse. Une armée, alors la seule défense de l'état, attend en vain sa subsistance des magasins qu'un hiver destructeur n'a pas permis de remplir. Fénélon donne l'exemple de la générosité; il envoie le premier toutes les récoltes de ses terres, et l'émulation gagnant de proche en proche, les pays d'alentour font les mêmes efforts, et l'on devient libéral même dans la disette. Les maladies, suite inévitable de la misère, désolent bientôt et l'armée et les provinces. L'invasion de l'ennemi ajoute encore la terreur et la consternation à tant de fléaux accumulés. Les campagnes sont désertes, et leurs habitans épouvantés fuient dans les villes. Les asiles manquent à la foule des malheureux. C'est alors que Fénélon fit voir que les cœurs sensibles à qui l'on reproche d'étendre leurs affections sur le genre humain, n'en aiment pas moins leur patrie. Son palais est ouvert aux malades, aux blessés, aux pauvres, sans exception. Il engage ses revenus pour faire ouvrir des demeures à ceux qu'il ne sauroit recevoir; il leur rend les soins les plus charitables, il veille sur ceux qu'on doit leur rendre. Il n'est effrayé ni de la contagion, ni du spectacle de toutes les infirmités humaines rassemblées sous ses yeux. Il ne voit en eux que l'humanité souf-

frante : il les assiste, leur parle, les encourage. Oh ! comment se défendre de quelqu'attendrissement, en voyant cet homme vénérable par son âge, par son rang, par ses lumières, tel qu'un génie bienfaisant, au milieu de tous ces malheureux qui le bénissent, distribuer les consolations et les secours, et donner les plus touchans exemples de ces mêmes vertus dont il avoit donné les plus touchantes leçons !

Hélas ! la classe la plus nombreuse des humains est dans presque tous les états réduite à un tel degré d'impuissance et de misère, tellement dévouée à l'oppression et à la pauvreté, que plus d'un pays seroit devenu peut-être une solitude, si des vertus souvent ignorées ne combattoient sans cesse les crimes ou les erreurs de la politique. Plus d'un homme public, plus d'un particulier même a renouvelé ces traits d'une bonté compatissante et généreuse ; mais leurs belles actions ont obtenu moins d'éloges, parce que leur nom avoit moins d'éclat. Celui de Fénélon étoit en vénération dans l'Europe, et sa personne étoit chère aux étrangers, et même à *nos ennemis*, Eugène et Marlborough, qui accabloient alors la France, lui prodiguèrent toujours ces déférences et ces hommages que la victoire et l'héroïsme accordent volontiers aux talens paisibles et aux vertus désarmées. Des détachemens

étoient commandés pour garder ses terres, et l'on escortoit ses grains jusqu'aux portes de sa métropole. Tout ce qui lui appartenoit étoit sacré. Le respect et l'amour que l'on avoit pour son nom avoient subjugué même cette espèce de soldats qui semblent devoir être plus féroces que les autres, puisqu'ils se sont réservé ce que la guerre a de plus cruel, la dévastation et le pillage. Leurs chefs lui écrivoient qu'il étoit libre de voyager dans son diocèse sans danger et sans crainte, qu'il pouvoit se dispenser de demander des escortes françaises, et qu'ils le prioient de permettre qu'eux-mêmes lui servissent de gardes. Ils lui tenoient parole, et l'on vit plus d'une fois l'archevêque Fénélon conduit par des hussards autrichiens. Il doit être bien doux d'obtenir un pareil empire; il l'est même de le raconter.

S'il avoit cet ascendant sur ceux qui ne le connoissoient que par la renommée, combien devoit-il être adoré de ceux qui l'approchoient! On croit aisément, en lisant ses écrits et ses lettres, tout ce que ses contemporains rapportent des charmes de sa société. Son humeur étoit égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaîté douce tempéroit en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume. Sa table étoit ouverte pendant la

guerre à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attiroit en foule à Cambrai. Il trouvoit encore des momens à leur donner au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil étoit court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connoissoit ni le jeu, ni l'ennui. Son seul délassement étoit la promenade, encore trouvoit-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontroit des paysans, il se plaisoit à les entretenir. On le voyoit assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois Saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entroit même dans leurs cabanes, et recevoit avec plaisir tout ce que lui offroit leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites, racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avoit reçu Fénélon.

Vers ses dernières années, il se trouva engagé dans une sorte de correspondance philosophique avec le duc d'Orléans depuis régent de France, sur ces grandes questions qui tourmentent la curiosité humaine, et auxquelles la révélation seule peut répondre. C'est ce commerce qui produisit les *Lettres sur la Religion*. C'est vers ce temps que l'on crut qu'il désiroit de revenir à la cour. On prétendoit qu'il ne s'étoit déclaré contre le

jansénisme que pour flatter les opinions de Louis XIV, et pour se venger du cardinal de Noailles qui avoit condamné le quiétisme. Mais Fénélon connoissoit-il la vengeance ? N'étoit-il pas fait pour aimer le pieux Noailles, quoiqu'il ne pensât pas comme lui ? N'avoit-il pas été toujours opposé à la doctrine de Port-Royal ? Enfin, est-ce dans la retraite et dans la vieillesse que cet homme incorruptible qui n'avoit jamais flatté, même à la cour, auroit appris l'art des souplesses et de la dissimulation ? Nous avons des lettres originales où il proteste de la pureté de ses intentions, et ne parle du cardinal de Noailles que pour le plaindre et pour l'estimer. Gardons-nous de récuser ce témoignage. Quelle âme mérita mieux que la sienne de n'être pas légèrement soupçonnée ? Il me semble que, dans tous les cas, le parti qui coûte le plus à prendre, c'est de croire que Fénélon a pu tromper.

Sa vie, qui n'excéda pas le terme le plus ordinaire des jours de l'homme, puisqu'elle ne s'étendit guère au-delà de soixante ans, éprouva cependant l'amertume qui semble réservée aux longues carrières. Il vit mourir tout ce qu'il aimoit. Il pleura Beauvilliers et Chevreuse ; il pleura le duc de Bourgogne, cet objet de ses affections paternelles, qui naturellement devoit lui survivre. C'est alors qu'il s'écria : *Tous mes*

liens sont rompus. Il suivit de près son élève. Une maladie violente et douloureuse l'emporta en six jours. Il souffrit avec constance, et mourut avec la tranquillité d'un cœur pur, qui ne voit dans la mort que l'instant où la vertu se rapproche de l'Être suprême dont elle est l'ouvrage. Ses dernières paroles furent des expressions de respect et d'amour pour le roi qui l'avoit disgracié, et pour l'église qui le condamna. Il ne s'étoit jamais plaint ni de l'un ni de l'autre.

Sa mémoire doit avoir le même avantage que sa vie, celui de faire aimer sa religion. Ah! si elle eût toujours été annoncée par des ministres tels que lui, quelle gloire pour elle, et quel bonheur pour les humains! Quel honnête homme refusera d'être de la religion de Fénélon?

Grand Dieu! car il semble que l'hommage que je viens de rendre à l'un de tes plus dignes adorateurs soit un titre pour t'implorer, confirme nos vœux et nos espérances. Fais que les vertus de tes ministres imposent silence aux détracteurs de leur foi; que les maximes de Fénélon, qu'un grand roi trouva *chimériques*, soient réalisées par de bons princes qui seront plus grands que lui; qu'au lieu de ces prétendus secrets de la politique, qui ne sont que l'art facile et méprisable de l'intrigue et du mensonge, on apprenne de Fénélon qu'il n'est qu'un seul secret vraiment

rare, vraiment beau, celui de rendre les peuples heureux ; que tous les hommes soient convaincus que leur vraie gloire est d'être bons, parce que leur nature est d'être foibles; que cette gloire soit la seule qu'ambitionnent les souverains, la seule dont leurs sujets leur tiennent compte ; que l'on songe que dix années du règne de Henri IV font disparoître devant lui, comme la poussière, toute cette foule de héros imaginaires, qui n'ont su que détruire ou tromper ; qu'enfin toutes les puissances de la terre qui se glorifient d'être émanées de toi, ne s'en ressouviennent que pour songer à te ressembler.

ÉLOGE

DE

NICOLAS DE CATINAT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Dans cette foule de génies célèbres en tout genre, que la nature sembloit avoir de loin préparés et mûris, pour en faire l'ornement d'un seul règne, l'orgueil de nos annales et l'admiration du monde; dans ce siècle resplendissant de gloire, dont tous les rayons viennent se confondre et se réunir au trône de Louis XIV, j'observe avec étonnement un homme qui, prenant sa place au milieu de tous ces grands hommes, sans avoir rien qui leur ressemble, et sans être effacé par aucun d'eux, forme seul avec tout son siècle un contraste frappant, digne de l'attention des sages et des regards de la postérité. Placé dans une époque et chez une nation où tout est entraîné par l'enthousiasme, lui seul, dans sa marche tranquille, est constamment guidé par la raison. Sur un théâtre où l'on se dispute les regards, où l'on brigue à l'envi la place la plus brillante, il attend

qu'on l'appelle à la sienne, et la remplit en silence, sans songer à être regardé. Quand l'idolâtrie vraie ou affectée qu'inspire le monarque, est le principe de tous les efforts, est dans tous les cœurs ou dans toutes les bouches, il ne s'occupe que de la patrie, n'agit que pour elle, et n'en parle pas. Autour de lui tout sacrifie plus ou moins à l'opinion, à la mode, à la cour; il ne connoît que le devoir, le bien public et sa propre estime. Autour de lui le bruit, l'ostentation, l'esprit de rivalité semblent inséparables de la gloire qu'on obtient ou qu'on prétend, et se mêlent à toute espèce d'héroïsme; seul il semble pour ainsi dire éteindre sa gloire, étouffer sa renommée, et ne dissimule rien tant que ses succès et ses avantages, si ce n'est les fautes d'autrui. Tous les hommes illustres de son temps sont marqués par la nature d'un signe particulier et caractéristique, qui annonce d'abord le talent dont elle les a doués; il semble indifféremment né pour tous; et suivant le témoignage remarquable qu'un de ses ennemis (*a*)

(*a*) Louis XIV vouloit faire M. de Catinat major des gardes. Le duc de La Feuillade, colonel de ce régiment, n'aimoit pas Catinat; il dit au roi: *Sire, vous pouvez faire de lui un chancelier, un ministre, un ambassadeur, un général d'armée, mais non pas un major des gardes.* Voyez la *Vie de Catinat.*

lui rendoit devant leur maître commun, *on peut également faire de lui un général, un ministre, un ambassadeur, un chancelier* : et en effet il paroît en réunir les qualités, sans en exercer les fonctions. Enfin (et c'est ce qui le distingue plus que tout le reste), parmi tant d'hommes rares qui offroient à la grandeur de leur monarque le tribut de leurs talens, aucun n'est exempt de préjugés ni de foiblesse; ces grandes âmes sont égarées par de grandes passions, ou dominées par les erreurs du vulgaire; seul il possède cette raison supérieure, cette inaltérable égalité d'âme, cette philosophie de caractère, la plus rare de toutes, et qui marqua toutes les actions, tous les momens de sa vie. Ces traits singuliers et vraiment admirables, dont aucun n'est exagéré, et que l'on peut recueillir dans nos histoires, me frappent et m'attirent comme malgré moi vers le grand homme dont les interprètes de la nation et de la renommée inscrivent aujourd'hui le nom dans leurs fastes. J'entre autant que je le puis, messieurs, dans vos vues patriotiques, et je présente à mes concitoyens l'éloge de Nicolas de Catinat, maréchal de France et général des armées de Louis XIV.

Sa noblesse étoit ancienne dans la robe. Ses aïeux, distingués dans la magistrature, avoient transmis jusqu'à lui une suite non interrompue

de vertus et de talens héréditaires; espèce de succession la plus honorable de toutes, et qu'il étoit digne de recueillir. Le nom de Catinat, dans la province dont ils étoient originaires, n'étoit prononcé qu'avec respect. Héritier d'un nom révéré, il préféra d'abord à toute autre profession celle qui avoit illustré ses pères. Mais, bien différent de ces hommes médiocres et vains, qui, fiers d'avoir reçu de la fortune la faculté d'acheter une charge de juge, dédaignent ceux qui n'ont reçu de la nature que les talens de l'orateur, il commença par exercer la fonction la plus brillante et la plus pénible du barreau, celle de servir d'organe à la vérité, et de soutien à l'innocence; car ces titres ne devroient jamais être séparés de celui d'avocat. On sait qu'il ne plaida qu'une seule cause; il la croyoit bonne, et la perdit. Il renonça dès lors au barreau, non par ressentiment ou par orgueil; il ne montra jamais ni l'un ni l'autre dans aucun moment de sa vie. Mais sans doute cet esprit éminemment juste ne crut pas pouvoir s'accorder avec une jurisprudence encore trop arbitraire, et ne voulut être ni juge, ni combattant dans cette lice tortueuse, où les lois et l'équité luttent si souvent dans les ténèbres.

La fortune de la France appeloit Catinat dans nos armées : il y fut remarqué dès ses premiers pas. Au siége de Lille, il attira les regards de

Louis XIV, qui ne les arrêta jamais que sur le mérite, du moins jusqu'au moment où l'habitude des succès lui persuada, dans sa vieillesse, que son choix créoit les talens : ceux de Catinat lui parurent mériter l'encouragement le plus flatteur. Il le plaça dans un corps dont il avoit fait l'objet de son affection particulière : c'étoit le régiment des gardes ; et si l'on fait réflexion que ce corps étoit composé de ce qu'avoient de plus brillant la cour, la noblesse et les armées, on comprendra tout ce que le monarque croyoit dès lors devoir faire pour Catinat, né d'une famille de robe, et simple lieutenant de cavalerie. Il dut à son nouveau grade le bonheur de servir dans la plus illustre école de la guerre, dans l'armée du grand Condé. C'étoit sans doute un précieux avantage ; et quoique les maîtres de l'art aient observé peu de rapports entre les principes militaires de Condé qui osoit tout, et ceux de Catinat qui ne hasardoit rien, cependant il est des points où les grands talens doivent se rapprocher, et la maturité de Condé devoit sans doute instruire la jeunesse de Catinat. Il combattoit à cette sanglante journée de Sénef, où le génie, après avoir peut-être risqué trop, eut l'honneur de tout réparer. Il y fut blessé. Fait pour être aperçu par le général, comme il l'avoit été par le maître, il reçut des témoignages de l'intérêt qu'il avoit inspiré à tout

ce qui savoit l'apprécier. *Il y a si peu de ge faits comme vous*, lui écrivit le prince, *qu'i perd trop quand on les perd*. Pour peu qu l'on connoisse le grand Condé, on sent qu'un pareille lettre ne pouvoit pas être écrite à u homme médiocre.

Jugé propre à tous les genres de service, on l voit tour à tour major général dans une campa gne, commandant de cavalerie dans une autre négociateur à Pignerol, où il s'agit de faire accep ter au duc de Mantoue l'alliance impérieuse de Louis XIV, et une garnison française dans se états; gouverneur à Casal, dans le Montferrat où, placé au milieu d'une domination étrangère il rétablit la discipline parmi nos troupes, que ce séjour avoit corrompues; ailleurs dirigeant les fortifications ou les siéges avec Vauban, ne se refusant à rien, et réussissant à tout. Nous pourrons dans la suite lui rendre grâce au nom de la patrie de tous ces différens travaux entrepris pour elle, et qui, nous le montrant sous différens points de vue, nous apprendront tout ce qu'il pouvoit être. Voyons d'abord ce qu'il a été. Cette science militaire, dont on fait la première qualité des héros, et qu'il posséda dans un degré éminent, est aussi la première qui s'offre à considérer en lui. C'est sur le théâtre du commandement général, où Catinat monta de bonne heure, que je me

tâte de le suivre. Mon sujet me presse et m'entraîne, et le tableau de l'Europe entière se présente d'abord à nos regards.

La France étoit alors à cette époque également brillante et dangereuse, où le comble de la sagesse seroit de tempérer sa propre force, et de résister à sa fortune. Vingt ans d'un règne dont rien n'avoit égalé l'éclat, élevoient Louis XIV à ce degré de pouvoir auquel on n'ajoute pas sans en abuser. C'est dans ces momens, où la modération même auroit peine à faire pardonner tant de supériorité, qu'on affectoit cette hauteur inflexible qui avertit les foibles de se réunir pour contre-balancer la puissance. Ombre royale! ombre auguste! ce n'est pas dans ce lycée où tu as été invoqué tant de fois, que j'oserois t'adresser un reproche; c'est toi-même au contraire que j'atteste ici, toi dont la voix doit se faire entendre, et répéter un aveu qui honora tes derniers momens en instruisant la postérité. Les leçons d'un grand prince appartiennent à tous les siècles, et celles que tu as données en te condamnant toi-même, sont bien loin d'être une injure à ta mémoire.

Sans doute, messieurs, quand Louis XIV en mourant se reprochoit trop de penchant pour la guerre, ses regards se reportoient surtout vers le temps où nous nous arrêtons, vers les beaux jours qui suivirent la paix de Nimègue. En effet,

que pouvoit-il encore prétendre, et que manquoit-il à sa gloire ? La vieille renommée des armes espagnoles s'étoit éclipsée devant celle de ses généraux ; le génie à peine naissant de la marine française avoit balancé, dès ses premiers efforts, et enfin terrassé le génie de Ruyter. Il avoit porté la foudre sur les rives d'Afrique. Alger et Tripoli fumoient encore, et le corsaire insolent s'étoit mis à genoux devant ses vainqueurs, sur ces mêmes rochers où il avoit coutume d'apporter des fers pour enchaîner ses esclaves. Les possessions de l'Autriche et de l'Espagne, ajoutées à nos provinces, étendoient nos frontières en reculant celles de nos ennemis. L'aigle de l'Empire, si terrible sous Charles-Quint, expioit ses anciens ravages : il avoit perdu la fierté de son vol, et n'étendoit plus ses ailes que pour fuir devant nos étendards. La France n'avoit pas un ennemi qu'elle n'eût vaincu, pas un allié qu'elle n'eût servi, pas un rival qu'elle ne fît trembler. L'orgueil castillan et la politique romaine avoient fléchi sous l'ascendant de Louis XIV, et ce monarque enfin avoit paru à Nimègue comme le Dieu qui dispense les destinées des rois. Que manquoit-il à tant d'avantages, que de préférer à l'ambition de les accroître le talent de les conserver ?

Mais déjà se prépare dans Augsbourg cette ligue si laborieusement tramée entre tant de prin-

tes, et qui réunit tant d'intérêts différens dans le seul intérêt d'abaisser un vainqueur. Là se sont rassemblés tous les ennemis humiliés de sa gloire, fatigués de son joug, ou aspirant à sa dépouille; c'est là qu'ils sont venus tous mettre en commun leurs affronts et leur vengeance; le Palatin racontant l'embrasement de ses villes; le Batave, l'inondation de ses campagnes; l'empereur réclamant Strasbourg et la Flandre; l'Espagnol revendiquant la Franche-Comté; le Savoyard mettant à prix *son alliance*, et marchandant quelques cantons d'Italie; l'électeur de Brandebourg, irrité de ses défaites, et dévouant au service de la maison d'Autriche une puissance devenue depuis si formidable à cette même maison, sous le plus grand de ses successeurs. C'est dans Augsbourg qu'après avoir fermenté long-temps, s'embrasent enfin par leur mélange tant de rivalités, de haines et de fureurs; c'est de ce foyer que part l'incendie dont les flammes menacent d'envelopper la France. Une main infatigable en alluma les feux, et les nourrit sans relâche : c'est celle de Nassau, ce dangereux ennemi, ce rival constant de Louis XIV, compté parmi les guerriers célèbres, malgré ses fréquentes défaites, et parmi les grands princes, malgré son usurpation; dont l'ambition sourde et dissimulée se servit avec tant d'art des alarmes qu'inspiroit l'ambition éclatante du roi de France;

qui parut rechercher la gloire d'être le vengeur de l'Europe, comme Louis XIV celle d'en être l'arbitre, et qui, par l'activité de ses négociations et de sa haine, fut peut-être aussi funeste à ce monarque, qu'Eugène et Marlborough par leurs talens et leurs victoires.

Tranquille au milieu de tant d'ennemis, Louis XIV distribue ses ordres à cette foule de grands hommes qui sembloient se multiplier avec ses dangers, et succéder les uns aux autres pour le défendre et le servir. Condé, Turenne, Créqui n'étoient plus : Luxembourg, Boufflers, Catinat se présentoient pour les remplacer. Tandis que Luxembourg triomphe sur les bords de la Moselle, tandis que les pavillons réunis d'Angleterre et de Hollande, long-temps dominateurs des mers, en abandonnent l'empire au pavillon français, et fuient, à la vue de Dieppe, devant Tourville et Château-Renaud, Catinat, déjà digne de mêler son nom à tous ces noms fameux, va porter les drapeaux de Louis XIV dans les vallées du Piémont, et la même année, déjà mémorable par les trophées de Fleurus et par nos victoires sur l'océan, devoit l'être encore par la journée de Staffarde. Le vulgaire ne se rappelle ces noms, si souvent répétés, que comme des titres de la vanité nationale; le moraliste n'y voit que des jours de destruction; le militaire y cherche les leçons

détaillées et approfondies de son art; l'orateur citoyen, chargé d'y retracer le génie de son héros, ne peut qu'en saisir les principaux traits, et les offrir dans tout leur jour à la patrie reconnoissante et à l'admiration des hommes.

Le duc de Savoie, déjà lié depuis long-temps par un traité secret avec l'Espagne et l'Empire, prétendoit dérober à la France ses fraudes politiques, du moins jusqu'au moment où les secours de ses nouveaux alliés pourroient repousser la vengeance toujours prompte et jusqu'alors inévitable de Louis XIV. Mais Catinat étoit chargé de cette vengeance; et si le duc la suspendit quelque temps par des paroles trompeuses, il ne l'arrêta point par les armes. Tout ce qu'il obtint à force d'artifices, c'est qu'Eugène eut le temps de le joindre à la tête d'un corps d'Allemands et d'Espagnols, Eugène qui commençoit alors, ainsi que Catinat, la carrière de la gloire dans le commandement des armées. Il sembloit que la fortune voulût opposer, dès leurs premiers pas, ces deux hommes qui devoient immortaliser leur nom, l'un en combattant la France, et l'autre en la servant; et c'étoit sur les rives du Pô que ces deux concurrens illustres alloient faire l'un contre l'autre le premier essai de leurs forces et de leurs talens.

Les deux armées, remarquables par leurs

chefs, ne l'étoient point par leur nombre. Eugène et le duc de Savoie, en réunissant leurs troupes, n'avoient pas vingt mille hommes. Catinat en avoit beaucoup moins. Mais Turenne n'en commandoit pas plus, quand il étonna l'Europe des prodiges de la campagne d'Alsace: et la renommée qui étoit accoutumée dans ce siècle à voir exécuter de grandes choses avec de petites armées, pouvoit arrêter ses yeux sur celle de Catinat. L'ennemi retranché près de Villefranche, dans un camp à l'abri de toute insulte, sembloit vouloir se borner à couvrir ses possessions. Catinat étoit chargé de soutenir en Italie l'honneur des armes françaises, partout ailleurs triomphantes, et de faire sentir à un allié infidèle la colère et la puissance de Louis XIV. Pour remplir ces deux objets, ce n'étoit pas assez des ordres que réitéroit Louvois de porter partout la flamme et le ravage. Dans ces dévastations qui ajoutent aux horreurs de la guerre, Catinat ne pouvoit trouver que fort peu de gloire et beaucoup d'inhumanité; et cette vengeance ne pouvoit lui paroître digne ni d'un roi, ni d'un général. Il vouloit signaler cette première campagne de Piémont par une action d'éclat, persuadé d'ailleurs que, s'il faut éviter les batailles dans son propre pays, où l'on perd tout par une défaite, il faut les chercher dans le pays ennemi, où l'on

n'a rien que par la victoire. Mais comment tirer de son poste un ennemi habile qui en sentoit tout l'avantage? comment hasarder devant lui des mouvemens dont il pouvoit profiter avec des forces supérieures? Dans ces circonstances, les manœuvres feintes et les menaces simulées sont des piéges dangereux, où peut être pris celui qui les a tendus; en un mot, tromper Eugène, le forcer à se battre et le vaincre, étoit un coup d'essai qui pouvoit faire honneur aux plus grands capitaines, et ce fut celui de Catinat.

Il fait passer le Pô à son avant-garde, qui se porte sur Saluces, dont les faubourgs sont aussitôt forcés. La cavalerie couvre le reste de l'armée qui, dans sa marche, est obligée de prêter le flanc à l'ennemi. Le duc de Savoie croit avoir trouvé le moment favorable qu'il faut saisir; il s'ébranle, et ses troupes sortent du camp qui les renfermoit. Catinat, instruit de tout, observoit les mouvemens des alliés. Les derniers rayons du soleil, qui, tombant sur leurs armes, semblent dénombrer leurs bataillons; les tourbillons de poussière élevés entre leurs colonnes qui se rapprochent et se resserrent de momens en momens, tout lui annonce qu'enfin l'ennemi médite une action générale que la nuit seule va suspendre, et que le jour naissant verra commencer. Catinat est au comble de ses vœux; il ordonne aussitôt

que son avant-garde repasse le fleuve à la faveur des ténèbres. Mais la victoire devoit lui coûter à obtenir, autant qu'elle avoit coûté à préparer. Les premières clartés de l'aurore lui montrent l'armée des alliés couverte de droite et de gauche par des marais qu'on juge impraticables, et formant un front d'une effrayante profondeur. Pressé entr'eux et le Pô, il falloit, avec des forces inégales, les renverser ou périr. A tant de dangers Catinat oppose des troupes que la victoire n'a jamais encore abandonnées, le coup-d'œil observateur qu'il porte sur tout, et qui ne l'a jamais trompé, enfin les sentimens d'un général de Louis XIV, donnant bataille pour la première fois.

Ce général qui montra le caractère d'un sage à la tête des armées, qui soumit tous les objets à ses études et à ses réflexions, nous pardonnera sans doute de suspendre un moment le récit de ses triomphes pour observer le spectacle de nos guerres opposées à celles de l'antiquité. Dans la manière de s'armer et de combattre, dans l'attaque et la défense des places, dans la discipline et dans la tactique, quels changemens prodigieux a dû produire la découverte des explosions du salpêtre, ce pas que l'homme semble avoir fait vers le ciel pour en dérober le tonnerre, et qui n'a fait que lui ouvrir un chemin plus

prompt vers la mort ! Transportons sur nos champs de bataille les généraux de la Grèce et de Rome; qu'ils regardent nos soldats, ces machines héroïques dont on a exalté la tête et discipliné le bras, également admirables dans leurs mouvemens et dans leur immobilité; qu'ils les voient au milieu du péril, du carnage, et du fracas des foudres qui grondent, et tombent, et frappent autour d'eux, exécuter des manœuvres dont la précision et la vitesse seroient encore étonnantes même dans le calme de la sécurité; qu'ils les contemplent dans ces momens d'épreuve, si fréquens dans nos guerres, où le courage humain est poussé jusqu'à son dernier effort, celui d'attendre la mort sans la repousser, de la voir sans la fuir, de la recevoir sans se venger; et si la prééminence du génie militaire, contestée entre nos héros et ceux des anciens, reste encore indécise, au moins faudra-t-il avouer que dans nos guerres modernes l'homme paroît plus grand; que la mort s'y présente sous des formes plus multipliées et plus terribles; qu'on y signale un héroïsme plus rare, une valeur plus réfléchie, plus sublime; qu'enfin l'on doit reconnoître dans nos siéges et dans nos batailles des chefs-d'œuvre d'une industrie meurtrière, où tous les arts réunis ont perfectionné l'art de détruire.

Si ces grandes leçons ont dû jamais être déve-

loppées dans toute leur étendue, c'est sans doute entre Eugène et Catinat. Le général français voyoit redoubler les obstacles et les dangers à chaque pas qu'il faisoit vers les ennemis. Des haies profondes bordées d'artillerie, de larges fossés défendent l'accès de ces marais qui sont eux-mêmes une défense, et qui pourtant sont le seul chemin qui puisse mener à la victoire. L'impétuosité française, devenue proverbe (*a*) en Italie depuis les guerres de Charles VIII, fait sentir d'abord son ascendant ordinaire. Les premiers retranchemens, défendus par l'élite des troupes de Savoie et d'Allemagne, défendus par Eugène lui-même, sont emportés, repris et emportés de nouveau. Nos escadrons se précipitent l'épée à la main, et percent les bataillons allemands et espagnols. La victoire est disputée plus long-temps au centre, où des lignes plus profondes opposent une résistance plus opiniâtre et plus sanglante. Là combat le jeune duc de Savoie, avec la valeur bouillante de son âge et la résolution d'un souverain qui défend ses états. Mais l'âme ardente du guerrier français semble alors s'irriter par l'obstacle, et la tête tranquille du général semble s'éclairer par le péril. La seconde ligne de notre armée s'ébranle, et comme déjà sûre de décider

---

(*a*) La furia francese.

le sort de cette journée, fait retentir par avance le cri de la victoire et le nom de Catinat, qui désormais seront toujours réunis. Ce double signal n'est pas un présage trompeur : les alliés plient de tous côtés. Le vainqueur les poursuit loin du champ de bataille; l'épaisseur des bois et celle de la nuit favorisent la fuite des vaincus, et Louis XIV, parmi les titres de son règne, peut compter une victoire de plus.

La prise de Saluces, celle de Suze, place importante et la clef du Piémont, sont les fruits de cette journée, et assurent au vainqueur ses solides avantages, sans lesquels une bataille gagnée n'est qu'un carnage inutile. Déjà le superbe et impatient Louvois se croit maître de Turin, et accuse la lenteur et la timidité de Catinat. L'un, de son cabinet de Versailles, ne voyoit que des triomphes, des conquêtes et des vengeances; il envoyoit des ordres absolus, et sembloit croire que ses ordres devoient aplanir les montagnes, ouvrir le passage des rivières, créer des communications et des magasins : l'autre, placé dans le centre des difficultés, les comparoit à ses moyens, jugeoit ce qu'on pouvoit faire et ce qu'on devoit craindre, calculoit les hasards d'une entreprise et les suites d'un mauvais succès. Ici commence ce combat du général et du ministre, si souvent renouvelé, cette espèce de guerre la plus pé-

nible de toutes, parce que le génie, armé contre les lumières de l'ennemi, ne l'est pas contre les erreurs du pouvoir ; parce que le plus grand effort de la raison qui juge, est de se soumettre à l'autorité qui se trompe ; enfin, parce que, s'il est pour un grand cœur une plaie douloureuse et cruelle, c'est surtout l'injustice du maître qu'il sert, et le mal fait à la patrie qu'il défend. C'est dans cette lutte continuelle dont nul général n'eut à souffrir plus que Catinat, et dont nul ne se tira avec plus de gloire ; c'est dans cette suite de contrariétés que son âme toute entière va se déployer à nos yeux. D'autres orages vont l'assiéger encore, d'autres épreuves lui sont réservées. La réputation de ses talens militaires est établie. A mesure que de nouveaux succès vont l'accroître, que de nouvelles récompenses vont l'honorer, la jalousie, l'intrigue, la calomnie, l'injustice, tout ce cortége du mérite éclatant va s'attacher à ses pas. Il ne marchera plus que dans le sentier des contradictions : et c'est là, messieurs, que, dans chaque moment de sa vie, vont se développer les traits frappans de ce grand caractère annoncé à votre admiration. Dans un seul et même tableau vont se réunir et briller ensemble ses exploits guerriers et ses vertus patriotiques, qui ne peuvent pas être séparés. Avec les uns, il combattra la Savoie, l'Espagne, l'Empire

et Eugène; avec les autres, Louis XIV, Louvois, la cour et l'envie. Cette égalité d'âme, de principes et de conduite, cette singulière modération qui ne s'est jamais démentie, est, en morale, une espèce de prodige qui, de tous les spectacles que nous offre le règne de Louis XIV, est peut-être le plus digne de fixer les yeux du sage, et d'être proposé en exemple à tous les hommes d'état.

C'est après la campagne de Staffarde, la prise de Saluces et de Suze, que Louvois écrivoit à Catinat ces propres paroles : *Quoique vous ayez fort mal servi le roi cette campagne, sa majesté veut bien vous continuer votre gratification ordinaire.* Nous verrons ailleurs quelle étoit cette grâce qu'on lui faisoit valoir, et nous aurons lieu d'admirer plus d'une fois son extrême désintéressement. Mais est-ce bien à lui qu'on écrit cette étrange lettre? et quel en étoit le prétexte? Il faut le dire; c'est faire connoître à la fois Louvois et Catinat. D'abord trompé par la parole royale du duc de Savoie, Catinat n'avoit pu se résoudre à ravager son pays avant d'être au moins certain de sa défection; et par ce délai avoit donné le temps aux alliés de le joindre, d'être battus avec lui à Staffarde. Après cette victoire, la saison déjà avancée, il avoit mieux aimé accorder les honneurs de la guerre à trois

cents braves gens qui défendoient la citadelle de Suze, que de les réduire au désespoir en s'obstinant à les prendre à discrétion. Tels étoient les griefs qui effaçoient aux yeux du ministre une bataille gagnée et deux villes prises. On conçoit pourtant que Catinat ait pu se mettre au-dessus de cette injure : la renommée parloit assez pour lui ; et d'ailleurs cet homme modeste, qui ne croyoit jamais avoir fait plus que son devoir, jouissoit du moins, quand il l'avoit rempli, d'une satisfaction intérieure qu'il devoit être difficile de lui arracher. Il pouvoit se consoler sans doute des duretés despotiques de Louvois ; mais quand l'impétueuse fierté de ce ministre ordonnera des opérations impossibles, faites pour exposer l'armée et les provinces, c'est alors qu'il faudra plaindre Catinat. Des circonstances qui lui étoient particulières ajouteront encore à ses perplexités. Il devoit à Louvois son avancement et ce qu'il appeloit sa fortune, c'est-à-dire le bonheur de servir l'état ; car c'est la seule que lui valut le commandement des armées, et c'est à ce titre qu'il regardoit Louvois comme son bienfaiteur. Qu'on ne s'étonne point, malgré la différence de leur caractère, de voir Catinat avancé par Louvois. Ce ministre aimoit le mérite, du moins jusqu'au moment où il pouvoit en devenir jaloux ; et les âmes altières et impérieuses n'ont point

d'éloignement pour les esprits doux et modérés; ils en attendent de la dépendance. Louvois avoit pu haïr dans Turenne un grand seigneur qui se souvenoit de sa naissance, un grand homme qui sentoit sa force, quoiqu'il ne la fit pas sentir, et qui, plutôt que de plier sous le crédit et la fierté d'un ministre, consentoit à faire souvent la guerre sans argent et sans secours; il avoit pu, au contraire, accueillir Catinat qui, n'apportant au service d'autres titres que ceux du talent et du zèle, pouvoit paroître sa créature. L'ambition des hommes en place est de dominer sur toute espèce de mérite par le pouvoir ou par les bienfaits, et rarement ils pardonnent à quiconque veut échapper à l'un ou à l'autre.

Catinat, nous l'avons dit, n'avoit d'autre ambition que celle d'être utile. Placé dans tous les emplois qui l'avoient conduit rapidement de grade en grade, trouvant toujours ses récompenses au-dessus de ses services, il joignoit à tous les liens qui l'attachoient à Louis XIV et à son ministre, ceux de la reconnoissance. En travaillant pour l'état, il songeoit avec plaisir qu'il travailloit pour leur gloire, et ne croyoit jamais s'acquitter envers eux. Mais dans le commandement qu'ils lui avoient confié, il ne partageoit point leur mépris pour les ennemis de la France.

Ce mépris étoit alors parmi nous un préjugé dominant, qui n'est peut-être pas sans excuse : c'étoit un des effets de nos prospérités, et ce fut une des causes de nos disgrâces. Le nom du roi, l'étoile du roi, les troupes du roi, ces mots répétés sans cesse dans Versailles et dans la capitale, firent plusieurs fois commettre des fautes dans nos armées. Par un orgueil mal entendu, on se croyoit obligé de mépriser les ennemis de Louis XIV, et ce dédain, dans le temps de nos succès, égara même quelquefois de grands hommes; car les grands hommes sont aussi entraînés par leur siècle; il fit battre Créqui à Consarbruck, Créqui dont tant d'exploits réparèrent d'ailleurs et couvrirent la faute, et qui mourut digne de tant de regrets. C'est avec la même infériorité de forces, avec cette même confiance méprisante que Condé lui-même engagea contre le prince d'Orange l'affaire de Sénef, où il paya de tant de sang le vain honneur du champ de bataille, et la gloire d'un danger dont lui seul pouvoit sortir.

Tels n'étoient point les principes de Catinat. Portant dans le métier des armes la raison d'un vrai philosophe et les sentimens d'un vrai citoyen, il ne voyoit dans la guerre qu'un crime public, une calamité des peuples, dont on ne se délivroit que par la victoire, et ce n'est qu'à ce titre qu'il estimoit l'art de vaincre. Il se voyoit, en qualité

de général, chargé de dispenser trois choses, dont l'usage décide du sort de la guerre, le temps, l'argent, et ce qui est infiniment plus précieux, et qu'on prodigue avec la même légèreté, le sang des hommes. Le temps que l'on perd également par trop de précipitation ou de lenteur, il l'employoit à méditer mûrement ses projets, persuadé que l'on regagne par la célérité de l'exécution le temps que l'on met à s'assurer des moyens. L'argent qui s'échappoit par tant de routes des trésors de l'état, l'argent lui manqua souvent. Nul ne sut mieux y suppléer par l'ordre qu'un esprit sage porte dans tous les objets, par l'économie dont il donnoit l'exemple, par la patience dont il rendoit le soldat capable, par la réserve qu'il mettoit dans les grâces pécuniaires de la cour, qui, multipliées avec trop de profusion, ameneroient l'esprit de finance jusque dans le champ de l'honneur. Enfin, de tous les généraux de Louis XIV, il étoit celui qui demandoit le moins pour lui-même, qui distribuoit le mieux les grâces dans son armée, et qui coûtoit le moins à l'état. Si économe des biens de la patrie, combien devoit-il l'être davantage du sang de ses enfans ! Il est vrai que cette qualité ne tient pas seulement aux dispositions de l'âme, elle dépend aussi de la science du commandement; et l'art d'épargner les hommes à la guerre est celui de les conduire. Mais cependant n'est-il pas trop

commun dans l'histoire du génie de voir l'humanité sacrifiée à la gloire? Une entreprise douteuse et brillante, une victoire inutile n'a-t-elle pas plus d'une fois fait couler des flots de sang? Si j'étois forcé de louer un de ces héros destructeurs, je croirois, je l'avoue, au milieu de mes louanges, m'entendre appeler par des mânes plaintifs, et environné de spectres menaçans, transporté sur un champ couvert d'ossemens et de tombes, m'entendre dire par cette foule de victimes : C'est ici que nous avons été immolés à l'orgueil d'un homme, et enlevés à la patrie. Ame de Catinat! âme pure et éclairée! des idées justes du devoir et de la gloire t'avoient donné des sentimens plus humains! O Catinat! pour un sage tel que toi, toute victoire qui n'étoit pas nécessaire étoit un crime.

Hélas! quand elle est nécessaire, elle est encore déplorable, et Catinat mettoit l'honneur de son art à la rendre moins sanglante. Nul capitaine ne parut plus jaloux que lui de réduire toutes ses opérations en calculs, et ses calculs en démonstrations. Il ne donnoit rien à la vaine gloire, tout à l'utilité, et ne laissoit à la fortune que ce qu'il étoit impossible de lui ôter. On peut, en lisant ses campagnes, lui rendre ce témoignage, qu'il ne resta jamais au-dessous de ce qu'il pouvoit, et qu'il ne tenta jamais au-delà.

Quand malgré lui on entreprit davantage, le succès justifia toujours le plan qu'il avoit préféré, et les craintes qu'il opposoit au plan qu'on avoit suivi. Cette justesse de vues, cette sûreté de démarches, cette maturité de réflexions lui avoient fait donner par les soldats un nom qui le peint bien : ils l'appeloient *le père la pensée*, mot qui, comme toutes les dénominations militaires, est le cri de la vérité : un général n'a jamais de meilleur juge que son armée.

C'est dans les lettres de Louvois et de Catinat, c'est dans cette correspondance du général et du ministre, qu'il faut observer le choc continuel de deux esprits si différens, dont l'un vouloit toujours ce qui pouvoit flatter le roi, l'autre ce qui importoit à l'état. En pressant le siége de Turin, Louvois n'avoit consulté que l'impatience orgueilleuse de Louis XIV, ébloui de l'idée d'assiéger son ennemi dans sa capitale. Catinat n'avoit pu l'en détourner qu'en lui proposant une autre conquête, celle du comté de Nice; conquête que la facilité de faire passer par mer des secours et des munitions rendoit aussi sûre que l'autre étoit impossible. Mais quand on eut vu Villefranche prise aussitôt qu'attaquée, quand on vit le château de Nice, ce fameux boulevard, cet écueil où l'on s'étoit brisé tant de fois, défendu par des troupes d'élite, et approvisionné pour un long siége, ne

coûter à Catinat que cinq jours de tranchée, des succès si rapides ne permirent plus à Louvois de regarder comme difficile aucune entreprise que Louis XIV et lui auroient ordonnée. Ses avides regards se tournèrent de nouveau sur Turin. Veillane, Carmagnole, Coni, qu'il falloit prendre, et qu'on laissoit derrière soi, la dangereuse nécessité de tirer de loin des subsistances dans un pays coupé de montagnes et de rivières, couvert de gorges et de défilés, le danger certain de voir les communications interceptées, la situation avantageuse de Turin, qui rend si difficile à attaquer toute armée qui saura s'y appuyer, tant de périls qui frappoient Catinat faisant la guerre en Piémont, n'effrayoient point Louvois qui la dirigeoit dans Versailles. Et que d'adresse encore, que de circonspection il falloit avec ce ministre pour combattre ses idées sans effaroucher son amour-propre, et pour le convaincre sans l'humilier ! Si quelqu'un pouvoit manier avec dextérité cet esprit violent et superbe, c'étoit sans doute Catinat. Jamais la raison ne fut plus douce, ni la supériorité plus modeste. D'ailleurs il se souvenoit toujours de ce qu'il devoit à Louvois; il respectoit ses talens réels et ses grands travaux, et avoit pour lui le ménagement le plus délicat de la reconnoissance et de l'amitié, celui de ne pas trop heurter des défauts qu'on n'espère pas de cor-

riger. Cependant tout fut inutile ; la discussion finit par un ordre, et ce fut celui de marcher sur Ivrée et sur Turin. Toute l'armée est dans l'étonnement et l'inquiétude. *Messieurs,* dit tranquillement Catinat, *je sais ce que c'est qu'un ordre : marchons;* et il ne songe plus, dès ce moment, qu'à faire disparoître par ses efforts les obstacles qu'a montrés sa prudence. Mais pour cette fois pourtant ses épreuves devoient se borner à l'obéissance : la réflexion ramena Louvois, et l'ordre fut révoqué. Il est vrai que le dépit du ministre, forcé de revenir sur ses pas, eut besoin de se consoler encore par quelques lignes un peu dures. Il reprochoit à Catinat dans sa lettre *de se faire des monstres pour les combattre.* Mais Catinat venoit de sauver l'armée et la gloire de l'état : quelle injure n'auroit-il pas oubliée à ce prix ?

Libre enfin de suivre une marche régulière, il prend Veillane et Carmagnole. Coni seul reste entre nous et Turin; il falloit assiéger Coni. Catinat, qui devoit étendre sa vue sur tout le théâtre de la guerre, se réserve le soin de protéger le siége; mais malheureusement Feuquières y est employé; Feuquières qui a déposé dans ses mémoires des monumens de ses connoissances, de ses passions et de ses inimitiés; Feuquières, ennemi de son général, et dont la haine ne servira

qu'à développer dans Catinat des vertus et des ressources nouvelles; Feuquières cependant, doué d'un mérite militaire très-distingué, et d'autant moins excusable d'avoir senti l'envie. Envie, partage éternel de la médiocrité, ennemie naturelle du talent, comment peux-tu donc habiter avec lui? Ah! cette alliance monstrueuse est le plus grand outrage que tu puisses lui faire : qu'il soit plutôt l'objet continuel de tes fureurs, que d'être un seul moment le complice de tes bassesses.

Catinat n'ignoroit pas les sentimens de Feuquières à son égard; ils étoient publics et prouvés. Cet officier, jaloux du commandement, ne songeoit qu'à perdre un général qu'il désiroit de remplacer, ou qu'au moins il eût voulu conduire. Dans une correspondance secrète avec le ministre, il décrioit les démarches prudentes de Catinat, et flattoit les erreurs audacieuses de Louvois; enfin, il avoit fait échouer une entreprise sur Veillane, par l'ambition coupable de ravir pour lui seul une gloire qu'il auroit pu partager. Ah! quand l'ambition n'est pas la plus noble des passions, elle en devient la plus vile. Devoir, honneur, patrie, y auroit-il donc de la gloire sans vous? Les verrons-nous subsister encore ces principes meurtriers, qui, plus d'une fois, de nos jours?..... Je m'arrête. Les anciens défendoient de prononcer des paroles sinistres dans

des jours favorables ; et sous un monarque qui ne chérit et n'appelle que la vertu, qui osera compter sur les succès du vice, et sur l'impunité du crime ?

Catinat, capable de pardonner à son ennemi sans le mépriser, et de rendre justice à ses talens en excusant ses torts et ses défauts, n'avoit pris de lui qu'une vengeance bien généreuse : il le mettoit à portée de réparer sa faute; mais ce ne fut pour Feuquières que l'occasion d'en commettre d'autres. Il ne se sert de l'ascendant de ses lumières que pour égarer Bulonde qui commande au siége. Une attaque, risquée contre toutes les règles, nous coûte nos plus braves soldats qui, toujours les premiers au péril, sont les premières victimes de l'imprudence. Le désordre et le découragement se mettent dans nos troupes, et s'augmentent encore à l'approche du prince Eugène. Le siége est levé avec la plus honteuse précipitation, le fruit de nos conquêtes est perdu. La route de Turin, cette route que Louis XIV désiroit tant de voir ouvrir, et que Catinat avoit frayée par tant de soins, se ferme devant nous. Quelle perte pour un général ! que de sujets de ressentiment et de vengeance ! Catinat ne se permet pas même la plainte. Dans le blâme universel qui éclate de toutes parts, sa voix est la seule qui ne s'élève pas contre Feuquières ; on la

pressé en vain de déférer le coupable à la cour : *Je ne veux point*, dit-il, *me rendre dénonciateur*. Il ne répond pas même à la calomnie qui, profitant de son absence, essaie de rejeter sur lui la faute qu'il dédaignoit de faire punir. Immobile au milieu des passions humaines qui frémissent autour de lui, seul il semble n'en pas entendre le fracas, n'en point ressentir les secousses. L'emploi le plus ordinaire du génie, celui de réparer le mal qu'il n'a pas été le maître d'empêcher, est le seul dont il s'occupe. Il voit Eugène et le duc de Savoie, enhardis par notre dernier revers et par la jonction des troupes de Bavière, s'avancer avec des forces très-supérieures, et menacer à la fois Pignerol et Suze. Une marche forcée les porte sur cette dernière place : il s'y jette lui-même avec l'élite de ses troupes ; il voit celles des ennemis se séparer en colonnes éloignées les unes des autres, pour occuper les diverses hauteurs qui entourent la ville. Sa promptitude à saisir le moment décisif égale sa patience à l'attendre. Il part de Suze, fond avec l'impétuosité de la foudre sur tous ces corps séparés qui ne peuvent se secourir, les replie l'un après l'autre, les disperse, dissipe en un moment cette nombreuse armée des alliés, leurs desseins et leurs espérances. Eugène et le duc de Savoie qui, du faîte de l'église de Méane, voient

cette déroute imprévue, ont à peine le temps d'en descendre, et vont se cacher au fond du Piémont. Nos conquêtes sont assurées, la réputation de nos armées est rétablie. Montmélian, devant qui l'on avoit une fois échoué, ne nous résiste plus : sa prise nous rend la supériorité d'une campagne qui sembloit perdue; et Catinat se montre par ses talens au-dessus des revers, et par l'élévation de son âme au-dessus des offenses et des trahisons.

C'est au milieu de tant de gloire qu'il pleura la mort de Louvois. Si l'on ne pense qu'aux contradictions mortifiantes qu'il en essuyoit, on sera surpris peut-être qu'il ait mis tant de sensibilité dans ses regrets; mais les belles âmes trouvent la reconnoissance trop douce, pour permettre qu'on les en dispense. Catinat regrettoit la perte que faisoit la France, et la sienne propre; il regrettoit un ministre qui, au travers de ses hauteurs et de ses caprices, avoit pourtant su l'apprécier et même l'aimer : il regrettoit surtout l'homme que remplaçoit Barbezieux; Barbezieux, dont le despotisme étoit le plus insupportable de tous, celui de l'incapacité présomptueuse. La modération de Catinat fut éprouvée par des chagrins plus amers, et des dégoûts plus rebutans. Il ne songea pas à la retraite : quel citoyen y songe, tant qu'il peut être utile ? mais il la désira. Si les grands hommes

n'étoient soutenus dans leurs travaux, les uns par l'amour de la gloire, les autres par l'amour du devoir, le monde seroit abandonné au méchant, et à l'homme médiocre.

Tant d'amertumes devoient cependant être compensées par de grands dédommagemens, et Catinat devoit trouver un consolateur auguste. Ce roi, qui avoit tant appris à mésestimer les hommes, et qui, sur la fin de ses jours, se plaignoit de l'avoir appris, avoit conçu pour Catinat une estime profonde qu'il lui conserva toujours, même lorsque dans la suite il parut lui retirer sa faveur. La sagesse si rare et si heureuse de ses opérations militaires, celle de son caractère, plus rare et plus heureuse encore, avoient frappé ce monarque, surtout lorsqu'après avoir couvert la Savoie et le Dauphiné, que le partage de nos forces contre des alliés nombreux nous réduisoit à défendre, Catinat vint à Versailles concerter avec le roi le plan d'une campagne que la journée de Marsaille devoit rendre si mémorable. Cette époque est la plus belle de sa vie : le roi l'honore de l'accueil le plus flatteur, goûte tous ses principes, adopte tous ses avis; et à peine revenu dans son camp, Catinat reçoit ce sceptre des guerriers, que la renommée lui donnoit depuis si long-temps, et qu'il n'a brigué que par des victoires. Il apprend qu'en lisant son nom

parmi ceux des maréchaux de France, le roi s'est écrié : *C'est bien la vertu couronnée* (a). Alors cette âme, sortant pour la première fois de ce calme où elle avoit coutume de reposer, paroît transportée d'une joie pure et naïve, qu'elle a peine à contenir, et qu'elle a besoin d'épancher ; elle s'y livre toute entière. Ce digne citoyen, qui a tout fait pour l'état et pour son roi, reçoit enfin de l'un et de l'autre la plus brillante des récompenses, qu'il ne peut devoir qu'à ses services, puisqu'il ne la doit ni à la naissance, ni au crédit. Il a une raison de plus de chérir la patrie et son prince, si pourtant il est possible d'ajouter aux sentimens qu'il a pour eux. *Je suis agité*, disoit-il, *d'une joie que je ne connoissois pas encore*. Ah ! les rois sont grands, puisqu'ils peuvent donner cette joie à la vertu.

Catinat étoit parvenu à ce dernier terme des dignités militaires, qui peut être celui de l'ambition ; mais il n'en est aucun pour la gloire. La sienne devenoit tous les jours plus éclatante : il n'y en a guère en France dans laquelle il n'entre de la mode, et il falloit qu'il eût à son tour cette espèce de succès qu'il ne cherchoit pas. Jusque-là le nom du duc de Savoie, qui n'étoit pas le plus imposant de nos ennemis, celui d'Eugène même,

---

(a) C'est M. de Fénélon qui le lui apprit.

qui n'avoit pas encore acquis ce lustre qu'il obtint depuis par nos disgrâces, la nature du pays, et le petit nombre des troupes qui ne permettoient guère les grandes batailles, peut-être même le peu d'empressement des courtisans à servir sous un général qui n'étoit pas né grand seigneur, l'éclat que la présence de Louis XIV répandoit sur d'autres expéditions, la rivalité célèbre de Luxembourg et du prince d'Orange attirant les regards de l'Europe, toutes ces causes réunies n'avoient pas permis que les exploits qui établissoient chaque jour la réputation de Catinat, fussent le principal entretien de la cour et de la renommée. Mais quand la beauté de ses manœuvres, d'autant plus reconnue qu'elle fut plus examinée, eut réuni les suffrages des meilleurs juges; quand, de son propre mouvement, Louis XIV, qui mettoit le sceau à toute espèce de gloire, l'eut élevé au faîte des honneurs; quand madame de Maintenon, qui ne l'aima jamais, lui eut écrit une lettre de félicitation, alors il fallut être de l'armée de Catinat, il fallut apprendre la guerre sous lui. Vendôme, qui depuis en donna de si belles leçons, voulut, ainsi que son frère, étudier sous ce grand maître l'art qu'il avoit déjà étudié sous Luxembourg. Cette fameuse gendarmerie, qui venoit de se couvrir de tant de lauriers dans les plaines de Leuze, alla partager ceux de Catinat:

il est vrai que le roi, qui lui envoyoit des princes, le bâton de maréchal et la gendarmerie, ne pouvoit pas lui envoyer d'argent. Le soldat manquoit de tout, de vivres, d'habits, de chaussures, de munitions et de paie. Depuis long-temps on ne subsistoit que d'emprunt, et une armée dans cet état n'est pas facile à mouvoir. Les ennemis bloquoient Casal et assiégeoient Pignerol : il falloit vaincre mille obstacles avant d'aller vaincre à Marsaille ; c'étoit pourtant là que Catinat, après que Louis XIV se fut acquitté envers lui, alloit s'acquitter envers Louis XIV.

Quel moment, messieurs, qu'une bataille pour un homme tel que Catinat, déjà familiarisé avec l'art de vaincre, et capable de la considérer en philosophe, en même temps qu'il la dirigeoit en guerrier ! Quel spectacle que cette foule d'hommes rassemblés de toute part, qui tous semblent n'avoir alors d'autre âme que celle que leur donne le général ; qui, agrandis les uns par les autres, élevés au-dessus d'eux-mêmes, vont exécuter des prodiges dont peut-être chacun d'eux, abandonné à ses propres forces, n'eût jamais conçu l'idée ! Ah ! la multitude est dans la main du grand homme ; on n'en fait rien qu'en la transformant, pour ainsi dire, qu'en faisant passer en elle un instinct qui la domine, et qu'elle n'est pas maîtresse de repousser. Alors le péril, la mort, la

crainte, les passions viles s'éloignent et disparoissent; le cri de l'honneur, plus fort, plus imposant, plus retentissant que le bruit des instrumens militaires, et que le fracas des foudres, fait naître dans tous les esprits un même enthousiasme; le général le meut, le dirige, l'anime et ne le ressent pas; seul il n'en a pas besoin. La pensée du salut de tous le remplit sans l'agiter; elle occupe toutes les forces de sa raison recueillie. Tout ce qui se fait de grand lui appartient, et lui-même est au-dessus de cette grandeur. Son œil, toujours attaché sur la victoire, la suit dans tous les mouvemens qui semblent l'éloigner ou la rapprocher; il la fixe, l'enchaîne enfin, et voyant alors tout le sang qu'elle a coûté, il se détourne du carnage, et se console en regardant la patrie.

Après les dispositions savantes qui assurèrent le succès des journées de Staffarde et de Marsaille, rien ne fait plus d'honneur à Catinat que le récit de ces deux batailles, qui nous a été conservé tel qu'il l'écrivoit au roi. Jamais la modestie n'a raconté plus simplement. La valeur des troupes, la conduite des officiers semblent avoir tout fait, et le génie de leur chef se cache avec autant de gloire qu'il s'étoit montré dans l'action. Tout ce qui est digne d'éloge ou de récompense, est soigneusement relevé; il n'oublie rien que lui-même. S'il a couru des dangers, il ne s'en souvient pas

plus dans sa narration qu'il n'y a songé dans le combat; et si l'on n'avoit pas appris d'ailleurs qu'il avoit eu son cheval tué sous lui, ses habits percés de coups, une blessure au bras, il semble que tout le monde auroit pu faire cette question remarquable que l'on fit de très-bonne foi, après la lecture d'une de ses lettres, où il rendoit compte de la bataille de Staffarde : *M. de Catinat y étoit-il?*

Le plus heureux fruit de la victoire, la paix que le traité de Riswick rendit à l'Europe, pouvoit seul consoler Catinat de la nécessité de vaincre. La paix est l'écueil le plus commun pour les généraux qui ne sont que guerriers. Leur gloire semble alors s'éloigner d'eux, comme si elle ne pouvoit habiter qu'avec la discorde, et ils sont condamnés à être inutiles aux hommes, dès qu'il ne faut plus détruire : de-là ces vœux homicides qu'on les accuse quelquefois de former en secret, pour que la patrie ait le malheur d'avoir besoin de leurs talens. Ah! loin d'une âme comme celle de Catinat, ces vœux abominables, que d'ailleurs il n'eut jamais intérêt de former! il avoit porté dans la guerre toutes les vertus de la paix, surtout ce respect pour l'humanité dont il donna tant de preuves, et qui n'est guère le caractère dominant d'une époque de puissance et de grandeur. Alors tout ce qui subjugue les hommes par

l'admiration, est porté à les tyranniser par la forc
Les intérêts de l'espèce humaine disparoissent d-
vant la gloire de ses maîtres, et la raison se tai
devant la renommée. Mais Catinat, que rien n
pouvoit enivrer ni éblouir, portoit dans son cœu
ces principes d'ordre, d'équité, de bienveillanc
universelle, dont il avoit donné des exemp
éclatans dans les premiers commandemens q
lui furent confiés avant celui d'Italie. Si l'on con-
serve le souvenir des bienfaits autant que cel
des fléaux, les peuples de Juliers et de Limbour
doivent bénir la mémoire de Catinat, comm
ceux du Palatinat et de la Hollande doivent frém
à la seule idée de l'invasion des armes français
Louvois, toujours implacable et sanguinaire
l'avoit chargé de mettre à contribution la provin
de Juliers, et de brûler tout le pays. Catinat exi-
gea, quoiqu'à regret, les contributions, droit q
semble autoriser la guerre, qui partout met la d-
pouille du plus foible dans les mains du plus for
mais d'ailleurs il se crut, comme général, en dro
de juger mieux que le ministre, si l'incendie
la dévastation étoient nécessaires ou inutiles :
osa désobéir à Louvois, pour obéir à l'humanit
Les nations applaudirent à cette conduite cour-
geuse; les auteurs de ces papiers politiques do
la Hollande inondoit l'Europe, et qui n'étoient
le plus souvent que des satires de la France, ren-

rent au général ce témoignage, que *si c'eût été un autre que lui, tout le pays auroit été brûlé* : paroles qui sembloient rappeler combien étoit beau que Catinat, au commencement de sa carrière, osât ce qu'au milieu de sa fortune et de sa gloire, n'avoit pas osé Turenne. On peut excuser Turenne, puisqu'il obéissoit; mais il faut admirer Catinat qui n'a pas obéi.

Et quel sujet pourtant connut mieux les devoirs de l'obéissance? Combien de fois il sacrifia ses répugnances à ces devoirs souvent aussi tristes qu'ils sont sacrés! Mais du moins il regardoit comme le premier, d'éclairer l'autorité avant de la servir, dût-il, en l'avertissant, s'exposer à lui déplaire. Aucun intérêt ne pouvoit balancer près de lui la vérité et la justice. Lorsqu'on l'avoit envoyé soumettre les hérétiques connus sous le nom de Vaudois, qui vivoient indépendans et tranquilles dans les vallées du Piémont, l'honneur d'être chargé pour la première fois d'un commandement, ce moment toujours si flatteur pour un militaire, ne put lui faire oublier ses principes de modération, ni l'intérêt de l'état. Il représentoit au roi que tourmenter les peuples de cette frontière, c'étoit donner des soldats au duc de Savoie, se faire des ennemis que leur situation et le désespoir pouvoient rendre dangereux; qu'enfin les poursuivre dans leurs cavernes et dans leurs ro-

chers, c'étoit joindre beaucoup de travail à peu de gloire. Ces raisons qui ne parurent dans la suite que trop bien fondées, quand il fallut traiter avec ces peuples, et traiter inutilement, ces raisons ne furent pas alors entendues. Catinat, chargé de l'expédition, ne s'occupa plus que d'y mettre toute la promptitude qui convenoit à la puissance qu'il servoit, et toute la douceur que lui ordonnoient ses principes. Il prit les mesures les plus justes pour épargner le sang des peuples, et hâter leur soumission : elle fut achevée et entière au jour qu'il avoit marqué.

Cet esprit de modération, qui prend sa source dans ce grand sentiment d'humanité dont nous l'avons vu pénétré, le distinguoit chez l'étranger de la plupart de ses compatriotes, trop sujets aux défauts opposés, à cette légèreté offensante tant reprochée aux Français, à cet attachement exclusif pour leurs usages et leurs manières, qui ressemble trop au mépris des mœurs d'autrui. Quand il commandoit dans Casal, chez des alliés qui n'avoient cédé qu'à regret aux menaces de la France, et qu'il étoit utile de s'attacher par les déférences et les égards, il commença par réprimer avec sévérité la licence injurieuse où s'emporte si aisément le soldat, jaloux de faire sentir aux foibles toute la puissance dont il est le ministre. Pour en imposer à ses troupes, il eut re-

urs à la plus efficace de toutes les leçons, l'exemple. On le vit à la tête de ses officiers, aller demander à l'évêque de Casal la permission d'être dispensé des abstinences légales, dont l'observation est si difficile pour les hommes qui n'ont pas le choix des alimens. Cet acte de soumission qui en étoit un de sagesse, et toute sa conduite dans ce pays, qui n'en avoit point vu de modèle, furent admirés des peuples d'Italie. *Voilà un Français d'une rare prudence*, dit un pontife de Rome, c'est-à-dire un des meilleurs juges d'une vertu la plus familière à cette cour, où elle fut toujours la plus nécessaire.

La bienveillance que le sage étend sur ses semblables, est en proportion de ses lumières. Il faut voir de haut pour embrasser beaucoup d'objets. La bienfaisance de Catinat ne se bornoit pas au soin d'assurer des secours aux blessés, d'attirer les grâces de la cour sur la pauvreté noble de l'officier, sur le mérite obscur du soldat; elle ne se bornoit pas à l'inspection sévère et vigilante de ces asiles destinés aux maladies et aux infirmités qui naissent des fatigues de la guerre, asiles dans lesquels l'avarice qui calcule se compose trop souvent un revenu coupable des besoins trompés du malheureux qui souffre. Ce n'étoit pas assez pour lui d'éclairer le dédale obscur où marche l'avide concussionnaire, emportant dans la capitale, au

fond d'un palais scandaleux, la subsistance des armées qui remportent dans nos temples les drapeaux des ennemis; de suppléer même de ses propres biens, pour le soulagement des soldats, aux opérations lentes et pénibles d'une finance épuisée. Tous ces soins sont les devoirs du commandement : ceux de Catinat s'élevoient plus haut. Remontant à la source des abus qu'il avoit observés dans la guerre, il s'occupoit, dans le loisir que lui laissoit la paix, des moyens de les détruire. Une réforme dans toutes les parties de l'administration militaire, dans le traitement de l'officier et du soldat, des instructions pour tous les emplois supérieurs et subalternes, pour la facilité de l'approvisionnement et la tenue des magasins, pour les enrôlemens dont il vouloit bannir la violence, pour les recrues dont il vouloit écarter la fraude et les gains illicites : tels étoient les objets de ses spéculations et de ses travaux; tel étoit le genre de grâces que ses mémoires sollicitoient auprès du gouvernement. La conformité des vues et l'amour de la patrie l'avoient uni étroitement avec Vauban. Ces deux illustres citoyens avoient mis en commun leur plus grand intérêt, celui du bien général. C'est de la correspondance de ces deux hommes rares, qui, des différens pays où les appeloient leurs emplois, s'envoyoient leurs réflexions et leurs idées, que naquit le fameux ou-

vrage de Vauban (*a*) sur la régie des deniers publics et la perception des impôts ; et si jamais ce plan, célébré par tant de bons citoyens, pouvoit s'accorder avec la constitution d'un grand état ; si ce ressort unique, admirable par sa simplicité, étoit substitué parmi nous au jeu pénible et coûteux de cette immense machine de la finance, Catinat partageroit avec Vauban la reconnoissance des peuples. Catinat, dont nous avons loué l'imperturbable égalité de caractère, n'avoit, comme on le voit, que cette inquiétude des grandes âmes, pour qui tout désordre à réformer est un tourment, et tout bien possible une étude et une espérance.

Faut-il s'étonner si cette activité d'esprit qui embrassoit tant de connoissances, l'avoit fait regarder dès ses commencemens comme un homme capable de tout ? Dès qu'on l'eut connu, il n'y eut rien qu'on n'en attendît. Il étoit jeune encore, lorsque la cour crut pouvoir confier à sa maturité précoce des négociations délicates aveo les princes d'Italie, et des commandemens dans les villes alliées de ce même pays, qui demandoit cette circonspection, cette souplesse, qualités qui, surtout

(*a*) Ouvrage rédigé par Boisguilbert, mais qui est regardé comme étant de Vauban, dont il développe les principes.

alors, ne sembloient guère celles d'un jeune homme, d'un militaire et d'un Français. Quand le fils de Louis XIV, Monseigneur, suivi de toute la jeune noblesse du royaume, alla faire ses premières armes devant Philisbourg, Catinat eut le singulier honneur d'être associé à Vauban pour la conduite de ce siége, et cette réunion parut le seul moyen d'assurer un succès auquel on attachoit la gloire de l'héritier de la couronne. C'est à ce siége que commencèrent à se manifester avec éclat l'estime et l'amour que Catinat avoit déjà inspirés. Il fut renversé d'un coup de feu; toute l'armée fut dans la consternation; et lorsqu'on apprit qu'il étoit sans danger, la joie fut aussi vive que l'avoit été la terreur. A Marsaille, la gendarmerie française entoura sa tente, pendant son sommeil, de trente drapeaux enlevés à l'ennemi. Son réveil fut celui d'un héros : ses yeux, en s'ouvrant, ne rencontrèrent que des trophées. Cet amour que lui portoient les soldats ne fut jamais affoibli, même par la sévérité de son commandement; sévérité qui n'étoit en lui que le maintien de l'ordre. Enfin, dans cette malheureuse guerre de la succession, la dernière qu'il ait faite, lorsque réparant les fautes de Villeroy, il fut blessé au passage de l'Oglio, en couvrant la retraite de l'armée, cette armée, qui peut-être sentoit d'autant plus ce qu'il valoit qu'alors il ne la commandoit plus, parut

faire dépendre son salut de celui de Catinat. On entendoit les soldats se demander sans cesse les uns aux autres, avec cette sollicitude empressée qui nait de l'affection, et que le péril augmentoit : *Comment se porte notre père la pensée ?*

Cette époque nous ramène au moment de la plus amère injustice qu'ait essuyée Catinat. Hélas ! cette épreuve étoit réservée aux jours de sa vieillesse. Oh ! que la fin d'un grand homme est respectable ! mais qu'elle est rarement heureuse ! Le bonheur s'éloigne-t-il de nous avec la vigueur des années et l'âge des efforts et des espérances ? la gloire vieillissante n'est-elle qu'une ruine illustre, dont l'indifférence détourne les yeux, et que l'ingratitude et l'envie insultent en passant ? Appelé par la patrie, Catinat avoit quitté sa chère solitude pour présider encore à la fortune de nos armes dans ce même pays, tant de fois le théâtre de ses triomphes ; mais alors tout s'unissoit contre lui. Les nouvelles levées, le défaut d'argent, l'ordre de respecter la neutralité apparente des Vénitiens, ordre qui livroit à des ennemis moins scrupuleux des chemins et des avantages qui nous étoient interdits ; le commandement suprême déféré à la dignité du duc de Savoie, et dont Catinat n'eut plus que l'ombre près de cet allié dangereux, dont les infidélités secrètes furent d'autant plus justement soupçonnées, qu'elles fini-

rent par une défection ouverte; les ennemis de Catinat secondant par de mauvais conseils les mauvaises manœuvres de ce prince, pour en faire retomber le blâme sur le général français, dans leurs lettres à la cour; enfin, le génie d'Eugène, libre dans son essor, opposé au génie de Catinat enchaîné et trahi : c'est au milieu de tant d'obstacles, contre lesquels le talent n'a point de défense, qu'on vouloit que les armes françaises conservassent leur supériorité ordinaire. C'étoit beaucoup de balancer celle que devoit prendre dans de pareilles circonstances un ennemi tel qu'Eugène. Tous les mouvemens de ce général qui, paroissant toujours instruit des nôtres, resserroit sans cesse notre armée, et menaçoit le Mantouan et le Milanais, le passage de l'Adige et du Mincio, à la vue de nos troupes; l'affaire de Carpi, où, malgré leur valeur, elles combattirent avec désavantage ; les ordres réitérés de Louis XIV, qui vouloit ressaisir par une bataille l'honneur de cette campagne, tandis que Catinat se bornoit à empêcher l'ennemi d'hiverner en Italie, et à le forcer de se retirer en Piémont; tout sert à grossir l'orage que la cabale de Versailles amassoit depuis long-temps contre lui. La fille du duc de Savoie ne pouvoit lui pardonner les soupçons élevés contre son père; elle joint ses ressentimens à ceux d'une favorite puissante, dont Catinat

n'avoit jamais été le courtisan. On répand à la cour, que la douleur qu'il a sentie de la mort d'un frère (a) qu'il avoit tendrement aimé, a dérangé ses organes et altéré son esprit; et la malignité de la haine, en le calomniant, rendoit encore cet hommage à sa sensibilité. La dernière arme qu'on emploie pour le perdre, est cette accusation, la plus cruelle de toutes, celle d'irréligion, si difficile à repousser, puisqu'elle attaque le secret de la conscience, qu'elle rend toutes les défenses suspectes, et autorise tous les soupçons; et contre qui osoit-on l'intenter? Catinat étoit trop sage, sans doute, pour ne pas respecter le culte public; et s'il s'agissoit des sentimens intérieurs, si toutes les actions de la vie en sont l'expression fidèle, si la modestie, le désintéressement, l'empire sur les passions, les sacrifices continuels de l'intérêt et de l'orgueil, la décence des mœurs, l'obéissance aux lois, sont les vertus que la morale du christianisme porte à leur perfection, quel homme méritoit plus que Catinat d'être compté parmi les disciples de l'évangile? Quelle plus belle réponse à ses accusateurs, que la conduite qu'il va tenir dans sa disgrâce! car elle est enfin résolue; et Villeroy, dont le nom est devenu depuis si malheureusement célèbre

(a) M. de Croisille.

par la défaite de Ramillies, vint remplacer le vainqueur de Staffarde et de Marsaille.

Le sentiment de l'équité, l'enthousiasme de la gloire, nous rangent volontiers au parti du grand homme opprimé; son injure qu'il dédaigne devient la nôtre; nos regrets le vengent quand il se tait; sa disgrâce le relève à nos yeux quand on veut l'abaisser. Que Catinat, sans se plaindre de ses ennemis, sans murmurer contre son maître, laissant commander Villeroy, eût repris tranquillement le chemin de sa retraite, notre admiration et nos hommages l'y suivroient encore, comme les applaudissemens des Romains suivoient Scipion montant au Capitole; mais ce triomphe vulgaire n'est pas celui de Catinat. L'amour de son pays et du devoir lui inspire une autre grandeur que celle qui se borne à pardonner à la patrie; il veut la servir au moment où elle l'outrage, et la servir sous le chef qu'elle lui préfère. Il ne connoît ni les prétentions du grade, ni même la fierté légitime du talent. Créqui, maréchal de France, avoit refusé de marcher sous un autre maréchal (*a*), et ce maréchal étoit Turenne: ici c'est Catinat dépossédé par Villeroy,

---

(*a*) Ce refus de Créqui n'étoit fondé que sur les droits du grade. Rien n'est plus noble, d'ailleurs, que ce qu'il dit à Louis XIV: *Laissez-moi servir marquis de Créqui*,

et qui marche sous ses ordres. Il borne désormais tous ses travaux, tous ses efforts, à seconder le général qui le remplace; et cet emploi secondaire est, aux yeux de la raison, plus glorieux pour lui que tous les commandemens. *Les méchans seroient outrés*, écrivoit-il, *s'ils savoient jusqu'où va mon intérieur sur ce sujet.* Et comment les méchans l'auroient-ils pu savoir? comment auroient-ils pu croire à une vertu faite pour étonner même les hommes vertueux? Elle étoit alors exposée à toutes les épreuves; l'impétueuse fierté de Villeroy insultoit à la prudence modeste de Catinat. Il repoussoit avec une ironie méprisante des conseils dont il méconnoissoit à la fois la sagesse et la générosité. *Le temps de la prudence est passé*, disoit-il, *je ne me pique pas d'être circonspect.* Il ne tarda pas à le prouver : pressé de combattre, parce que le roi vouloit que l'on combattît; trompé par Eugène qui cache dans les retranchemens de Chiari l'élite de ses troupes que l'on croit sur une autre route, Villeroy, sourd aux avis réitérés de Catinat, attaque ce poste sans le reconnoître, et se flatte de l'emporter sans peine.

ôtez-moi le bâton; peut-être saurai-je mériter qu'on me le rende. Il n'y a rien au-dessus de ces sentimens que la conduite de Catinat.

Un premier avantage sur quelques corps avancés qui se replient devant lui, l'engage de plus en plus dans cette funeste attaque. C'est là que l'attendoit l'ennemi; c'est dans ce piége que la bravoure française vient se précipiter aveuglément. Toute l'armée d'Eugène est rangée derrière un rempart qui vomit la foudre et la mort. A ce fracas meurtrier, les Français reconnoissent, mais trop tard, leur fatale méprise. *Ce n'est pas ma faute*, dit tranquillement Catinat qui les conduit; et marchant avant tous, il brave seul un péril que seul il avoit prévu. Son exemple les ranime; mais alors le courage ne peut apprendre qu'à mourir. Des milliers de nos plus braves soldats tombent aux pieds de ce retranchement formidable, et tombent sans pouvoir atteindre l'ennemi; Catinat lui-même est frappé. Villeroy, qui voit sa faute, et le carnage de ses troupes, ordonne enfin la retraite. Interrogeons ici le cœur humain et celui de Catinat; ne craignons ni de rougir de l'un, ni d'admirer l'autre; perçons d'un côté la profondeur des passions et des vices, et de l'autre élevons nos regards jusqu'à la sublime vertu. O hommes! ô mes semblables! je n'ai pas la triste manie de vous calomnier; mais prenez la place de Catinat dépouillé du commandement pour prix de ses services et de ses victoires; supposez-vous comme lui sous les ordres d'un con-

current qui vous déplace et vous insulte; supposez-vous dans la chaleur du combat, dans ce moment où l'humanité est trop peu écoutée pour étouffer les ressentimens de l'amour-propre; vous allez tous frémir peut-être, si je sonde les plis de votre cœur. Mais qui de vous oseroit assurer qu'à la vue de cette défaite qui le venge, à la vue de ce sang qui crie contre l'imprudence, on ne lui surprendroit pas la joie secrète d'un triomphe? Ouvre-toi maintenant, cœur magnanime, toi qui n'as point de regards à craindre, et qui n'as que des exemples à donner; ouvre-toi devant tes concitoyens, devant les générations futures; ne cache rien à nos yeux; et que verrons-nous en toi, qu'une douleur auguste et les blessures de la patrie?

Si l'on pouvoit douter que cette magnanimité fût si entière et si parfaite, que l'on observe la conduite qu'il tint, lorsqu'après cette campagne il revint à la cour; s'il y eût porté des ressentimens, il y portoit de grands avantages. Il avoit combattu seul une entreprise malheureuse; on étoit revenu à ce plan de défensive qui avoit causé sa disgrâce; Villeroy lui-même avoit fait entendre les mêmes plaintes que lui sur la difficulté de commander une armée française sous les ordres d'un duc de Savoie. Que de facilités pour la vengeance, si Catinat avoit pu la cher-

cher ! On lui en présentoit de plus grandes ; on offroit de mettre entre ses mains les preuves des intrigues secrètes qu'on avoit tramées contre lui. Le secrétaire d'un homme qui avoit été dans le parti de ses ennemis, et qui venoit de mourir, lui promit, s'il vouloit le prendre à son service, de lui révéler les secrets les plus importans pour lui : il rejeta ses offres et ses délations. Arrivé à Versailles, il eut avec le roi un de ces entretiens secrets dont les courtisans comptent les instans avec impatience et inquiétude ; et l'accueil que lui fit Louis XIV, en se séparant de lui, n'étoit pas propre à les rassurer. On sut bientôt qu'il ne s'étoit plaint de personne, quoique le roi l'eût pressé de s'expliquer. *Ceux qui ont cherché à me nuire*, avoit-il dit, *peuvent être fort utiles à votre majesté. J'étois pour eux un objet d'envie ; quand je n'y serai plus, ils serviront mieux.* Sans doute qu'instruits de cette conversation, les courtisans pensèrent que cet homme, qui avoit tant de connoissances, n'avoit pas celle de la cour.

Retiré dans sa maison de Saint-Gratien (*a*), dont il avoit toujours aimé le séjour, c'est dans cette demeure champêtre que son nom a rendue célèbre, et qui n'avoit d'éclat que celui que lui

(*a*) Dans la vallée de Montmorency.

prêtoit un tel hôte, c'est là qu'il se reposoit de ce tumulte des grandes affaires, qui n'avoit jamais troublé son âme, mais qui l'avoit fatiguée. Il y porta ses goûts dominans, la réflexion et la simplicité. Il se promenoit souvent seul (*a*), et ses amis s'abstenoient par égard d'interrompre ses pensées solitaires. Ils avoient pour la méditation d'un sage ce respect louable qu'un jour avoit témoigné pour lui Fontenelle, lorsque l'apercevant tête à tête avec Vauban, il referma aussitôt la porte qu'il avoit ouverte, *confus*, disoit-il, *d'avoir pu déranger un moment cet entretien si intéressant pour la France*. Les habitans de la campagne, témoins de ses promenades journalières, ne se lassoient point d'admirer l'extérieur modeste et le vêtement simple de cet homme, dont le nom et les victoires avoient si souvent frappé leurs oreilles. Il les traitoit avec cette bonté familière qui ne coûte rien à la vraie grandeur, et qui la rend si aimable. Il assistoit à leurs divertissemens; et toujours occupé de vues utiles, il les encourageoit aux exercices du corps, et leur distribuoit lui-même des prix. Dans ce

(*a*) « Nous ne passons pas un jour sans le voir, écrivoit » Mme de Coulange; je le trouve seul au bout d'une de » nos allées; il est sans épée, il ne croit pas en avoir ja- » mais porté. »

temps où les besoins de la guerre forçoient le gouvernement à des recrues continuelles, il songeoit à former en eux des soldats. Il les rassuroit contre la frayeur que répand dans les campagnes la levée des milices. Il les exhortoit à servir l'état, et se donnoit pour exemple de la fortune qu'on peût attendre du service. Elle étoit brillante sans doute, si l'on regarde ses honneurs; elle étoit bien médiocre, si l'on considère ses revenus. Quand il commandoit les armées, le ministère ajoutoit à ses appointemens une somme annuelle de douze mille francs, qu'il distribuoit en libéralités et en récompenses militaires, et qui lui étoient quelquefois, comme il le dit lui-même, *de nécessité*. Ce traitement lui fut continué après sa retraite avec quelqu'augmentation. C'étoit environ le double de son pâtrimoine (*a*). Telle étoit la fortune d'un homme qui avoit commandé toute sa vie. Ce détail exact est l'éloge complet d'un désintéressement bien rare dans les grandes âmes. Il refusa toujours dans ses gouvernemens les présens du pays; et à la guerre, il ne fit jamais payer les sauve-gardes. On sait que Villars, qui se vantoit de n'avoir jamais rien pris qu'à l'ennemi, devint très-riche: Catinat faisoit

(*a*) Il étoit né avec six ou sept mille livres de rente, qui en valent quinze de ce temps-ci.

plus, il ne prenoit rien à personne. Il resta pauvre : *Je ne veux*, disoit-il, *que subsister au service*. Cette humanité, dont nous retrouvons toujours en lui les procédés et les principes, ne lui permettoit pas de confondre jamais les ennemis que l'on doit combattre, avec les peuples innocens qu'on ne doit pas opprimer. En s'abstenant de ces exactions érigées en droits par l'usage, il punissoit les violences et les rapines des subalternes. C'est par une suite de cette équité compatissante, qu'il défendit toujours dans les siéges que l'artillerie, faite pour foudroyer les bastions et les remparts, écrasât les habitations des citoyens paisibles. Il alla plus d'une fois demander aux paysans s'ils n'étoient point foulés par les soldats. Contenant les uns et protégeant les autres, l'amour et la reconnoissance de tous étoient les seules richesses qu'il parût jaloux de remporter.

On a souvent cité cette réponse qu'il fit à Louis XIV, dans le temps de sa plus grande faveur auprès de lui, lorsque ce monarque, après l'avoir entretenu sur les opérations de la guerre, lui dit avec cette grâce qu'il savoit mettre dans tous ses discours, et qui étoit un de ses dons particuliers : *C'est assez parler de mes affaires ; en quel état sont les vôtres ? Sire*, répondit Catinat, *grâces aux bontés de votre majesté*,

hommes respectables. Il le conduit partout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne ; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent, et avec cette noble simplicité, cette franchise des mœurs guerrières, qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux : *A la santé*, dit-il, *de mes anciens camarades*. Il boit et fait boire l'enfant avec lui : les soldats, debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; et il sort emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène trop au-dessus de l'âme d'un enfant, mais dont le récit, conservé dans les mémoires de sa vie, a pour nous encore aujourd'hui quelque chose d'attendrissant et d'auguste.

Il avoit vu, il avoit partagé la gloire et les succès d'un beau règne; il en vit les revers et les fautes; il en partagea les amertumes en citoyen. Dans le désordre des finances, dans l'excès des misères publiques, ses pensions cessèrent d'être payées. C'est alors qu'il résolut d'abandonner entièrement la capitale, et de se fixer à Saint-Gratien; il voulut même renvoyer ses principaux domestiques. Un pareil effort dans tout autre pouvoit être un sacrifice pour la vanité; c'en étoit un pour la bonté de son âme : il les regardoit (ce sont ses expressions) *plutôt comme des amis que comme des serviteurs*; et du moins ils jus-

rièrent ce titre, lorsque, se jetant à ses pieds, ils le conjurèrent de permettre qu'ils lui restassent attachés, sans autre récompense que l'honneur de le servir, quand il ne pourroit leur en donner une autre. Sa sensibilité ne résista pas à des prières aussi honorables pour lui que pour eux; et de tous les beaux momens de sa vie, celui-là sans doute ne fut pas le moins doux, ni le moins flatteur.

On assure qu'en quittant Paris il versa quelques larmes; et qui pouvoit les faire répandre, que les regrets de l'amitié? Catinat avoit peu d'amis; mais on disoit qu'il n'y en avoit pas comme les siens. Les sentimens qu'il inspiroit étoient un *culte*, et il ne les inspiroit qu'à des âmes d'élite. Fénélon étoit du nombre, et c'est faire l'éloge des autres. Catinat eut d'ailleurs un bonheur plus rare qu'il ne devroit l'être : l'amitié la plus tendre rapprocha de son cœur ceux que la nature avoit placés près de lui. L'union la plus étroite et la plus intime subsista toujours entre lui et son frère, M. de Croisille, et madame Pucelle, sa sœur. On voit dans ses lettres un cœur plein d'affections profondes, qu'il aimoit à concentrer dans un petit nombre d'âmes aimantes, et qu'il craignoit d'étendre trop loin. On voit avec quel plaisir il leur confie le dépôt de ses secrets et de ses jouissances intérieures; dépôt si cher et si sacré,

quand celui qui le donne et ceux qui le reçoivent
en sentent également le prix.

Louis XIV l'appeloit de temps en temps à la
cour, pour le consulter sur les besoins de l'ét.
Catinat ne lui parla jamais des siens; il étoit
loin de se plaindre ! il ne sentoit que les maux de
la France; il n'y avoit point de sacrifice qu'il ne
fût prêt à lui faire. C'en étoit un sans doute, lors-
que, malgré son grand âge et la foiblesse de sa
santé, il céda aux instances de Louis XIV, qui
pressoit d'accepter encore le commandement de
l'armée d'Alsace. *Votre présence suffira*, lui di-
soit ce prince, toujours plus rempli d'estime,
même de vénération pour ce grand homme, à
mesure qu'il le connoissoit davantage : il ne voy-
qu'en lui ce dévouement héroïque à tous les inté-
rêts de la patrie. Catinat, dans le temps de son
rappel d'Italie, avoit eu beaucoup à se plaindre de
Chamillard qui s'étoit tourné contre lui. Le roi
parut désirer qu'il se rapprochât de ce ministre,
et le lui fit entendre, mais avec réserve, comme
prévoyant des difficultés. *J'y vais*, lui dit le
maréchal; et ce fut toute sa réponse.

Ainsi son zèle patriotique étoit loin de se ra-
lentir; mais ses forces n'y répondoient plus : il
remit le commandement entre les mains de Vil-
lars, que la victoire attendoit à Fridlingue. En
finissant sa carrière, il vit du moins commen-

celle d'un héros qui pouvoit le rassurer sur le sort de la France. Ses ennemis qui osoient l'accuser de jalousie, comme ils l'avoient accusé de démence, oublièrent que les lauriers de Villars avoient affligé Catinat. La haine ne se lassoit pas de méconnoître ses vertus, ou de les travestir en défauts. On attaquoit en lui jusqu'à la modestie de son habillement; on prétendoit y voir le dessein d'être remarqué, comme si un homme tel que lui eût pu mettre quelqu'orgueil dans l'éclat ou dans la simplicité de ses vêtemens. Y en avoit-il même, comme on l'a prétendu, dans ce singulier refus dont Fabert seul avoit donné l'exemple? Catinat, qui avoit vu dans le grade de maréchal de France la récompense des services, pouvoit ne regarder le collier des ordres que comme une marque de faveur; il le refusa. Sa famille lui représenta le tort qu'il alloit lui faire, qu'on pourroit croire que ce refus n'étoit fondé que sur la difficulté de faire les preuves. On connoît sa réponse. *Si je vous fais tort*, dit-il, *rayez-moi de votre généalogie.* C'est peut-être le seul mot de Catinat où l'on puisse entrevoir le sentiment de la supériorité.

Vers la fin de sa vie, il cessa de paroître à la cour; il ne lui resta plus que Saint-Gratien, quelques amis et quelques livres. Plutarque et la Bible en plusieurs langues étoient ceux qu'il

lisoit le plus souvent. Sentant défaillir ses forces, il pria le célèbre Helvétius de lui dire à peu près ce qui lui restoit de temps à vivre. Le médecin mit ce terme à trois mois, et lui ordonna quelques breuvages. *Pourquoi ces remèdes?* dit Catinat. *Pour rendre l'agonie plus douce*, répondit le médecin. Le maréchal consentit à les prendre; mais ce qui surtout devoit *rendre son agonie plus douce*, c'étoit le souvenir de sa vie. Cet homme, accusé d'impiété, mourut en prononçant ces paroles : *Mon Dieu, j'ai confiance en vous* : il avoit demandé lui-même les secours que la religion apporte aux mourans. Son testament commence par des legs pieux et charitables à des églises et à des hôpitaux : aucun de ses domestiques n'y est oublié; il n'avoit ni augmenté, ni diminué son patrimoine.

Pourrions-nous ne pas nous arrêter, en finissant, sur une leçon frappante qui, comme un trait de lumière, perce et jaillit de tous côtés dans le récit des actions de Catinat? C'est que les plus heureux présens que le ciel puisse faire aux empires, ne sont pas les génies brillans et les âmes naturellement prédominantes; ce sont les esprits justes et les cœurs vertueux. Il n'y a peut-être point de vérité plus commune en morale; il n'y en a point de plus rarement sentie. Avouons-le; rien ne subjugue les hommes plus aisément que

la grandeur ; elle leur plaît, même en les accablant ; elle s'empare d'eux par ce qu'ils ont de plus foible, je veux dire par l'imagination : de-là ces louanges prodiguées dans tous les siècles à ces grands talens qui n'ont été que de grands fléaux : il semble qu'en même temps qu'ils nous abattent par le sentiment de notre infériorité, ils relèvent notre orgueil en ajoutant à l'idée de notre espèce. Entraînés par l'admiration, nous leur pardonnons ce que nous coûte leur fatale supériorité. Quoi donc ! ne sentirons-nous jamais la grandeur qu'en raison de notre foiblesse ? l'humanité aveugle et rampante ne se prosternera-t-elle que devant ceux qui la foulent aux pieds ? Voulez-vous comprendre combien le génie, armé par les passions et conduit par les erreurs, est petit devant la vertu ? Comparez Catinat que les duretés de Louvois ne peuvent rebuter du service de la patrie, qui continue à la défendre sous les ordres de Villeroy ; comparez-le à Condé que son mépris pour Mazarin envoie chez les Espagnols ; à Turenne, que sa passion pour une femme qui le trompe, précipite dans la guerre civile. Jugez alors entre l'homme qui n'a que le sentiment de ses droits et de sa force, et celui qui n'a d'autre idée que celle de son devoir ; entre celui qui se croit au-dessus d'une faute, et celui qui ne s'en permet aucune. Voyez, d'un côté, combien de

jours perdus pour l'état, combien même employ..
contre lui; voyez, de l'autre, une vie entière dont
chaque instant a été pour la patrie un bienfait
ou un sacrifice. Dites alors, dites : Ce que Dieu a
donné à l'homme de plus sublime, c'est la raison
et la vertu qui n'est que la raison agissante. Raison, vertu, noms sacrés, trop long-temps effacés par les noms éblouissans de grandeur et de génie ! trop long-temps l'art de la parole, l'art des vers ont été prostitués à l'éloge des crimes éclatans. L'imagination des écrivains a séduit la nôtre, et la science d'émouvoir les hommes a précédé celle de les éclairer. Ah ! du moins aujourd'hui que l'examen de leurs droits naturels et de leurs intérêts est devenu la plus importante des études, qu'il ne soit plus permis de les tromper sur les objets de leur admiration. Que l'éloquence, faite pour instruire les peuples, ne célèbre plus que ceux qui les ont aimés ; qu'elle leur apprenne à n'être plus éblouis par ceux qui les écrasent ; qu'elle leur enseigne que le bien qu'on fait en silence est plus rare et plus difficile que le mal qu'on fait avec éclat. Quand les tourbillons passent en ravageant, quand les secousses intérieures de la terre ouvrent ses entrailles sous les pieds de ceux qui l'habitent, et roulent les mers soulevées sur les villes et les royaumes, la nature, imposante dans ses menaces, frappe d'une admi-

ration mêlée d'horreur le vulgaire épouvanté : le sauvage croit à ses dieux infernaux, et adore le génie du mal; l'homme éclairé lui-même ne sait, dans son trouble, si la nature n'est pas livrée à un pouvoir destructeur, armé contre la puissance qui produit et qui conserve. Mais quand le sage contemple l'ordre et le mouvement de l'univers, quand il voit ce foible globe emporté dans l'espace infini, retrouver à l'instant marqué l'astre qui lui rend la lumière et la fécondité, alors il admire, il reconnoît l'intelligence, et prononce le nom de Dieu au fond de son âme; il se retrouve sous la main d'un protecteur, et sous le regard d'un juge, et marche tranquille et rassuré dans la carrière de la vie.

ÉLOGE

DE RACINE.

Quand Sophocle produisoit sur la scène ces chefs-d'œuvre qui ont survécu aux empires et résisté aux siècles, la Grèce entière, assemblée dans Athènes, applaudissoit à sa gloire; la voix d'un héraut le proclamoit vainqueur dans un immense amphithéâtre qui retentissoit d'acclamations; sa tête étoit couronnée de lauriers à la vue de cette innombrable multitude; son nom et son triomphe, déposés dans les annales, se perpétuoient avec les destinées de l'état, et les Phidias et les Praxitèle reproduisoient ses traits sur l'airain et le marbre, de la même main dont ils élevoient les statues des dieux.

Quand cette même Athènes vouloit témoigner sa reconnoissance à l'orateur qui avoit servi l'état et charmé ses concitoyens, elle décernoit à Démosthène une couronne d'or; et si quelque rival ou quelqu'ennemi, usant du privilége de la liberté, réclamoit contre cet honneur, les nations accouroient de toutes les contrées de la Grèce pour assister à ce combat des talens contre l'envie, et proclamer la victoire d'un grand homme.

Sans doute, dans l'ancienne Grèce, la gloir
avoit plus d'appareil et les talens plus d'éclat; le ci-
toyen qui ne voyoit au-dessus de lui que les lois
et qui pouvoit porter son suffrage à la place publi-
que, étoit libre de n'accorder d'hommages qu'au
mérite qui les arrache, et alors l'admiration étoi
toujours près. Dans nos gouvernemens modernes
il est de l'ordre politique que le pouvoir suprê...
qui maintient tout, soit la première des gran-
deurs, que l'ambition des hommes de talen.
soit d'attirer les regards des hommes d'état, que
la gloire du génie soit d'être distingué par le
souverain, et d'obtenir des récompenses de celu.
qui seul les distribue à tous les genres de mé-
rite, et qui a le plus d'intérêt à les encourager.
Cette espèce d'illustration est aussi d'un prix
réel, quand elle est avouée par les suffrages pu-
blics, et la considération sociale qu'elle répand
sur les écrivains et les artistes, émane de la
même source que les honneurs accordés aux
services rendus à l'état dans les places et les pro-
fessions les plus éminentes. Racine, Boileau
Molière pouvoient se glorifier avec raison d'être
protégés par Louis XIV, quand un mot de sa
bouche étoit le prix le plus flatteur pour les
Condé, les Luxembourg et les Villars.

L'Académie française qui honore les talens lit-
téraires, en les recevant dans son sein, a trouvé

un moyen heureux et noble d'honorer aussi les talens d'un autre ordre, en leur décernant des éloges publics au nom de la postérité. Elle a chargé l'éloquence de s'en rendre l'organe, et nul genre de mérite supérieur n'a été exclus de ce tribut national. L'homme de lettres, placé entre un héros et un monarque, a reçu de la patrie les mêmes témoignages de reconnoissance; des plumes éloquentes en ont augmenté l'éclat et garanti la durée, et cet honneur n'a rien qui doive alarmer l'envie; il n'existe que pour les morts.

Les compagnies littéraires des provinces ont imité celle de la capitale, et lui ont enlevé plus d'un éloge, que sans doute elle n'auroit pas oublié. Tel est celui du grand Racine, de l'écrivain le plus parfait qu'aient produit tous les siècles dans le plus difficile et le plus beau de tous les arts.

O Racine! il y a long-temps que ton éloge est dans mon cœur. C'est une admiration vraie et sentie qui m'amène après tant d'autres, non pas au pied de ta statue [car tu n'en as pas encore (*a*)], mais sur ta tombe, où j'ose apporter à tes cendres des hommages qu'une autre main peut-être devroit te présenter. Je ne me flatte pas d'avoir embrassé toute l'étendue de tes talens!

(*a*) Il en a eu une depuis, par les ordres de Louis XVI.

l'homme de génie n'est bien jugé que par ses égaux. Ce seroit à l'auteur de *Zaïre* à louer l'auteur de *Phèdre* : mais on pardonne à l'élève qui étudie les tableaux de Raphaël, de croire en sentir le mérite, et de céder à l'impression que font sur lui les chefs-d'œuvre qu'il ne sauroit égaler.

L'éloge d'un grand homme est presque toujours un combat contre les préjugés ; mais si jamais cette vérité fut incontestable, c'est surtout à l'égard de Racine. Il ne fut pas apprécié par son siècle, et il n'y a pas long-temps qu'il l'est par le nôtre. Il eut beaucoup d'ennemis pendant sa vie ; il en a encore après sa mort. J'en développerai les raisons et les preuves : je les trouverai dans l'amour-propre et les intérêts de la médiocrité ; dans cet esprit des sectes littéraires, qui, comme toutes les autres, ont leur politique et leur secret ; enfin, dans le petit nombre des hommes doués de ce sens exquis qu'on appelle le goût. Quand il s'agit d'être juste envers le génie, je ne le serai pas à demi : je ne craindrai pas de heurter des erreurs qui ont acquis du crédit à force d'avoir été répétées. C'est bien assez que la vérité soit tardive ; il ne faut pas du moins qu'elle soit timide.

La première de ces erreurs et la plus spécieuse, sur laquelle s'appuient d'abord ceux qui veulent

déprécier Racine, c'est qu'il a été créé par Corneille.

Pour mieux dissiper cet injuste préjugé, remontons à l'origine de la tragédie, et voyons ce qu'elle étoit avant Racine, et ce qu'elle a été dans ses mains.

Ce seroit sans doute un homme très-extraordinaire, un génie de la plus éminente supériorité, que celui qui auroit conçu tout l'art de la tragédie, telle qu'elle parut dans les beaux jours d'Athènes, et qui en auroit tracé à la fois le premier plan et le premier modèle. Mais de si beaux efforts ne sont point donnés à l'humanité, elle n'a pas des conceptions si vastes : chacun des arts de l'esprit a été imaginé par degrés, et développé successivement. Un homme a ajouté aux travaux d'un homme; un siècle a ajouté aux lumières d'un siècle; et c'est ainsi qu'en joignant et perpétuant leurs efforts, les générations qui se reproduisent sans cesse, ont balancé la foiblesse de notre nature, et que l'homme qui n'a qu'un moment d'existence, a jeté dans l'étendue des âges la chaîne de ses connoissances et de ses travaux, qui doit atteindre aux bornes de la durée.

L'invention du dialogue a sans doute été le premier pas de l'art dramatique. Celui qui imagina d'y joindre une action, fit un second pas bien important. Cette action se modifia par degrés,

devint plus ou moins attachante, plus ou moins vraisemblable. La musique et la danse vinrent embellir cette imitation. On connut l'illusion de la pompe théâtrales. Le premier qui, de la combinaison de tous ces arts réunis, fit sortir de grands effets et des beautés pathétiques, mérita d'être appelé le père de la tragédie : ce nom étoit dû à Eschyle; mais Eschyle apprit à Euripide, à Sophocle à le surpasser, et l'art fut porté à sa perfection dans la Grèce.

Cette perfection étoit pourtant relative, et en quelque sorte nationale. En effet, s'il y a dans les ouvrages des anciens dramatiques des beautés de tous les temps et de tous les lieux, il n'en est pas moins vrai qu'une bonne tragédie grecque, fidèlement transportée sur notre théâtre, ne seroit pas une bonne tragédie française. Nous avons à fournir une tâche plus longue et plus pénible. Melpomène chez les Grecs paroissoit sur la scène, entourée des attributs de Terpsichore et de Polymnie : chez nous elle est seule, et sans autre secours que son art, sans autres appuis que la terreur et la pitié. Les chants et la grande poésie des chœurs relevoient l'extrême simplicité des sujets grecs, et ne laissoient apercevoir aucun vide dans la représentation : ici, pour remplir la carrière de cinq actes, il nous faut mettre en œuvre les ressorts d'une intrigue toujours atta-

chante, et les mouvemens d'une éloquence toujours passionnée. L'harmonie des vers grecs enchantoit les oreilles avides et sensibles d'un peuple poète : ici le mérite de la diction, si important à la lecture, si décisif pour la réputation, ne peut sur la scène ni excuser les fautes, ni remplir les vides, ni suppléer à l'intérêt, devant une assemblée d'hommes où il y a peu de juges du style. Enfin, chez les Athéniens, les spectacles donnés par les magistrats en certains temps de l'année, étoient des fêtes pompeuses et magnifiques où se signaloit la brillante rivalité de tous les arts, et où les sens, séduits de toutes les manières, rendoient l'esprit des juges moins sévère et moins difficile : ici la satiété, qui naît d'une jouissance de tous les jours, doit ajouter beaucoup à la sévérité du spectateur, lui donner un besoin plus impérieux d'émotions fortes et nouvelles : et de toutes ces considérations on peut conclure que l'art des Corneille et des Racine devoit être plus étendu, plus varié et plus difficile que l'art des Euripide et des Sophocle.

Ces derniers avoient encore un avantage que n'ont pas eu parmi nous leurs imitateurs et leurs rivaux. Ils offroient à leurs concitoyens les grands événemens de leur histoire, les triomphes de leurs héros, les malheurs de leurs ennemis, les crimes de leurs dieux. Ils réveilloient des idées impo-

santes, ou des souvenirs chers et flatteurs, parloient à la fois à l'homme et au citoyen.

La tragédie, soumise comme tout le reste au caractère patriotique, fut donc chez les Grecs leur histoire en action. Corneille, dominé par son génie, et n'empruntant aux anciens que les préceptes de l'art sans prendre leur manière pour modèle, fit de la tragédie une école d'héroïsme et de vertu. Racine, plus profond dans la connoissance de l'art, s'ouvrit une route nouvelle, et la tragédie fut alors l'histoire des passions et le tableau du cœur humain.

Je suis loin de vouloir affoiblir ce juste sentiment de reconnoissance, et l'admiration qui consacre parmi nous le nom de Corneille. Si j'étois assez malheureux pour pouvoir jamais être le détracteur d'un grand homme, oserois-je louer Racine?

Corneille, s'élevant tout à coup au-dessus des déclamateurs barbares qui n'avoient encore pris aux Grecs que la règle des trois unités, jeta le premier de longs sillons de lumière dans la nuit qui couvroit la France. Le premier, il mit de la noblesse dans notre versification : il éleva notre langue à la hauteur de ses idées; il l'enrichit des tournures mâles et vigoureuses qui n'étoient que l'expression de sa propre force. Le premier, il connut le langage de la vraie grandeur, l'art de lier les scènes, l'art de l'exposition et du dialogue.

Il purgea le théâtre des jeux de mots et des pointes ridicules, qui sont l'éloquence des temps de barbarie. C'est à lui que l'on dut la première tragédie intéressante qui commença la gloire du théâtre français, et prépara sa supériorité. Il eut dans *Cinna* le mérite unique jusqu'alors de remplir l'étendue du drame avec une action majestueuse et simple. Il puisa dans son génie les beautés tragiques des *Horaces*, les détails imposans de *Pompée* et de *Sertorius*, le cinquième acte de *Rodogune*, l'un des plus grands tableaux qu'on ait jamais montrés sur la scène. Il traça des caractères énergiques, tels que don Diègue et le vieil Horace, Emilie et Cornélie; des caractères nobles et vertueux, tels que les deux frères dans *Rodogune*, Sévère et Pauline dans *Polyeucte*. Tous ces différens mérites étoient inconnus avant lui, et il y a joint des traits d'une éloquence frappante, et ces mots sublimes qui, s'échappant d'une âme fortement émue, ébranlent fortement la nôtre, lui donnent une plus grande idée d'elle-même, et y laissent un profond souvenir de l'homme rare à qui elle a dû cette puissante émotion.

Voilà ce qu'avoit fait Corneille. Mais combien il restoit encore à faire! combien l'art de la tragédie, qui doit être le résultat de tant de mérites différens, étoit loin de les réunir! combien y

avoit-il encore, je ne dis pas à perfectionner, mais à créer! car l'assemblage de tant de beautés vraiment tragiques qui étincelèrent dans le premier chef-d'œuvre de Racine, dans *Andromaque*, n'est-il pas une véritable création ?

O Racine! un homme tel que toi ne pouvoit être formé que par la nature; ton excellente organisation fut entièrement son ouvrage, et portoit un caractère original, indépendant de toute imitation. C'est de la nature que tu reçus cette sensibilité prompte qui réfléchit tous les objets qui l'ont frappée, ce tact délicat, ces vues justes et fines, ce discernement si sûr, ce sentiment des convenances, ce goût enfin, cultivé par les leçons de Port-Royal, nourri par le commerce assidu des anciens, fortifié par les conseils de Boileau: ce goût, qualité rare et précieuse, qui peut-être est au génie ce que la raison est à l'instinct, s'il est vrai que l'instinct soit le mobile de nos actions, et que la raison en soit le guide; ce goût qui attache aux productions vraiment belles le sceau d'une admiration éclairée et durable; qui sépare, par un intervalle immense, les Virgile, les Cicéron, les Horace, des Lucain, des Stace et des Sénèque; qui seul, enfin, élève les ouvrages de l'homme à ce degré de perfection qui sembloit au-dessus de sa foiblesse.

Peu content de ce qu'il avoit produit jusqu'a-

lors (car le talent sait juger ce qu'il a fait, parce qu'il sent ce qu'il peut faire), ne trouvant pas dans ses premiers ouvrages l'aliment que cherchoit son âme, Racine s'interrogea dans le silence de la réflexion : il vit que des conversations politiques n'étoient pas la tragédie. Averti par son propre cœur, il vit qu'il falloit la puiser dans le cœur humain, et dès ce moment il sentit que la tragédie lui appartenoit. Il conçut que le plus grand besoin qu'apportent les spectateurs au théâtre, le plus grand plaisir qu'ils puissent y goûter, est de se trouver dans ce qu'ils voient; que si l'homme aime à être élevé, il aime encore mieux être attendri, peut-être parce qu'il est plus sûr de sa foiblesse que de sa vertu, que le sentiment de l'admiration s'émousse et s'affoiblit aisément, que les larmes douces qu'elle fait répandre quelquefois sont en un moment séchées; au lieu que la pitié pénètre plus avant dans le cœur, y porte une émotion qui croît sans cesse et que l'on aime à nourrir, fait couler des larmes délicieuses que l'on ne se lasse point de répandre, et dont l'auteur tragique peut sans cesse rouvrir la source, quand une fois il l'a trouvée. Ces idées furent des traits de lumière pour cette âme si sensible et si féconde, qui, en descendant en elle-même, y trouvoit les mouvemens de toutes nos passions, les secrets de tous nos penchans.

Combien un seul principe lumineux, embrassé par le génie, avance en peu de temps sa marche vers la perfection !

Le Cid avoit été la première époque de la gloire du théâtre français, et cette époque étoit brillante. *Andromaque* fut la seconde, et n'eut pas moins d'éclat : ce fut une espèce de révolution. On s'aperçut que c'étoient là des beautés absolument neuves ; mais Corneille et Racine n'en avoient pas encore appris assez à la nation, pour qu'elle pût saisir tout ce qu'un pareil ouvrage avoit d'étonnant. Racine étoit dès lors trop au-dessus de son siècle et de ses juges. Il faut plus d'une génération pour que les connoissances, s'étendant de proche en proche, répandent un grand jour sur les monumens du génie. Il est bien plus prompt à créer, que nous ne le sommes à le connoître.

Instruits par cent ans d'expérience et de réflexions, nous sentons aujourd'hui quel homme ce seroit que Racine, quand même il n'auroit fait qu'*Andromaque*. Cette marche si claire et si distincte dans une intrigue qui sembloit double, cet art d'entrelacer et de conduire ensemble les deux branches principales de l'action, de manière qu'elles semblent n'en faire qu'une ; cette science profonde, ce mérite de la difficulté vaincue, où se trouvoient-ils avant Racine ?

Héraclius et *Rodogune* sont les pièces de Corneille, où devoit surtout se déployer le talent de l'intrigue. Avouons que ce ne sont pas là des modèles : avouons que Racine a donné ce modèle qui n'existoit pas avant lui; que dans *Andromaque* les grands crimes sont produits par les grandes passions, les intérêts clairement développés, habilement opposés l'un à l'autre sans se nuire et sans se confondre, expliqués par les personnages, et jamais par le poëte; que les moyens que l'auteur emploie ne sont jamais ni trop vils, ni trop odieux; que les ressorts sont toujours naturels sans être prévus, les évènemens toujours fondés sur les caractères : et convenons que Racine est le premier qui ait su assembler avec tant d'art les ressorts d'une intrigue tragique.

Et cette autre partie du drame non moins importante, cet art des mœurs et des convenances, qui enseigne à faire parler chaque personnage selon son caractère et sa situation, et à mettre dans ses discours cette vérité soutenue qui fonde l'illusion du spectateur, qui l'avoit appris à Racine? Est-ce Corneille, qui pèche à tout moment contre cet art, même dans ses scènes les plus heureuses; qui fait raisonner l'amour avec une subtilité sophistique, et déclamer la douleur avec emphase; qui mêle sans cesse la familiarité populaire au ton de l'héroïsme? non, sans doute, ce

n'étoit pas dans les ouvrages de Corneille que Racine avoit étudié les convenances. Un esprit juste, et une imagination souple et flexible, naturellement disposée à repousser tout ce qui étoit faux et affecté, à se mettre à la place de chaque personnage, voilà ce qui lui apprit à prêter à Andromaque, à Hermione, à Pyrrhus, à Oreste, un langage si vrai, si caractérisé, qu'il semble toujours appartenir à leurs passions, et jamais à l'esprit du poëte. Alors, pour la première fois, on entendit une tragédie où chacun des acteurs étoit continuellement ce qu'il devoit être, et disoit toujours ce qu'il devoit dire. Quelle modestie noble et douce dans le caractère d'Andromaque! quelle tendresse de mère! quelle douleur à la fois majestueuse et ingénue, et digne de la veuve d'Hector! comme ses regrets sont touchans et ne sont jamais fastueux! comme, dans ses reproches à Pyrrhus, elle garde cette modération et cette retenue qui sied si bien au sexe et au malheur! que tout ce rôle est plein de nuances délicates que personne n'avoit connues jusqu'alors, plein d'un pathétique pénétrant dont il n'y avoit aucun exemple! Qui est-ce qui n'est pas délicieusement ému de ces vers si simples qui descendent si avant dans le cœur, et qu'il est impossible de ne pas retenir dès qu'on les a entendus?

« Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

. . . .

» Hélas ! il mourra donc, il n'a pour sa défense
» Que les pleurs de sa mère et que son innocence.

. . . .

» O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mère !

. . . .

» Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste,
» Il est du sang d'Hector ; mais il en est le reste.

. . . .

» Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère. »

Quelle magie ! quelle perfection !

Si nous passons aux autres personnages, quelle bouillante activité dans le fils d'Achille ! quelle alternative de soumission et de menaces ! quelle franchise jeune et confiante ! quel oubli de tous les intérêts et de tous les dangers !

Oreste pouvoit-il être mieux peint ? Il semble être poursuivi par une fatalité terrible ; il paroît pressentir les crimes auxquels il est réservé ; sa passion sombre et forcenée ne voit et n'imagine rien qui ne soit funeste : il est tourmenté par son amour comme par une implacable Euménide.

Mais Hermione ! Ah ! c'est ici la plus étonnante création de Racine ; c'est ici le triomphe d'un art sublime et nouveau. Parlez, vous qui refusez à l'auteur d'*Andromaque* le titre de créateur ; dites où est le modèle d'Hermione ? Qu'y

a-t-il dans Corneille ou dans aucun des auteurs anciens et modernes, qui ressemble, même de loin, à cet admirable rôle? Où avoit-on vu, avant Racine, ce développement vaste et profond des replis du cœur humain, ce flux et reflux si continuel et si orageux de toutes les passions qui peuvent bouleverser une âme, ces mouvemens rapides qui se croisent comme des éclairs, ce passage subit des imprécations de la haine à toutes les tendresses de l'amour, des effusions de la joie aux transports de la fureur, de l'indifférence et du mépris affectés au désespoir qui se répand en plaintes et en reproches; cette rage tantôt sourde et concentrée, et méditant tout bas toutes les horreurs des vengeances, tantôt forcenée et jetant des éclats terribles? Et ce fameux *Qui te l'a dit?* quelle création que ce mot, le plus beau peut-être que la passion ait jamais prononcé! seroit-il permis de le comparer au *Qu'il mourût?* Celui-ci est une saillie impétueuse d'une âme vivement frappée; l'autre, faisant partie de la catastrophe, commençant la punition d'Oreste, et achevant le caractère d'Hermione, est nécessairement le résultat d'une connoissance approfondie des révolutions du cœur humain.

Où Racine avoit-il pris tant de beautés si étonnantes et d'un si grand effet? où existoit ce genre de tragique? Les anciens avoient connu les grands

tableaux, les situations, le naturel du dialogue. L'*Andromaque* d'Euripide a des morceaux d'une simplicité touchante. Sophocle a déployé dans *Philoctète* l'éloquence du malheur et de la vengeance : mais les combats du cœur et les orages des passions, où Racine les avoit-il trouvés ? dans la nature et dans lui-même.

Ne nous obstinons point à nous faire illusion ; n'attribuons point tous les mérites à la fois au grand Corneille, qui a sans doute assez des siens. Ne cherchons point dans Corneille le germe de Racine, il n'y est point. Je m'attends à tout ce qu'on pourra dire ; je sais qu'on dira que l'éloge de Racine ne devoit point être la satire de Corneille : non, sans doute. Mais la justice, la vérité est-elle une satire ? mais pour faire sentir tout ce que Racine n'a dû qu'à lui-même, et tout ce que nous ne devons qu'à Racine, ne suis-je pas forcé de rappeler tout ce qui a manqué à Corneille ? Oui, je suis obligé de le dire, Corneille n'a presque jamais été le peintre des passions : il étoit né avec beaucoup plus de force dans l'esprit, que de sensibilité dans l'âme. C'est cette dernière qualité qui paroît prédominante dans Racine, et qui caractérise son talent. C'est chez lui que l'on trouve ce jugement sûr d'une âme éclairée par le sentiment. C'est lui qui sut marquer par des nuances sensibles cette diffé-

rence de langage qui tient à la différence des sexes : il n'ôte jamais aux femmes cette décence, cette modestie, cette délicatesse, cette douceur touchante, qui distinguent et embellissent l'expression de tous leurs sentimens, qui donnent tant d'intérêt à leurs plaintes, tant de grâce à leurs douleurs, tant de pouvoir à leurs reproches, et qui ne doivent jamais les abandonner, même dans les momens où elles semblent le plus s'oublier. Chez lui, le courage d'une femme n'est jamais fastueux, sa colère n'est jamais indécemment emportée, sa grandeur n'est jamais trop mâle. Voyez Monime : combien elle garde de mesure avec Mithridate, lors même qu'elle refuse absolument de s'unir à lui, et qu'elle s'expose à la vengeance d'un homme qui n'a jamais su pardonner ! Voyez Iphigénie éclatant en reproches contre une rivale qu'elle croit préférée : comme elle est loin de profiter de tous les avantages qu'elle a d'ailleurs sur Ériphile ! comme elle se garde même de l'avilir en l'accusant ! et combien cette générosité, qui n'échappe pas au spectateur, la rend plus attendrissante !

Corneille paroît avoir ignoré ces nuances. Il a peu connu les femmes et la passion qu'elles connoissent le mieux, l'amour : son caractère ne l'y portoit pas. *Le Cid*, la seule de ses pièces où l'amour produise quelqu'effet, bien plus par la

ation que par les détails, *le Cid*, qui fut le mier fondement de sa réputation, il l'avoit s aux Espagnols. Racine n'avoit pris *Andro-aque* à personne; et quand il étala sur la scène peintures si savantes et si expressives de cette puisable passion de l'amour, il ouvrit une urce nouvelle et abondante pour la tragédie ançaise. Cet art, que Corneille avoit établi sur tonnement et l'admiration, et sur une nature *souvent* idéale, il le fonda sur une nature vraie et r la connoissance du cœur humain. Il fut créa-ur à son tour, comme Corneille l'avoit été, avec te différence que l'édifice qu'avoit élevé l'un, ppoit les yeux par des beautés irrégulières et r pompe informe, au lieu que l'autre attachoit regards par ces belles proportions et ces for-s gracieuses que le goût fait joindre à la ma-sté du génie.

Nous voici parvenus à la dernière espèce de ation qui caractérise le talent original de Ra-ne, et dont *Andromaque* fut encore l'époque; elle qui lui est peut-être encore plus particu-e que toutes les autres, celle au moins que lui disputent point ses plus aveugles détrac-rs et les plus ardens enthousiastes de son al. Il créa l'art du style tragique; il en fut mi nous le premier modèle, et le porta au mier degré de perfection. Il ouvrit la carrière,

et posa la limite : c'est un genre de gloire bien rare.

Corneille ne paroît pas avoir eu une juste idée de tout le travail que demandent les vers. On voit que ses plus beaux ne lui ont pas coûté beaucoup de peine ; mais on voit aussi qu'il n'en a pris aucune pour embellir par la tournure ce qui ne peut pas briller par la pensée. Il a de grands traits ; mais il ne connoît pas les nuances, et c'est par les nuances qu'on excelle dans tous les arts d'imitation.

Racine eut le premier la science du mot propre, sans lequel il n'y a point d'écrivain. Son expression est toujours si heureuse et si naturelle, qu'il ne paroît pas qu'on ait pu en trouver une autre, et chaque mot de la phrase est placé de manière qu'il ne paroît pas qu'on ait pu le placer autrement.

Le tissu de sa diction est tel, qu'on n'y peut rien déplacer, rien ajouter, rien retrancher ; c'est un tout qui semble éternel. Ses inexactitudes même, et il y en a bien peu, sont presque toujours, lorsqu'on les considère de près, des sacrifices faits par le bon goût. Rien ne seroit si difficile que de refaire un vers de Racine.

Nul n'a enrichi notre langue d'un plus grand nombre de tournures ; nul n'est hardi avec plus de bonheur et de prudence, ni métaphorique

avec plus de grâce et de justesse. Nul n'a manié avec plus d'empire un idiome souvent rebelle, ni avec plus de dextérité un instrument toujours difficile. Nul n'a mieux connu la mollesse du style, qui dérobe au lecteur la fatigue du travail et les ressorts de la composition. Nul n'a mieux entendu la période poétique, la variété des césures, les ressources du rhythme, l'enchaînement et la filiation des idées. Enfin, si l'on considère que sa perfection peut être opposée à la perfection de Virgile, et si l'on se souvient qu'il parloit une langue moins flexible, moins poétique et moins harmonieuse, on croira volontiers que Racine est celui de tous les hommes à qui la nature avoit donné le plus grand talent pour les vers.

Soyons donc justes, et rendons gloire à la vérité et au génie. *Andromaque* est le premier chef-d'œuvre qui ait paru sur la scène française. On avoit vu de belles scènes ; on vit enfin une belle tragédie. Eh! quel homme prodigieux que celui qui, à vingt-sept ans, a pu fixer une époque si glorieuse pour la France et pour lui!

Que le génie est brillant dans sa naissance! quel éclat jettent ses premiers rayons! C'est l'astre du jour qui, partant des bornes de l'horizon, inonde d'un jet de lumière toute l'étendue des cieux. Quel œil n'en est pas ébloui, et ne s'abaisse pas comme accablé de la clarté qui l'assaillit!

Quel homme, témoin de ce grand réveil de la nature, n'est pas saisi de respect et d'enthousiasme? Tel est le premier effet du génie; mais cette impression si vive et si prompte s'affoiblit par degrés. L'homme, revenu de son premier étonnement, relève la vue, et ose fixer d'un regard attentif ce que d'abord il n'avoit admiré qu'en se prosternant. Bientôt il s'accoutume et se familiarise avec l'objet de son respect; il en vient jusqu'à y chercher des défauts, jusqu'à en supposer même; il semble qu'il ait à se venger d'une surprise faite à son jugement, ou d'une injure faite à son amour-propre; et le génie a tout le temps d'expier par de longs outrages ce moment de gloire et de triomphe que ne peut lui refuser l'humanité qu'il subjugue en se montrant.

Ainsi fut traité l'auteur d'*Andromaque*. On l'opposa d'abord à Corneille; et c'étoit beaucoup, si l'on songe à cette admiration si juste et si profonde qu'avoit dû inspirer l'auteur du *Cid*, des *Horaces* et de *Cinna*, demeuré jusqu'alors sans rival, maître de la carrière, et entouré de ses trophées.

Sans doute même les ennemis de ce grand homme virent avec plaisir s'élever un jeune poëte qui alloit partager la France et la renommée. Mais aussi, combien une supériorité si décidée et si éclatante dut jeter d'effroi parmi tous les aspi-

ans à la palme tragique ! combien un succès, si rare à cet âge, dut exciter de jalousie, et humilier tout ce qui prétendoit à la gloire ! A ce parti si nombreux des écrivains médiocres qui, sans s'aimer d'ailleurs et sans être d'accord sur le reste, se réunissent toujours comme par instinct contre le talent qui les menace, se joignoit cette espèce d'enthousiastes qui avoient déclaré qu'on n'égaleroit pas Corneille, et qui étoient bien résolus à ne pas souffrir que Racine osât les démentir. Ajoutez à tous ces intérêts qui lui étoient contraires, cette disposition secrète qui, même au fond, n'est pas tout à fait injuste, et qui nous porte à proportionner la sévérité de notre jugement au mérite de l'homme qu'il faut juger ; voilà quels étoient les obstacles qui attendoient Racine après *Andromaque* : et quand *Britannicus* parut, l'envie étoit sous les armes.

L'envie, cette passion si odieuse qu'on ne la plaint pas, toute malheureuse qu'elle est, ne se déchaîne nulle part avec plus de fureur que dans la lice du théâtre. C'est là qu'elle rencontre le talent dans tout l'éclat de sa gloire, et c'est là surtout qu'elle aime à le combattre : c'est là qu'elle attaque avec d'autant plus d'avantage, qu'elle peut cacher la main qui porte les coups. Confondue dans une foule tumultueuse, elle est dispensée de rougir : elle a d'ailleurs si peu de chose

à faire ; l'illusion théâtrale est si frêle et si facile à troubler ; les jugemens des hommes rassemblés sont dépendans de tant de circonstances, et tiennent quelquefois à des ressorts si foibles ; l'impression exagérée d'un défaut se répand si aisément sur les beautés qui le suivent, que toutes les fois qu'il y a eu un parti contre un ouvrage de théâtre, le succès en a été troublé ou retardé. Les exemples ne me manqueroient pas sans doute ; mais quand je n'aurois à citer que *Britannicus*, n'en seroit-ce pas assez ?

Un des caractères du vrai talent, et surtout du talent dramatique, est de passer d'un genre à un autre sans s'y trouver étranger, et d'être toujours le même sans se ressembler jamais. *Britannicus* offroit un ordre de beautés qui n'étoit pas dans *Andromaque*. Boileau, et ce petit nombre d'hommes de goût qui juge et se tait, quand la multitude crie et se trompe, aperçurent un progrès dans ce nouvel ouvrage. En effet, dans *Andromaque*, quelqu'admirable qu'elle soit, il y avoit encore quelques traces de jeunesse. Mais ici tout portoit l'empreinte de la maturité, tout étoit mâle, tout étoit fini : c'étoit une conception forte et profonde, une exécution sûre et sans aucune tache. Les ennemis de Racine, pour se consoler du succès d'*Andromaque*, avoient dit que l'auteur savoit en effet traiter l'amour, *mais* que

étoit là tout son talent; que d'ailleurs il ne sauroit jamais dessiner des caractères fiers et vigoureux, tels que ceux de Corneille, ni traiter comme lui la politique des cours; car telle est la marche constante des préjugés: on se venge du talent qu'a signalé un écrivain, en lui refusant celui qu'il n'a pas encore essayé. Burrhus, Agrippine, Narcisse, et surtout Néron, étoient une terrible réponse à ces préventions injustes; mais cette réponse ne fut pas d'abord entendue. *Britannicus*, qui réunissoit l'art de Tacite et celui de Virgile, étoit fait pour trop peu de spectateurs. Quel homme que Burrhus qui ne prononce pas une seule sentence sur la vertu, mais qui lui prête un langage assez touchant, pour en faire sentir tous les charmes même à Néron! Et ce Néron! quelle effrayante vérité dans la peinture de ce monstre naissant! il n'y a pas un trait, pas un coup de princeau, qui ne soit d'un maître; c'est une des productions les plus frappantes du génie de Racine, et une de celles qui prouvent que ce grand homme pouvoit tout faire.

Esprits éclairés, connoisseurs sensibles, pardonnez si je m'étends un peu trop peut-être sur ces beautés que vous connoissez aussi bien que moi. Je n'ai sans doute rien à vous apprendre; mais mon admiration m'entraîne, et vous l'excusez sans peine, parce qu'elle est égale à la

vôtre. Mais comment des beautés si vraies furent-elles d'abord si peu senties ? Indépendamment des inimitiés personnelles qui avoient pu nuire à l'auteur, ne pourroit-on pas trouver dans la nature même de l'ouvrage les raisons de ce succès tardif que le temps seul a pu établir ? Cette recherche n'est point étrangère à la gloire de Racine, ni aux objets qui doivent nous occuper dans son éloge.

Il y a dans les ouvrages de l'esprit deux sortes de beautés. Les unes, tenant de plus près à la nature, et réveillant en nous ces premiers sentimens qu'elle nous a donnés, ont un effet aussi infaillible qu'universel, parce qu'il dépend ou de cette pitié naturelle placée dans le cœur humain pour l'adoucir et le rendre meilleur, ou bien de ce sentiment de grandeur qui l'élève à ses propres yeux, et le soumet par l'admiration au pouvoir de la vertu : telles sont les plus heureuses productions de l'art, celles qui, par la force du sujet, réussiroient même dans la main d'un homme médiocre; et quand l'exécution en est digne, ce sont les chefs-d'œuvre de l'esprit humain ; telle est cette première espèce de beautés dont tous les ouvrages ne sont pas également susceptibles. Les autres sont moins aimables, d'un effet moins sûr et moins étendu, beaucoup plus dépendantes du mérite de l'exécution, des combinaisons de

l'art, et de la sagacité des juges : tels sont les ouvrages dont l'objet est plus éloigné de la classe la plus nombreuse des spectateurs, dont le but est plus détourné et plus réfléchi, dont l'intérêt nous est moins cher et nous attache sans nous transporter; dont la morale développant de grandes et utiles vérités, et supposant des vues profondes, parle moins à la multitude, mais frappe les yeux des connoisseurs et les esprits distingués. Cette seconde espèce de beautés demande plus de temps pour être aperçue et sentie, et diffère surtout de la première, en ce que celle-ci est embrassée par le sentiment, au lieu que l'autre est admirée par la réflexion.

Britannicus étoit de ce dernier genre. Le crime et la vertu, représentés, l'un par Narcisse, l'autre par Burrhus, et se disputant l'âme de Néron, formoient un tableau sublime, mais qui devoit d'abord échapper aux regards de la foule. Ce n'est qu'avec le temps qu'on a compris tout ce qu'il y avoit d'admirable dans cette grande leçon dramatique donnée à tous les souverains. Les âmes douces et tendres (et c'est le plus grand nombre, car la foiblesse est l'attribut le plus général de l'humanité) préféreront les peintures de l'amour. Les esprits sages, les âmes élevées aiment mieux le quatrième acte de *Britannicus* que des tragédies passionnées, parce qu'elles préfèrent ce qui

élève et agrandit l'homme, à ce qui le charme et l'amollit.

Mais si *Britannicus* étoit du nombre de ces ouvrages dont les beautés sévères ne sont appréciées qu'avec le temps, *Bérénice* qui le suivit, se recommandoit d'elle-même par celui de tous les mérites dramatiques qui est le plus difficilement contesté, dont le triomphe est le plus prompt et le plus sûr, le don de faire verser des larmes. Où sont ceux qui répètent, sans connoissance et sans réflexion, que le ton de Racine est toujours le même, que tous ses sujets ont les mêmes couleurs et les mêmes traits? Qu'ils nous disent ce qu'il y a de ressemblance entre Britannicus et Bérénice! Quelle distance de l'entretien de Néron avec Narcisse, aux adieux de Bérénice et de son amant! Et qui pourra décider dans laquelle de ces deux compositions si différentes, Racine est le plus admirable? Comment peut-on, sans injustice, méconnoître dans *Andromaque*, dans *Britannicus*, dans *Bérénice*, la variété de vues, de tons et de caractères? Dira-t-on que l'amour règne dans *Bérénice* comme il règne dans *Andromaque?* Ah! c'est ici qu'il faut reconnoître le grand art où excelloit l'auteur, de saisir toutes les nuances qui rendent la passion si différente d'elle-même. Hermione et Bérénice aiment toutes deux, toutes deux sont abandonnées. Mais qu'

l'amour de Bérénice est loin de l'amour d'Hermione ! Racine avoit déployé dans celle-ci tout ce que la passion a de plus violent, de plus funeste, de plus terrible; il développe dans l'autre tout ce que cette même passion a de plus tendre, de plus délicat, de plus pénétrant. Dans *Hermione* il fait frémir, dans *Bérénice* il fait pleurer. Est-ce là se ressembler? Oui, sans doute, Racine a dans toutes ses tragédies un trait de ressemblance, une manière qui le caractérise; et cette manière, c'est la perfection.

Je ne considère pas ici la prodigieuse difficulté de tirer cinq actes d'un sujet qui n'offroit qu'une scène, de faire une tragédie de ce qui paroissoit devoir n'être qu'une élégie. Mais comment parler de *Bérénice*, sans admirer encore cette éloquence si touchante et si inépuisable, cette diction si flexible et si mélodieuse, qui exerce tant d'empire sur les cœurs et sur les sens? Combien la cour de Louis XIV, cette cour polie, brillante et voluptueuse, devoit goûter ce langage enchanteur qu'on n'avoit point encore entendu! Beautés à jamais célèbres dont les noms sont placés dans notre mémoire à côté des héros de ce siècle fameux, combien vous deviez aimer Racine! combien vous deviez chérir l'écrivain qui paroissoit avoir étudié son art dans votre cœur, qui sembloit être dans le secret de vos foiblesses;

qui vous entretenoit de vos pensées, de vos douleurs, de vos plaisirs, en vers aussi doux que la voix de la beauté quand elle prononce l'aveu de la tendresse! Ames sensibles et presque toujours malheureuses, qui avez un besoin continuel d'émotion et d'attendrissement, c'est Racine qui est votre poëte, et qui le sera toujours; c'est lui qui reproduit en vous toutes les impressions dont vous aimez à vous nourrir; c'est lui dont l'imagination répond toujours à la vôtre, qui peut en suivre l'activité et les mouvemens, en remplir l'avidité insatiable; c'est avec lui que vous aimerez à pleurer; c'est à vous qu'il a confié le dépôt de sa gloire; et vous la défendrez sans doute, pour prix des larmes qu'il vous fait répandre.

Loin de moi cet odieux dessein d'établir le triomphe d'un grand homme sur l'abaissement de son rival, ni de faire souvenir qu'il existe une autre *Bérénice* que celle de l'inimitable Racine. Que ne puis-je le faire oublier! Mettre ici les deux rivaux en concurrence, ce seroit faire injure à tous les deux. Oublions que Corneille ait pu méconnoître à ce point le caractère de son talent. Pourquoi faut-il que le génie transmette ses fautes aux générations futures? Que ces fautes soient, si l'on veut, pendant qu'il existe parmi nous, l'aliment de la jalousie et le tribut de l'hu-

manité. Mais que la mort en le frappant emporte avec lui tout ce qui doit mourir ; qu'elle ne lui laisse que ce qui doit vivre ; et que sortant de ses cendres, il paroisse devant la postérité, comme Hercule, s'élevant de son bûcher, parut dans l'olympe ayant dépouillé tout ce qu'il avoit de mortel.

Racine avoit lutté, dans *Bérénice*, contre un sujet qu'il n'avoit pas choisi, et il étoit sorti triomphant de cette épreuve si dangereuse pour le talent qui veut toujours être libre dans sa marche, et se tracer à lui-même la route qu'il doit tenir: *Bajazet* fut un ouvrage de son choix. Les mœurs, nouvelles pour nous, d'une nation avec qui nous avions eu long-temps aussi peu de commerce que si la nature l'eût placée à l'extrémité du globe; la politique sanglante du sérail, la servile existence d'un peuple innombrable enfermé dans cette prison du despotisme; les passions des sultanes qui s'expliquent le poignard à la main, et qui sont toujours près du crime et du meurtre, parce qu'elles sont toujours près du danger; le caractère et les intérêts des visirs qui se hâtent d'être les instrumens d'une révolution, de peur d'en être les victimes; l'inconstance ordinaire des orientaux, et cette servitude menaçante qui rampe aux pieds d'un despote, et s'élève tout à coup des marches du trône pour le frapper et

le renverser : voilà le tableau absolument neuf qui s'offroit au pinceau de Racine ; à ce même pinceau qui avoit si supérieurement crayonné la cour de Néron ; qui, dans *Monime* et *Iphigénie*, traça depuis avec tant de vérité la modestie, la retenue, le respect filial que l'éducation inspiroit aux filles grecques ; qui, dans *Athalie*, nous montra les effets de la théocratie sur ce peuple choisi de Dieu. C'est là sans doute posséder la science des couleurs locales, et l'art de marquer tous les sujets d'une teinte particulière qui avertit toujours le spectateur du lieu où le transporte l'illusion dramatique.

Qu'y a-t-il, par exemple, dans le rôle d'Acomat, que ce visir n'ait pu dire dans le sérail ? Que l'empreinte de ce rôle est mâle et vigoureuse ! qu'on y reconnoît bien le vieux guerrier, qui voudroit, s'il étoit possible, n'employer que les armes pour la révolution qu'il médite, mais qui, réduit à descendre jusqu'à l'intrigue, se sert habilement des passions même qu'il méprise ! Qu'il étoit beau d'oser introduire un pareil personnage, parlant de l'amour avec le plus grand dédain, à côté de cette Roxane qui en a toutes les fureurs ! Acomat ne peut-il pas être opposé aux plus grands caractères de Corneille ? Quel style ! que d'énergie sans morgue et sans roideur ! que d'élévation sans emphase ! que de vraie politique sans affectation de

politique! Et dans *Mithridate*, que l'art d'ennoblir les foiblesses d'une grande âme, et de répandre de l'intérêt sur un vieillard malheureux, occupé de vengeance et de haine, allant malgré lui chercher des consolations dans l'amour qui met le comble à tous ses maux!

Osons cependant l'avouer (car la vérité, qui est toujours sacrée, doit l'être surtout dans l'éloge d'un grand homme; elle tient de si près à sa gloire, qu'on ne peut altérer l'une sans blesser l'autre), avouons-le; soit que le succès des ouvrages de théâtre dépende essentiellement du choix des sujets, soit que le premier élan du génie soit quelquefois si rapide et si élevé, que lui-même ait ensuite beaucoup de peine, de la hauteur où il est parvenu d'abord, à prendre encore un vol plus haut et plus hardi; quoi qu'il en soit, depuis *Andromaque*, Racine offrant dans chacun de ses drames une création nouvelle et de nouvelles beautés, n'avoit encore rien produit qui fût dans son ensemble supérieur à cet heureux coup d'essai: il étoit dans cet âge où l'homme joint au feu de la jeunesse, qui n'est pas encore amorti, toute la force de la maturité, les avantages de la réflexion, et les richesses de l'expérience. Un ami sévère à contenter, des ennemis à confondre, des envieux à punir, étoient autant d'aiguillons qui animoient son courage et ses travaux. Le moment

des grands efforts étoit venu, et l'on vit éclore successivement deux chefs-d'œuvre qui, en élevant Racine au-dessus de lui-même, devoient achever sa gloire, la défaite de l'envie, et le triomphe de la scène française. L'un étoit *Iphigénie*, le modèle de l'action dramatique la plus belle dans sa contexture et dans toutes ses parties; l'autre étoit *Phèdre*, le plus éloquent morceau de passion que les modernes puissent opposer à la Didon de l'inimitable Virgile.

Comment louer de pareils ouvrages, sans redire foiblement ce qui a été si bien senti par tous les esprits éclairés? Quel tribut stérile, quel foible retour, que les louanges pour toutes ces impressions si vives, si variées, ces frémissemens, ces transports qu'excitent en nous ces chefs-d'œuvre! Pour en voir tous les effets, c'est au théâtre qu'il faut se transporter; c'est là qu'il faut voir les tendres pleurs d'Iphigénie, les larmes jalouses d'Eriphile, et les combats d'Agamemnon; c'est là qu'il faut entendre les cris si douloureux et si déchirans des entrailles maternelles de Clytemnestre; c'est là qu'il faut contempler d'un côté le roi des rois, de l'autre Achille, ces deux grandeurs en présence, prêtes à se heurter, le fer prêt à étinceler dans les mains du guerrier, et la majesté royale sur le front du souverain: et quand vous aurez vu la foule immobile et en silence, ai-

tentive à ce grand spectacle, suspendue à tous les ressorts que l'art fait mouvoir sur la scène; quand vous aurez entendu, de ce silence universel, sortir tout à coup les sanglots de l'attendrissement, ou les cris de la terreur; alors, si vous vous méfiez des surprises faites à vos sens et à votre âme par le prestige de l'optique théâtrale, revenez à vous-même dans la solitude du cabinet, interrogez votre raison et votre goût, demandez-leur s'ils peuvent appeler des impressions que vous avez éprouvées, si la réflexion condamne ce qui a ému votre imagination, si, retournant au même spectacle, vous y porteriez des objections et des scrupules; et vous verrez que tout ce que vous avez senti n'étoit pas de ces illusions passagères qu'un talent médiocre peut produire avec une situation heureuse et la pantomime des acteurs, mais un effet nécessaire et infaillible, fondé sur une étude réfléchie de la nature et du cœur humain; effet qui doit être à jamais le même, et qui, loin de s'affoiblir, augmentera dans vous à mesure que vous le considérerez de plus près. Vous vous écrierez alors dans votre juste admiration: Quel art que celui qui me domine si impérieusement que je ne puis y résister sans démentir mon propre cœur; qui force ma raison même à approuver des fictions qui m'arrachent à elle; qui, avec des douleurs feintes, exprimées dans un

langage harmonieux et cadencé, m'émeut aut[illegible] que les gémissemens d'un malheur réel; qui f[illegible] couler, pour des infortunes imaginaires, c[illegible] larmes que la nature m'avoit données pour d[illegible] infortunes véritables, et me procure une si dou[illegible] épreuve de cette sensibilité dont l'exercice es[illegible] souvent si amer et si cruel!

Mais plus cet art a d'éclat et de supériori[illegible] plus il doit avoir de jaloux et de détracteurs. L'e[illegible] vie ne hait que ce qui est aimable. Furieuse, su[illegible] tout lorsqu'elle est impuissante, elle avoit vu l[illegible] grand succès de *Bérénice* sans pouvoir le trou[illegible] bler que par des sarcasmes méprisés et des sati[illegible] inutiles. Celui d'*Iphigénie* avoit mis le combl[illegible] ses douleurs : tant de fois vaincue, elle rassem[illegible] bla toutes ses forces pour écraser la tragédie [illegible] *Phèdre*.

On auroit honte de rappeler ici les resso[illegible] odieux que l'on fit jouer, les manœuvres abjec[illegible] que l'on employa. L'histoire des bassesses est d[illegible] goûtante, elle répugne à la main qui trace l'his[illegible] toire du génie. Et ne suffit-il pas qu'on se sou[illegible] vienne que, pendant un moment, Pradon pa[illegible] triompher de Racine? Ce moment fut court: m[illegible] qu'il dut être cruel pour le grand homme que l[illegible] outrageoit! et qu'il étoit honteux pour la nati[illegible] que l'on rendoit complice de cet outrage! Que [illegible] haine étoit habile d'appeler la médiocrité p[illegible]

l'opposer au talent! qu'elle savoit bien que, de tous les affronts, le plus sensible pour un homme supérieur, est de le faire rougir d'un indigne rival! Triomphez, barbares, vous avez vaincu : il est vrai que vous n'avez pas pu aveugler long-temps les hommes sur leurs plaisirs; les deux *Phèdres* n'ont pu long-temps être en concurrence : toutes deux sont bientôt à leur place. Mais la blessure que vous avez faite au cœur de l'écrivain sensible, n'en est pas moins douloureuse; la trace en est profonde et sanglante. Triomphez, vous dis-je, hommes lâches et cruels : votre victoire est plus grande que vous ne l'avez cru; vous ne vouliez peut-être qu'humilier le talent, et vous l'avez découragé, vous l'avez abattu : il sort vainqueur de la lice, mais il n'y rentrera plus; il vous cède, vous n'entendrez plus sa voix : sa voix, qui enchantoit la France, ne blessera plus vos oreilles par de nouveaux accens; et peut-être allez-vous lui pardonner sa gloire, quand il cessera de l'augmenter.

Sa gloire! est-il bien possible qu'il l'oublie? Quoi! ce sentiment si cher et si noble peut-il s'éteindre dans son âme? Cet esprit agissant et créateur peut-il se commander le repos? Hélas! il est trop vrai, et cet exemple ne le prouve que trop. Oui, sans doute, dût cet aveu donner à la médiocrité jalouse des espérances consolantes,

oui, le génie peut quelquefois s'arrêter au milieu de sa course. Il est des momens où l'âme la plus courageuse peut être fatiguée d'un combat qui ne laisse aucun espoir de paix que dans la poussière du tombeau : quoique sûre de ses forces, elle peut être lasse de les exercer ; elle s'indigne de l'injustice ; elle est révoltée des injures atroces de la calomnie, des menaces de la persécution, et de l'insolence de la haine. Alors, sans doute, elle peut se retourner vers le repos qui lui tend les bras ; elle peut se laisser séduire par le bonheur qu'il promet...... Ne t'y livre pas, ô grand homme ! n'en crois pas un dépit qui te trompe et ne te venge pas ; ne laisse pas le champ libre à tes ennemis. Ne vois-tu pas qu'ils sont tourmentés du sentiment de ta force et de celui de leur foiblesse ; qu'ils s'obstinent en vain à nier le talent qui les accable et les désespère, comme les stoïciens nioient la douleur qui leur donnoit des convulsions ? Ne vois-tu pas que les serpens que l'envie jette sur ton passage, expirent à chaque pas que tu fais, tandis que ceux qu'elle porte dans son sein la rongent éternellement ? Avance sans rien craindre ; et si ta route est semée d'obstacles, songe qu'il n'en est point d'autre pour toi. Songe que la prédilection marquée de la nature pour les hommes qu'elle a créés supérieurs aux autres, ne va pas jusqu'à leur prodi-

uer ses plus beaux dons, sans les leur faire acheter. Accepte ses présens et ton fardeau, et garde que la postérité ne te reproche d'être resté au-dessous de tes destinées.

Mais seroit-ce donc à Racine qu'il faut adresser des reproches? n'est-ce pas plutôt à ses implacables ennemis? ne doit-on pas le plaindre, plutôt que le condamner? Que dis-je? c'est nous surtout qu'il faut plaindre. Il avoit assez fait pour sa gloire, mais que ne pouvoit-il pas faire encore pour nos plaisirs? Neuf ans lui avoient suffi pour produire tant de chefs-d'œuvre; il en passa douze dans l'inaction. Quelle perte pour les lettres, pour le théâtre, pour la nation, pour les âmes sensibles! Voilà ce qu'a fait l'envie, et on l'encourage!

Qui retirera le grand Racine de l'oisiveté où il s'endort? qui lui fera reprendre la plume, comme Achille reprit autrefois ses armes? Sont-ce les conseils et les exhortations de Despréaux? Sera-ce l'impérieux besoin d'une imagination active, qui se consume elle-même, et qui cherche à se répandre au-dehors; ou ce retour secret, cette invincible pente qui ramène toujours vers la gloire ceux qui l'ont une fois connue? Non, c'est pour complaire à celle qui a fondé Saint-Cyr, que Racine va couronner ses travaux par l'ouvrage le plus parfait dont se glo-

rifie l'esprit humain, et dont s'honore la lang·· française.

On voit bien que je veux parler d'*Athali* (car je ne dis rien d'*Esther*, dont le sujet tromp· Racine et fit illusion à la cour, mais que la postérité, en admirant les détails du style, a retranchée du nombre des tragédies). O fragilité de jugemens! ô néant de la gloire et de la renommée! *Esther* enchante la cour de Louis XIV, cette cour si éclairée et si judicieuse : et *Athalie!*..... et *Athalie!*..... Eh quoi! l'éloge du talent n'est-il donc jamais que le récit des injustices? Nous nous plaignions tout à l'heure du sort de *Phèdre;* faut-il encore déplorer une injure plus cruelle et plus durable? Hélas! il ne la vit pas réparée : il vit le plus beau de ses ouvrages en butte au mépris et au ridicule, et il n'a pas vu l'admiration que ce même ouvrage inspire aujourd'hui; et quand il s'est endormi dans le silence de la tombe, alors s'est élevée l'inutile voix de la vérité qu'il n'entend plus.

Il y a quarante ans que le successeur de Racine a nommé *Athalie* le chef-d'œuvre de la scène : qu'ajouter à cet éloge généralement adopté? Qui est-ce qui ne rend pas justice à ce grand effort de l'art dramatique? qui peut méconnoître cette création majestueuse, cette simplicité touchante et sublime, cette diction céleste qui semble

inspirée par la divinité ? C'est là qu'à l'exemple de Sophocle, qui se montra dans les chœurs l'égal de Pindare, Racine passe avec tant de facilité et de bonheur à un genre de composition qui, dans notre langue surtout, est infiniment éloigné du style de la scène ; c'est dans les chœurs d'*Athalie*, ainsi que dans ceux d'*Esther*, qu'il donne à notre idiome poétique plus de pompe, d'harmonie, d'onction, de douceur et de variété qu'il n'en eut jamais, et que fait pour être en tout un modèle, il nous laisse les monumens les plus beaux de la vraie poésie lyrique.

Ainsi cet excellent esprit sembloit né pour tout ce qu'il vouloit faire. Sa comédie des *Plaideurs* obtint le suffrage de Molière, et en étoit digne. Ses épigrammes (car il en fit, quoiqu'il fût honnête et vertueux, et l'on peut se moquer des sots quand ils sont méchans, précisément parce que l'on n'est ni l'un ni l'autre), ses épigrammes, pleines de sel et de finesse, sont encore remarquables par l'élégance et la pureté de style dans un genre où l'on a cru souvent pouvoir s'en dispenser. Ses lettres contre Port-Royal peuvent être mises à côté des meilleures *Provinciales*. Nous avons perdu ce qu'il avoit écrit sur l'histoire ; mais il a prouvé, dans un discours académique, qu'il auroit pu exceller dans la prose.

Tant de talens, en blessant les yeux de l'envie,

attirèrent ceux d'un roi qui ne la croyoit pas. Racine reçut de Louis XIV et de son digne ministre Colbert, des récompenses et des honneurs. Il dut à la libéralité de ce monarque une aisance qu'il est plus beau peut-être de ne devoir qu'à son travail, mais qu'il est doux d'obtenir de la renommée, de ses talens et de la bienveillance d'un grand prince. Historiographe de France et gentilhomme ordinaire, ces deux charges qui l'approchoient du roi, lui valurent des distinctions personnelles, plus flatteuses que les présens et les titres. L'entretien de Louis XIV n'étoit pas pour un sujet la moindre des récompenses, et tant d'avantages devoient consoler Racine, si quelque chose peut consoler un écrivain du malheur de voir ses plus beaux ouvrages méconnus.

Il éprouva de bien des manières le danger d'être sensible. Il n'avoit pu résister à l'impression que faisoit sur lui l'injustice de ses détracteurs, et il condamna son génie au silence : il n'avoit pu résister à la pitié que lui inspiroit la misère des peuples; et quand il en eut tracé le tableau qui affligea Louis XIV, il ne résista pas non plus au chagrin de la disgrâce. On croit qu'elle hâta la fin de ses jours : ainsi le talent et la vertu troublèrent sa vie et en avancèrent les derniers momens. Tel est souvent l'effet de l'un

et de l'autre; et cependant qui pourroit se résoudre à ne pas aimer le talent et la vertu!

On l'accuse de foiblesse, pour s'être montré sensible aux critiques injustes et au mécontentement de son maître. Mais quant au premier reproche, on ne songe pas assez combien il est dur, après les sacrifices que la culture des lettres exige de l'homme né pour elles, et qui les préfère à tout, de ne pas trouver dans toutes les âmes la récompense qu'il trouve dans la sienne. Quant au second reproche, que l'on se souvienne que Louis XIV, qui mettoit tant de grâce dans ses actions et dans ses paroles, avoit le précieux talent de se faire aimer de ceux qu'il obligeoit; que l'on songe qu'il est bien naturel de chérir son bienfaiteur, quoique ce bienfaiteur soit un roi, et l'on sentira que la douleur de lui avoir déplu étoit d'autant plus louable dans un sujet, que c'étoit le monarque qui avoit tort.

L'âme de Racine étoit douce et tendre comme ses écrits, ouverte et noble comme sa physionomie. On lui a reproché cette vivacité dans la dispute qui tient à une humeur franche et à une conception prompte, et cette sévérité de jugement qui est la suite d'un goût exquis. Courtisan délicat sans être vil, il étoit mieux à la cour que Boileau, parce qu'il avoit de la flexibilité et des grâces que Boileau n'avoit pas. Bon père et bon

mari, le commerce et les caresses des grands ne le dégoûtèrent jamais des douceurs de la société domestique, toujours chères à une âme bien née. Il s'occupoit de l'éducation de ses enfans en homme qui connoît ses devoirs et qui les aime ; et avec quel plaisir on voit, dans ses lettres, l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie* descendre aux derniers détails de la sollicitude paternelle!

Incapable de jalousie, (et de qui auroit-il été jaloux?) on ne peut lui reprocher aucun mot satirique contre le mérite reconnu, éloge que l'on voudroit pouvoir faire de Despréaux. Il jeta quelquefois du ridicule sur les écrivains qu'on lui opposoit ; mais s'il les combattoit avec des plaisanteries, il leur laissoit les cabales et les intrigues. Il rendoit justice au mérite de Corneille sans lui porter envie ; Corneille ne rendoit pas justice au sien. Corneille étoit-il jaloux?

On les a tant de fois comparés, et ce parallèle est si fécond, que peut-être l'attend-on du panégyriste de Racine ; mais si je n'avois pas mis le lecteur à portée de le faire lui-même, j'aurois bien mal réussi: ce parallèle doit être le résultat des idées que j'ai développées. Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il étoit le créateur ; Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modèle. Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le temps, sans qu'

sa gloire personnelle doive en souffrir ; le mérite des ouvrages du second doit croître et s'agrandir dans les siècles avec sa renommée et nos lumières. Peut-être les uns et les autres ne doivent point être mis dans la balance : un mélange de beautés et de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur étoit homme. Quant au mérite personnel, la différence des époques peut le rapprocher, malgré la différence des ouvrages ; et si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux d'avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit des siècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je ? Corneille me paroît ressembler à ces titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées : Racine me paroît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux.

Mais pourquoi des esprits si distingués, les Sévigné, les Deshoulières, les Saint-Evremond, les Nevers, répétoient-ils sans cesse qu'il falloit bien se garder de rien comparer à Corneille ?

C'est qu'on ne veut point revenir sur ses pas, qu'on tient à ses erreurs par amour-propre, qu'après avoir décidé qu'un auteur a seul atteint les bornes de son art, il en coûte d'avouer qu'un autre les a reculées bien plus loin; que c'est bien assez d'avoir un grand homme à admirer, et qu'il paroît un peu pénible d'en admirer encore un autre sur lequel on n'a pas compté; qu'en général, dans tous les arts on adopte d'abord un maître, à qui l'on veut bien prodiguer toutes les louanges, pourvu qu'on soit dispensé d'en accorder aucune à tous les autres; c'est qu'il est beaucoup de juges de certains traits de force et de grandeur, et qu'il en est peu de la perfection; que les beautés qui étincellent davantage dans une multitude de défauts, sont plus vivement senties et plus aisément pardonnées; au lieu que la perfection continue, procurant un plaisir égal, paroît naturelle et simple, charme sans étonner, et a pour ennemis secrets ceux qui, pouvant l'apprécier mieux que les autres, ont plus d'intérêt à la rabaisser.

Pourquoi enfin aujourd'hui existe-t-il une secte de littérateurs qui font profession de regarder Racine comme un écrivain élégant, mais non pas comme un homme de génie? C'est qu'ils sont à peu près sûrs de ne pas écrire comme lui, parce que l'examen du style peut être transporté à un

certain degré d'évidence ; au lieu qu'ils n'ont pas renoncé au génie que chacun définit à sa manière, et auquel tout le monde a des prétentions. Pourquoi ces mêmes hommes affectent-ils pour Corneille un enthousiasme qu'ils ne sentent pas ? pourquoi les entend-on crier au blasphême dès qu'on relève ses défauts ? Ce n'est pas que sa gloire leur soit infiniment chère, mais ses défauts leur sont précieux. Ses défauts le rapprochent de lui : par où se rapprocher de Racine ? Quand on a lu une belle page de Corneille, la page suivante peut consoler : comment se consoler de Racine ? comment pardonner cette désespérante perfection ? Et qu'on doit avoir d'ennemis quand il est si difficile d'avoir des rivaux !

O mes concitoyens ! ne vous opposez point à votre gloire, en vous opposant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, et peut-être n'est-il pas inutile. Les barbares approchent, l'invasion vous menace, songez que les déclamateurs en vers et en prose ont succédé jadis, chez les Latins, aux poëtes et aux orateurs. Retardez du moins parmi vous, s'il est possible, cette inévitable révolution. Joignez-vous aux disciples du bon siècle pour arrêter le torrent : encouragez l'étude des anciens, qui seule peut conserver parmi vous le feu sacré prêt à s'éteindre. N'en croyez pas surtout ces esprits im-

périeux et exaltés qui trouvent la littérature du dernier siècle timide et pusillanime; qui, sous prétexte de nous délivrer de ces utiles entraves qui ne donnent que plus de ressort aux talens et plus de mérite aux beaux-arts, ne songent qu'à se délivrer eux-mêmes des règles du bon sens qui les importunent. Ne les croyez pas ceux qui veulent être poëtes sans faire de vers, et grands hommes sans savoir écrire : ne voyez-vous pas que leur esprit n'est qu'impuissance, et qu'ils voudroient mettre les systêmes à la place des talens? Ne les croyez pas ceux qui vantent sans cesse la nature brute, ils portent envie à la nature perfectionnée; ceux qui regrettent les beautés du chaos, vous avez sous vos yeux les beautés de la création; ceux qui préfèrent un mot sublime de Shakespear aux vers de *Phèdre* et de *Mérope*; Shakespear est le poëte du peuple, *Phèdre* et *Mérope* sont les délices des hommes instruits. Ne les croyez pas ceux qui relèvent avec enthousiasme le mérite médiocre de faire verser quelques larmes dans un roman; il est un peu plus beau d'en faire couler à la première scène d'*Iphigénie :* ceux qui justifient l'invraisemblance, l'outré, le gigantesque, sous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet passager, et qu'ils peuvent étonner un moment; malheur à qui ne cherche qu'à étonner, car on n'étonne pas deux fois! O mes

concitoyens! je vous en conjure encore, méfiez-vous de ces législateurs enthousiastes; opposez-leur toujours les anciens et Racine; opposez-leur ce grand axiome de son digne ami, ce principe qui paroît si simple et qui est si fécond, RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI. Et si vous voulez avoir sans cesse sous les yeux des exemples de ce *beau* et de ce *vrai*, relisez sans cesse Racine.

FIN DES ÉLOGES DE LAHARPE.

ÉLOGE

DE MOLIÈRE.

---

nom de Molière manquoit aux fastes de mie. Cette foule d'étrangers que nos arts t parmi nous, en voyant dans ce sanctuaire tres les portraits de tant d'écrivains cé- a souvent demandé : *Où est Molière ?* ... de ces convenances que la multitude révère, et que le sage respecte, l'avoit privé pendant sa vie des honneurs littéraires, et ne lui avoit laissé que les applaudissemens de l'Europe ; l'adoption éclatante que vous faites aujourd'hui, messieurs, de ce grand homme, venge sa mémoire, et honore l'Académie. Tant qu'il vécut, on vit dans sa personne un exemple frappant de la bizarrerie de nos usages : on vit un citoyen vertueux, réformateur de sa patrie, désavoué par sa patrie, et privé des droits de citoyen ; l'honneur véritable séparé de tous les honneurs de convention, le génie dans l'avilissement, et l'infamie associée

ÉLOGE DE MOLIÈRE.

—

…om de Molière manquoit aux fastes de …mie. Cette foule d'étrangers que nos arts …t parmi nous, en voyant dans ce sanctuaire …tres les portraits de tant d'écrivains cé…a souvent demandé : *Où est Molière ?* …e de ces convenances que la multitude révère, et que le sage respecte, l'avoit privé pendant sa vie des honneurs littéraires, et ne lui avoit laissé que les applaudissemens de l'Europe ; l'adoption éclatante que vous faites aujourd'hui, messieurs, de ce grand homme, venge sa mémoire, et honore l'Académie. Tant qu'il véout, on vit dans sa personne un exemple frappant de la bizarrerie de nos usages : on vit un citoyen vertueux, réformateur de sa patrie, désavoué par sa patrie, et privé des droits de citoyen ; l'honneur véritable séparé de tous les honneurs de convention, … génie dans l'avilissement, et l'infamie associée

à la gloire : mélange inexplicable à qui ne con-
noîtroit point nos contradictions, à qui ne sau-
roit point que le théâtre respecté chez les Grecs,
avili chez les Romains, ressuscité dans les ét.
du souverain pontife (*a*), redevable de la pre-
mière tragédie à un archevêque (*b*), de la pre-
mière comédie à un cardinal (*c*), protégé en
France par deux cardinaux (*d*), y fut à la fo
anathématisé dans les chaires, autorisé par un
privilége du roi, et proscrit dans les tribunaux.
Je n'entrerai point à ce sujet dans une discussion
où je serois à coup sûr contredit, quelque par
que je prisse. D'ailleurs, Molière est si gra
que cette question lui devient étrangère : tou-
fois je n'oublierai pas que je parle de comé
je ne cacherai point la simplicité de mon su
sous l'emphase monotone du panégyrique, et
n'imiterai pas les comédiens français, qui o
fait peindre Molière sous l'habit d'Auguste.

Le théâtre et la société ont une liaison inti
et nécessaire. Les poëtes comiques ont toujou
peint, même involontairement, quelques trai
du caractère de leur nation. Des maximes utile

(*a*) Léon X.

(*b*) La *Sophonisbe* de l'archevêque Trissino.

(*c*) La *Calandra* du cardinal Bibiena.

(*d*) Les cardinaux de Richelieu et Mazarin.

épandues dans leurs ouvrages, ont corrigé peut-être quelques particuliers; les politiques ont même conçu que la scène pouvoit servir à leurs desseins. Le tranquille Chinois, le pacifique Péruvien alloient prendre au théâtre l'estime de l'agriculture, tandis que les despotes de la Russie, pour avilir aux yeux de leurs esclaves le patriarche dont ils vouloient saisir l'autorité, le faisoient insulter dans des farces grotesques. Mais que la comédie dût être un jour l'école des mœurs, le tableau le plus fidèle de la nature humaine, et la meilleure histoire morale de la société; qu'elle dût détruire certains ridicules, et que pour en retrouver la trace, il fallût recourir à l'ouvrage même qui les a pour jamais anéantis, voilà ce qui auroit semblé impossible avant que Molière l'eût exécuté.

Jamais poëte comique ne rencontra des circonstances si heureuses. On commençoit à sortir de l'ignorance; Corneille avoit élevé les idées des Français. Il y avoit dans les esprits une force nationale, effet ordinaire des guerres civiles, et qui peut-être n'avoit pas peu contribué à former Corneille lui-même. On n'avoit point, à la vérité, senti encore l'influence du génie de Descartes, et jusque-là sa patrie n'avoit eu que le temps de le persécuter; mais elle respectoit un peu moins des préjugés combattus avec succès, à peu

près comme le superstitieux qui, malgré lui, sent diminuer sa vénération pour l'idole qu'il voit outrager impunément. Le goût des connoissances rapprochoit des conditions jusqu'alors séparées. Dans cette crise, les mœurs et les manières anciennes contrastoient avec les lumières nouvelles, et le caractère national, formé par des siècles de barbarie, cessoit de s'assortir avec l'esprit nouveau qui se répandoit de jour en jour : Molière s'efforça de concilier l'un et l'autre. L'humeur sauvage des pères et des époux, la vertu des femmes qui tenoit un peu de la pruderie, le savoir défiguré par le pédantisme, gênoient l'esprit de société qui devenoit celui de la nation. Les médecins, également attachés à leur robe, à leur latin et aux principes d'Aristote, méritoient presque tous l'éloge que M. Diafoirus donne à son fils de combattre les vérités les plus démontrées. Le mélange ridicule de l'ancienne barbarie et du faux bel-esprit moderne, avoit produit le jargon des précieuses; l'ascendant prodigieux de la cour sur la ville avoit multiplié les airs, les prétentions, la fausse importance dans tous les ordres de l'état, et jusque dans la bourgeoisie. Tous ces travers et plusieurs autres se présentoient avec une franchise et une bonne foi très-commode pour le poëte comique. La société n'étoit point encore une arène où l'on se mesurât des yeux avec une

fiance déguisée en politesse ; l'arme du ridicule
étoit point aussi affilée qu'elle l'est devenue de-
uis, et n'inspiroit point une crainte pusillanime
igne elle-même d'être jouée sur le théâtre. C'est
ans un moment si favorable que fut placée la
eunesse de Molière. Né, en 1620, d'une famille
ttachée au service domestique du roi, l'état de
es parens lui assuroit une fortune aisée. Il eut
les préjugés à vaincre, des représentations à re-
pousser pour embrasser la profession de comé-
lien ; et cet homme, qui a obtenu une place
listinguée parmi les sages, parut faire une folie
le jeunesse en obéissant à l'attrait de son talent.
Son éducation ne fut pas indigne de son génie.
Ce siècle mémorable réunissoit alors sous un
maître célèbre, trois disciples singuliers : Bernier,
qui devoit observer les mœurs étrangères ; Cha-
pelle, fameux pour avoir porté la philosophie
dans une vie licencieuse, et Molière, qui a rendu
la raison aimable, le plaisir honnête et le vice ri-
dicule. Ce maître, si heureux en disciples, étoit
Gassendi, vrai sage, philosophe pratique, im-
mortel pour avoir soupçonné quelques vérités
prouvées depuis par Newton. Cet ordre de con-
noissances, pour lesquelles Molière n'eut point
l'aversion que l'agrément des lettres inspire quel-
quefois, développa dans lui cette supériorité d'in-
telligence qui peut le distinguer même des grands

hommes ses contemporains. Il eut l'avantage de voir de près son maître combattre des erreurs accréditées dans l'Europe, et il apprit de bonne heure ce qu'un esprit sage ne sait jamais trop tôt, qu'un seul homme peut quelquefois avoir raison contre tous les peuples et contre tous les siècles. La force de cette éducation philosophique influa sur sa vie entière ; et lorsque dans la suite il fut entraîné vers le théâtre, par un penchant auquel il sacrifia même la protection immédiate d'un grand prince, il mêla les études d'un sage à la vie tumultueuse d'un acteur, et sa passion pour jouer la comédie tourna encore au profit de son talent pour l'écrire. Toutefois il ne se pressa point de paroître ; il remonta aux principes et à l'origine de son art. Il vit la comédie naître dans la Grèce, et demeurer trop long-temps dans l'enfance. La tragédie l'avoit devancée, et l'art de représenter les héros avoit paru plus important que celui de ridiculiser les hommes.

Les magistrats, en réservant la protection du gouvernement à la tragédie, dont l'éclat leur avoit imposé, et qu'ils crurent seule capable de seconder leurs vues, ne prévoyoient pas qu'Aristophane auroit un jour sur sa patrie plus d'influence que les trois illustres tragiques d'Athènes. Molière étudia ses écrits, monument le plus singulier de l'antiquité grecque. Il vit avec éton-

nement les traits les plus opposés se confondre dans le caractère de ce poëte. Satire cynique, censure ingénieuse, parodie, vrai comique, superstition, blasphême, saillie brillante, bouffonnerie froide, Rabelais sur la scène : tel est Aristophane. Il attaque le vice avec le courage de la vertu, la vertu avec l'audace du vice. Travestissemens ridicules ou affreux, personnages métaphysiques, allégorie révoltante, rien ne lui coûte; mais de cet amas d'absurdités naissent quelquefois des beautés inattendues. D'une seule scène partent mille traits de satire qui se dispersent et frappent à la fois. En un moment il a démasqué un traître, insulté un magistrat, flétri un délateur, calomnié un sage. Une certaine verve comique, et quelquefois une rapidité entraînante, voilà son seul mérite théâtral, et c'est aussi le seul que Molière ait daigné s'approprier. Combien ne dut-il pas regretter la perte des ouvrages de Ménandre! la comédie avoit pris sous lui une forme plus utile. Les poëtes que la loi privoit de la satire personnelle, furent dans la nécessité d'avoir du génie; et cette idée sublime de généraliser la peinture des vices fut une ressource forcée où ils furent réduits par l'impuissance de médire. Une intrigue, trop souvent foible, mais prise dans des mœurs véritables, attaqua, non les torts passagers du citoyen, mais les ridicules

plus durables de l'homme. Des jeunes gens épris d'amour pour des courtisannes, des esclaves fripons aidant leurs jeunes maîtres à tromper leurs pères, ou les précipitant dans l'embarras, et les en tirant par leur adresse, voilà ce qu'on vit sur la scène comme dans le monde. Quand les poëtes latins peignirent ces mœurs, ils renoncèrent au droit qui fit depuis la gloire de Molière, celui d'être les réformateurs de leurs concitoyens. Sans compiler ici les jugemens portés sur Plaute et sur Térence, observons que la différence de leurs talens n'en met aucune dans le génie de leur théâtre. On ne voit point qu'une grande idée philosophique, une vérité morale utile à la société, ait présidé à l'ordonnance de leurs plans. Mais où Molière auroit-il cherché de pareils points de vue? Des esquisses grossières déshonoroient la scène dans toute l'Italie. La *Calandra* du cardinal Bibiena et la *Mandragore* de Machiavel n'avoient pu effacer cette honte. Ces ouvrages, par lesquels de grands hommes réclamoient contre la barbarie de leur siècle, n'étoient représentés que dans les fêtes qui leur avoient donné naissance. Le peuple redemandoit avec transport ses farces monstrueuses, assemblage bizarre de scènes quelquefois comiques, jamais vraisemblables, dont l'auteur abandonnoit le dialogue au caprice des comédiens, et qui sembloient n'être destinées

qu'à faire valoir la pantomime italienne. Toutefois quelques-unes de ces scènes, admises depuis dans les chefs-d'œuvre de Molière, ramenées à un but moral, et surtout embellies du style d'Horace et de Boileau, montrent avec quel succès le génie peut devenir imitateur.

Le théâtre espagnol lui offrit quelquefois une intrigue pleine de vivacité et d'esprit ; et s'il y condamna le mélange du sacré et du profane, de la grandeur et de la bouffonnerie, les fous, les astrologues, les scènes de nuit, les méprises, les travestissemens, l'oubli des vraisemblances, au moins vit-il que la plupart des intrigues rouloient sur le point d'honneur et sur la jalousie, vrai caractère de la nation. Le titre de plusieurs ouvrages annonçoit même des pièces de caractère ; mais ce titre donnoit de fausses espérances, et n'étoit qu'un point de ralliement où se réunissoient plusieurs intrigues ; genre inférieur dans lequel Molière composa *l'Étourdi*, et dont *le Menteur* est le chef-d'œuvre : telles étoient les sources où puisoient Scarron, Thomas Corneille et leurs contemporains. La nation n'avoit produit d'elle-même que des farces méprisables ; et sans quelques traits de *l'Avocat Patelin*, (car pourquoi citerois-je les comédies de P. Corneille ?) ce peuple si enjoué, si enclin à la plaisanterie, n'auroit pu se glorifier d'une seule scène de bon

comique; mais pour un homme tel que Molière, la comédie existoit dans des ouvrages d'un autre genre. Tout ce qui peut donner l'idée d'une situation, développer un caractère, mettre un ridicule en évidence, en un mot toutes les ressources de la plaisanterie, lui parurent du ressort de son art. L'ironie de Socrate, si bien conservée dans les *Dialogues* de Platon, cette adresse captieuse avec laquelle il déroboit l'aveu naïf d'un travers, étoient une figure vraiment théâtrale; et, dans ce sens, le sage de la Grèce étoit le poëte comique des honnêtes gens; Aristophane n'étoit que le bouffon du peuple. Combien de traits dignes de la scène dans Horace et dans Lucien! Et Pétrone, lorsqu'il représente l'opulent et voluptueux Trimalcion, entendant parler d'un pauvre, et demandant : *Qu'est-ce qu'un pauvre?* n'est-il pas, en effet, un excellent poëte comique! La comédie, au moins celle d'intrigue, existoit dans Bocace, et Molière en donna la preuve aux Italiens ; elle existoit dans Michel Cervantes, qui eut la gloire de combattre et de vaincre un ridicule dont le théâtre espagnol auroit dû faire justice ; elle existoit dans la gaîté souvent grossière, mais toujours naïve, de Rabelais et de Verville, dans quelques traits piquans de la *Satire Ménippée*, et surtout dans les *Lettres provinciales*. Parvenu à connoître toutes les ressources

de son art, Molière conçut quel pouvoit en être le chef-d'œuvre. Qu'est-ce, en effet, qu'une bonne comédie? C'est la représentation naïve d'une action plaisante, où le poëte, sous l'apparence d'un arrangement facile et naturel, cache les combinaisons les plus profondes, fait marcher de front, d'une manière comique, le développement de son sujet et celui de ses caractères mis dans tout leur jour par leur mélange et par leur contraste avec les situations, promenant le spectateur de surprise en surprise, lui donnant beaucoup et lui promettant davantage, faisant servir chaque incident, quelquefois chaque mot, à nouer ou à dénouer, produisant avec un seul moyen plusieurs effets, tous préparés et non prévus, jusqu'à ce qu'enfin le dénoûment, décèle, par ses résultats, une utilité morale, et laisse voir le philosophe caché derrière le poëte. Que ne puis-je montrer l'application de ces principes à toutes les comédies de Molière! on verroit quel artifice particulier a présidé à chacun de ses ouvrages; avec quelle hardiesse il élève dans les premières scènes son comique au plus haut degré, et présente au spectateur un vaste lointain, comme dans *l'École des Femmes*; comment il se contente quelquefois d'une intrigue simple, afin de ne laisser paroitre que les caractères, comme dans *le Misanthrope*; avec quelle adresse il prend son comique

dans les rôles accessoires, ne pouvant le faire naître du rôle principal, c'est l'artifice du *Tartufe;* avec quel art un seul personnage, presque détaché de la scène, mais animant tout le tableau, forme, par un contraste piquant, les groupes inimitables du *Misanthrope* et des *Femmes savantes;* avec quelle différence il traite le comique noble et le comique bourgeois, et le parti qu'il tire de leur mélange dans *le Bourgeois gentilhomme;* dans quel moment il offre ses personnages au spectateur, nous montrant Harpagon dans le plus beau moment de sa vie, le jour qu'il marie ses enfans, qu'il se marie lui-même, le jour qu'il donne à dîner; enfin on verroit chaque pièce présenter des résultats intéressans sur ce grand art, ouvrir toutes les sources du comique, et de l'ensemble de ses ouvrages se former une poétique complète de la comédie. Forcés d'abandonner ce terrain trop vaste, saisissons du moins le génie de ce grand homme, et le but philosophique de son théâtre. Je vois Molière, après deux essais que ses chefs-d'œuvre même n'ont pu faire oublier, changer la forme de la comédie. Le comique ancien naissoit d'un tissu d'évènemens romanesques, qui sembloient produits par le hasard, comme le tragique naissoit d'une fatalité aveugle. Corneille, par un effort de génie, avoit pris l'intérêt dans les passions; Molière, à son

exemple, renversa l'ancien systême, et tirant le comique du fond des caractères, il mit sur la scène la morale en action, et devint le plus aimable précepteur de l'humanité qu'on eût vu depuis Socrate. Il trouva, pour y réussir, des ressources qui manquoient à ses prédécesseurs. Les différens états de la société, leurs préjugés, leurs prétentions, leur admiration exclusive pour eux-mêmes, leur mépris mutuel et inexorable, sont des puérilités réservées aux peuples modernes. Les Grecs et les Romains, n'étant point emprisonnés pour leur vie dans la sphère d'un seul état de la société, ne cherchoient point à accréditer des préjugés en faveur d'une condition qu'ils pouvoient quitter le lendemain, ni à jeter sur les autres un ridicule qui les exposoit à jouer un jour le rôle de ces maris, honteux de leurs anciens traits satiriques contre un joug qu'ils viennent de subir.

La vie retirée des femmes privoit le théâtre d'une autre source de comique. Partout elles sont le ressort de la comédie. Sont-elles enfermées, il faut parvenir jusqu'à elles, et voilà le comique d'intrigue. Sont-elles libres, leur caractère devenu plus actif développe le nôtre, et voilà le comique de caractère. Du commerce des deux sexes naît cette foule de situations piquantes où les placent mutuellement l'amour, la jalousie, le dépit,

les ruptures, les réconciliations, enfin l'intérêt mêlé de défiance que les deux sexes prennent involontairement l'un à l'autre. Ne seroit-il pas possible d'ailleurs que les femmes eussent des ridicules particuliers, et que le théâtre trouvât sa plus grande richesse dans la peinture des travers aimables dont la nature les a favorisées? Celui que Molière attaqua dans les *Précieuses* fut anéanti; mais l'ouvrage survécut à l'ennemi qu'il combattoit. Plût à Dieu que la comédie du *Tartufe* eût eu le même bonheur! C'est une gloire que Molière eut encore dans *les Femmes savantes*. C'est qu'il ne s'est pas contenté de peindre les travers passagers de la société, il a peint l'homme de tous les temps; et s'il n'a pas négligé les mœurs locales, c'est une draperie légère qu'il jette hardiment sur le nu, et qui laisse sentir la justesse des proportions et la netteté des contours.

Le prodigieux succès des *Précieuses*, en apprenant à Molière le secret de ses forces, lui montra l'usage qu'il en devoit faire. Il conçut qu'il auroit plus d'avantage à combattre le ridicule qu'à s'attaquer au vice. C'est que le ridicule est une forme extérieure qu'il est possible d'anéantir; mais le vice, plus inhérent à notre âme, est un Prothée qui, après avoir pris plusieurs formes, finit toujours par être le vice. Le théâtre

devint donc en général une école de bienséance plutôt que de vertu, et Molière borna quelque temps son empire pour y être plus puissant. Mais combien de reproches ne s'est-il point attirés, en se proposant ce but si utile, le seul convenable à un poëte comique, qui n'a pas, comme de froids moralistes, le droit d'ennuyer les hommes, et qui ne prend sa mission que dans l'art de plaire! Il n'immola point tout à la vertu, donc il immola la vertu même: telle fut la logique de la prévention ou de la mauvaise foi. On se prévalut de quelques détails nécessaires à la constitution de ses pièces, pour l'accuser d'avoir négligé les mœurs: comme si des personnages de comédie devoient être des modèles de perfection; comme si l'austérité, qui ne doit pas même être le fondement de la morale, pouvoit devenir la base du théâtre! Eh! que résulte-t-il de ses pièces les plus libres, de *l'Ecole des Maris* et de *l'Ecole des Femmes?* que le sexe n'est point fait pour une gêne excessive; que la défiance l'irrite contre des tuteurs et des maris jaloux. Cette morale est-elle nuisible? n'est-elle pas fondée sur la nature et sur la raison? Pourquoi prêter à Molière l'odieux dessein de ridiculiser la vieillesse? Est-ce sa faute si un jeune homme amoureux est plus intéressant qu'un vieillard; si l'avarice est le défaut d'un âge avancé plutôt

que de la jeunesse? Peut-il changer la nature et renverser les vrais rapports des choses? Il est l'homme de la vérité. S'il a peint des mœurs vicieuses, c'est qu'elles existent; et quand l'esprit général de sa pièce emporte leur condamnation, il a rempli sa tâche, il est un vrai philosophe et un homme vertueux. Si le jeune Cléanthe, à qui son père donne sa malédiction, sort en disant: *Je n'ai que faire de vos dons*, a-t-on pu se méprendre à l'intention du poëte? Il eût pu, sans doute, représenter ce fils toujours respectueux envers un père barbare; il eût édifié davantage en associant un tyran et une victime: mais la vérité, mais la force de la leçon que le poëte veut donner aux pères avares, que devenoient-elles? L'Harpagon, placé au parterre, eût pu dire à son fils: *Vois le respect de ce jeune homme; quel exemple pour toi! voilà comme il faut être*. Molière manquoit son objet, et, pour donner mal à propos une froide leçon, peignoit à faux la nature. Si le fils est blâmable, comme il l'est en effet, croit-on que son emportement, aussi bien que la conduite, plus condamnable encore, de la femme de George Dandin, soit d'un exemple bien pernicieux? et fera-t-on cet outrage à l'humanité, de penser que le vice n'ait besoin que de se montrer pour entraîner tous les cœurs? Ceux que Cléante a

candalisés veulent-ils un exemple du respect et de la tendresse filiale; qu'ils contemplent, dans le *Malade imaginaire*, la douleur touchante d'Angélique aux pieds de son père qu'elle croit mort, et les transports de sa joie quand il ressuscite pour l'embrasser. Chaque sujet n'emporte avec lui qu'un certain nombre de sentimens à produire, de vérités à développer, et Molière ne peut donner toutes les leçons à la fois. Se plaint-on d'un médecin qui sépare les maladies compliquées, et les traite l'une après l'autre?

Ce sont donc les résultats qui constituent la bonté des mœurs théâtrales, et la même pièce pourroit présenter des mœurs odieuses, et être d'une excellente moralité. On reproche, avec raison, à l'un des imitateurs de Molière, d'avoir mis sur le théâtre un neveu malhonnête homme, qui, secondé par un valet fripon, trompe un oncle crédule, le vole, fabrique un faux testament, et s'empare de la succession au préjudice des autres héritiers : voilà, sans doute, le comble des mauvaises mœurs. Mais que Molière eût traité ce sujet, il l'eût dirigé vers un but philosophique; il eût peint la destinée d'un vieux garçon qui, n'inspirant un véritable intérêt à personne, est dépouillé tout vivant par ses collatéraux et ses valets; il eût intitulé sa pièce *le Célibataire*, et enrichi notre théâtre d'un ouvrage plus né-

cessaire aujourd'hui qu'il ne le fut le siècl passé.

C'est ce désir d'être utile qui décèle un poète philosophe. Heureux s'il conçoit quels services il peut rendre ! Il est le plus puissant des moralistes. Veut-il faire aimer la vertu, une maxime honnête, liée à une situation forte de ses personnages, devient pour les spectateurs une vérité de sentiment. Veut-il proscrire le vice, il a dans ses mains l'arme du ridicule, arme terrible, avec laquelle Pascal a combattu une morale dangereuse, Boileau le mauvais goût, et dont Molière a fait voir sur la scène des effets plus prompts et plus infaillibles. Mais à quelles conditions cette arme lui sera-t-elle confiée ? Avoir à la fois un cœur honnête, un esprit juste ; se placer à la hauteur nécessaire pour juger la société ; savoir la valeur réelle des choses, leur valeur arbitraire dans le monde, celle qu'il importeroit de leur donner : ne point accréditer les vices que l'on attaque en les associant à des qualités aimables, méprise devenue trop commune chez les successeurs de Molière, qui renforcent ainsi les mœurs au lieu de les corriger ; connoître les maladies de son siècle ; prévoir les effets de la destruction d'un ridicule : tels sont, dans tous les temps, les devoirs d'un poëte comique. Et ne peut-il pas quelquefois s'élever à des vues d'une utilité plus prochaine ?

Ce fut un assez beau spectacle de voir Molière seconder le gouvernement dans le dessein d'abolir la coutume barbare d'égorger son ami pour un mot équivoque; et tandis que l'état multiplioit les édits contre les duels, les proscrire sur la scène peut-être avec plus de succès, en plaçant dans la comédie des *Fâcheux* un homme d'une valeur reconnue, qui a le courage de refuser un duel. Cet usage n'apprendra-t-il point aux poëtes quel emploi ils peuvent faire de leurs talens; et à l'autorité, quel usage elle peut faire du génie?

Si jamais auteur comique a fait voir comment il avoit conçu le système de la société, c'est Molière dans le *Misanthrope*. C'est là que, montrant les abus qu'elle entraîne nécessairement, il enseigne à quel prix le sage doit acheter les avantages qu'elle procure; que, dans un système d'union fondé sur l'indigence mutuelle, une vertu parfaite est déplacée parmi les hommes, et se tourmente elle-même sans les corriger. C'est un or qui a besoin d'alliage pour prendre de la consistance, et servir aux divers usages de la société; mais en même temps l'auteur montre, par la supériorité constante d'Alceste sur tous les autres personnages, que la vertu, malgré les ridicules où son austérité l'expose, éclipse tout ce qui l'environne; et l'or qui a reçu l'alliage, n'en est pas moins le plus précieux des métaux.

Molière, après le *Misanthrope*, d'abord m... apprécié, mais bientôt mis à sa place, fut sans contredit le premier écrivain de la nation; lui seul réveilloit sans cesse l'admiration publique. Corneille n'étoit plus le Corneille et du *Cid* et des *Horaces*. Les apparitions du lutin qui, selon l'expression de Molière même, lui dictoit ses beaux vers, devenoient tous les jours moins fréquentes. Racine, encouragé par les conseils, et même par les bienfaits de Molière, qui par-là donnoit un grand homme à la France, n'avoit encore produit qu'un seul chef-d'œuvre. Ce fut dans ce moment qu'on attaqua l'auteur du *Misanthrope*; il avoit déjà éprouvé une disgrâce au théâtre. Cotin, le protégé de l'hôtel de Rambouillet, comblé des grâces de la cour; Boursault, qui força Molière de faire la seule action blâmable de sa vie, en nommant ses ennemis sur la scène; Montfleuri qui, de son temps, eut des succès prodigieux, qui se crut égal, peut-être supérieur à Molière, et mourut sans être détrompé: tous ces hommes et la foule de leurs protecteurs avoient triomphé de la chute de *Don Garcie de Navarre*, et peut-être la moitié de la France s'étoit flattée que l'auteur n'honoreroit point sa patrie. Forcés de renoncer à cette espérance, ses ennemis voulurent lui ôter l'honneur de ses plus belles scènes, en les attribuant à son ami Cha-

pelle : artifice d'autant plus dangereux, que l'amitié même, en combattant ces bruits, craint quelquefois d'en triompher trop complètement. Et comment un homme, que la considération attachée aux succès vient chercher dans le sein de la paresse, ne seroit-il pas tenté d'en profiter? Et s'il désavoue ces rumeurs, ne ressemble-t-il pas toujours un peu à ces jeunes gens qui, soupçonnés d'être bien reçus par une jolie femme, paroissent, dans leur désaveu même, vous remercier d'une opinion si flatteuse, et n'aspirer, en effet, qu'au mérite de la discrétion ?

Au milieu de ces vaines intrigues, Molière, s'élevant au comble de son art et au-dessus de lui-même, songeoit à immoler le vice sur la scène, et commença par le plus odieux. Il avoit déjà signalé sa haine pour l'hypocrisie, et la chaire n'a rien de supérieur à la peinture des faux dévots dans *le Festin de Pierre*. Enfin il rassembla toutes ses forces, et donna *le Tartufe*. C'est là qu'il montre l'hypocrisie dans toute son horreur, la fausseté, la perfidie, la bassesse, l'ingratitude qui l'accompagnent ; l'imbécillité, la crédulité ridicule de ceux qu'un Tartufe a séduits, leur penchant à voir partout de l'impiété et du libertinage, leur insensibilité cruelle, enfin l'oubli des nœuds les plus sacrés. Ici le sublime est sans cesse à côté du plaisant. Femmes, enfans,

domestiques, tout devient éloquent contre le monstre, et l'indignation qu'il excite n'étouffe jamais le comique. Quelle circonspection! quelle justesse dans la manière dont l'auteur sépare l'hypocrisie de la vraie piété! c'est à c'est usage qu'il a destiné le rôle du frère. C'est le personnage honnête de presque toutes ses pièces, et la réunion de ces rôles de frère formeroit peut-être un cours de morale à l'usage de la société. Cet art, qui manque souvent aux satires de Boileau, de tracer une ligne nette et précise entre le vice et la vertu, la raison et le ridicule, est le grand mérite de Molière. Quelle connoissance du cœur! quel choix dans l'assemblage des vices et des travers dont il compose le cortége d'un vice principal! avec quelle adresse il les fait servir à le mettre en évidence! quelle finesse sans subtilité! quelle précision sans métaphysique dans les nuances d'un même vice! quelle différence entre la dureté du superstitieux Orgon, attendri malgré lui par les pleurs de sa fille, et la dureté d'Harpagon insensible aux larmes de la sienne!

C'est ce même sentiment des convenances, cette sûreté de discernement qui a guidé Molière, lorsque mettant sur la scène des vices odieux, comme ceux de Tartufe et d'Harpagon, c'est un homme, et non pas une femme, qu'il offre à l'indignation publique. Seroit-ce que les grands

vices, ainsi que les grandes passions, fussent réservés à notre sexe, ou que la nécessité de haïr une femme fût un sentiment trop pénible, et dût paroître contre nature? S'il est ainsi, pourquoi, malgré le penchant mutuel des deux sexes, cette indulgence n'est-elle pas réciproque? C'est que les femmes font cause commune; c'est qu'elles sont liées par un esprit de corps, par une espèce de confédération tacite, qui, comme les ligues secrètes dans un état, prouve peut-être la foiblesse du parti qui se croit obligé d'y avoir recours.

Molière se délassoit de tous ces chefs-d'œuvre par des ouvrages d'un ordre inférieur, mais qui, toujours marqués au coin du génie, suffiroient pour la gloire d'un autre. Ce genre de comique où l'on admet des intrigues de valets, des personnages d'un ridicule outré, lui donnoit des ressources dont l'auteur du *Misanthrope* avoit dû se priver. Ramené dans la sphère où les anciens avoient été resserrés, il les vainquit sur leur propre terrain. Quel feu! quel esprit! quelle verve! Celui qui appeloit Térence un demi-Ménandre, auroit sans doute appelé Ménandre un demi-Molière. Quel parti ne tire-t-il pas de ce genre pour peindre la nature avec plus d'énergie! Cette mesure précise, qui réunit la vérité de la peinture et l'exagération théâtrale, Molière la passe alors

volontairement, et la sacrifie à la force de s
tableaux. Mais quelle heureuse licence ! Av
quelle candeur comique un personnage grossi
dévoilant des idées ou des sentimens que les au-
tres hommes dissimulent, ne trahit-il pas d'u
seul mot la foule de ses complices ! naïveté d'u
effet toujours sûr au théâtre, mais que le poët
ne rencontre que dans les états subalternes, e
jamais dans la bonne compagnie, où chacun lais
deviner tous ses ridicules avant que de conven
d'un seul : aussi est-ce le comique bourgeois qu
produit le plus de ces mots que leur vérité f
passer de bouche en bouche. On sait, par exemp
que les hommes n'ont guère pour but que l
intérêt dans les conseils qu'ils donnent ; cette v-
rité, exprimée noblement, eût pu ne pas lais
de traces : mais qu'un bourgeois, voyant la f
de son voisin attaquée de mélancolie, cons
au père de lui acheter une garniture de diaman
pour hâter sa guérison, le mot qu'il s'attire
Vous êtes orfèvre, M. Josse, ne peut plus s'ou-
blier, et devient proverbe dans l'Europe. Telle
est la fécondité de ces proverbes, telle est l'éten-
due de leur application, qu'elle leur tient lie
de noblesse aux yeux des esprits les plus élevés,
chez lesquels ils ne sont pas moins d'usage que
parmi le peuple.

Mais si Molière a renforcé les traits de ses

figures, jamais il n'a peint à faux ni la nature, ni la société. Chez lui, jamais de ces marquis burlesques, de ces vieilles amoureuses, de ces Araamintes folles à dessein, personnages de convention parmi ses successeurs, et dont le ridicule forcé, ne peignant rien, ne corrige personne; point de ces supercheries sans vraisemblance, de ces faux contrats qui concluent les mariages dans nos comédies, et qui nous feront regarder, par la postérité, comme un peuple de dupes et de faussaires. S'il a mis sur la scène des intrigues avec de jeunes personnes, c'est qu'alors on s'adressoit à elles plutôt qu'à leurs mères, qui avoient rarement la prétention d'être les sœurs aînées de leurs filles. Jamais il ne montre ses personnages corrigés par la leçon qu'ils ont reçue. Il envoie le Misanthrope dans un désert, le Tartufe au cachot : ses jaloux n'imaginent qu'un moyen de ne plus l'être, c'est de renoncer aux femmes : le superstitieux Orgon, trompé par un hypocrite, ne croira plus aux honnêtes gens; il croit abjurer son caractère, et l'auteur le lui conserve par un trait de génie. Enfin son pinceau a si bien réuni la force et la fidélité, que, s'il existoit un être isolé qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la société, la lecture réfléchie de ce poëte pourroit tenir lieu de tous les livres de morale et du commerce de ses semblables.

Telle est la richesse de mon sujet, qu'on imputera sans doute à l'oubli les sacrifices que je fais à la précision. Je m'entends reprocher de n'avoir point développé l'âme de Molière ; de ne l'avoir point montré toujours sensible et compatissant, assignant aux pauvres un revenu annuel sur ses revenus, immolant aux besoins de sa troupe les nombreux avantages qu'on lui faisoit envisager en quittant le théâtre, sacrifiant même sa vie à la pitié qu'il eut pour les malheureux, en jouant la comédie la veille de sa mort. O Molière ! tes vertus te rendent plus cher à ceux qui t'admirent ; mais c'est ton génie qui intéresse l'humanité, et c'est lui surtout que j'ai dû peindre. Ce génie élevé étoit accompagné d'une raison toujours sûre, calme et sans enthousiasme, jugeant sans passion les hommes et les choses : c'est par là qu'il avoit deviné Racine, Baron, apprécié La Fontaine, et connu sa propre place. Il paroît qu'il méprisoit, ainsi que le grand Corneille, cette modestie affectée, ce mensonge des âmes communes, manége ordinaire à la médiocrité, qui appelle de fausses vertus au secours d'un petit talent : aussi déploya-t-il toujours une hauteur inflexible à l'égard de ces hommes qui, fiers de quelques avantages frivoles, veulent que le génie ne le soit pas des siens, exigent qu'il renonce pour jamais au sentiment de ce qui lui est dû, et

s'immole sans relâche à leur vanité. A cette raison impartiale, il joignoit l'esprit le plus observateur qui fût jamais. Il étudioit l'homme dans toutes les situations ; il épioit surtout ce premier sentiment si précieux, ce mouvement involontaire qui échappe à l'âme dans sa surprise, qui révèle le secret du caractère, et qu'on pourroit appeler le mot du cœur. La manière dont il excusoit les torts de sa femme, se bornant à la plaindre, si elle étoit entraînée vers la coquetterie par un charme aussi invincible qu'il étoit lui-même entraîné vers l'amour, décèle à la fois bien de la tendresse, de la force d'esprit, et une grande habitude de réflexion. Mais sa philosophie, ni l'ascendant de son esprit sur ses passions, ne put empêcher l'homme qui a le plus fait rire la France, de succomber à la mélancolie : destinée qui lui fut commune avec plusieurs poëtes comiques, soit que la mélancolie accompagne naturellement le génie de la réflexion, soit que l'observateur trop attentif du cœur humain en soit puni par le malheur de le connoître. Que ceux qui savent lire dans l'âme des grands hommes, conçoivent encore quelle dut être son indignation contre les préjugés dont il fut la victime. L'homme le plus extraordinaire de son temps, comme Boileau le dit depuis à Louis XIV, celui chez qui tous les ordres de la société alloient prendre des

leçons de vertu et de bienséance, se voyoit retranché de la société. Ah! du moins, s'il eût pressenti quelle justice on devoit lui rendre! s'il eût pu prévoir qu'un jour, dans ce temple des arts!.... Mais non, il meurt; et tandis que Paris est inondé, à l'occasion de sa mort, d'épigrammes folles et cruelles, ses amis sont forcés de cabaler pour lui obtenir *un peu de terre*. On la lui refuse long-temps; on déclare sa cendre indigne de se mêler à la cendre des Harpagons et des Tartufes dont il a vengé son pays; et il faut qu'un corps illustre attende cent années pour apprendre à l'Europe que nous ne sommes pas tous des barbares. Ainsi fut traité, par les Français, l'écrivain le plus utile à la France.

Malgré ses défauts, malgré les reproches qu'on fait à quelques-uns de ses dénoûmens, à quelques négligences de style, et à quelques expressions licencieuses, il fut, avec Racine, celui qui marcha le plus rapidement vers la perfection de son art: mais Racine a été remplacé; Molière ne le fut pas, et même, à génie égal, ne pouvoit guère l'être : c'est qu'il réunit des avantages et des moyens presque toujours séparés. Homme de lettres, il connut le monde et la cour; ornement de son siècle, il fut protégé; philosophe, il fut comédien. Depuis sa mort, tout ce que peut faire l'esprit venant après le génie, on l'a vu exécuté:

mais ni Regnard, toujours bon plaisant, toujours comique par le style, souvent par la situation, dans ses pièces privées de moralité ; ni Dancourt, soutenant par un dialogue vif, facile et gai, une intrigue agréable, quoique licencieuse gratuitement ; ni Dufresny, toujours plein d'esprit, philosophe dans les détails, très-peu dans l'ensemble, faisant sortir son comique ou du mélange de plusieurs caractères inférieurs, ou du jeu de deux passions contrariées l'une par l'autre dans le même personnage ; ni quelques auteurs célèbres par un ou deux bons ouvrages dans le genre où Molière en a tant donné ; rien n'a dédommagé la nation, forcée enfin d'apprécier ce grand homme, en voyant sa place vacante pendant un siècle.

La trempe vigoureuse de son génie le mit sans effort au-dessus des deux genres, qui depuis ont occupé la scène. L'un est le comique attendrissant, trop admiré, trop décrié, genre inférieur qui n'est pas sans beauté ; mais qui, se proposant de tracer des modèles de perfection, manque souvent de vraisemblance, et est peut-être sorti des bornes de l'art en voulant les reculer. L'autre est ce genre plus foible encore, qui, substituant à l'imitation éclairée de la nature, à cette vérité toujours intéressante, seul but de tous les beaux arts, une imitation puérile, une vérité minu-

tieuse, fait de la scène un miroir où se répètent froidement et sans choix les détails les plus frivoles, exclut du théâtre ce bel assortiment de parties heureusement combinées, sans lequel il n'y a point de vraie création, et renouvellera parmi nous ce qu'on a vu chez les Romains, la comédie changée en simple pantomime, dont il ne restera rien à la postérité que le nom des acteurs qui, par leurs talens, auront caché la misère et la nullité des poëtes.

Tous ces drames, mis à la place de la vraie comédie, ont fait penser qu'elle étoit anéantie pour jamais. La révolution des mœurs a semblé autoriser cette crainte. Le précepte d'*être comme tout le monde*, ayant fait de la société un bal masqué où nous sommes tous cachés sous le même déguisement, ne laisse percer que des nuances sur lesquelles le microscope théâtral dédaigne de s'arrêter; et les caractères, semblables à ces monnoies dont le trop grand usage a effacé l'empreinte, ont été détruits par l'abus de la société poussée à l'excès. C'est peu d'avoir semé d'épines la carrière, on s'est plu encore à la borner. Des conditions entières, qui autrefois payoient fidèlement un tribut de ridicules à la scène, sont parvenues à se soustraire à la justice dramatique; privilége que ne leur eût point accordé le siècle précédent, qui ne consultoit point en pareil cas

les intéressés, et n'écoutoit pas la laideur déclamant contre l'art de peindre. Certains vices ont formé les mêmes prétentions, et ont trouvé une faveur générale. Ce sont des vices protégés par le public, dans la possession desquels on ne veut point être inquiété; et le poëte est forcé de les ménager comme des coupables puissans que la multitude de leurs complices met à l'abri des recherches. S'il est ainsi, la vraie comédie n'existera bientôt plus que dans ces drames de société que leur extrême licence (car ils peignent nos mœurs) bannit à jamais de tous les théâtres publics. Qui pourra vaincre tant d'obstacles multipliés? le génie. On a repété que, si Molière donnoit ses ouvrages de nos jours, la plupart ne réussiroient point. On a dit une chose absurde. Eh! comment peindroit-il des mœurs qui n'existent plus? Il peindroit les nôtres; il arracheroit le voile qui dérobe ces nuances à nos yeux. C'est le propre du génie de rendre digne des beaux-arts la nature commune. Ce qu'il voit existoit, mais n'existoit que pour lui. Ce paysage sur lequel vous avez promené vos yeux, le peintre qui le considéroit avec vous, le retrace sur la toile, et vous ne l'avez vu que dans ce moment. Molière est ce peintre. Le caractère est-il foible, ou veut-il se cacher, renforcez la situation; c'est une espèce de torture qui arrache au personnage

le secret qu'il veut cacher. Tout devient théâtral dans les mains d'un homme de génie. Quoi de plus odieux que le Tartufe? de plus aride en apparence que le sujet des *Femmes savantes?* Et ce sont les chefs-d'œuvre du théâtre. Quoi de plus triste qu'un pédant pyrrhonien incertain de son existence? Molière le met en scène avec un vieillard prêt à se marier, qui le consulte sur le danger de cet engagement. On conçoit dès lors tout le comique d'un pyrrhonisme qui s'exerce sur la fidélité d'une jolie femme.

Qui ne croiroit, à nous entendre, que tous les vices ont disparu de la société? Ceux même contre lesquels Molière s'est élevé, croit-on qu'ils soient anéantis? N'est-il plus de Tartufes? et s'il en existe encore, pense-t-on qu'en renonçant au manteau noir et au jargon mystique, ils aient renoncé à la perfidie et à la séduction? Ce sont des criminels dont Molière a donné le signalement au public, et qui sont cachés sous une autre forme. Les ridicules même qu'il a détruits n'en auroient-ils pas produit de nouveaux? ne ressembleroient-ils pas à ces végétaux dont la destruction en fait naître d'autres sur la terre qu'ils ont couverte de leurs débris? Tel est le malheur de la nature humaine; gardons-nous d'en conclure qu'on ne doive point combattre les ridicules. L'intervalle qui sépare la destruction des uns et la naissance des au-

tres, est le prix de la victoire qu'on remporte sur eux. Que diroit-on d'un homme qui ne souhaiteroit pas la fin d'une guerre ruineuse, sous prétexte que la paix est rarement de longue durée?

N'existeroit-il pas un point de vue d'où Molière découvriroit une nouvelle carrière dramatique? Répandre l'esprit de société, fut le but qu'il se proposa. Arrêter ses funestes effets, seroit-il un dessein moins digne d'un sage? Verroit-il, sans porter la main sur ses crayons, l'abus que nous avons fait de la société et de la philosophie, le mélange ridicule des conditions, cette jeunesse qui a perdu toute morale à quinze ans, toute sensibilité à vingt; cette habitude malheureuse de vivre ensemble sans avoir besoin de s'estimer, la difficulté de se déshonorer; et quand on y est enfin parvenu, la facilité de recouvrer son honneur et de rentrer dans cette île autrefois *escarpée et sans bords?* Les découvertes nouvelles faites sur le cœur humain par La Bruyère et d'autres moralistes, le comique original d'un peuple voisin, qui fut inconnu à Molière, ne donneroient-ils pas de nouvelles leçons à un poëte comique? D'ailleurs est-il certain que nos mœurs, dont la peinture nous amuse dans des romans agréables et dans des contes charmans, seront toujours ridicules en pure perte pour le théâtre? Rendons-nous plus de justice, augurons mieux de nos tra-

vers, et ne désespérons pas de pouvoir rire 1 jour à nos dépens. Après une déroute aussi co plète des ridicules qu'on la vit au temps de M lière, peut-être avoient-ils besoin d'une long paix pour se mettre en état de reparoître. De bo esprits ont pensé qu'il falloit la révolution d'u siècle pour renouveler le champ de la coméd Le terme est expiré, la nation demande un poë comique; qu'il paroisse, le trône est vacant.

ÉLOGE

DE

LA FONTAINE.

Le plus modeste des écrivains, La Fontaine, a lui-même, sans le savoir, fait son éloge, et presque son apothéose, lorsqu'il a dit que *si l'apologue est un présent des hommes, celui qui nous l'a fait mérite des autels*. C'est lui qui a fait ce présent à l'Europe, et c'est vous, messieurs, qui, dans ce concours solennel, allez pour ainsi dire élever en son honneur l'autel que lui doit notre reconnoissance. Il semble qu'il vous soit réservé d'acquitter la nation envers deux de ses plus grands poëtes, ses deux poëtes les plus aimables. Celui que vous associez aujourd'hui à Racine, non moins admirable par ses écrits, encore plus intéressant par sa personne, plus simple, plus près de nous, compagnon de notre enfance, est devenu pour nous un ami de tous les momens. Mais s'il est doux de louer La Fontaine, d'avoir à peindre le charme de cette morale indulgente qui pénètre dans le cœur sans le blesser, amuse l'enfant pour en faire un homme, l'homme pour

en faire un sage, et nous meneroit à la vertu en nous rendant à la nature, comment découvrir le secret de ce style enchanteur, de ce style inimitable et sans modèle, qui réunit tous les tons sans blesser l'unité? comment parler de cet heureux instinct qui sembla le diriger dans sa conduite comme dans ses ouvrages, qui se fait également sentir dans la douce facilité de ses mœurs et de ses écrits, et forma, d'une âme si naïve et d'un esprit si fin, un ensemble si piquant et si original? faudra-t-il raisonner sur le sentiment, disserter sur les grâces, et ennuyer nos lecteurs, pour montrer comment La Fontaine a charmé les siens? Pour moi, messieurs, évitant de discuter ce qui doit être senti, et de vous offrir l'analyse de la naïveté, je tâcherai seulement de fixer vos regards sur le charme de sa morale, sur la finesse exquise de son goût, sur l'accord singulier que l'une et l'autre eurent toujours avec la simplicité de ses mœurs, et dans ces différens points de vue, je saisirai rapidement les principaux traits qui le caractérisent.

PREMIÈRE PARTIE.

L'APOLOGUE remonte à la plus haute antiquité, car il commença, dès qu'il y eut des tyrans et des esclaves. On offre de face la vérité à son égal;

on la laisse entrevoir de profil à son maître. Mais quelle que soit l'époque de ce bel art, la philosophie s'empara bientôt de cette invention de la servitude, et en fit un instrument de la morale. Lokman et Pilpay dans l'orient, Esope et Gabrias dans la Grèce, revêtirent la vérité du voile transparent de l'apologue ; mais le récit d'une petite action, réelle ou allégorique, aussi diffus dans les deux premiers que serré et concis dans les deux autres, dénué des charmes du sentiment et de la poésie, découvroit trop froidement, quoiqu'avec esprit, la moralité qu'il présentoit. Phèdre, né dans l'esclavage comme ses trois premiers prédécesseurs, n'affectant ni le laconisme excessif de Gabrias, ni même la brièveté d'Esope, plus élégant, plus orné, parlant à la cour d'Auguste le langage de Térence; Faërne, car, j'omets Avienus, trop inférieur à son devancier, Faërne qui, dans sa latinité du seizième siècle, sembleroit avoir imité Phèdre, s'il avoit pu connoître des ouvrages ignorés de son temps, ont droit de plaire à tous les esprits cultivés ; et leurs bonnes fables donneroient même l'idée de la perfection dans ce genre, si la France n'eût produit un homme unique dans l'histoire des lettres; qui devoit porter la peinture des mœurs dans l'apologue, et l'apologue dans le champ de la poésie. C'est alors que la fable devient un ouvrage de

génie, et qu'on peut s'écrier comme notre fabuliste, dans l'enthousiasme qui lui inspire ce bel art : *C'est proprement un charme.* Oui, c'en est un sans doute : mais on ne l'éprouve qu'en lisant La Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé.

L'art de rendre la morale aimable, existoit à peine parmi nous. De tous les écrivains profanes, Montagne seul (car pourquoi citerois-je ceux qu'on ne lit plus ?) avoit approfondi avec agrément cette science si compliquée, qui, pour l'honneur du genre humain, ne devroit pas même être une science. Mais outre l'inconvénient d'un langage déjà vieux, sa philosophie audacieuse, souvent libre jusqu'au cynisme, ne pouvoit convenir ni à tous les âges, ni à tous les esprits ; et son ouvrage, précieux à tant d'égards, semble plutôt une peinture fidèle des inconséquences de l'esprit humain, qu'un traité de philosophie pratique. Il nous falloit un livre d'une morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les états, pour tous les âges, et qui pût remplacer enfin, dans l'éducation de la jeunesse,

> Les quatrains de Pibrac et les doctes sentences
> Du conseiller Mathieu ; . . . .
>
> MOLIÈRE.

car c'étoient là les livres de l'éducation ordinaire

La Fontaine cherche et rencontre le genre de la fable, que Quintilien regardoit comme consacré à l'instruction de l'ignorance. Notre fabuliste, si profond aux yeux éclairés, semble avoir adopté l'idée de Quintilien; et écartant tout appareil d'instruction, toute notion trop compliquée, il prend sa philosophie dans les sentimens universels, dans les idées généralement reçues, et pour ainsi dire dans la morale des proverbes, qui, après tout, sont le produit de l'expérience de tous les siècles. C'étoit le seul moyen d'être à jamais l'homme de toutes les nations; car la morale, si simple en elle-même, devient contentieuse au point de former des sectes, lorsqu'elle veut remonter aux principes d'où dérivent ses maximes, principes presque toujours contestés. Mais La Fontaine, en partant des notions communes et des sentimens nés avec nous, ne voit point dans l'apologue un simple récit qui mène à une froide moralité; il fait de son livre

Une ample comédie à cent acteurs divers.

C'est en effet comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer; et s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier cette idée si heureuse d'emprunter aux différentes especes d'ani-

maux l'image des différens vices que réunit la nôtre; s'ils ont pu se dire comme lui:

Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets; ....

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier; La Fontaine nous dispense de cette étude en nous montrant à nous-mêmes: différence qui laisse le moraliste à une si grande distance du poëte. La bonhomie réelle ou apparente, qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers aux individus de chaque espèce; qui lui fait envisager les espèces même comme des républiques, des royaumes, des empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence réelle aux yeux de ses lecteurs. Ratopolis devient une grande capitale; et l'illusion où il nous amène, est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers n'avoient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions, devient nécessaire à La Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances les plus délicates: autre caractère essentiel, né du génie d'observation, dont Molière étoit si frappé dans notre fabuliste.

Je pourrois, messieurs, saisir une multitude

d. rapports entre plusieurs personnages de Molière et d'autres de La Fontaine, montrer en eux des ressemblances frappantes dans la marche et dans le langage des passions (*a*); mais, négligeant les détails de ce genre, j'ose considérer l'auteur des fables d'un point de vue plus élevé. Je ne cède point au vain désir d'exagérer mon sujet, maladie trop commune de nos jours; mais, sans méconnoître l'intervalle immense qui sépare l'art si simple de l'apologue, et l'art si compliqué de la comédie, j'observerai, pour être juste envers La Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Mo-

---

(*a*) Qui peint le mieux, par exemple, les effets de la prévention, ou M. de Sotenville repoussant un homme à jeun, et lui disant : *Retirez-vous, vous puez le vin;* ou l'ours qui, s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, se dit à lui-même : *Otons-nous, car il sent?* Et le chien, dont le raisonnement seroit fort bon dans la bouche d'un maître, mais qui *n'étant que d'un simple chien*, fut trouvé fort mauvais, ne rappelle-t-il pas Sosie?

> Tous mes discours sont des sottises,
> Partant d'un homme sans éclat;
> Ce seroient paroles exquises,
> Si c'étoit un grand qui parlât.

On pourroit rapprocher plusieurs traits de cette espèce; mais il suffit d'en citer quelques exemples. La Fontaine est, après la nature et Molière, la meilleure étude d'un poete comique.

lière le peintre le plus fidèle de la nature et de la société, doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue; La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux, au plus haut degré, du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos foiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme; celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être plus attaché au ridicule, et a peint quelquefois les formes passagères de la société; le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des

sottises d'autrui ; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défant de bienséance choquant pour la société ; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique ; après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourroit demeurer vicieux ; corrigé par La Fontaine, il ne seroit plus ni vicieux ni ridicule, il seroit raisônnable et bon ; et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine étoit philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes ; et si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que, nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèles parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort ; et que la même poussière couvre les deux écrivains les plus originaux que la France ait jamais produits (*a*).

Mais ce qui distingue La Fontaine de tous les

(*a*) Ils sont ensevelis dans la même tombe.

moralistes, c'est la facilité insinuante de sa morale, c'est cette sagesse naturelle comme lui-même, qui paroît n'être qu'un heureux développement de son instinct. Chez lui, la vertu ne se présente point environnée du cortége effrayant qui l'accompagne d'ordinaire : rien d'affligeant, rien de pénible. Offre-t-il quelqu'exemple de générosité, quelque sacrifice, il le fait naître de l'amour, de l'amitié, d'un sentiment si simple, si doux, que ce sacrifice même a dû paroître un bonheur. Mais s'il écarte en général les idées tristes d'efforts, de privations, de dévouement, il semble qu'ils cesseroient d'être nécessaires, et que la société n'en auroit plus besoin. Il ne vous parle que de vous-même, ou pour vous-même; et de ses leçons, ou plutôt de ses conseils, naîtroit le bonheur général. Combien cette morale est supérieure à celle de tant de philosophes qui paroissent n'avoir point écrit pour des hommes, et qui *taillent*, comme dit Montagne, *nos obligations à la raison d'un autre être!* Telles sont en effet la misère et la vanité de l'homme, qu'après s'être mis au-dessous de lui-même par ses vices, il veut ensuite s'élever au-dessus de sa nature par le simulacre imposant des vertus auxquelles il se condamne; et qu'il deviendroit, en réalisant les chimères de son orgueil, aussi méconnoissable à lui-même par sa sagesse, qu'il l'est en effet par sa

folie. Mais après tous ces vains efforts, rendu à sa médiocrité naturelle, son cœur lui répète ce mot d'un vrai sage, que c'est une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection : aussi tout ce faste philosophique tombe-t-il devant la raison simple mais lumineuse de la Fontaine. Un ancien osoit dire qu'il faut combattre souvent les lois par la nature ; c'est par la nature que La Fontaine combat les maximes outrées de la philosophie. Son livre est la loi naturelle en action ; c'est la morale de Montagne épurée dans une âme plus douce, rectifiée par un sens encore plus droit, embellie des couleurs d'une imagination plus aimable, moins forte peut-être, mais non pas moins brillante.

N'attendez point de lui ce fastueux mépris de la mort, qui, parmi quelques leçons d'un courage trop souvent nécessaire à l'homme, a fait débiter aux philosophes tant d'orgueilleuses absurdités. Tout sentiment exagéré n'avoit point de prise sur son âme, s'en écartoit naturellement ; et la facilité même de son caractère sembloit l'en avoir préservé. La Fontaine n'est point le poëte de l'héroïsme ; il est celui de la vie commune, de la raison vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite,

voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer. L'amour, cet objet de tant de déclamations, *ce mal qui peut-être est un bien*, dit La Fontaine, il le montre comme une foiblesse naturelle et intéressante. Il n'affecte point ce mépris pour l'espèce humaine, qui aiguise la satire mordante de Lucien, qui s'annonce hardiment dans les écrits de Montagne, se découvre dans la folie de Rabelais, et perce quelquefois même dans l'enjouement d'Horace. Ce n'est point cette austérité qui appelle, comme dans Boileau, la plaisanterie au secours d'une raison sévère, ni cette dureté misanthropique de La Bruyère et de Pascal, qui, portant le flambeau dans l'abîme du cœur humain, jette une lueur effrayante sur ses tristes profondeurs. Le mal qu'il peint, il le rencontre; les autres l'ont cherché. Pour eux, nos ridicules sont des ennemis dont ils se vengent; pour La Fontaine, ce sont des passans incommodes, dont il songe à se garantir : il rit et ne hait point (*a*). Censeur assez indulgent de nos foiblesses, l'avarice est, de tous nos travers, celui qui paroît le plus révolter son bon sens naturel. Mais s'il n'éprouve et n'inspire point

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

(*a*) *Ridet et odit.* Juvénal.

au moins préserve-t-il ses lecteurs du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines. L'âme, après la lecture de ses ouvrages, calme, reposée, et pour ainsi dire rafraîchie comme au retour d'une promenade solitaire et champêtre, trouve en soi-même une compassion douce pour l'humanité, une résignation tranquille à la Providence, à la nécessité, aux lois de l'ordre établi; enfin, l'heureuse disposition de supporter patiemment les défauts d'autrui, et même les siens: leçon qui n'est peut-être pas une des moindres que puisse donner la philosophie.

Ici, messieurs, je réclame pour La Fontaine l'indulgence dont il a fait l'âme de sa morale; et déjà l'auteur des fables a sans doute obtenu la grâce de l'auteur des contes; grâce que ses derniers momens ont encore mieux sollicitée. Je le vois, dans son repentir, imitant en quelque sorte ce héros dont il fut estimé (*a*), qu'un peintre ingénieux nous représente déchirant de son histoire le récit des exploits que sa vertu condamnoit: et si le zèle d'une pieuse sévérité reprochoit encore à La Fontaine une erreur qu'il a pleurée lui-même, j'observerois qu'elle prit sa source dans l'extrême

(*a*) Le grand Condé, dans le tableau de la galerie de Chantilly.

simplicité de son caractère; car c'est lui qui, plus que Boileau,

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices (a).

Je remarquerois que les écrits de ce genre ne passèrent long-temps que pour des jeux d'esprit, des *joyeusetés folâtres*, comme le dit Rabelais, dans un livre plus licencieux, devenu la lecture favorite et publiquement avouée des hommes les plus graves de la nation : j'ajouterois que la reine de Navarre, princesse d'une conduite irréprochable, et même de mœurs austères, publia des contes beaucoup plus libres, sinon par le fond, du moins par la forme, sans que la médisance se permît, même à la cour, de soupçonner sa vertu. Mais, en abandonnant une justification trop difficile de nos jours, s'il est vrai que la décence dans les écrits augmente avec la licence des mœurs, bornons-nous à rappeler que La Fontaine donna dans ses contes le modèle de la narration badine; et puisque je me permets d'anticiper ici sur ce que je dois dire de son style et de son goût, observons qu'il eut sur Pétrone, Machiavel et Bocace, malgré leur élégance et la pureté de leur langage, cette même supériorité que Boileau, dans sa dissertation sur

(a) Vers de Boileau.

Joconde, lui donne sur l'Arioste lui-même. Et parmi ses successeurs, qui pourroit-on lui comparer? Seroit-ce ou Vergier ou Grécourt, qui, dans la foiblesse de leur style, négligeant de racheter la liberté du genre par la décence de l'expression, oublient que les grâces, pour être sans voile, ne sont pourtant pas sans pudeur; ou Senecé, estimable pour ne s'être pas traîné sur les traces de La Fontaine en lui demeurant inférieur; ou l'auteur de *la Métromanie*, dont l'originalité souvent heureuse paroît quelquefois trop bizarre? Non, sans doute, et il faut remonter jusqu'au plus grand poëte de notre âge; exception glorieuse à La Fontaine lui-même, et pour laquelle il désavoueroit le sentiment qui lui dicta l'un de ses plus jolis vers :

L'or se peut partager, mais non pas la louange.

Où existoit avant lui, du moins au même degré, cet art de préparer, de fonder, comme sans dessein, les incidens, de généraliser des peintures locales, de ménager au lecteur ces surprises qui font l'âme de la comédie, d'animer ses récits par cette gaîté de style qui est une nuance du style comique, relevée par les grâces d'une poésie légère qui se montre et disparoît tour à tour? Que dirai-je de cet art charmant de s'entretenir avec son lecteur, de se jouer de son sujet, de changer

ses défauts en beautés, de plaisanter sur les objections, sur les invraisemblances, talent d'un esprit supérieur à ses ouvrages, et sans lequel on demeure trop souvent au-dessous? Telle est la portion de sa gloire que La Fontaine vouloit sacrifier; et j'aurois essayé moi-même d'en dérober le souvenir à mes juges, s'ils n'admiroient en hommes de goût ce qu'ils réprouvent par des motifs respectables, et si je n'étois forcé d'associer ses contes à ses apologues, en m'arrêtant sur le style de cet immortel écrivain.

SECONDE PARTIE.

Si jamais on a senti à quelle hauteur le mérite du style et l'art de la composition pouvoient élever un écrivain, c'est par l'exemple de La Fontaine. Il règne dans la littérature une sorte de convention qui assigne les rangs, d'après la distance reconnue entre les différens genres, à peu près comme l'ordre civil marque les places dans la société d'après la différence des conditions; et quoique la considération d'un mérite supérieur puisse faire déroger à cette loi, quoiqu'un écrivain parfait dans un genre subalterne soit souvent préféré à d'autres écrivains d'un genre plus élevé, et qu'on néglige Stace pour Tibulle, ce même Tibulle n'est point mis à côté de Virgile. La Fontaine

seul, environné d'écrivains dont les ouvrages présentent tout ce qui peut réveiller l'idée du génie, l'invention, la combinaison des plans, la force et la noblesse du style ; La Fontaine paroît avec des ouvrages de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, et dont le style est ordinairement familier. *Le bon homme* se place parmi tous ces grands écrivains, comme l'avoit prévu Molière, et conserve au milieu d'eux le surnom d'inimitable. C'est une révolution qu'il a opérée dans les idées reçues et qui n'aura peut-être d'effet que pour lui ; mais elle prouve au moins que, quelles que soient les conventions littéraires qui distribuent les rangs, le génie garde une place distinguée à quiconque viendra, dans quelque genre que ce puisse être, instruire et enchanter les hommes. Qu'importe en effet de quel ordre soient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre ? D'autres auront atteint la perfection de leur genre, le fabuliste aura élevé le sien jusqu'à lui.

Le style de La Fontaine est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant. C'est à lui seul qu'il étoit réservé de faire admirer dans la brièveté d'un apologue l'accord des nuances les plus tranchantes et l'harmonie des couleurs les plus opposées. Souvent une seule fable réunit la naïveté de Marot, le badi-

nage et l'esprit de Voiture, des traits de la plus haute poésie et plusieurs de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire. Nul auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'âme et de l'imagination qui suit tous les mouvemens de son sujet. Le plus familier des écrivains devient tout à coup et naturellement le traducteur de Virgile ou de Lucrèce; et les objets de la vie commune sont relevés chez lui par ces tours nobles et cet heureux choix d'expressions qui les rendent dignes du poëme épique. Tel est l'artifice de son style, que toutes ces beautés semblent se placer d'elles-mêmes dans sa narration, sans interrompre ni retarder sa marche. Souvent même la description la plus riche, la plus brillante, y devient nécessaire, et ne paroît, comme dans la fable *du Chêne et du Roseau*, dans celle *du Soleil et de Borée*, que l'exposé même du fait qu'il raconte. Ici, messieurs, le poëte des grâces m'arrête et m'interdit, en leur nom, les détails et la sécheresse de l'analyse. Si l'on a dit de Montagne qu'il faut le montrer et non le peindre, *le* transcrire et non le décrire, ce jugement n'est-il pas plus applicable à La Fontaine? Et combien de fois, en effet, n'a-t-il pas été transcrit? Mes juges me pardonneroient-ils d'offrir à leur admiration cette foule de traits présens au souvenir de tous ses lecteurs, et répétés dans tous ces livres consa-

crés à notre éducation, comme le livre qui les a fait naître? Je suppose, en effet, que mes rivaux relèvent, l'un l'heureuse alliance de ses expressions, la hardiesse et la nouveauté de ses figures, d'autant plus étonnantes qu'elles paroissent plus simples; que l'autre fasse valoir ce charme continu de style qui réveille une foule de sentimens, embellit de couleurs si riches et si variées tous les contrastes que lui présente son sujet, m'intéresse à des bourgeons gâtés par un écolier, m'attendrit sur le sort de l'aigle qui vient de perdre *ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance* (*a*); qu'un troisième vous vante l'agrément et le sel de sa plaisanterie, qui rapproche si naturellement les grands et les petits objets, voit tour à tour dans un renard, Patrocle, Ajax, Annibal; Alexandre dans un chat; rappelle, dans le combat de deux coqs pour une poule, la guerre de Troie pour Hélène; met de niveau Pyrrhus et la Laitière; se représente, dans la querelle de deux chèvres qui se disputent le pas, fières de leur généalogie si poétique et si plaisante, Philippe IV et Louis XIV s'avançant dans l'île de la Conférence: que prouveront-ils ceux qui vous offriront tous ces traits, sinon que des remarques, devenues communes, peuvent être plus ou moins heu-

(*a*) La Fontaine.

reusement rajeunies par le mérite de l'expression? Et d'ailleurs, comment peindre un poëte qui souvent semble s'abandonner comme dans une conversation facile; qui, citant Ulysse à propos des voyages d'une tortue, s'étonne lui-même de le trouver là; dont les beautés paroissent quelquefois une heureuse rencontre, et possèdent ainsi, pour me servir d'un mot qu'il aimoit, *la grâce de la soudaineté*; qui s'est fait une langue et une poétique particulière, dont le tour est naïf quand sa pensée est ingénieuse, l'expression simple quand son idée est forte; relevant ses grâces naturelles par cet attrait piquant qui leur prête ce que la physionomie ajoute à la beauté; qui se joue sans cesse de son art; qui, à propos de la tardive maternité d'une alouette, me peint les délices du printemps, les plaisirs, les amours de tous les êtres, et met l'enchantement de la nature en contraste avec le veuvage d'un oiseau?

Pour moi, sans insister sur ces beautés différentes, je me contenterai d'indiquer les sources principales d'où le poëte les a vues naître; je remarquerai que son caractère distinctif est cette étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre; de donner à chacun de ses personnages un caractère particulier, dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables, et le fait reconnoître partout. Mais une autre source de

beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en paroissant vous occuper de bagatelles, vous placer d'un mot dans un grand ordre de choses. Quand le loup, par exemple, accusant auprès du lion malade l'indifférence du renard sur une santé si précieuse,

Daube, au coucher du roi, son camarade absent,

suis-je dans l'antre du lion, suis-je à la cour? Combien de fois l'auteur ne fait-il pas naître, du fond de ces sujets si frivoles en apparence, des détails qui se lient comme d'eux-mêmes aux objets les plus importans de la morale, et aux plus grands intérêts de la société! Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du lapin et de la belette qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du maître, l'une faisant valoir la raison du premier occupant, et se moquant des prétendus droits de Jean Lapin, l'autre réclamant les droits de succession transmis au susdit Jean par Pierre et Simon ses aïeux, nous offre précisément le résultat de tant de gros ouvrages sur la propriété; et La Fontaine faisant dire à la belette :

Et quand ce seroit un royaume?

disant lui-même ailleurs :

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand,

ne me force-t-il point d'admirer avec quelle

adresse il me montre les applications générales de son sujet, dans le badinage même de son style? Voilà sans doute un de ses secrets; voilà ce qui rend sa lecture si attachante, même pour les esprits les plus élevés; c'est qu'à propos du dernier insecte, il se trouve, plus naturellement qu'on ne croit, près d'une grande idée; et qu'en effet il touche au sublime en parlant de la fourmi. Et craindrois-je d'être égaré par mon admiration pour La Fontaine, si j'osois dire que le système abstrait, *tout est bien*, paroît peut-être plus vraisemblable, et surtout plus clair après le discours de Garo, dans la fable de *la Citrouille et du Gland*, qu'après la lecture de Leibnitz et de Pope lui-même?

S'il sait quelquefois simplifier ainsi les questions les plus compliquées, avec quelle facilité la morale ordinaire doit-elle se placer dans ses écrits? Elle y naît sans effort, comme elle s'y montre sans faste; car La Fontaine ne se donne point pour un philosophe; il semble même avoir craint de le paroître: c'est en effet ce qu'un poëte doit le plus dissimuler; c'est pour ainsi dire son secret, et il ne doit le laisser surprendre qu'à ses lecteurs les plus assidus et admis à sa confiance intime: aussi La Fontaine ne veut-il être qu'un homme, et même un homme ordinaire. Peint-il les charmes de la beauté,

Un philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti *comme nous* ces plaisirs.

C'est surtout quand il vient de reprendre quelques-uns de nos travers, qu'il se plaît à faire cause commune avec nous, et à devenir le disciple des animaux qu'il a fait parler. Veut-il faire la satire d'un vice, il raconte simplement ce que ce vice fait faire au personnage qui en est atteint, et voilà la satire faite. C'est du dialogue, c'est des actions, c'est des passions des animaux, que sortent les leçons qu'il nous donne. Nous en adresse-t-il directement, c'est la raison qui parle avec une dignité modeste et tranquille. Cette bonté naïve, qui jette tant d'intérêt sur la bonté de ses ouvrages, le ramène sans cesse au genre d'une poésie simple qui adoucit l'éclat d'une grande idée, la fait descendre jusqu'au vulgaire par la familiarité de l'expression, et rend la sagesse plus persuasive en la rendant plus accessible. Pénétré lui-même de tout ce qu'il dit, sa bonne foi devient son éloquence, et produit cette vérité de style qui communique tous les mouvemens de l'écrivain. Son sujet le conduit à répandre la plénitude de ses pensées, comme il épanche l'abondance de ses sentimens, dans cette fable charmante où la peinture du bonheur de deux pigeons attendrit par degrés son âme, lui rappelle les souvenirs les

plus chers, et lui inspire le regret des illusions qu'il a perdues.

Je n'ignore pas qu'un préjugé vulgaire croit ajouter à la gloire du fabuliste, en le représentant comme un poëte qui, dominé par un instinct aveugle et involontaire, fut dispensé par la nature du soin d'ajouter à ses dons, et de qui l'heureuse indolence cueilloit nonchalamment des fleurs qu'il n'avoit point fait naître. Sans doute La Fontaine dut beaucoup à la nature, qui lui prodigua la sensibilité la plus aimable, et tous les trésors de l'imagination; sans doute le *fablier* étoit né pour porter des fables; mais par combien de soins cet arbre si précieux n'avoit-il pas été cultivé? Qu'on se rappelle cette foule de préceptes du goût le plus fin et le plus exquis, répandus dans ses préfaces et dans ses ouvrages; qu'on se rappelle ce vers si heureux, qu'il met dans la bouche d'Apollon lui-même :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde;

doutera-t-on que La Fontaine ne l'ait cherché, et que la gloire, ainsi que la fortune, ne vende *ce qu'on croit qu'elle donne* (a)? Si ses lecteurs, séduits par la facilité de ses vers, refusent d'y reconnoître les soins d'un art attentif, c'est

(a) La Fontaine.

précisément ce qu'il a désiré. Nier son travail, c'est lui en assurer la plus belle récompense. O La Fontaine ! ta gloire en est plus grande ; le triomphe de l'art est d'être ainsi méconnu.

Et comment ne pas apercevoir ses progrès et ses études, dans la marche même de son esprit ? Je vois cet homme extraordinaire, doué d'un talent qu'à la vérité il ignore lui-même jusqu'à vingt-deux ans, s'enflammer tout à coup à la lecture d'une ode de Malherbe, comme Mallebranche à celle d'un livre de Descartes, et sentir cet enthousiasme d'une âme qui, voyant de plus près la gloire, s'étonne d'être née pour elle. Mais pourquoi Malherbe opéra-t-il le prodige refusé à la lecture d'Horace et de Virgile ? C'est que La Fontaine les voyoit à une trop grande distance ; c'est qu'ils ne lui montroient pas, comme le poëte français, quel usage on pouvoit faire de cette langue qu'il devoit lui-même illustrer un jour. Dans son admiration pour Malherbe, auquel il devoit, si je puis parler ainsi, sa naissance poétique, il le prit d'abord pour son modèle ; mais bientôt, revenu au ton qui lui appartenoit, il s'aperçut qu'une naïveté fine et piquante étoit le vrai caractère de son esprit ; caractère qu'il cultiva par la lecture de Rabelais, de Marot et de quelques-uns de leurs contemporains. Il parut ainsi faire rétrograder la langue, quand les Bos-

suet, les Racine, les Boileau en avançoient l[e] progrès par l'élévation et la noblesse de leur styl[e] mais elle ne s'enrichissoit pas moins dans l[es] mains de La Fontaine, qui lui rendoit les *bien[s]* qu'elle avoit laissé perdre, et qui, comme certains curieux, rassemblant avec soin des monnoi[es] antiques, se composoit un véritable trésor. C'e[st] dans notre langue ancienne qu'il puisa ces expressions imitatives ou pittoresques, qui présent[ent] sa pensée avec toutes les nuances accessoires; ca[r] nul auteur n'a mieux senti le besoin *de rendre son âme visible*. C'est le terme dont il se ser[t] pour exprimer un des attributs de la poésie. Voil[à] toute sa poétique, à laquelle il paroît avoir sacrifié tous les préceptes de la poétique ordinair[e] et de notre versification, dont ses écrits sont un modèle, souvent même parce qu'il en brave l[es] règles; et le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'élève au-dessus des lois?

Cependant La Fontaine étoit né poëte, et cette partie de ses talens ne pouvoit se développer dans les ouvrages dont il s'étoit occupé jusqu'alors : il la cultivoit par la lecture des modèles de l'Ital[ie] ancienne et moderne, par l'étude de la nature e[t] de ceux qui l'ont su peindre. Je ne dois poin[t] dissimuler le reproche fait à ce rare écrivain, pa[r] le plus grand poëte de nos jours, qui refuse c[e] titre de peintre à La Fontaine. Je sens, comme il

convient, le poids d'une telle autorité ; mais celui qui loue La Fontaine seroit indigne d'admirer son critique, s'il ne se permettoit d'observer que l'auteur des fables, sans multiplier ces tableaux où le poëte s'annonce à dessein comme peintre, n'a pas laissé d'en mériter le nom. Il peint rapidement et d'un trait ; il peint par le mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de ses repos, et surtout par l'harmonie imitative. Des figures vraies et frappantes, mais peu de bordure et point de cadres : voilà La Fontaine. Sa muse aimable et nonchalante rappelle ce riant tableau de l'Aurore dans un de ses poëmes, où il représente cette jeune déesse qui, se balançant dans les airs,

> La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
> Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas.

Cette description charmante est à la fois une réponse à ses censeurs, et l'image de sa poésie.

Ainsi se formèrent par degrés les divers talens de La Fontaine, qui tous se réunirent enfin dans ses fables ; mais elles ne purent être que le fruit de sa maturité : c'est qu'il faut du temps à de certains esprits pour connoître les qualités différentes dont l'assemblage forme leur vrai caractère, les combiner, les assortir, fortifier ces traits primitifs par l'imitation des écrivains qui ont avec eux

quelque ressemblance, et pour se montrer enfin tout entier dans un genre propre à déployer la variété de leurs talens. Jusqu'alors l'auteur, ne faisant pas usage de tous ses moyens, ne se présente point avec tous ses avantages. C'est un athlète doué d'une force réelle, mais qui n'a point encore appris à se placer dans une attitude qui puisse la développer toute entière. D'ailleurs, les ouvrages qui, tels que les fables de La Fontaine, demandent une grande connoissance du cœur humain et du système de la société, exigent un esprit mûri par l'étude et par l'expérience; mais aussi, devenus une source féconde de réflexions, ils rappellent sans cesse le lecteur, auquel ils offrent de nouvelles beautés et une plus grande richesse de sens, à mesure qu'il a lui-même, par sa propre expérience, étendu la sphère de ses idées, et c'est ce qui nous ramène si souvent à Montagne, à Molière et à La Fontaine.

Tels sont les principaux mérites de ces écrits, *toujours plus beaux, plus ils sont regardés*(a), et qui, mettant l'auteur des fables au-dessus de son genre même, me dispensent de rappeler ici la foule de ses imitateurs étrangers ou français: tous se déclarent trop honorés de le suivre de loin; et s'il eut la bêtise, suivant l'expression de

(a) Boileau.

M. de Fontenelle, de se mettre au-dessous de Phèdre, ils ont l'esprit de se mettre au-dessous de La Fontaine, et d'être aussi modestes que ce grand homme. Un seul, plus confiant, s'est permis l'espérance de lutter avec lui; et cette hardiesse, non moins que son mérite réel, demande peut-être une exception. La Motte qui conduisit son esprit partout, parce que son génie ne l'emporta nulle part, La Motte fit des fables..... O La Fontaine! la révolution d'un siècle n'avoit point encore appris à la France combien tu étois un homme rare; mais après un moment d'illusion, il fallut bien voir qu'un philosophe froidement ingénieux, ne joignant à la finesse, ni le naturel, *ni la grâce, plus belle encore que la beauté*; ne possédant point *ce qui plaît plus d'un jour* (*a*); dissertant sur son art et sur la morale; laissant percer l'orgueil de descendre jusqu'à nous, tandis que son devancier paroît se trouver naturellement à notre niveau; tâchant d'être naïf, et prouvant qu'il a dû plaire; foible avec recherche quand La Fontaine ne l'est jamais que par négligence, ne pouvoit être le rival d'un poëte simple, souvent sublime, toujours vrai, qui laisse dans le cœur le souvenir de tout ce qu'il dit à la raison, joint à *l'art de plaire* celui *de*

(*a*) La Fontaine.

n'y penser pas (*a*), et dont les fautes quelquefois heureuses font appliquer à son talent ce qu'il a dit d'une femme aimable :

La Négligence, à mon gré, si requise,
Pour cette fois fut sa dame d'atours.

Aussi tous les reproches qu'on a pu lui faire sur quelques longueurs, sur quelques incorrections, n'ont point affoibli le charme qui ramène sans cesse à lui, qui le rend aimable pour toutes les nations, et pour tous les âges, sans en excepter l'enfance. Quel prestige peut fixer ainsi tous les esprits et tous les goûts? qui peut frapper les enfans d'ailleurs si incapables de sentir tant de beautés? C'est la simplicité de ses formules, où ils retrouvent la langue de la conversation; c'est le jeu presque théâtral de ces scènes si courtes et si animées; c'est l'intérêt qu'il leur fait prendre à ses personnages, en les mettant sous leurs yeux, illusion qu'on ne retrouve plus chez ses imitateurs, qui ont beau appeler un singe Bertrand, et un chat Raton, ne montrent jamais ni un chat ni un singe. Qui peut frapper tous les peuples? c'est ce fonds de raison universelle, répandu dans ses fables; c'est ce tissu de leçons convenables à tous les états de la vie; c'est cette intime liaison de

(*a*) La Fontaine.

petits objets à de grandes vérités. Car nous n'osons penser que tous les esprits puissent sentir les grâces de ce style qui s'évanouissent dans une traduction; et si on lit La Fontaine dans la langue originale, n'est-il pas vraisemblable qu'en supposant aux étrangers la plus grande connoissance de cette langue, les grâces de son style doivent toujours être mieux senties chez un peuple où l'esprit de société, vrai caractère de la nation, rapproche les rangs, sans les confondre; où le supérieur voulant se rendre agréable sans trop descendre, l'inférieur plaire sans s'avilir, l'habitude de traiter avec tant d'espèces différentes d'amours-propres, de ne point les heurter dans la crainte d'en être blessés nous-mêmes, donne à l'esprit ce tact rapide, cette sagacité prompte, qui saisit les nuances les plus fines des idées d'autrui, présente les siennes dans le jour le plus convenable, et lui fait apprécier dans les ouvrages d'agrément, les finesses de la langue, les bienséances du style, et ces convenances générales, dont le sentiment se perfectionne par le grand usage de la société? S'il est ainsi, comment les étrangers, supérieurs à nous sur tant d'objets, et si respectables d'ailleurs, pourroient-ils...... Mais quoi! puis-je hasarder cette opinion, lorsqu'elle est réfutée d'avance par l'exemple d'un étranger qui signale aux yeux de l'Europe son admiration

pour La Fontaine? Sans doute, cet étranger illustre, si bien naturalisé parmi nous, sent toutes les grâces de ce style enchanteur. La préférence qu'il accorde à notre fabuliste sur tant de grands hommes, dans le zèle qu'il montre pour sa mémoire, en est elle-même une preuve, à moins qu'on ne l'attribue en partie à l'intérêt qu'inspirent sa personne et son caractère (*a*).

TROISIÈME PARTIE.

Un homme ordinaire, qui auroit dans le cœur les sentimens aimables dont l'expression est si intéressante dans les écrits de La Fontaine, seroit cher à tous ceux qui le connoîtroient; mais le fabuliste avoit pour eux, et ce charme n'est point tout à fait perdu pour nous, un attrait encore plus piquant, c'est d'être l'homme tel qu'il paroît être sorti des mains de la nature. Il semble qu'elle l'ait fait naître pour l'opposer à l'homme tel qu'il se compose dans la société, et qu'elle lui ait donné son esprit et son talent pour augmenter le phénomène et le rendre plus remarquable par la singularité du contraste. Il conserva jusqu'au der-

(*a*) On sait qu'un étranger a demandé à l'Académie de Marseille la permission de joindre la somme de 2,000 liv. à la médaille académique.

nier moment tous les goûts simples qui supposent l'innocence des mœurs et la douceur de l'âme; il a lui-même essayé de se peindre en partie dans son roman de *Psyché*, où il représente la variété de ses goûts, sous le nom de Polyphile qui aime les *jardins, les fleurs, les ombrages, la musique, les vers, et réunit toutes ces passions douces qui remplissent le cœur d'une certaine tendresse* (*a*). On ne peut assez admirer ce fonds de bienveillance générale qui l'intéresse à tous les êtres vivans :

Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux,

c'est sous ce point de vue qu'il les considère. Cette habitude de voir dans les animaux des membres de la société universelle, enfans d'un même père, disposition si étrange dans nos mœurs, mais commune dans les siècles reculés, comme on peut le voir par Homère, se retrouve encore chez plusieurs orientaux. La Fontaine est-il bien éloigné de cette disposition, lorsqu'attendri par le malheur des animaux qui périssent dans une inondation, châtiment des crimes des hommes, il s'écrie par la bouche d'un vieillard :

Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous devoient succomber sous les célestes armes ?

(*a*) La Fontaine.

Il étend même cette sensibilité jusqu'aux plantes qu'il anime, non-seulement par ces traits hardis qui montrent toute la nature vivante sous les yeux d'un poëte, et qui ne sont que des figures d'expression, mais par le ton affectueux d'un vif intérêt qu'il déclare lui-même, lorsque voyant le cerf brouter la vigne qui l'a sauvé, il s'indigne

. . . . Que de si doux ombrages
Soient exposés à ces outrages.

Seroit-il impossible qu'il eût senti lui-même le prix de cette partie de son caractère, et qu'averti par ses premiers succès, il l'eût soigneusement cultivée? Non, sans doute, car cet homme qu'on a cru *(a)* inconnu à lui-même, déclare formellement qu'il étudioit sans cesse le goût du public, c'est-à-dire tous les moyens de plaire. Il est vrai que, quoiqu'il se fût formé sur son art une théorie très-fine et très-profonde, quoiqu'il eût reçu de la nature ce coup-d'œil qui fit donner à Molière le nom de *Contemplateur*, sa philosophie, si admirable dans les développemens du cœur humain, ne s'éleva point jusqu'aux généralités qui forment les systêmes; de-là quelques incertitudes dans ses

---

(*a*) A La Fontaine, à lui seul inconnu.
MARMONTEL, *Épître aux Poëtes.*

principes, quelques fables dont le résultat n'est point irrépréhensible, et où la morale paroît trop sacrifiée à la prudence; de-là quelques contradictions sur différens objets de politique et de philosophie. C'est qu'il laisse indécises les questions épineuses, et prononce rarement sur ces problêmes dont la solution n'est point dans le cœur et dans un fonds de raison universelle. Sur tous les objets de ce genre qui sont absolument hors de lui, il s'en rapporte volontiers à Plutarque et à Platon, et n'entre point dans les disputes des philosophes; mais toutes les fois qu'il a véritablement une manière de sentir personnelle, il ne consulte que son cœur, et ne s'en laisse imposer ni par de grands mots, ni par de grands noms. Sénèque, en nous conservant le mot de Mécénas qui veut vivre absolument, dût-il vivre goutteux, impotent, perclus, a beau invectiver contre cet opprobre; La Fontaine ne prend point le change, il admire ce trait avec une bonne foi plaisante; il le juge digne de la postérité. Selon lui, *Mécénas fut un galant homme*, et je reconnois celui qui déclare, plus d'une fois, vouloir vivre un siècle tout au moins.

Cette même incertitude de principes, il faut en convenir, passa même quelquefois dans sa conduite; toujours droit, toujours bon sans effort,

il n'a point à lutter contre lui-même : mais a-t-il un mouvement blâmable, il succombe et cède sans combat. C'est ce qu'on put remarquer dans sa querelle avec Furetière, et avec Lulli par lequel il s'étoit vu trompé, et comme il dit, *enquinaudé*, car on ne peut dissimuler que l'auteur des fables n'ait fait des opéras peu connus : le ressentiment qu'il conçut contre la mauvaise foi de cet Italien, lui fit trouver dans *le peu qu'il avoit de bile*, de quoi faire une satire violente, et sa gloire est qu'on puisse en être si étonné; mais après ce premier mouvement, redevenu La Fontaine; il reprit son caractère véritable, qui étoit celui d'un enfant, dont en effet il venoit de montrer la colère. Ce n'est pas un spectacle sans intérêt que d'observer les mouvemens d'une âme, qui conservant même dans le monde les premiers traits de son caractère, sembla toujours n'obéir qu'à l'instinct de la nature : il connut et sentit les passions; et tandis que la plupart des moralistes les considéroient comme des ennemis de l'homme, il les regarda comme les ressorts de notre âme, et en devint même l'apologiste. Cette idée, que les philosophes ennemis des stoïciens avoient rendue familière à l'antiquité, paroissoit de son temps une idée nouvelle; et si l'auteur des fables la développa quelquefois avec plaisir, c'est qu'elle étoit pour lui une vérité de sentiment.

c'est que des passions modérées étoient les instrumens de son bonheur. Sans doute le philosophe, dont la rigide sévérité voulut les anéantir en soi-même, s'indignoit d'être entraîné par elles, et les redoutoit comme l'intempérant craint quelquefois les festins. La Fontaine, défendu par la nature contre le danger d'abuser de ses dons, se laissa guider sans crainte à des penchans qui l'égarèrent quelquefois, mais sans le conduire au précipice. L'amour, cette passion qui parmi nous se compose de tant d'autres, reprit dans son âme sa simplicité naturelle; fidèle à l'objet de son goût, mais inconstant dans ses goûts, il paroît que ce qu'il aima le plus dans les femmes, fut celui de leurs avantages dont elles sont elles-mêmes les plus éprises, leur beauté. Mais le sentiment qu'elle lui inspira, doux comme l'âme qui l'éprouvoit, s'embellit des grâces de son esprit, et la plus aimable sensibilité prit le ton de la galanterie la plus tendre. Qui a jamais rien dit de plus flatteur pour le sexe, que le sentiment exprimé dans ces vers?

Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune;
Quelqu'ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois.

C'est ce goût pour les femmes, dont il parle sans cesse, comme l'Arioste, en bien et en mal, qui

lui dicta ses contes, se reproduisit sans danger et avec tant de grâces dans ses fables même, et conduisit sa plume dans son roman de *Psyché*. Cette déesse nouvelle, que le conte ingénieux d'Apulée n'avoit pu associer aux anciennes divinités de la poésie, reçut de la brillante imagination de La Fontaine une existence égale à celle des dieux d'Hésiode et d'Homère, et il eut l'honneur de créer comme eux une divinité. Il se plut à réunir en elle seule toutes les foiblesses des femmes, et, comme il dit, leurs trois plus grands défauts, la vanité, la curiosité et le trop d'esprit. Mais il l'embellit en même temps de toutes les grâces de ce sexe enchanteur. Il la place ainsi au milieu des prodiges de la nature et de l'art, qui s'éclipsent tous auprès d'elle. Ce triomphe de la beauté, qu'il a pris tant de plaisir à peindre, demande et obtient grâce pour les satires qu'il se permet contre les femmes, satires toujours générales; et dans cette *Psyché* même, il place au Tartare

Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Aussi ses vers et sa personne furent-ils également accueillis de ce sexe aimable, d'ailleurs si bien vengé de la médisance par le sentiment qui en fait médire. On a remarqué que trois femmes furent ses bienfaitrices, parmi lesquelles il faut compter cette fameuse duchesse de Bouillon qui, se-

duite par cet esprit de parti, fléau de la littérature, se déclara si hautement contre Racine; car ce grand tragique, qu'on a depuis appelé le poëte des femmes, ne put obtenir le suffrage des femmes les plus célèbres de son siècle, qui toutes s'intéressoient à la gloire de La Fontaine. La gloire fut une de ses passions les plus constantes; il nous l'apprend lui-même :

> Un vain bruit et l'amour ont occupé mes ans;

et dans les illusions de l'amour même, cet autre sentiment conservoit des droits sur son cœur :

> Adieu, plaisirs, honneurs, louange bien-aimée,

s'écrioit-il dans le regret que lui laissent les momens perdus pour sa réputation. Ce ne fut pas sans doute une passion malheureuse; il jouit de cette gloire si chère, et ses succès le mirent au nombre de ces hommes rares à qui le suffrage public donne le droit de se louer eux-mêmes sans affliger l'amour-propre d'autrui. Il faut convenir qu'il usa quelquefois de cet avantage; car, tout étonnant que paroît La Fontaine, il ne fut pourtant pas un poëte sans vanité. Mais ne se louant que pour promettre à ses amis

> Un temple dans ses vers,

pour rendre son encens plus digne d'eux, sa vanité même devint intéressante, et ne parut que

l'aimable épanchement d'une âme naïve, qui veut associer ses amis à sa renommée. Ne croiroit-on pas encore qu'il a voulu réclamer contre les portraits qu'on s'est permis de faire de sa personne, lorsqu'il ose dire :

Qui n'admettroit Anacréon chez soi ?
Qui banniroit Waller et La Fontaine ?

Est-il vraisemblable, en effet, qu'un homme admis chez les Conti, les Vendôme, et parmi tant de sociétés illustres, fût tel que nous le représente une exagération ridicule, sur la foi de quelques réponses naïves échappées à ses distractions ? La grandeur encourage, l'orgueil protége, la vanité cite un auteur illustre, mais la société n'appelle ou n'admet que celui qui sait plaire ; et les Chaulieu, les La Fare, avec lesquels il vivoit familièrement, n'ignoroient pas l'ancienne méthode de négliger la personne en estimant les écrits. Leur société, leur amitié, les bienfaits des princes de Conti et de Vendôme, et, dans la suite, ceux de l'auguste élève de Fénélon, récompensèrent le mérite de La Fontaine, et le consolèrent de l'oubli de la cour, s'il y pensa.

C'est une singularité bien frappante de voir un écrivain tel que lui, né sous un roi dont les bienfaits allèrent étonner les savans du nord, vivre négligé, mourir pauvre, et près d'aller dans sa

caducité chercher, loin de sa patrie, les secours nécessaires à la simple existence. C'est qu'il porta toute sa vie la peine de son attachement à Fouquet, ennemi du grand Colbert. Peut-être n'eût-il pas été indigne de ce ministre célèbre de ne pas punir une reconnoissance et un courage qu'il devoit estimer; peut-être, parmi les écrivains dont il présentoit les noms à la bienfaisance du roi, le nom de La Fontaine n'eût-il pas été déplacé; et la postérité ne reprocheroit point à sa mémoire d'avoir abandonné au zèle bienfaisant de l'amitié, un homme qui fut un des ornemens de son siècle, qui devint le successeur immédiat de Colbert lui-même à l'Académie, et le loua d'avoir protégé les lettres. Une fois négligé, ce fut une raison de l'être toujours, suivant l'usage; et le mérite de La Fontaine n'étoit pas d'un genre à toucher vivement Louis XIV. Peut-être les rois et les héros sont-ils trop loin de la nature pour apprécier un tel écrivain. Il leur faut des tableaux d'histoire plutôt que des paysages; et Louis XIV, mêlant à la grandeur naturelle de son âme, quelques nuances de la fierté espagnole qu'il sembloit tenir de sa mère, Louis XIV, si sensible au mérite des Corneille, des Racine, des Boileau, ne se retrouvoit point dans des fables. C'étoit un grand défaut, dans un siècle où Despréaux fit un précepte de l'art poétique, de former tous les héros

de la tragédie sur le monarque français (*a*); et la description du passage du Rhin importoit plus au roi que les débats du Lapin et de la Belette.

Malgré cet abandon du maître, qui retarda même la réception de l'auteur des fables à l'Académie française, malgré la médiocrité de sa fortune, La Fontaine, et l'on aime à s'en convaincre, La Fontaine fut heureux; il le fut même plus qu'aucun des grands poëtes ses contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Molière, il ne fut point exposé au déchaînement de l'envie toujours plus irritée par les succès de théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmentèrent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les écrivains médiocres; ce qui paroît un peu plus difficile. Pauvre, mais sans humeur et comme à son insu; libre de chagrins domestiques, d'inquiétudes sur son sort, possédant le repos, de douces rêveries et le *vrai dormir* dont il fait de grands éloges, ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi, malgré son amour

(*a*) Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros, sur lui, forme tous les tableaux.
BOILEAU, *Art poétique*.

pour la solitude, malgré son goût pour la campagne, ce goût si ami des arts auxquels il offre de plus près leur modèle, il se trouvoit bien partout. Il s'écrie dans l'ivresse des plus doux sentimens, qu'il aime à la fois la ville, la campagne; que tout est pour lui le souverain bien :

> Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,
> Les chimères, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en lui-même, et dont les sources intarissables sont l'innocente simplicité de son âme et la sensibilité d'une imagination souple et légère. Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions et d'intérêts divers, marche avec l'abandon d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même, et s'ouvre un accès dans tous les cœurs, sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvemens, d'y laisser lire même ses foiblesses, garans d'une aimable indulgence pour les foiblesses d'autrui : aussi La Fontaine inspira-t-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un se charge de l'éducation et de la fortune de son fils, car il avoit cédé aux désirs de sa famille, et un soir il se trouva marié; l'autre lui donne un asile dans sa

maison. Il se croit parmi des frères ; ils vont le devenir en effet ; et la société reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur et la bonne foi. Il reçoit des bienfaits ; il en a le droit, car il rendroit tout sans croire s'être acquitté. Peut-être il est des âmes qu'une simplicité noble élève naturellement au-dessus de la fierté ; et, sans blâmer le philosophe qui écarte un bienfaiteur dans la crainte de se donner un tyran, sait se priver, souffrir et se taire, n'est-il pas plus beau peut-être, n'est-il pas du moins plus doux de voir La Fontaine montrer à son ami ses besoins comme ses pensées, abandonner généreusement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame, et lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle ? Il aimoit, c'étoit sa reconnoissance, et ce fut celle qu'il fit éclater envers le malheureux Fouquet. J'admirerai sans doute, il le faut bien, un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment dans sa touchante élégie sur cette fameuse disgrâce : mais si je le vois, deux ans après la chute de son bienfaiteur, pleurer à l'aspect du château où M. Fouquet avoit été détenu ; s'il s'arrête involontairement autour de cette fatale prison dont il ne s'arrache qu'avec peine ; si je trouve l'expression de cette sensibilité, non dans un écrit public, monument d'une reconnoissance souvent fastueuse, mais dans l'épanchement d'un com-

merce secret, je partagerai sa douleur, j'aimerai l'écrivain que j'admire. O La Fontaine ! essuie tes larmes, écris cette fable charmante des *deux Amis*, et je sais où tu trouves l'éloquence du cœur et le sublime du sentiment ; je reconnois le maître de cette vertu qu'il nomme, par une expression nouvelle, *le don d'être ami*. Qui l'avoit mieux reçu de la nature, ce don si rare? qui a mieux éprouvé les illusions du sentiment ? Avec quel intérêt, avec quelle bonne foi naïve, associant dans un même recueil plusieurs de ses immortels écrits à la traduction de quelques harangues anciennes, ouvrage de son ami Maucroix, ne se livre-t-il pas à l'espérance d'une commune immortalité ? Que mettre au-dessus de son dévouement à ses amis, si ce n'est la noble confiance qu'il avoit lui-même en eux ? O vous, messieurs, vous qui savez si bien, puisque vous chérissez sa mémoire, sentir et apprécier ce charme inexprimable de la facilité dans les vertus, partage des mœurs antiques, qui de vous, allant offrir à son ami l'hospice de sa maison, n'éprouveroit l'émotion la plus douce, et même le transport de la joie, s'il en recevoit cette réponse aussi attendrissante qu'inattendue : *J'y allois ?* Ce mot si simple, cette expression si naïve d'un abandon sans réserve, est le plus

digne hommage rendu à l'humanité généreuse, et jamais bienfaiteur, digne de l'être, n'a reçu une si belle récompense de son bienfait.

Telle est l'image que mes foibles yeux ont pu saisir de ce grand homme, d'après ses ouvrages même, plus encore que d'après une tradition récente, mais que, trop souvent infidèle, s'est plu, sur la foi de quelques plaisanteries de société, à montrer comme un jeu bizarre de la nature, un homme qui en fut véritablement un prodige, qui offrit le singulier contraste d'un conteur trop libre, et d'un excellent moraliste; reçut en partage l'esprit le plus fin qui fut jamais, et devint en tout le modèle de la simplicité; posséda le génie de l'observation, même de la satire, et ne passa jamais que pour un bon homme; déroba, sous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la composition la plus savante; fit ressembler l'art au naturel, souvent même à l'instinct; cacha son génie par son génie même; tourna au profit de son talent, l'opposition de son esprit et de son âme, et fut, dans le siècle des grands écrivains, sinon le premier, du moins le plus étonnant. Malgré ses défauts, observés même dans son éloge, il sera toujours le plus relu de tous les auteurs, et l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages s'étendra toujours sur sa personne. C'est que plusieurs de ses défauts même participent

quelquefois des qualités aimables qui les avoient fait naître; c'est qu'on juge l'homme et l'auteur par l'assemblage de ses qualités habituellement dominantes; et La Fontaine, désigné de son vivant par l'épithète de *bon*, ressemblance remarquable avec Virgile, conservera, comme écrivain, le surnom d'*inimitable*, titre qu'il obtint avant même d'être tout à fait apprécié, titre confirmé par l'admiration d'un siècle, et devenu, pour ainsi dire, inséparable de son nom.

FIN DES ÉLOGES DE CHAMFORT.

ÉLOGE

DE LOUIS XII,

ROI DE FRANCE,

SURNOMMÉ

LE PÈRE DU PEUPLE.

PAR NOEL. (François Joseph

Il est des rois dont le règne offre un vaste champ à l'éloquence, qui ont joint à la gloire des armes celle de la politique; qui, dans toutes les parties de leur administration, semblent appeler la louange, dont les fautes tiennent à la grandeur de leur caractère, et dont la renommée en impose à la philosophie même qui les apprécie. Il en est d'autres dont la valeur impétueuse sut conquérir, mais dont la politique incertaine et flottante ignoroit l'art d'assurer les succès; qui, nés avec plus de vertus que de talens, quelquefois blâmés par leur cour, mais toujours bénis par leur peuple, ont laissé après eux un souvenir doux et touchant, un nom qui se place dans toutes les

peuple est la grande et la première vertu des rois.

L'Europe respiroit à peine des longues convulsions qui avoient bouleversé tous les états et ébranlé tous les trônes ; l'Italie, long-temps déchirée par les querelles sanglantes du sacerdoce et de l'empire, sans politique certaine, sans unité d'intérêts, également malheureuse par l'ambition des papes, par le nombre et la foiblesse de ses tyrans lâches et cruels, étoit devenue le théâtre des trahisons, des assassinats et des empoisonnemens. Alexandre VI, prince habile, éclairé, mais pontife sans pudeur, ainsi que sans remords; et César Borgia, le héros de Machiavel, préparoient tous deux, à force de scandales, de débauches et d'excès monstrueux, le schisme funeste annoncé par Savonarole, et qui, conduit par le fougueux Luther, alloit bientôt faire perdre à la cour de Rome la moitié de l'Europe. Venise, à la faveur du commerce des Indes, que les Portugais ne lui avoient pas encore enlevé, avoit acquis une puissance imposante, qui luttoit avec succès contre l'orgueil ottoman. Son sénat étoit sage, et ses flottes couvroient les mers. En Allemagne, l'avide Maximilien, chef d'un corps immense, mais jaloux et divisé, promenoit de cercle en cercle, de diète en diète, ses irrésolutions

et son avare indigence. Sur le trône de Castille, Ferdinand, prince sans honneur et sans foi, mais craint de ses voisins par ses perfidies, et plus jaloux d'inspirer à ses peuples l'effroi que le respect, agitoit l'Europe entière, et multipliant les mensonges, les parjures, les usurpations, jetoit les fondemens de cette grandeur colossale, à laquelle l'or de l'Amérique et la politique de Charles-Quint devoient élever la maison d'Autriche. L'Angleterre, arrosée du sang de ses rois et de ses enfans, pendant les débats de la Rose rouge et de la Rose blanche, étoit enfin plus tranquille sous le gouvernement ferme et sage du sévère Henri VII. Louis XI, déployant en France l'appareil et l'exercice du pouvoir arbitraire, avoit humilié l'orgueil des grands vassaux de la couronne, et les avoit forcés de reconnoître dans le suzerain qu'ils bravoient, un souverain assez puissant pour les punir. Charles VIII, élevé par un père ombrageux dans la mollesse et dans l'ignorance, n'avoit fait que paroître sur le trône, et laissoit à son successeur un état appauvri, un exemple dangereux à suivre, et de grandes fautes à réparer. Les peuples, plongés dans l'abrutissement et dans la superstition, levoient en vain les yeux vers leurs maîtres, pour en attendre des lumières, des secours et des vertus. Leurs chefs, non moins ignorans, mais plus féroces et plus

corrompus, ne rougissoient ni du crime, ni du mensonge. Persuadés que la morale des particuliers n'est pas celle des hommes publics, ils avoient adopté une politique fausse et subtile, qui ne savoit que tromper et trahir. Les sermens étoient un jeu, les traités un piége, la religion, une arme de plus pour la scélératesse; un athéisme grossier étoit le système de la plupart des princes, et le machiavélisme régnoit dans l'Europe entière, avant que Machiavel en eût donné des leçons.

Tel étoit l'état de l'Europe, lorsque Louis XII prit possession d'un trône auquel l'appeloient le droit de la naissance et le vœu de la nation. Il commence à régner dans un âge où la maturité n'ôte rien à la force, où le prince n'a plus d'expérience à faire aux dépens de la chose publique. Mais si la France, toujours disposée à bien augurer de ses maîtres, applaudit à son roi, et se livre aux douces illusions de l'espérance, les gens de cour cherchent à prévenir les esprits par des réflexions chagrines et des conjectures alarmantes: à les entendre, les persécutions d'une femme toute-puissante et dédaignée, de la superbe dame de Beaujeu, la victoire de la Trimouille, et le souvenir de la bataille de Saint-Aubin, une longue et barbare captivité ont aigri un caractère altier, impétueux, qui ne s'est déjà que trop annoncé

par les écarts d'une jeunesse inconsidérée. Sans doute, il a la vengeance dans le cœur, et le premier usage qu'il va faire du souverain pouvoir, sera d'humilier à son tour ses ennemis. Déjà une liste fatale dévoue ses persécuteurs à la proscription. La dame de Beaujeu tremble et demande sa retraite : La Trimouille craint d'expier sa victoire, et les courtisans partagent déjà sa dépouille. Frivoles alarmes! soupçons injurieux! La cour va apprendre à connoître celui qu'elle a calomnié; elle ignore que les meilleurs rois sont ceux qui ont connu le malheur avant de régner. En vain cherche-t-elle à irriter les ressentimens du nouveau monarque. Cette régente hautaine, dont la concurrence a forcé l'héritier de la couronne à chercher un asile dans les cours étrangères, ne reçoit de Louis que des témoignages d'indulgence et de bonté. Vous êtes sauvé, la Trimouille! votre ennemi règne; il juge lui-même que *vous n'avez fait que votre devoir, et que ce n'est pas au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans*. Cette liste redoutable où la crainte a vu les noms des proscrits, n'est que le gage du pardon, le présage de la clémence qui signalera tout le règne de Louis; et ce n'est qu'à force de bienfaits qu'il se venge de ceux qui l'ont offensé Tout l'effet de sa longue et pénible détention sera de le rendre plus circonspect sur cet usage ou sur cet

abus du pouvoir. Ces coups d'autorité, ces justices soudaines, ces lents assassinats de Louis XI, son âme juste et sensible les aura toujours en horreur. C'est dans sa prison, c'est dans cette cage de fer, où la barbare prévoyance de son geolier le renfermoit tous les soirs, que Louis a si bien appris à connoître les droits de la liberté, que l'homme doit respecter dans l'homme. Ils tomberont peut-être un jour, à la voix de la philosophie et de l'humanité, ces donjons menaçans, ces murs inaccessibles qui ont vu tant de victimes innocentes se consumer lentement dans les angoisses du désespoir, ou n'être rendues au monde que pour s'y trouver isolées comme dans un désert, et forcées d'implorer, à titre de grâce, l'horreur même de leur prison; ils tomberont, et déjà, du milieu de leurs ruines, je vois s'élever la statue d'un roi bienfaisant et libérateur : d[illegible] quelques-uns de ces gouffres profonds ont rendu leur proie. Mais à Louis XII appartiendra toujours la gloire d'avoir devancé, par sa seule sensibilité, les lumières de tous les siècles à venir.

Je le vois d'abord verser des larmes sur la tombe d'un roi dont il avoit éprouvé les rigueurs, mais jeune, mais sans expérience, mais entraîné par les flatteurs loin de sa clémence naturelle et de son penchant pour le duc d'Orléans; et les honneurs qu'il rend à sa cendre, sont d'autant

moins suspects d'ostentation, que cette magnificence funèbre n'est point onéreuse à ses sujets. Les peuples ne porteront sur la tombe de leur roi que l'hommage de leurs regrets et de leur douleur; et Louis, en montant sur le trône, ne veut d'autre tribut que celui de leurs vœux et de leur amour. Exemple digne d'être donné à des rois français, et qui devoit un jour trouver un imitateur.

La malignité des cours a exagéré les fautes et les égaremens du premier âge de Louis XII; et le nouveau roi, le seul, après Titus, que le pouvoir suprême ait rendu meilleur, libre du lien odieux qu'avoit tissu, la sombre et cruelle politique de Louis XI, va, par la sagesse de sa conduite et la pureté de ses mœurs, faire oublier les fautes de sa jeunesse. Ses foiblesses ne monteront pas avec lui sur le trône; et cette Anne de Bretagne, qui possède son cœur sans réserve et sans partage, n'aura jamais d'autre rivale que l'aimable et vertueuse Spinola, dont la passion pure et désintéressée ne peut lui causer aucun ombrage.

Moins il est distrait par ses passions, plus Louis XII s'enchaîne à ses devoirs. Quelque grands que soient les rois, ils sont dans l'impossibilité de tout conduire par eux-mêmes. Heureuse impuissance qui les ramène au sentiment de leur foiblesse, lorsqu'ils sont tentés de se croire

un peu plus que des hommes! Mais combien est redoutable le choix qu'ils ont à faire des dépositaires de leur autorité! Louis sent toute l'importance d'une détermination qui influe souvent sur tout un règne. Quel ministre sera digne de seconder ses vues bienfaisantes? Des talens éprouvés, une longue expérience, la confiance de Louis XI, semblent lui désigner Comines, profond politique, habile négociateur. Comines s'est dévoué pour Louis, et le zèle qu'il a montré pour sa cause, semble faire au nouveau monarque un devoir de l'appeler auprès du trône. Pourquoi donc cette indifférence? pourquoi cette espèce de disgrâce? Est-ce ingratitude, est-ce cet oubli coupable, trop commun aux souverains, dont l'amitié vieillit bientôt? Non, le prince qui, devenu tout-puissant, oublie les injures, ne peut être soupçonné d'oublier les services. Est-ce faute de se connoître en hommes? Eh! qui peut disputer ce premier talent des souverains au monarque qui choisit d'Amboise, qui présagea les fautes de François Ier, et qui s'alarma de la taciturnité du connétable de Bourbon! Ce Comines, dont nous admirons les talens et les écrits, a des vices dangereux dans un homme d'état. Il a trahi la confiance du duc de Bourgogne, il a perdu cette estime publique, sans laquelle un homme d'état ne peut faire aucun bien. Louis XII respecte l'opi-

nion de ses sujets; l'intérêt public fait taire la reconnoissance.

L'heureux destin de Louis a fait naître avec lui un homme intègre et vertueux, le confident de ses peines et de ses plaisirs, le compagnon de sa bonne et de sa mauvaise fortune, un serviteur fidèle, un ami. Ah! sans doute, on peut l'assurer, si jamais prince goûta cette jouissance étrangère au diadême, ce fut Louis XII. D'Amboise aima son maître, comme Sully aima Henri; et les deux rois eurent ce rare bonheur, que l'amitié choisit mieux que la politique n'eût pu faire. Jamais, entre Louis et d'Amboise, aucun nuage, aucune froideur n'altéra cette confiance touchante et réciproque, n'interrompit cet épanchement de deux âmes, dont la plus foible se repose sur la plus forte; et tel fut l'avantage du cardinal sur Rosny même, que toute l'adresse des courtisans ne put jeter dans l'âme du maître le plus léger soupçon sur le sujet. D'Amboise n'eut peut-être pas ces talens supérieurs qui changent la face des empires; mais il eut les qualités d'un ministre sage, et toutes les vertus de l'homme de bien: il se laissa égarer par le désir de venger le siége pontifical des monstres qui le déshonoroient; mais il vouloit faire de sa propre grandeur le fondement de celle de son roi et du repos de l'Europe entière. Il ne fut ni oppresseur, ni san-

guinaire, et connut dans un haut rang le prix de la bienfaisance et de l'amitié : il conduisit et prépara les succès, consomma les réformes utiles. La postérité, qui bénit encore sa mémoire, n'auroit aucun reproche à lui faire, si, plus occupé de conserver que d'acquérir, il eût détrompé son maître d'une gloire fausse et funeste; s'il eût pu s'opposer à ces guerres d'Italie, qui ont été presqu'aussi fatales à la France que les croisades à l'Europe, et donnèrent peut-être à la nation de plus grandes idées sur les arts et sur le commerce, mais qui ne la disposèrent que trop à l'avilissement et à la corruption où elle se précipita sous Catherine de Médicis.

Mais j'ai promis de ne point suivre Louis dans ces conquêtes infructueuses. Je ne chercherai pas à le justifier de les avoir entreprises. Je ne dirai pas que chaque siècle semble être dominé par une erreur qui le distingue; que le goût des entreprises brillantes, l'héroïsme de la chevalerie, les préjugés de ses sujets et de ses voisins, l'opinion même des princes qui regardoient alors les peuples comme leur patrimoine, faisoient peut-être à Louis un devoir de rentrer dans son héritage maternel, et surtout que ses guerres ne coûtèrent point de nouvel impôt à son peuple. Je n'examinerai pas si, dans un siècle moins éclairé sur la vraie gloire des souverains, il étoit facile à un

prince actif, vaillant et belliqueux, de repousser une tentation si séduisante; enfin, si la philosophie même peut empêcher d'absoudre un roi qui ne faisoit des conquêtes que pour faire des heureux. Et vous, généreux Français, fleur de la chevalerie, noms célèbres et chers à la nation, La Palisse, Gaston, d'Aubigny, La Trimouille, Bayard, pardonnez si je ne m'arrête pas un instant pour jeter quelques fleurs sur la tombe des héros. Que ne puis-je marcher sur vos pas à Gênes, à Milan, à Ravenne, dans les champs d'Aignadel, et vous voir remplir de votre gloire et marquer de votre sang ce théâtre brillant de nos triomphes et de nos revers! Mais l'histoire vous a payé depuis long-temps le tribut d'éloges qui vous est dû; le ciseau de nos artistes nous a déjà reproduit quelques-uns de vos nobles rivaux, et les hommages de la France vous attendent tous dans le temple des talens et des vertus nationales.

Cependant, du milieu de ses triomphes, Louis a jeté un regard paternel sur ses sujets souffrans. Il voit l'ignorance et la corruption dans les tribunaux, le luxe et les vices dans le sanctuaire, l'agriculture sans honneur, le commerce sans activité, les finances en désordre, et partout les abus à la place des lois. Ce spectacle, effrayant pour l'indolence et la pusillanimité, ne fait qu'en-

flammer son courage, et le grand ouvrage de la réforme universelle est résolu.

Quelle partie de l'état appellera d'abord la sagesse du réformateur? Le système féodal a reçu, il est vrai, des atteintes mortelles. Louis XI a porté la hache au tronc de cet arbre immense, dont les rameaux couvroient tout le royaume, et qui avoient jeté de si profondes racines. Le temps n'est plus, où la France, hérissée de châteaux menaçans, avoit peine à reconnoître, au milieu de ces fiers barons, le maître légitime; où les comtes de Flandre et de Champagne faisoient trembler le souverain au milieu de sa capitale. Le sceptre de fer du Tibère français a brisé quelques-unes de ces têtes superbes, et accoutumé la nation à regarder le trône comme le siége et le centre du pouvoir. Mais il en coûte pour renoncer à l'exercice d'une domination arbitraire. Les seigneurs, plus soumis au prince, ne sont pas moins redoutables au peuple. Ils se cantonnent encore dans les places fortes, sous le prétexte spécieux de les mettre à l'abri des surprises d'un ennemi voisin. Ils forcent le laboureur d'acheter d'eux au prix de l'or une protection illusoire, font vendre la justice en leur nom, envahissent les biens des églises, de la veuve, et de l'orphelin; et les malheureux vassaux, accoutumés à souffrir, n'ont pas même l'espoir d'un

meilleur sort. Mais depuis que Louis règne, la voix du pauvre n'est plus étrangère à la cour. Bien différent de ces monarques asiatiques, qui, renfermés dans l'ombre et les voluptés de leurs palais, ne voient et n'entendent que par des organes étrangers et corrompus, il voit par lui-même la misère et les larmes de ses sujets. Il ne fuit pas ce spectacle utile, qu'on a grand soin de dérober aux yeux des rois; il en garde l'émotion profonde, et bientôt il n'est plus d'oppresseur subalterne, bientôt les lois imposent à ceux qui ne les croyoient faites que pour le peuple. Une équité sévère et vigilante fait rendre à chaque dépositaire de son autorité un compte rigoureux de la portion qui lui en est confiée. Partout où Louis porte ses pas, au milieu de sa cour, à la tête de ses armées, dans ses états, en pays ennemi, des magistrats incorruptibles, confidens et ministres de sa sollicitude, sont toujours auprès de sa personne, prêts à punir les délits des préposés, à prévenir les désordres, à réparer les dommages, à défendre la foiblesse contre l'abus et les usurpations du pouvoir.

Ce bienfait seul immortaliseroit un autre règne, et feroit un époque brillante dans les annales d'une nation; mais il n'est que le prélude de ceux qui vont bientôt se succéder. Les longues divisions dont la France a été le théâtre, ont

multiplié les gens de guerre. L'habitude du pillage n'a fait que changer d'objet; et l'habitant des campagnes, toujours première victime des fureurs de la guerre et des injustices de la paix, pressé entre des seigneurs avides qui le rançonnent, et des gendarmes indisciplinés qui le dépouillent, fuit cette double oppression, et quelquefois arrose de son sang cette même terre que ses sueurs devoient fertiliser. Ces champs incultes, ces chaumières en ruines, ces malheureux errans et dispersés ont frappé les yeux, ont ému le cœur paternel de leur roi. Il sait ce qu'on doit d'estime à cet art nourricier des empires. Si ses mains royales n'ennoblissent pas la charrue, il force du moins à la respecter, et, pour me servir de son expression simple, mais énergique, les gens de cour eux-mêmes apprennent enfin à estimer tout ce qu'ils valent, *ceux qui leur mettent le pain à la main.* Il n'en coûte à sa bonté que deux actes de rigueur nécessaires, et déjà la discipline est rétablie. Le laboureur cultive en paix et moissonne sans alarmes. Ces hordes meurtrières, dont l'arrivée changeoit les champs en bruyères et les hameaux en solitudes, ne sont plus redoutées des villageois. Ils demandent comme une grâce un voisinage qu'ils repoussoient comme un fléau; et ceux qui défendent l'état, vivent dans une douce fraternité avec ceux qui le nourrissent.

Heureux sans doute le cultivateur, lorsqu'il est assuré de recueillir le fruit de ses longs travaux! Mais il est un autre genre de vexation sourde et lente, qui, frappant à la fois sur les villes et sur les campagnes, pèse davantage sur celles-ci, et dont la funeste influence tarit les sources de leur richesse et de leur population. Vainement des bras laborieux se roidiront vers la terre, pour lui arracher les trésors qu'elle vend à l'homme, si l'hydre insatiable du fisc irrite sans cesse contre le laboureur ses têtes renaissantes et toujours affamées. Que lui sert d'être à l'abri de la rapacité du soldat, si une armée dévorante porte en tout lieu la disette et le désespoir, si des hommes endurcis, qui attendent leur avancement d'une activité malfaisante et d'une persécution ingénieuse, arrachent au malheureux contribuable les instrumens même du labourage et les tristes dépouilles de la pauvreté? Que feroit de plus une soldatesque insolente? Qu'importe, après tout, de se voir piller par ses ennemis ou par ses concitoyens? Et ces derniers n'aigrissent-ils pas encore le sentiment de l'infortune, en consacrant leur barbarie par un nom cher et révéré, qui sembleroit ne devoir porter avec lui que des idées de paix et de protection?

Cette plaie honteuse et profonde cesse d'affliger

la France sous le règne de Louis XII. Il a trouvé le royaume endetté et le trésor public épuisé par les guerres de ses prédécesseurs. Le revenu de l'état est modique, et le numéraire n'est point encore augmenté par la découverte du nouveau monde : une sage économie sera son unique ressource. La splendeur de sa cour, alors la plus brillante de l'Europe, les illustres malheureux qui sont ses pensionnaires, ne coûteront rien à ses sujets. L'ordre et l'économie, ramenés dans ses finances, intimideront la malversation qui s'enveloppe de la nuit et épaissit les ténèbres autour d'elle ; et si le malheur des temps l'oblige à prêter des armes à l'avidité financière, par la vente de quelques offices, sa vigilance retiendra dans le devoir ceux pour qui leur conscience n'est pas un frein suffisant, et sa juste sévérité donnera aux rois le grand exemple de satisfaire à l'indignation de tout un peuple, par le supplice d'un dépositaire infidèle des deniers publics (*a*).

(*a*) Heronet', intendant des finances, et Duplessis Corcou, munitionnaire de l'armée de Naples, furent condamnés à la potence ; les autres trésoriers furent exposés sur un échafaud avec des mitres de papier, et promenés, dans cet équipage, dans les rues de Blois : on les condamna tous à de fortes amendes. Garnier, *Hist. de France,* tom. XXI, pag. 477 de l'édition in-12.

Mais ce qui n'avoit peut-être jamais été imaginé par un prince, c'est la générosité qui porte Louis à diminuer les impôts au commencement d'une guerre lointaine et dispendieuse. *Un bon pasteur*, dit-il, *ne sauroit trop engraisser son troupeau*. Et ce n'est pas là un de ces mots hypocrites qui sortent quelquefois de la bouche des tyrans; c'est le langage du cœur et le principe de toute sa conduite. Une seule fois la nécessité rend quelques subsides indispensables; et par son ordre, son conseil en a cherché qui ne soient point à charge à son peuple. Les plus légers lui paroissent toujours trop onéreux, et la modicité du tribut ne le console pas du malheur de l'exiger. Sur le point de signer, il voudroit ne savoir pas écrire; des larmes s'échappent de ses yeux, et du ton de l'attendrissement le plus vrai, il s'écrie: *Je jure que si la nécessité ne m'y réduisoit, je ne le souffrirois pas. Dieu est témoin de ma sincérité, et je récompenserai mes pauvres sujets, ou la mort m'en empêchera*. Il tient parole; il croit que la probité et le respect pour ses engagemens lui font une loi de ne pas prolonger les taxes au-delà des besoins qui les ont rendues nécessaires. Loin de les augmenter, il réduit de moitié les charges ordinaires; et le tableau comparé des revenus de Louis XII et des impositions des autres règnes, fait rougir, un

demi-siècle après, le foible et prodigue Henri III, et le rappelle aux principes de justice et d'humanité que ses indignes favoris lui firent trop longtemps oublier.

Eh! quel besoin a Louis d'entasser des trésors dont ses sujets ne sont que les dépositaires? n'est-il pas assuré de trouver, dans le tribut volontaire de leur amour, des ressources mille fois plus abondantes? Il parle, et toutes les bourses lui sont ouvertes; et, suivant l'expression de Henri IV, qui ne peut être vraie que dans la bouche d'un bon roi: *La France lui vaut tout ce qu'il veut;* et tous ses sujets s'écrient qu'il est enfin venu ce jour si désiré, ce jour où leur roi leur permet de lui porter l'hommage de leur reconnoissance. Tous courent en foule offrir à ses trésoriers les fonds dont il a besoin, et seroient inconsolables du refus qu'ils éprouvent, s'ils n'y trouvoient une nouvelle preuve de son attention paternelle. Ces libres contributions, il veut qu'on en suspende la levée, jusqu'au moment où ses revenus ordinaires seront épuisés. Bientôt l'heureux succès de ses armes lui permet de suivre le vœu de son cœur. Il écrit à ses sujets du ton dont un bon père écrit à ses enfans, et se réjouit avec eux de ses victoires; il leur enjoint de garder des secours dont il peut désormais se passer, et qui, dans leurs mains, doivent être l'aliment

du commerce et la source de la prospérité publique.

On a vu trop souvent, même sous les bons rois, le peuple avide des courtisans assiéger le prince, et lui arracher, à force d'importunités, le prix des talens utiles et des longs services. Ecoutez-les; la vertu qu'ils louent le plus dans un jeune souverain, c'est une prodigalité indiscrète et aveugle, qui, dans le style menteur des cours, s'appelle munificence vraiment royale. Le monarque flatté se croit magnifique et bienfaisant, et n'est que foible et prodigue. Il ne sent pas que les grâces sont presque toujours des injustices, les priviléges d'odieux monopoles, et que telle faveur qui satisfait à peine aux caprices du moment, va peut-être coûter le rigoureux nécessaire à plus d'un million de citoyens. Ces éloges intéressés n'en imposent pas à Louis, et il faut à ses yeux un autre mérite que l'assiduité d'un vieux courtisan, pour avoir droit aux distinctions et aux récompenses. Les magistrats vertueux, les braves guerriers, les citoyens utiles: voilà ses favoris, il n'en veut point d'autres. Il ne connoît pas ce besoin d'une âme foible et bornée qui s'isole sur le trône. L'histoire, dont il fait son étude, et qui ne flatte pas les rois, lui apprend que les favoris des rois ont presque toujours été les fléaux des empires et la honte de leurs

maîtres, et qu'un bon prince n'en doit point avoir d'autre que son peuple. Il consigne sur un registre exact les vertus, les services, les talens, et les places qui leur conviennent. En vain les oisifs de cour murmurent-ils contre cet usage, qui devroit être la leçon de tous les rois; en vain regrettent-ils hautement les libéralités capricieuses de Louis XI, ces distributions arbitraires de domaines, ces confiscations, appât et récompense des délateurs, ces mariages forcés, par lesquels la tyrannie dépouilloit un père de famille des droits qu'il tient de la nature; en vain emploient-ils l'arme légère, mais cruelle, du ridicule, toujours si puissante sur la nation, pour rendre odieuse au peuple même la vertu dont le peuple sent le mieux les effets; Louis croit que *La justice d'un prince consiste à ne rien devoir, plutôt que sa grandeur à beaucoup donner.* Il se console de voir des visages mécontens à sa cour, en voyant des fronts joyeux dans les villes et dans les campagnes. Il oppose le silence du mépris aux railleries coupables de quelques histrions, dont on a gagé l'impudence, et pardonne à la bouche impure qui les ose débiter, parce qu'elle peut, dans d'autres momens, servir d'organe à quelques vérités utiles. *J'aime mieux*, disoit-il, *faire rire mes courtisans de mon avarice, que de faire pleurer mon peuple*

de mes profusions. Heureuse, en effet, la nation dont le chef est accusé de parcimonie par une cour avide! cette avarice est justice et bienfaisance, et le peuple a rarement à se louer des vertus que le courtisan préconise.

Déjà les grands respectent, dans le plébéien obscur, les droits de l'homme et du citoyen; et l'héritage du pauvre peut impunément être voisin du domaine du riche et du puissant. Les campagnes sont libres et tranquilles. Le soldat, contenu par une discipline exacte, protége les contrées qu'il dévastoit. Des fonds assignés à la subsistance des troupes, ôtent tout prétexte à la violence; et le citoyen, affranchi des extorsions des traitans, porte avec joie le faix léger des charges publiques, que chaque année voit diminuer. Mais, pour assurer à la France la durée de tous ces avantages, il faut que la justice, cette première vertu des rois, leur donne sa sanction auguste; car ce n'est que sous la sauvegarde des lois que subsistent la propriété et la liberté. Louis, qui ne vit que pour son peuple, qui, suivant le langage naïf du temps, est si occupé de son bonheur *qu'il veille quand les autres dorment*, tourne ses regards vers cette partie importante de l'administration, et la grandeur des abus l'avertit de la nécessité des réformes.

Deux grands objets s'offrent à la sagesse de Louis XII, les tribunaux souverains et les juridictions inférieures. Charles VIII a déjà fait des efforts pour rendre aux premiers leur dignité et leur pureté, et le parlement de Paris a répondu à ses vues; mais la mort a prévenu les desseins de ce prince. C'est à Louis à consommer ce grand ouvrage, et sa célèbre ordonnance donnée à Blois (*a*), ce grand résultat des veilles du vertueux d'Amboise et du sage Rochefort, cette base inébranlable de notre jurisprudence, son ordonnance de Blois va rappeler la gravité, la décence, le désintéressement, l'assiduité dans le sanctuaire de la justice. La vénalité des charges est proscrite par le prince; elles deviennent le prix des talens et des vertus. Des examens rigoureux attestent les lumières et les mœurs de celui qui doit veiller au dépôt sacré des lois. Dans les élections, la publicité du suffrage enchaîne la fraude et la faveur, obligées de se démasquer, ou de préférer les plus dignes concurrens. Pour prévenir des ligues funestes au foible, les parens ne peuvent siéger ensemble dans les mêmes tribunaux, et nul ministre de la justice ne peut recevoir de grâce que du trône. Le magistrat ne se dispense plus, sous de vains prétextes, de remplir ses

(*a*) En 1498.

fonctions importantes. Les chefs de la magistrature exercent sur leurs membres une censure aussi rigoureuse que celle de l'ancienne Rome ; et le monarque lui-même est juge de leur vigilance et de leur sévérité. Deux cours souveraines assurent à deux grandes provinces l'avantage d'une justice expéditive, impartiale et peu dispendieuse ; et telle est la délicatesse du bon roi, tel est son respect pour les droits de ses sujets, que, même en ne se proposant que leur bonheur, il veut éviter jusqu'à l'ombre de la contrainte, il veut que la reconnoissance soit pure comme le bienfait.

Les tribunaux subalternes ne lui paroissent pas moins dignes de l'attention du législateur. Peut-être la constitution politique s'oppose-t-elle à la suppression absolue de ces juridictions successives qui éternisent les procès, et forcent le pauvre d'essuyer en silence les injustices du riche, plutôt que de poursuivre une satisfaction incertaine et ruineuse, mais aussi qui laissent au malheureux l'espoir d'échapper à un premier jugement injuste, à l'homme éloquent et sensible, la noble fonction d'éclairer la prévention ou la surprise, et de détourner le glaive de la loi, déjà suspendu sur la tête de l'innocence. Mais Louis restreint le nombre de ces tribunaux inférieurs, et augmente leur attribution ; il substitue des formes et des procédures juridiques, aux ridicules

et barbares épreuves des duels et de l'eau bouillante ; il ôte insensiblement à ces guerriers ignorans et superbes, l'administration de la justice, et force leurs lieutenans à ne se présenter dans les tribunaux qu'avec des connoissances et des vertus. Ces mains, qui n'étoient que mercenaires, et qui, faisant pencher la balance au gré des caprices de leurs commettans, se dédommageoient sur le plaideur du tribut honteux qu'il leur falloit payer, ne peuvent plus imposer des taxes arbitraires, et deviennent pures et fidèles. Un nouveau sénéchal n'a plus le droit odieux de multiplier cette foule de vampires qui absorboient la substance du peuple. Ces artisans de fraude, dont la vue seule fait frissonner le bon roi, fuient avec leur science tortueuse. Le pauvre est jugé sans lenteur et sans frais ; un procès n'est plus un héritage que les pères lèguent à leurs enfans, et tout est maintenu dans l'ordre par le retour annuel de ces *grands jours* qui doivent juger les justices.

C'est avoir fait beaucoup pour la nation ; mais ce n'est pas encore assez pour Louis. Il connoît les hommes, il sait quelle est la pente naturelle de l'esprit humain vers le relâchement, si quelque grand motif ne le soutient sans cesse. Il assistera lui-même aux tribunaux ; il verra comment les magistrats qu'il a crus dignes de sa con-

fiance, l'acquittent devant son peuple et devant le souverain juge, de la première obligation des rois. Oh! qui ne seroit attendri en voyant un prince, d'une santé chancelante, porté modestement sur sa mule, et rappelant la simplicité des mœurs patriarchales, se rendre au temple de la justice, pour donner aux lois le secours, et aux magistrats l'encouragement de sa présence! Est-il moins grand dans ce simple appareil, que lorsqu'il traverse l'Italie en conquérant; que lorsqu'aux champs d'Aignadel, il s'écrie dans un accès de gaîté chevaleresque: *Que ceux qui ont peur, se mettent derrière moi;* que lorsqu'il entre en triomphe dans Milan, ou même que, par un emblême aussi touchant qu'ingénieux, le roi des abeilles (*a*), brodé sur sa cotte d'armes, annonce la clémence aux Génois ingrats et révoltés?

Un sénat composé par le prince d'une élite d'hommes éclairés et vertueux, et surveillé par sa présence, mérite assurément toute sa confiance; aussi Louis la lui donne-t-il sans réserve. On ne verra pas sous son règne ces commissions vendues d'avance, vils instrumens de haine dans la main d'un ministre vindicatif. Point de distinc-

(*a*) Il avoit sur sa cotte d'armes un roi d'abeilles, environné de son essaim, avec cette devise: *Le roi à qui nous obéissons, ne se sert point d'aiguillon.*

tion chimérique entre les crimes ; tous attaquent l'ordre public et l'harmonie de la société ; tous doivent suivre le cours ordinaire de la justice. Pénétré de cette grande vérité, et bien convaincu que mille piéges sont semés sous les pas des rois, il ne se contente pas de maintenir par sa présence la pureté et la majesté des tribunaux, de donner le premier l'exemple du respect que le souverain lui-même doit aux lois ; il veut que leurs organes puissent, en des occasions importantes, lutter respectueusement contre le trône. A l'exemple de Trajan, son héros et son modèle, qui remet le glaive impérial entre les mains du préfet du prétoire, avec ordre d'en user pour la défense du prince s'il est juste, et contre lui s'il cesse de l'être, il ordonne de *suivre toujours la loi dans le jugement des procès, malgré l'ordre contraire du monarque* ; et voilà l'égide impénétrable qu'il confie à ses parlemens, pour l'opposer aux importunités des courtisans, aux séductions des favoris, aux erreurs du pouvoir absolu. Enfin Louis, par le seul instinct de sa bonté et de son amour pour son peuple, ressent tout ce que la lente expérience de plusieurs âges n'amenera qu'avec effort. Lorsque la bienfaisance d'un de ses successeurs, éclairée par le progrès des lumières, et sollicitée depuis long-temps par le vœu unanime de l'opinion publique, entre-

prendra de relever l'édifice informe de notre législation, de *rapprocher la justice des justiciables*, de rendre à la clémence royale la plus belle de ses prérogatives, de faire cesser enfin cette contradiction monstrueuse qui règne entre les lois criminelles et les mœurs du plus doux de tous les peuples, elle n'aura besoin que de prendre pour modèle l'immortel ouvrage de Louis XII: et c'est ainsi, s'écrioit, au commencement du dernier siècle, le judicieux de Thou, c'est ainsi que, dans tous les temps, les mesures prises pour la réformation du gouvernement français, rappellent les principes de Louis XII et le souvenir de ses vertus.

Quelle force ont en effet de pareils exemples, et qu'il est vrai de dire que chaque action de Louis, bien méditée, devient une leçon importante pour les rois! Que de maux eût épargnés à la France la mémoire de sa conduite sage et mesurée envers ses sujets égarés dans les routes de l'erreur! Des seigneurs avides et sanguinaires ont dépouillé de leurs biens et fait périr au milieu des tourmens (*a*), de malheureux vassaux élevés dans une ignorance qu'ils appellent hérésie. Ce mot

(*a*) Louis XII défendit de persécuter, pour cause de religion, les Vaudois qui habitoient une partie du Dauphiné, en 1501.

funeste, qui a si souvent armé le citoyen contre le citoyen, ce cri de guerre du zèle aveugle et plus souvent encore de l'hypocrisie, anime les persécuteurs. La cupidité se pare du beau nom de ferveur religieuse, et le fanatisme, qui doit bientôt aiguiser les glaives, allumer les bûchers, inonder la France du sang de ses habitans, le fanatisme encore foible et timide, essaie ses forces naissantes, et prélude, par quelques victimes obscures, au massacre de tant de milliers d'hommes. Le bruit de ces horreurs parvient aux oreilles de Louis XII. Il se hâte de venir au secours de ses sujets opprimés. Il désire sans doute de ne voir dans ses états qu'une foi, qu'une religion; mais il sait où s'arrête l'autorité. Il sait que le monarque le plus puissant ne peut dominer sur les consciences, et que, selon la doctrine du pieux Fénélon, un roi sage doit tolérer dans ses états toutes les religions, à l'exemple de l'Éternel, qui les souffre toutes sur la terre. (*Lettre au duc de Bourgogne.*)

Sa piété lui fait une loi de chercher à ramener cette partie de son troupeau qui s'égare. Mais des missionnaires armés, fanatiques, incendiaires, n'iront pas, la menace à la bouche, la croix dans une main et le glaive dans l'autre, crier aux malheureux qui se trompent: *Crois, ou meurs.* Non, c'est par la voie de la persuasion, la seule

permise et la seule efficace, qu'il dessille leurs yeux; et bientôt ces peuples, éclairés ou détrompés, viennent embrasser en foule une religion dont les ministres n'annoncent que charité, douceur, indulgence. Hélas! son successeur ne se rappela pas ce grand exemple. François Ier crut racheter les fautes de l'homme et du monarque, en devenant persécuteur, et déchaîna l'intolérance, qui fut sur le point de renverser le trône des Valois.... Mais ne rappelons pas ces scènes de barbarie à une nation qui les a déplorées. La religion d'un Dieu de paix est enfin mieux connue. L'aurore de l'humanité s'est levée sur les victimes du fanatisme. La tolérance est devenue la doctrine de tous les rois et le système de tous les gouvernemens. Divisés par quelques opinions religieuses, les hommes se rapprochent par les dogmes de la morale et les liens de la fraternité. La loi n'est plus en contradiction avec les organes de la loi, et ne déshérite plus les citoyens des droits sacrés de la nature.

Ah! sans doute, tant de malheurs causés par l'intolérance n'auroient pas désolé l'Europe, si les vertus de Louis XII avoient eu autant d'influence que ses fautes politiques, qui en changèrent l'équilibre. Ce schisme funeste qui devoit faire couler des fleuves de sang, n'auroit pas déchiré le sein de l'église, si chaque souverain eût, comme

Louis, attaqué le luxe et les débauches du clergé : il exhorte les prélats de son royaume à la régularité, à l'étude, à la décence, et s'occupe même des moyens de rendre utile à l'état la pieuse inaction des cénobites. Il ne porte pas une attention moins scrupuleuse sur les mœurs publiques; et ce n'est pas assez de les réformer par des lois sages, d'en maintenir lui-même la pureté par l'exemple du prince ; il emploie le ridicule, si redoutable dans la main des rois. Il permet, il encourage la satire politique, seul moyen de corriger de grands abus, ou d'opérer sans effort de grandes révolutions : et pour adoucir l'amertume du remède, il soumet le diadême à l'indiscrétion de la censure publique. il daigne même présider à la composition informe de ces essais de l'art au berceau; et la muse d'Aristophane, rappelée à son antique ministère, poursuit, avec les traits de la satire, l'orgueil des grands, la mollesse des prélats, l'avidité des traitans, la cupidité des magistrats, et tous les vices contraires au bonheur de la société.

Nous avons vu Louis guérir successivement toutes les plaies de l'état, sacrifier même à son peuple, des conquêtes qui flattoient son amour-propre; et, malgré une complexion valétudinaire trouver des forces suffisantes dans son attachement pour ses sujets. Suivons-le maintenant dans ses voyages fréquens, heureux pour le peuple,

lorsqu'ils n'entraînent pas un luxe dispendieux, parce que la vue d'un bon prince est comme la rosée du ciel, qui engraisse et féconde les campagnes. Comme les Français courent en foule au-devant du monarque dont ils tiennent tous les biens! On se presse sur son passage; on borde les haies et les avenues, on couvre les chemins de verdure. Quelle joie de l'avoir vu! quel empressement de le revoir encore! quelle indignation contre ceux qui, par une négligence inexcusable, ont manqué au premier des devoirs, comme au plus doux des plaisirs! De vieux laboureurs oublient la foiblesse de leur âge, et, tout hors d'haleine, viennent, avant de mourir, contempler encore une fois leur libérateur. On veut même toucher ses habits. La tendresse des peuples, devenue religieuse, va presque jusqu'aux honneurs du culte. C'est ainsi, sans doute, que la reconnoissance fit des dieux, et que l'homme fut, en quelque sorte, excusable de se prosterner devant un homme.

C'est au milieu de ces hommages purs, de ces acclamations sincères, de ces jouissances délicieuses, qui sont la plus douce récompense des rois, qu'une maladie dangereuse menace d'enlever à la France l'objet de son amour, son père et son appui. La désolation est générale; les travaux sont interrompus, les temples se remplissent jour et

nuit d'une foule de citoyens, les pieds nus, les cheveux épars, et dont les prières ferventes et entrecoupées de sanglots, s'efforcent de désarmer le courroux céleste. Sur les chemins, dans les places, des cris soudains et involontaires troublent un morne silence. Toute la France semble se précipiter vers Blois, où Louis est mourant. A la cour même, la douleur n'est pas feinte, et les larmes qui coulent sont sincères. Malgré son abattement et les angoisses de la maladie, Louis, attendri par tant d'amour, soulève sa tête appesantie; et joignant ses mains avec une action aussi noble que touchante, tandis que son éloge est dans toutes les bouches, il se reproche ses fautes, et plaint ses sujets; il pleure sur leur sort; il ne regrette la vie que parce qu'il n'a pas encore assuré leur repos et leur bonheur : mais enfin tant de vœux sont exaucés. La France, délivrée de ses vives alarmes, devient un temple d'où s'élève l'hymne solennel de la joie et de la reconnoissance. C'est ainsi que Louis mérite d'être chéri! c'est ainsi que les Français savent aimer! Blois et Metz, témoins et monumens de leur amour, puissiez-vous, de siècle en siècle, rappeler sans cesse à nos rois le retour de tendresse et de protection qu'ils doivent au plus généreux, au plus aimant de tous les peuples! Malheur à ceux qui calomnient une nation auprès de son souverain!

Non, le peuple n'est pas ingrat, le peuple n'est pas injuste. L'amour et la confiance sont les premiers besoins de son âme, et ce n'est pas trop de son ivresse pour payer l'intention seule de la bienfaisance. Au milieu de ses malheurs, ses regards se tournent aussi naturellement vers le trône que vers le ciel. *Dieu le veut!.... Si le roi le savoit!...* Voilà sa religion, voilà sa philosophie, voilà les motifs de sa patience et de sa résignation.

A peine Louis est-il rendu aux vœux de ses sujets, que, pour célébrer sa convalescence par une fête nationale, il convoque cette assemblée solennelle, fidèle image de notre constitution, première ressource de l'état dans les crises du corps politique, dont le retour périodique pourroit concilier le pouvoir suprême avec la liberté nationale et individuelle, détruire l'inégalité des répartitions et des impôts, éclairer l'administration infidèle ou inconsidérée, enfin ranimer le patriotisme, ce feu conservateur des empires, qui menace de s'éteindre, et l'esprit public que l'égoïsme étouffe de jour en jour. Mais cette assemblée a-t-elle seulement pour objet de demander au roi la rupture de ce traité de Blois, qui démembroit la monarchie, introduisoit un ennemi puissant dans le cœur de la France, et laissoit une source éternelle de guerres et de discorde? Non;

ce que la nation se propose surtout, c'est de frapper les oreilles et le cœur de son père du concert unanime de ses actions de grâces. Oh! quel prince peut être indifférent à l'amour des siens, lorsqu'il se rappelle ce spectacle touchant et à jamais mémorable qu'offroit une nation heureuse aux pieds d'un bon roi! Quel moment pour l'éloquence, que celui où l'orateur des états, à genoux, au milieu d'un peuple à genoux et les bras levés vers le trône, d'une voix entrecoupée de sanglots et souvent interrompue par ceux de toute l'assemblée, présentoit au souverain le tableau de ses propres bienfaits, les prospérités du commerce, les progrès de l'industrie et de la population, l'aisance des particuliers et la richesse nationale, lui faisoit verser des larmes d'attendrissement, et lui décernoit, au nom de toute la France, le beau nom de *Père du Peuple*, que chaque siècle doit lui conserver! Certes, c'est ainsi qu'il est permis de louer les rois vivans, à la face de la nation assemblée, dont le murmure ou le silence condamneroit l'orateur effronté qui oseroit mentir devant elle.

Au milieu de ces cris d'allégresse qui retentissoient dans toute la France, déjà commençoit à gronder cet orage qui s'étoit formé dans le silence, et qui menaçoit Venise de sa destruction entière. La ligue de Cambrai est conclue, et réunit les princes les moins faits pour se trouver

ensemble, Louis, Ferdinand, Jules et Maximilien; ligue fatale, où la franchise et la valeur française vont échouer contre l'astuce italienne, et qui répandra tant d'amertume sur les derniers jours de Louis. Il part, et triomphe avec sa rapidité ordinaire; mais bientôt il se voit trahi par des alliés perfides, attaqué par toute l'Europe, affoibli par plus d'un revers; et cependant son courage ne se dément pas un instant, et l'exemple répété des fourberies de Ferdinand et de la mauvaise foi de Jules II, ne peut altérer sa droiture. *J'aime mieux*, dit-il, *perdre un royaume dont la perte peut être réparée, que l'honneur qui ne se répare point.* Loin d'user des armes de ses ennemis, il repousse la perfidie et la vengeance; loin de profiter de la foiblesse et de l'enfance de ses voisins, il couvre de sa protection royale un prince jeune, sans appui, et qui depuis fut Charles-Quint.

Mais des malheurs plus personnels, plus affligeans pour une âme sensible, et surtout celui de survivre à tout ce qu'on aima, sont réservés aux dernières années de Louis. Il perd d'Amboise, et ce qui rend cette perte irréparable, Rochefort n'est plus; Gié, proscrit par la reine, languit dans la disgrâce, et le monarque est obligé de porter seul un fardeau que l'amitié avoit rendu plus léger en le partageant. Il perd Anne de Bretagne,

le premier choix de son cœur, l'objet de ses constantes affections, et qui sans doute les emporteroit avec elle dans le tombeau, s'il ne faisoit à l'état qui lui demande un héritier, le sacrifice de l'attachement qu'il garde à sa mémoire.

Hélas! la France ne jouit pas long-temps des heureux fruits de ce nouvel hyménée : consumé par les travaux, plutôt qu'affoibli par les années, Louis succombe, et déjà les courtisans, tournés vers l'astre naissant, vantent la générosité de François Ier, dont l'humeur prodigue leur promet une proie plus facile et plus abondante. Il expire, et avec lui meurent ses vertus touchantes, ses projets utiles, ses efforts bienfaisans; et la France, frappée du même coup, répète avec le héraut public, ce cri lamentable qui retentit dans tous les cœurs : *Le bon roi Louis, père du peuple, est mort!* Au son de la cloche funèbre qui accompagne ces lugubres accens, la capitale entière donne le signal d'une douleur profonde aux provinces, qui sentiront encore plus vivement la perte qu'elles viennent de faire : et les campagnes, où Louis étoit adoré, les campagnes, sur le bonheur desquelles les bons rois ont une si douce influence, dont l'amour pour le souverain est plus pur et plus désintéressé, enchérissent encore sur la désolation des villes.

C'est ainsi que Louis XII s'est distingué du vulgaire des rois. C'est ainsi qu'il a prouvé aux souverains que les peuples leur demandent de grandes vertus plutôt que de rares talens, des vues droites plutôt que des lumières supérieures, et de la bonté plutôt que du génie. La bonté ! Quel est donc le charme tout-puissant de cette vertu sur le trône ! Elle couvre toutes les fautes, parce qu'elle en est le remède, et le principe de tous les biens. L'histoire dit à chaque page, et la postérité dira comme elle, que Louis XII fut trompé; mais elle ajoutera qu'il ne trompa jamais personne, qu'il rendit ses peuples heureux, qu'il se signala par sa bonté et sa justice; et Louis XII sera béni, et sa gloire vivra dans tous les cœurs, et la France le proclamera d'âge en âge, comme l'un de ses meilleurs princes, et l'un des plus dignes d'être proposé pour modèle à ses rois.

FIN DE L'ÉLOGE PAR NOEL.

ÉLOGES DE GARAT.

ÉLOGE DE SUGER,

ABBÉ DE SAINT-DENIS,

ISTRE D'ÉTAT ET RÉGENT DU ROYAUME SOUS LE RÈGNE DE LOUIS LE JEUNE.

a six cents ans que Suger n'est plus. Presque ... autour de nous ne rappelle aujourd'hui les services qu'il a rendus à la France; et les révolutions opérées pendant cette suite de siècles ont presqu'effacé la trace de ses bienfaits. Tout est changé. Nous ne pouvons plus recevoir aucune lumière de l'exemple de ses talens; les désordres qu'il a réprimés ne sont plus ceux qui font nos malheurs, et les vertus qu'il a signalées ne sont plus celles dont nous avons besoin. L'hommage public qui lui est décerné aujourd'hui par la première Académie du royaume, a donc quelque chose de plus touchant et de plus auguste encore que ces tributs ordinaires que la reconnoissance des peuples dépose sur la tombe des grands hommes. Cet éloge paroît être plus particulièrement

destiné à prouver à ces âmes sublimes, qui semblent étendre leurs talens et leurs vertus à proportion de la gloire qu'elles espèrent, que leur renommée doit se répandre dans les siècles beaucoup plus loin encore que l'influence de leurs bienfaits.

Cependant, à cette distance où les objets se confondent et trop souvent disparoissent, des spectacles intéressans vont se développer à nos regards. Nous verrons l'espèce humaine dans toute l'Europe, et surtout en France, plus malheureuse et plus dégradée qu'on ne la vit jamais; et dans cet instant même commenceront à paroître dans les esprits et dans les évènemens, les premiers germes de l'ordre et des lumières qui doivent succéder à ces siècles de crimes et d'ignorance. Nous verrons les changemens les plus heureux et les plus nécessaires préparés par Suger; et le génie d'un seul homme imprimer le mouvement à cette multitude de causes qui, tantôt agissant avec vigueur, et tantôt ralenties ou même arrêtées dans leur action, ont produit enfin dans l'espace de six siècles les lois, les arts et le bonheur dont nous jouissons. Suger est parmi nous le premier ministre de la troisième race qui ait mérité et obtenu une grande gloire; il a été même, pour l'Europe entière, le premier homme qui, dans le chaos de la féodalité, ait eu quelqu'idée

de l'administration publique. Né sujet, et devenu simple abbé du monastère, il monte un instant sur le trône, sous le titre de *régent*, et la justice de l'histoire place l'abbé de Saint-Denis parmi nos rois, entre Charlemagne et Saint Louis. Dans ces temps malheureux, où il étoit plus difficile de faire obéir les hommes aux lois que de créer une législation, il ne put déployer que les talens d'un grand administrateur; mais nous verrons ses principes de gouvernement se transformer en lois dans les siècles qui le suivent, et ce qu'il a fait comme ministre servir de modèle aux établissemens de Saint Louis. Nous verrons qu'il est juste de faire entrer Suger dans le partage de la gloire de ce monarque législateur.

S'il m'étoit défendu de reprendre dans la vie d'un homme célèbre les actions blâmables qu'il a mêlées à ses belles actions, je serois troublé dans cette satisfaction si douce que l'on goûte à rendre hommage aux talens et aux vertus. Trop rarement les hommes les plus dignes de notre admiration, échappent aux foiblesses et aux erreurs qui ont dominé sur leur siècle. Un petit nombre de sages, qui cultivent leur génie loin du commerce et des passions des hommes, peuvent montrer quelquefois dans leurs mœurs cette perfection dont eux-mêmes ont créé le modèle: mais ces hommes, plus nécessaires et plus rares encore, que leurs

talens appellent à régir les peuples et les états, sont trop exposés aux passions qu'ils gouvernent, pour n'en éprouver jamais l'atteinte; ils sont trop près de nous et de nos foiblesses pour ne point y participer. Tel a été Suger. Et pourquoi craindrois-je d'en faire l'aveu? Je croirois tromper le vœu de l'Académie; je me regarderois comme indigne de célébrer ce grand homme, si je n'étois quelquefois, dans ce discours, son accusateur comme son panégyriste. Il ne faut pas sans doute que sa gloire soit plus pure dans son éloge que dans son histoire.

Lorsque, de notre siècle, on se transporte au temps où Suger reçut la naissance, l'imagination ose à peine s'arrêter sur les tableaux qui s'offrent à elle. Le génie des barbares, après une lutte de cinq siècles, avoit détruit en Europe tous les arts de la civilisation, qui dès long-temps n'étoient plus cultivés que par des esclaves avilis sous la domination romaine. Le législateur de la seconde race, qui semble seule en occuper toute la durée, Charlemagne avoit en vain tout recréé avec son empire; la main qui avoit élevé ce superbe ouvrage étoit seule capable de le soutenir. La société même parut se dissoudre avec son empire, et l'on vit tous les Français, se séparant rapidement en troupes ennemies, courir en armes se renfer-

mer dans des châteaux, uniquement occupés à soutenir ou à préparer des siéges. Dans cet état de confusion et de guerre, qu'on a appelé le gouvernement féodal, on ne voyoit plus rien de toutes les institutions sociales. Les peuples étoient partout dans la servitude, et le pouvoir souverain n'étoit nulle part. Le nom de roi restoit encore de l'autorité royale; mais on ne sembloit le faire entendre que pour le dépouiller, par des outrages impunis, d'un respect qui pouvoit rappeler un jour et ses droits et sa puissance. La justice avoit perdu ses formes, ses lois et ses temples. Ne pouvant ni démêler la vérité des faits, ni appliquer les principes de l'équité naturelle, même dans les contestations les plus simples, l'homme, dont l'orgueil a prévenu et prononcé si souvent les jugemens du ciel, se reconnoissoit alors incapable de rendre la justice humaine; mais, toujours vain dans son ignorance, il s'étoit persuadé que Dieu devoit venir lui-même tenir ses tribunaux; il l'avoit chargé de toutes les fonctions de ses juges; il lui avoit prescrit les moyens de manifester ses arrêts, et ces moyens étoient le meurtre et le carnage. La religion même, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de chasser de la terre, leur avoit alors retiré sa lumière immortelle. Une foule de pontifes ambitieux, voulant mettre à profit les titres menteurs que les

décrétales d'Isidore avoient fabriqués au pontificat suprême, s'efforçoit de rabaisser la puissance de Dieu jusqu'à lui créer un royaume sur la terre; et alors même, chassés de ce prétendu trône universel par les divisions du conclave et les émeutes de la populace romaine, on les voyoit errer de royaume en royaume, mendiant partout des secours pour cette tiare à laquelle ils vouloient soumettre le monde. Jusqu'à cette époque, la lumière des arts et du génie n'avoit jamais menacé de s'éclipser à la fois dans toutes les parties de la terre : tandis que le despotisme ou les conquêtes l'éteignoient dans quelques empires usés, les lois et la liberté la ranimoient en de nouveaux empires; mais pendant le onzième siècle, le monde entier parut se plonger à la fois dans les ténèbres, et l'on ne pouvoit attendre la lumière d'aucun côté.

Est-ce dans ces jours déplorables que nous trouverons un homme digne d'être offert aujourd'hui aux hommages de la France? où le ciel placera-t-il son berceau et son enfance, pour le mettre à couvert de tant de désordres et de crimes, et pour lui enseigner une sagesse qui ne se trouve nulle part?

Vers la fin du onzième siècle, un homme jusqu'alors ignoré, et que la gloire même de son fils n'a pu nous faire connoître, porte à l'abbaye de

Saint-Denis un enfant de neuf à dix ans, le pose sur l'autel, le consacre ou plutôt l'abandonne à Dieu, et se retire pour ne plus reparoître. Cet enfant étoit Suger; l'histoire ne nous apprend rien de plus de sa naissance et de ses premières années. Rejeté si jeune encore du sein paternel, il eut le bonheur de trouver un père dans l'abbé qui gouvernoit alors Saint-Denis. Des soins pleins de tendresse veillèrent sur sa foible santé, et on l'envoya dans les écoles les plus célèbres du royaume : on croyoit alors qu'on y apprenoit quelque chose. Parmi les esprits distingués, il en est quelques-uns qui ne peuvent rien recevoir des erreurs qui forment l'enseignement public, et c'est cette espèce de défaut d'intelligence qui est le signe de leur génie : il en est d'autres qui, ayant plus de facilité, sans avoir moins de justesse, sont capables de retenir toutes les erreurs dans leur mémoire, sans qu'elles aient le pouvoir de nuire à leur raison, et qui brillent long-temps par ces mêmes doctrines qu'ils auront un jour la gloire de détruire. Suger fut de ce nombre. Il s'annonça d'abord comme un prodige dans ce mélange confus de grammaire, de métaphysique et de théologie, connu sous le nom de *scolastique;* mais s'il eût toujours régné dans les écoles, il n'eût jamais été qu'un moine de Saint-Denis : il montra bientôt des goûts

et des talens qui présageoient mieux sa destinée.

L'histoire étoit, de toutes les études, la plus abandonnée dans ce siècle, où l'on ne sentoit aucun besoin de connoître l'homme, parce qu'on ne vouloit rien faire ni pour lui donner des vertus, ni pour le rendre moins malheureux. Suger en fait l'objet de toutes ses méditations : et ce n'est pas seulement en lui cette curiosité de l'esprit, qui devient plus avide encore dans la retraite ; ce n'est pas seulement ce besoin si naturel à l'homme solitaire, de représenter à son imagination les objets dont il a détourné ses regards. Ce jeune religieux de Saint-Denis étudie la vie des hommes célèbres comme s'il aspiroit déjà à les imiter, et celle des empires comme s'il prévoyoit qu'il doit en gouverner un : il médite l'histoire en homme d'état.

Ces détails de la jeunesse de Suger ne peuvent être indifférens. C'est lorsque rien de ce qu'il voit autour de lui ne peut former un grand homme, qu'il importe surtout d'observer les premiers progrès de son génie. En effet, qu'un jeune homme, né pour recevoir toutes les impressions des grandes choses, soit placé par la nature au milieu d'une société qui déploie avec magnificence à ses regards tout ce qu'une foule de grands talens ont opéré dans une longue suite de siècles, pour embellir la demeure et la destinée de l'homme ; que

ce spectacle qui l'émeut profondément, le pénètre tout à la fois de reconnoissance et d'admiration, éveille son génie et lui inspire l'ambition d'ajouter encore à tant de merveilles, il sentira le besoin d'étendre ses connoissances et ses idées, de comparer les peuples aux peuples, les empires aux empires; il voudra joindre à ses pensées tout ce qu'ont pensé déjà les bienfaiteurs du genre humain qui l'ont précédé; il méditera profondément l'histoire où se tiennent les conférences des grands hommes de tous les siècles : j'admire la marche de son génie, mais sans en être étonné. Les impressions qu'il a reçues et les espérances qu'il a dû concevoir, le forçoient à se donner à lui-même cette éducation. Mais renfermé dans un cloître, Suger ne peut voir un seul gouvernement dans l'Europe entière, et Suger étudie l'art de gouverner les empires. Jamais l'instinct du talent ne se manifesta d'une manière plus extraordinaire.

Une circonstance heureuse de sa vie va faire servir ses études même au bonheur de la France, en attendant qu'il puisse lui consacrer ses talens. L'abbaye de Saint-Denis, où reposoient déjà les cendres de nos rois, étoit alors l'école où l'on élevoit les héritiers du trône. On les instruisoit de leurs devoirs près des tombeaux de leurs ancêtres. On sentoit donc le besoin de rabaisser l'orgueil du rang suprême, dans ce siècle même

où la majesté royale étoit si fort humiliée ! Mais les demeures de ces ombres souveraines parlent trop encore de leur grandeur ; leurs superbes mausolées séparent trop leur poussière de celle du reste des hommes, et les tombeaux même ont appris à flatter les rois.

Le jeune Louis, alors élevé dans Saint-Denis, trouve des avantages bien plus réels dans la société de Suger, dont il est devenu l'ami. Unis par le cœur, ils le sont bientôt par les goûts de leur esprit ; et pour l'héritier de la couronne, partager les goûts de Suger, c'est aimer l'étude des devoirs de son rang. Suger le mène avec lui chez ces peuples de l'antiquité dont personne ne parloit autour d'eux, et dont la mémoire sembloit s'être perdue. C'est dans ces tableaux de l'histoire qu'il lui fait voir ce que c'est qu'une société et un empire ; qu'il lui montre des peuples sur lesquels il seroit beau de régner, et des souverains qui savent faire le bonheur des peuples.

Ceux qui n'ont pas été opprimés par leur éducation, et qui ont pu aimer quelque chose dans leur enfance, savent avec quelle confiance et quelles délices des âmes jeunes s'ouvrent à toutes les impressions qu'elles reçoivent de l'amitié. Nos talens et nos vertus, toute notre destinée dépendent presque toujours de nos premières

liaisons. Suger et Louis pourront être égarés quelquefois par les passions et les erreurs de leur siècle; mais toute leur vie, ils aimeront la vertu comme un goût et un sentiment de leur jeunesse; elle aura toujours pour eux le charme même de cette amitié de l'enfance qui la leur a fait aimer. Formés par les mêmes études, ils se réuniront toujours dans les mêmes vues pour la félicité publique; et il ne sera pas au pouvoir des méchans de les diviser pour les empêcher de faire le bien. L'histoire n'offre peut-être nulle part de spectacle plus étonnant à la fois et plus intéressant que celui de ce jeune religieux, formant un grand roi dans un cloître, au moment où il y acquiert lui-même les talens d'un grand ministre.

A peine Louis a quitté l'abbaye, que Suger commence l'exécution des projets qu'ils ont conçus ensemble. Les abbés de Saint-Denis étoient alors membres du conseil de nos rois. Adam, qui a pénétré le génie naissant de Suger, l'y conduit d'abord avec lui, et l'y envoie ensuite à sa place; ses premiers avis forment une révolution importante dans la politique du conseil. La fierté de nos rois refusoit de s'allier au sang des grands vassaux; un des premiers descendans de Hugues Capet avoit même mieux aimé chercher une épouse jusque dans la Russie. Suger aperçoit aisément que cet orgueil de la couronne

ne fait qu'entretenir son abaissement et son humiliation; qu'il faut la traiter comme ces grandes maisons ruinées qu'on relève par des mariages opulens. Il persuade bientôt qu'il vaut mieux accorder à ces vassaux redoutables cet honneur, qu'ils ont la vanité imprudente de briguer eux-mêmes, et qui prépare la chute de leurs maisons et des pouvoirs qu'ils ont usurpés. Cette politique devient, pendant plusieurs siècles, celle du conseil, et c'est à elle que nos monarques sont redevables de plusieurs de nos plus belles provinces. Suger n'étoit alors que simple moine, et il n'avoit que vingt-trois ans.

Philippe meurt, et à peine Louis est monté sur le trône, que les religieux de Saint-Denis, cherchant à plaire à leur nouveau roi, élèvent Suger à une des premières dignités de l'abbaye; ils lui donnent les deux prévôtés de Berneval et de Toury. Il n'est pas aisé de faire comprendre de nos jours ce qu'étoit un prévôt de Toury et de Berneval dans le douzième siècle. Les établissemens monastiques, en croissant en population et en richesses, ont formé de tout temps des espèces de colonies, qui doivent demeurer soumises à la maison qui les a fait naître. Mais dans ce siècle, où l'on ne connoissoit aucune subordination, un prévôt se rendoit indépendant de son abbé, comme l'abbé de son évêque, et le vassal

de son seigneur. Le système monstrueux des fiefs s'étoit étendu à toutes les parties de l'état, et l'église même s'étoit mise en féodalité. Un prévôt, entouré de chiens, de chevaux et de serfs, passoit sa vie à la chasse ou à la guerre, et ressembloit communément aux autres seigneurs et par la licence et par la férocité de ses mœurs. On ne s'attend pas sans doute à me voir peindre ici les exploits guerriers d'un moine, quoique décrits et vantés en détail par son historien. Mais tel est le caractère, et telles sont les vues de Suger, qu'il ne fait rien sans préparer quelque changement heureux dans le royaume.

Il regarde autour de sa prévôté, et voit une multitude de seigneurs, dont chacun est toujours prêt à s'armer contre son roi, et qui tous ensemble se plaignent du baron du Puiset, comme d'un ennemi public. Il se voit lui-même dans ses domaines plus exposé que tous les autres aux ravages de ce brigand. Le jeune prévôt de Toury rassemble tous ceux qui attendoient impatiemment l'instant de la vengeance, mais qui n'osoient pas en donner le signal. Il leur persuade de réunir leurs forces, et d'aller se jeter aux pieds du roi pour implorer celles du trône : ils sont loin de soupçonner qu'ils sont eux-mêmes les premiers ennemis dont Suger fait fléchir l'orgueil aux genoux de son roi ! Toutes ses vues s'accomplis-

sent : après de long combatss, le baron du Puiset subit le châtiment de ses crimes ; les grands vassaux s'accoutument dès lors à voir sur le trône une justice et une protection publique ; et nos rois apprennent, par cet exemple, à se servir des forces même de ces ennemis de la couronne, pour les détruire les uns par les autres, et pour élever l'autorité royale sur les débris de leur puissance anarchique. Je ne crains point de rendre ici grâce à Suger, au nom de l'humanité, d'avoir fait faire des progrès à nos rois, dans l'art funeste des combats. Si la guerre dégrade l'homme, sans laisser espérer de terme à ses malheurs, c'est surtout lorsqu'on la fait sans aucune vue réfléchie dans son objet, sans aucun système combiné dans ses moyens. Il est affreux encore de voir le génie employé à perfectionner les secrets de cet art destructeur : mais l'idée de la grandeur de l'homme adoucit au moins alors le sentiment de ses maux ; et ce génie dont il fait l'instrument de ses fureurs, on le regarde comme une divinité naturellement bienfaisante, toujours prête à ramener la paix et le repos.

Le prévôt de Berneval et de Toury savoit rendre dans le même temps à son roi des services aussi importans et plus conformes à son état pacifique. Dans ce siècle, où les peuples n'avoient conservé presqu'aucune communication

entr'eux, on ne pouvoit avoir aucune idée de ces relations suivies, de ces correspondances continuelles, qui mettent aujourd'hui tous les peuples et toutes les cours sous les regards les uns des autres. Le talent des négociations devoit être inconnu puisqu'il étoit inutile; il appartenoit à un homme né singulièrement pour gouverner, d'en donner le premier exemple. Dans toutes les affaires étrangères dont il fut chargé, Suger se distingua surtout par ce caractère facile, par ce don de plaire qui n'est ni le talent ni la vertu, mais qui ajoute toujours un si grand prix à la vertu et au talent, et dont on ne peut se passer peut-être dans les négociations. Ce fut aussi dans ces voyages qu'il déploya particulièrement une magnificence qui dut faire une grande impression sur des hommes qui ne voyoient partout que les tristes et sombres tableaux de la tyrannie et de la servitude. Nous répétons encore aujourd'hui les reproches violens que lui fit à ce sujet son siècle. Je suis loin d'excuser l'amour du faste dans un religieux; je suis également loin d'entreprendre l'apologie du luxe: il me suffit de savoir que le luxe est funeste aux vertus, pour être assuré qu'il ne peut rien faire pour notre bonheur. Mais gardons-nous de croire qu'il ait eu chez les peuples modernes les mêmes effets qu'il a produits chez les anciens; ces peuples de l'antiquité

qui, en périssant, l'ont accusé de leur ruine, avoient eu des vertus que le luxe avoit corrompues : nous n'avons jamais eu de mœurs publiques, nous n'aurons jamais les mêmes reproches à lui faire ; il n'a détruit parmi les peuples modernes que leur barbarie et leur férocité. En observant l'origine de nos institutions, je vois que les plus sages et les plus heureuses ont pris leur source dans ce goût des plaisirs et du luxe ; et je le dis, sans vouloir et sans croire justifier le luxe, je serois plutôt tenté d'accuser nos vertus même. Il est permis de croire aussi que ce cortége superbe dont Suger marchoit entouré, servit plus d'une fois à ses desseins politiques. On attaque de loin avec emportement cette représentation magnifique du pouvoir ; de près, elle subjugue l'imagination. Suger ne l'étala jamais avec plus de pompe que dans cette diète de l'Empire, où il fit exclure du trône impérial les successeurs de ce Henri V qui avoit juré la ruine de la France. Les papes, lorsqu'il alloit les recevoir avec cet air de grandeur aux frontières du royaume, étoient flattés de voir à leur suite, dans leur exil, un homme qui auroit ennobli leur cour à Rome. Il combattit souvent leurs prétentions, comme celle de Calixte, sur les investitures, dans le concile de Reims : jamais ils ne lui refusèrent rien pour les intérêts de son roi. Tous aimèrent son carac-

tère; quelques-uns même, ayant pénétré toute l'étendue de ses talens, voulurent l'attacher au pontificat suprême, comme l'homme le plus propre à rendre réellement sa domination universelle.

La France et son roi craignirent un instant de le voir fixé à Rome: mais l'abbé de Saint-Denis meurt; Suger lui succède; quelque temps après il est nommé ministre du royaume; et nous allons le considérer presqu'à la fois dans le gouvernement d'un monastère et d'un état.

En voyant Suger occuper en même temps deux places si différentes, et qui exigent des vertus et des caractères presqu'opposés, on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne les remplisse pas également bien toutes les deux, et qu'il ne perde ou n'obscurcisse au moins dans l'une la gloire qu'il aura méritée dans l'autre. Qu'y a-t-il en effet de commun entre le chef de quelques religieux et un ministre d'état, entre un homme qui doit renoncer à la société, et celui qui est placé auprès du trône pour gouverner les peuples? Un des plus grands malheurs pour l'homme, est de n'être point à sa place. C'est dans cette situation pénible que des défauts et des vices qu'il n'auroit jamais connus, viennent dégrader son âme, et qu'il perd les vertus pour lesquelles il étoit né. Suger ne put échapper à ce malheur; et, il ne faut pas craindre de le dire, sa gloire en a été

souillée. Tous les reproches que lui fait l'histoire, c'est comme abbé de Saint-Denis qu'il les a mérités : il voulut gouverner de la même manière un état et une abbaye. Ses fautes même sont nées d'une fausse application de ses principes et de son talent. Comme ministre, c'étoit pour lui un devoir d'accroître les richesses du trône et du royaume : comme abbé, il crut aussi devoir accumuler les richesses et les trésors dans Saint-Denis; et il oublia, ou plutôt il ne sut jamais que la pauvreté est le trésor d'un monastère. Un moment, il est vrai, il parut placer son nom entre les noms des Norbert, des Bernard, de ces réformateurs sévères qui sont la gloire du christianisme et l'étonnement de la nature : mais lors même qu'il commandoit et inspiroit à ses religieux les vertus les plus austères, il rassembloit de tous côtés dans l'abbaye tout ce que le luxe du siècle offroit de plus brillant et de plus magnifique; c'est-à-dire tout ce qui pouvoit le plus corrompre les vertus de sa réforme. Comme ministre, il devoit reprendre aux grands vassaux tout ce qu'ils avoient usurpé de pouvoir et de domaine sur la couronne; comme abbé, on le voit presque toujours occupé à s'emparer des autres monastères, pour les donner à ses religieux. L'usurpation du prieuré d'Argenteuil laissera toujours sa mémoire chargée de l'accusation la plus grave. Et combien d'injus-

tices il est obligé de commettre pour en accomplir une ! Il présente un titre incertain ou détruit depuis des siècles ; sur le témoignage unique de ses propres moines, il accuse de la vie la plus licencieuse des filles consacrées aux autels et à la prière ; enfin, dans un tribunal, dont il a choisi ou gagné tous les juges, des voix qu'il fait parler, célèbrent avec faste les vertus et la sainteté introduites dans Saint-Denis par sa réforme. Ainsi donc, il faisoit servir à son ambition tout ce que les vertus chrétiennes ont de plus sublime ! ainsi donc, il n'avoit établi une réforme austère parmi ses moines, que comme les conquérans établissent une discipline sévère parmi leurs troupes, pour ravager et usurper !

C'est dans ces cloîtres et dans ces monastères enrichis ou dépouillés par son ambition, qu'il rencontra deux personnes dont il eut encore le malheur de ne pas respecter l'infortune, Héloïse et Abailard. A ces deux noms, on se croit transporté dans un autre siècle, et on a peine à croire qu'on les trouve dans celui dont nous avons tracé le tableau. La destinée de ces deux amans a été affreuse, et le cœur les cherche cependant comme les seuls objets sur lesquels il puisse se reposer dans cette époque déplorable. Tous les maux que l'on souffre autour d'eux épouvantent ou révoltent l'âme; leurs infortunes l'attendrissent, et

ce n'est qu'avec eux que l'on peut pleurer dans le siècle où le genre humain a été le plus malheureux. Tout ce qui a été appelé grand, tout ce qui s'est fait alors de mémorable est presqu'oublié : les noms d'Héloïse et d'Abailard sont dans la bouche de tout le monde. Elevés l'un et l'autre au-dessus de leur siècle par les dons et les talens de l'esprit, ils l'ont encore été davantage par leur amour. Pourquoi refuserions-nous de reconnoître en effet une autre supériorité que celle de la grandeur des idées ou des actions publiques ? Il en est une qui tient de plus près encore à notre bonheur. Nos passions se dégradent ou se perfectionnent suivant les siècles, comme nos esprits et nos caractères ; et il est des temps où un seul sentiment met une âme au-dessus de tout ce qui l'environne. Combien celles d'Héloïse et d'Abailard devoient être tendres et sublimes, pour donner à leur amour, dans un siècle grossier et barbare, cette délicatesse, cette moralité passionnée, qui en fait l'objet de notre admiration et de nos larmes ! De nos jours encore les talens les plus sensibles et les plus heureux ont puisé dans l'âme d'Héloïse et d'Abailard les expressions les plus profondes et les plus attendrissantes de l'amour. Combien ils devoient s'aimer, ceux qui, pendant leur vie entière, ont conservé tous les transports de leur passion, après en avoir épuisé les délices

et même après les avoir perdues sans retour! Que de vertu et d'amour dut avoir cette Héloïse, qui, ne pouvant faire le sacrifice que la religion lui commandoit, trouva plus facile d'épurer et d'ennoblir assez sa passion pour avoir le droit de la conserver aux pieds des autels, et de s'en entretenir avec Dieu même sans trouble et sans remords! Ce fut la destinée de Suger d'être injuste et cruel envers tous les deux : il voulut retenir Abailard dans Saint-Denis, où les moines le persécutoient; et lorsqu'il fit sortir Héloïse d'Argenteuil dont elle étoit prieure, il l'abandonna avec toutes ses compagnes à la pitié publique. Comment Suger, qui n'étoit pas né avec une âme dure, et dont les larmes ont souvent coulé devant le malheur, put-il manquer de respect pour l'asile où vivoit Héloïse? Mais je m'aperçois que l'intérêt qu'inspirent ces deux amans m'arrête trop long-temps sur une époque d'humiliation pour la mémoire de Suger, et je me hâte de le suivre au ministère, où je le retrouverai avec ses talens et ses vertus.

L'administrateur auquel un monarque confie les travaux de la souveraineté, seroit trop heureux s'il ne rencontroit que les difficultés qui naissent de l'importance et de la grandeur de ses fonctions : mais le souverain même qui l'appelle auprès de lui, les ministres avec lesquels il partage sa confiance, et

les corps dépositaires des lois et des droits du peuple, lui en opposent presque toujours de bien plus invincibles. Suger n'a rien de semblable à redouter. Louis, pour être devenu roi, n'a pas cessé d'être son ami. Revêtu d'une gloire personnelle et déjà le premier guerrier de son siècle, il ne redoute point les talens qui doivent augmenter la gloire de son règne. Etienne Garlande peut voir entrer Suger avec quelque jalousie dans un ministère qu'il a possédé seul jusqu'à ce moment; mais Garlande, plus vain encore qu'ambitieux, croit n'avoir rien perdu tant qu'on n'a point humilié son orgueil. La France, qui n'a encore ni lois, ni liberté, n'a point de corps qui en soit dépositaire; et pour un administrateur, il est plus aisé d'en créer que de se soumettre à leurs principes, ou de les faire entrer dans ses vues.

Mais alors vivoit dans un cloître, au fond d'un désert, un homme dont les dépositaires du pouvoir suprême devoient ambitionner les suffrages autant que ceux d'un sénat ou d'un peuple législateur. A ce trait seul on doit reconnoître cet abbé de Clairvaux, devenu si célèbre sous le nom ds Saint Bernard. Nul homme n'a exercé sur son siècle un empire aussi extraordinaire. Entraîné vers la vie solitaire et religieuse, par un de ces sentimens impérieux qui n'en laissent pas d'autres dans l'âme, il alla prendre sur l'autel

toute la puissance de la religion. Lorsque, sortant de son désert, il paroissoit au milieu des peuples et des cours, les austérités de sa vie, empreintes sur des traits où la nature avoit répandu la grâce et la beauté, remplissoient toutes les âmes d'amour et de respect. Eloquent dans un siècle où le pouvoir et les charmes de la parole étoient absolument inconnus, il triomphoit de toutes les hérésies dans les conciles; il faisoit fondre en larmes les peuples au milieu des campagnes et des places publiques : son éloquence paroissoit un des miracles de la religion qu'il prêchoit. Enfin, l'église dont il étoit la lumière, sembloit recevoir les volontés divines par son entremise; les rois et leurs ministres, à qui il ne pardonna jamais ni un vice, ni un malheur public, s'humilioient sous ses réprimandes, comme sous la main de Dieu même; et les peuples, dans leurs calamités, alloient se ranger autour de lui, comme ils vont se jeter au pied des autels. Egaré par l'enthousiasme même de son zèle, il donna à ses erreurs l'autorité de ses vertus et de son caractère, et entraîna l'Europe dans de grands malheurs. Mais gardons-nous de croire qu'il ait jamais voulu tromper, ni qu'il ait eu d'autre ambition que celle d'agrandir l'empire de Dieu. C'est parce qu'il étoit trompé lui-même, qu'il étoit toujours si puissant; il eût perdu son ascendant avec sa bonne foi. L'é-

glise, malgré ses erreurs qu'elle a reconnues, l'a mis au rang des saints; le philosophe, malgré les reproches qu'il peut lui faire, doit l'élever au rang des grands hommes.

On pourroit craindre que l'abbé de Clairvaux et celui de Saint-Denis ne fussent opposés toujours dans leurs vues. L'autorité que prend un homme par son caractère, et celle que donnent les places, se combattent et se repoussent naturellement. L'empire même des talens et des vertus paroît trop souvent une usurpation de leurs droits à ceux qui sont sur les degrés du trône. Saint Bernard et Suger réconcilièrent et réunirent presque toujours ces deux pouvoirs ennemis, dans leur amour commun pour le bien public. Repris aux yeux de toute la France par Saint Bernard sur ses goûts et ses foiblesses, Suger ne crut jamais avoir perdu de son autorité en se corrigeant; et, ce qui étoit peut-être plus difficile encore, l'abbé de Clairvaux, averti par Suger des excès et des erreurs de son zèle, les reconnut quelquefois, quoiqu'ils fussent couverts à ses yeux par la sainteté de ses intentions. Le solitaire et le ministre furent amis toute leur vie, et le dernier vœu de Suger fut de mourir dans les bras de Saint Bernard.

Chargé de l'administration des tribunaux, Suger porte ses premiers soins à créer une jus-

tice en France, et il en établit le siége dans son abbaye de Saint-Denis. L'abbé de Clairvaux lui en fait un crime; il lui reproche avec amertume de faire retentir les cris des plaideurs et des avocats dans des lieux consacrés au silence et à la prière. Mais Saint Bernard étoit bien loin de pénétrer la profondeur des desseins du ministre. Suger avoit vu que, dans ce siècle, les cloitres et les autels étoient les seuls lieux où l'on se représentât la divinité sous des traits pacifiques : il y fait entrer la justice, mais pour lui donner un asile contre la férocité du siècle, qui la rendoit elle-même l'instrument des crimes et du meurtre, mais pour la désarmer et la couvrir du respect des autels et de la religion. C'est dans Saint-Denis en effet qu'elle reçoit, pour la première fois, des mains de Suger, ces formes pacifiques, et ces lumières de la raison et de l'équité, que Saint Louis consacra dans la suite par sa législation. En établissant une nouvelle justice, il prépare l'abolition de cette justice sanguinaire qui règne en France. Une loi écrite, et c'est peut-être la première de la troisième race, défend à un juge d'Orléans de descendre dans l'arène pour soutenir ses arrêts par le glaive; il fait depuis la même défense à tous les juges des domaines du roi. Combien nos opinions sur les hommes doivent être différentes suivant le siècle où ils ont vécu! Cette loi

de Suger est peut-être aussi étonnante que ces grandes et belles vues de législation qui ont fait la gloire des l'Hôpital et des Montesquieu. Quelque temps après, Suger défend le duel à deux princes du sang; et ils obéissent. Un siècle après, Saint Louis le proscrivoit presqu'inutilement dans ses domaines même, et au bout de quatre cents ans encore, le combat de Jarnac et de la Châtaigneraie eut pour témoin toute la cour de Henri II, et fut revêtu de toutes les formes de la justice.

Je découvre dans la vie de Suger des vues plus surprenantes encore sur les lois. Tout étoit couvert d'asiles dans ce siècle où il n'y avoit pas de justice, et où il se commettoit tant de crimes. Il fait arrêter des coupables jusqu'au pied des autels, et n'est effrayé ni des censures ecclésiastiques qui le condamnent, ni des miracles dont le peuple le menace. Peu s'en faut que, de nos jours encore, des philosophes n'aient été accusés d'impiété pour avoir demandé la suppression des asiles.

Des changemens beaucoup plus remarquables se présentent à mes regards. Je vois paroître au milieu d'un peuple de tyrans et d'esclaves ces communes, ces gouvernemens municipaux, où des hommes sont défendus par leurs propres armes, et vivent sous des lois qu'ils ont établies;

tandis que le systême féodal opprime encore toute l'Europe, déjà je vois en France quelques images de ces belles constitutions populaires de l'antiquité. Il étoit impossible encore d'abolir généralement la servitude, mais on a placé au moins auprès d'elle la liberté; et des esclaves qui la voient sont prêts à relever leurs fronts et à la désirer; leur âme n'est déjà plus dans la servitude. L'orateur qui parcourt les monumens, ou plutôt les décombres de ce siècle, commence à respirer aussi; déjà il découvre, dans l'établissement des communes, et l'origine de ces monarchies modérées, où la liberté des peuples et le pouvoir des monarques sont nés ensemble, et le germe de cette constitution d'un peuple rival et ennemi, dont nous savons admirer les lois, et dont nous espérons humilier l'orgueil. C'est le plus grand bienfait que les peuples modernes aient reçu de ceux qui les ont gouvernés.

Mais est-ce à Suger que nous en sommes redevables, et m'est-il permis de lui attribuer une gloire que l'histoire n'a point attachée à sa renommée? Je l'avoue, aucun historien, aucun monument ne le fait auteur de cette belle institution; mais on la voit sortir des conseils de Louis le Gros et de Louis le Jeune, au moment même que Suger y règne au nom de ces deux

rois (*a*). L'histoire ne l'attribue pas non plus à d'autre ministre. Eh ! quel homme dans ce siècle et dans ces deux cours a mieux montré les principes et les vues qui devoient la faire concevoir ? qui peut en revendiquer la gloire à plus juste titre ? C'est à lui qu'elle appartient ; il l'a acquise par tous ses autres établissemens et par tous ses autres bienfaits.

Un moment on craint de le voir sortir du ministère. Louis le Gros meurt au milieu des fêtes du mariage de son fils et son successeur, avec Éléonore, héritière du duc d'Aquitaine. Mais dans ces temps de simplicité, la cour et les ministres d'un monarque qui descendoit au tombeau, restoient souvent auprès du trône ; le monarque seul changeoit. Suger reçoit à l'instant du nouveau roi une puissance beaucoup plus étendue encore : il a été l'ami du père, il va servir de père au fils.

Quel regard inquiet et tendre on jette sur un jeune roi qui vient de monter sur le trône ! comme on désire que ses premières actions lui fassent bien connoître et goûter le bonheur de la

---

(*a*) Cette époque de l'origine des communes a été fixée irrévocablement par une dissertation excellente que M. de Bréquigny a fait imprimer dans le recueil des ordonnances.

vertu ! et que l'on tremble qu'elles n'altèrent pour toujours la candeur de son âme ! C'est d'elles, et d'elles seules, que dépend sa destinée et celle de son peuple ; car plus nos actions sont importantes, plus nos premières habitudes ont de force pour décider de notre caractère. Tous les conseils que Louis le Jeune reçoit en ce moment de Suger, lui enseignent à la fois à s'armer de cette fermeté sans laquelle le pouvoir des rois tombe dans l'abaissement, et à prendre cette modération sans laquelle la puissance est toujours près de l'injustice. Le prince veut s'emparer du comté de Toulouse, sur lequel Éléonore prétend avoir des droits : Suger trouve le titre incertain, et le succès presqu'impossible : il s'y oppose dans le conseil, sans craindre de tomber dans la disgrâce d'une reine jeune et adorée.

Le pape veut attenter aux droits du trône sur la nomination aux évêchés. Suger encourage le monarque à maintenir son autorité. Les cris de Saint Bernard, qui l'accuse en ce moment de flatter les passions d'un jeune prince, ne l'intimident point ; il sait faire son devoir aux dépens même de sa réputation. Mais Louis, emporté par la violence de son âge et de son caractère, se jette avec fureur sur les états du comte de Champagne, qui étoit entré dans la querelle du pape ; il assiége et emporte Vitry l'épée à la main ; trois

cents malheureux se réfugient dans une église; il y met le feu, et les cendres de ces infortunés sont bientôt confondues avec les cendres du temple. Louis rentre dans Paris, et croit que ses sujets lui doivent les honneurs d'un triomphe: Suger ne lui montre que cette consternation que doit inspirer la présence d'un jeune roi qui a commis un grand crime. Violent dans ses remords, comme dans ses vengeances, Louis veut aller expier son crime dans la Palestine; et déjà le pape, Saint Bernard, la France, l'Europe entière l'appellent à la tête des croisés: Suger lui conseille de rester sur son trône, pour expier ce moment de fureur par un long règne de justice et de bienfaisance.

La foule des historiens représente ce moment comme le plus glorieux à la mémoire de Suger. Une tradition constante a fait croire qu'il avoit aperçu l'injustice des croisades et prévu nos désastres en Asie, au moment où toute l'Europe les regardoit comme des guerres sacrées, et que les forces de tant de peuples réunis promettoient des conquêtes brillantes et faciles. On s'attache naturellement à la gloire de l'homme qu'on célèbre; on se plaît à la défendre, lorsqu'elle est injustement attaquée; on aime surtout à la peindre, quand elle s'élève au-dessus de ce qu'il y a de plus illustre autour d'elle. Il m'est impos-

sible d'offrir à Suger cette admiration dont la tradition de plusieurs siècles me donneroit pourtant l'excuse et l'exemple. Mais c'est ici que j'aime encore mieux voir une nation rassemblée pour célébrer l'un des grands hommes qui ont illustré ses annales, faire un jour de justice de ce jour solennel d'hommage et d'admiration, et le dépouiller dans son éloge même d'une gloire qu'il n'a point méritée. Suger n'eut point sur les croisades une autre opinion que son siècle. Au moment qu'il mourut, il en préparoit une à ses frais, et il devoit la commander lui-même à l'âge de soixante-dix ans. Près de trois siècles se sont écoulés depuis, sans qu'aucune voix se soit élevée pour condamner les croisades. Eh! comment ces expéditions religieuses n'auroient-elles pas subjugué toutes les imaginations? L'Europe entière, divisée en une multitude de petits peuples ennemis, se réunissoit sous les mêmes drapeaux, et la guerre qu'elle portoit en Asie étoit une paix pour elle. Eh! qu'abandonnoient ces peuples en quittant leurs foyers et leur patrie? les prisons où ils étoient chargés de fers, les arènes où on les égorgeoit. Combien surtout les motifs que présentoit la religion de ce siècle, devoient enflammer les esprits et les courages! On alloit rendre à Dieu son tombeau et les lieux de sa naissance; et le genre humain paroissoit s'acquitter envers

la divinité. Dans les siècles d'ignorance, où il faut deviner le bien dont on ne voit nulle part le modèle, c'est par l'imagination seule que les grands hommes devancent leur siècle; mais cette faculté sensible qui fait leur grandeur, les expose à partager toutes les impressions qu'on reçoit autour d'eux, et les soumet trop souvent aux erreurs les plus communes. Suger, qui croyoit aux prédictions des songes, ne pouvoit pas condamner lui-même ses troupes dans ces guerres, et cela seul le mettoit encore au-dessus de son siècle.

Mais ce qui prouve bien l'opinion qu'on a de sa sagesse, c'est que, lors même que sur cet objet il contrarie le sentiment de son roi, du pape, de Saint Bernard et de la France, la France entière avec son roi et Saint Bernard le nomment régent du royaume, et que l'autorité du pape le force à accepter cette dignité qu'il refusoit.

Toutes les régences, depuis Suger jusqu'à Philippe d'Orléans, ont été pour la France des temps de trouble, d'inquiétudes et de malheur. Les soupçons et l'ombrage environnent naturellement le pouvoir d'un régent. On obéit sans peine à un ministre, lorsqu'on voit auprès de lui le monarque qui lui transmet son autorité; on est tenté de n'y plus croire, ou de la craindre, lorsque les yeux cherchent en vain sur le trône le souverain qui en est la source. S'il s'est élevé

du sein de l'obscurité, on comparera toujours sa place à sa naissance; et ces maisons, d'origine contemporaine à celle de la maison régnante, ces princes qui ne peuvent obéir qu'à un roi, lui porteront difficilement le tribut de leur soumission. Si sa naissance, au contraire, l'a placé près du trône, on supposera qu'il brûloit d'en franchir le foible intervalle, et qu'on ne lui a remis le sceptre que pour lui épargner la peine de l'usurper. On craindra ses talens et ses vertus, autant que son incapacité même et ses vices; on ne jouira qu'en tremblant du bonheur qu'il donne, et l'on redoutera ses bienfaits, comme si les recevoir étoit devenir son complice. Outre ces difficultés générales, Suger en aperçoit de particulières à sa personne et aux circonstances où se trouve le royaume. Tous ceux que la hiérarchie de l'église élève au-dessus de lui, les évêques, les archevêques, tous ces princes de l'église voudront ne voir en lui qu'un abbé; et les vassaux, ces guerriers féroces, qu'un moine. D'ailleurs, la destinée du royaume, dans ce moment, est à la fois en Asie et en France. Si Louis est vaincu sur les bords du Méandre ou du Jourdain, on doit craindre de voir ses sujets se révolter sur les bords de la Seine. Les peuples ne savent pas encore redoubler d'amour et de respect pour un roi malheureux. Suger doit donc

en quelque sorte répondre en France du sort de l'armée des croisés en Asie.

Toutes ces difficultés ne feront qu'augmenter la gloire de sa régence. Il a paru déjà le modèle des ministres, il va l'être des rois; il a créé les parties les plus importantes et les plus nécessaires de l'administration; nous allons le considérer les faisant mouvoir toutes à la fois du haut du trône qui lui est confié.

Tandis que les papes se battent contre les empereurs sur les investitures, le clergé de France dispute contre le roi sur les élections des abbés et des évêques; Suger maintient avec vigueur les droits du trône : mais il sent que, dans ce temps, où tous les droits sont devenus réellement incertains, ce seroit une tyrannie que d'exercer avec rigueur une justice dont les peuples n'ont pas la conscience. Il laisse subsister quelquefois des nominations illégales, mais il avertit que ce sont des grâces qu'il accorde; il en fait convenir, et établit ainsi pour l'avenir l'autorité du trône d'une manière irrévocable. C'est faire aimer la justice en la faisant connoître; et ces adoucissemens du pouvoir ne manquent jamais de le faire adorer. Il emploie encore un autre moyen également propre à faire renoncer le clergé à ses fausses prétentions; c'est d'en maintenir avec vigueur les véritables droits. Les églises, qui renfermoient

les plus grandes richesses, étoient en proie aux brigandages dans ce siècle de superstition. La justice vigilante de Suger leur conserve tous les présens de la piété; et le clergé, qui jouit avec sûreté de ses trésors, ambitionne moins d'en acquérir de nouveaux.

Le régent assiste toujours aux conseils nombreux qu'on tenoit dans ce siècle, où la dialectique, qui ne faisoit que de naître, avoit pourtant déjà enfanté une multitude de querelles théologiques : mais il ne mêle jamais sa voix à aucune dispute; et cette sagesse est remarquable dans un homme qui avoit dû aux disputes des écoles les premières distinctions de sa jeunesse. Cet empire qu'on obtient par la parole sur les esprits, a quelque chose de plus flatteur que tous les autres pouvoirs, et on l'essaie avec bien plus de confiance, lorsqu'on a déjà celui du trône. Presque tous les empereurs, depuis Constantin, se sont montrés plus jaloux de régner dans les conciles que dans l'empire. Suger semble prévoir combien des rois devenus théologiens, ou des théologiens armés de la puissance des rois, doivent un jour être funestes à l'Europe. Persuadé que la puissance de l'église et celle du trône sont absolument séparées par leur nature, il n'assiste à ces conciles que comme un envoyé de l'état, que comme un ambassadeur qui n'est rien dans le royaume étran-

ger où il se transporte, mais qui en observe tous les mouvemens pour avertir sa patrie du moindre danger. On le voit agir une seule fois, et c'est lorsqu'il présente à Eugène III, au nom de l'église gallicane, cette condamnation des erreurs de Gilbert de la Porée, qui a formé l'un des titres de nos libertés.

Suger a créé la justice sous Louis le Gros; il forme actuellement des magistrats. On voit pour la première fois, en France, des juges répandus dans toutes les parties de l'état, et rendant tous la justice de la même manière, suivant les principes qu'ils ont reçus de celui qui représente le souverain. Ce n'est point encore là une législation; mais Saint Louis y verra le plan et l'image d'un empire gouverné par des lois.

Les circonstances où se trouve le royaume exigent du régent des talens et des vertus plus rares encore: il faut entretenir une armée, ou plutôt un peuple immense dans la Syrie, et la France est ruinée par les premières prodigalités du fanatisme pour les croisades.

Cependant Louis demande sans cesse: mais Suger, qui se croit obligé de fournir à ses besoins, pense aussi qu'il est au moins autant de son devoir de ne rien prendre sur ceux du peuple: il a commencé à rompre ses fers; il ne veut pas lui faire croire que la liberté sous un roi est une se-

conde servitude. Les détails de cette partie de son administration ne nous sont point parvenus; mais l'histoire nous apprend qu'il satisfit toujours le monarque, sans jamais faire murmurer le peuple; que ses propres richesses, celles de ses amis, les trésors même de l'abbaye, il les regarda dans ce moment comme le patrimoine de l'état; et c'est assez nous apprendre pour sa gloire.

Ce peuple auquel il redoute tant de faire trop sentir l'autorité du trône, il le défend par tout le royaume contre la tyrannie des grands vassaux: en vain on lui oppose les bornes de l'autorité royale; il croit avoir le droit de l'étendre par tout où il y a des malheureux à protéger.

Des remparts, des châteaux fortifient en même temps tous les domaines du roi, et le Français qui les voit élever ne tremble plus; il est sûr qu'on les destine à défendre sa liberté et son bonheur.

Tant de sagesse et de travaux feroient la gloire d'un roi ou d'un ministre, en des temps même où l'autorité s'étendroit sans contradiction sur des sujets formés à l'obéissance. Suger est à chaque instant obligé de défendre contre des séditions ce pouvoir si bienfaisant dans ses mains. A peine le monarque est sorti des frontières du royaume, que des révoltes s'élèvent de toutes parts; Suger les réprime et les étouffe partout

à la fois. Cet homme, naturellement doux et facile, est terrible dans ses châtimens, et ne sait point pardonner à ceux qui veulent l'empêcher de faire le bonheur public. Les grands, toujours prêts à méconnoître son pouvoir, sont subjugués par l'énergie de son caractère. Le comte de Vermandois, nommé par le roi général de toutes les troupes de la couronne, est devenu le protecteur d'un brigand; le régent, sans armes, sans aucune force réelle, le fait rentrer dans son devoir par ce seul ascendant qu'imprime la vertu à un pouvoir légitime. Le duc de Normandie refuse de venir rendre à la couronne un service qu'il lui doit comme vassal: *Si vous ne venez point, j'irai vous chercher*, lui écrit Suger; et le duc se hâte d'obéir. Le duc est pourtant un de ces enfans du nord, si fiers encore des maux qu'ils ont faits à la France, et du roi qu'ils ont donné à l'Angleterre. Suger soumet à l'autorité du trône un ennemi plus dangereux encore, et qu'il falloit ménager en le combattant. C'est ce frère du roi, ce comte de Dreux, qui, destiné à être un jour un héros, n'annonce ses qualités brillantes que par les emportemens d'un séditieux, et veut usurper le trône qu'il doit avoir un jour la gloire de défendre. Suger confond tous ses projets, et fait tomber ce prince superbe à ses pieds dans une assemblée des états du royaume.

Une administration si heureuse, et tant de prudence mêlée à tant de fermeté, devoient soumettre enfin tous les esprits. Les premiers personnages du royaume s'empressent à donner des preuves de leur obéissance. C'est à qui honorera davantage l'autorité du régent, en la décorant de titres qui la rapprochent de la puissance souveraine. Des évêques qui avoient fomenté des séditions contre lui, l'honorent du nom de majesté. Saint Bernard, quoique presque toujours indigné de voir des grandeurs séculières sur la tête d'un ministre de l'église, lui donne le nom de prince; tous s'accordent à appeler sa régence un règne. Telle est enfin la soumission qu'on a pour sa personne, qu'il doit craindre de faire trop oublier le souverain qu'il représente. Dans ce siècle où les peuples se connoissent à peine de nom, la renommée de sa régence se répand dans toute l'Europe. On vient des cours étrangères admirer et étudier cette administration, dont il donne le premier exemple. Un roi d'Ecosse lui demande son amitié par une ambassade magnifique; et Henri Ier, roi d'Angleterre, ayant des intérêts à démêler avec la France même, en établit Suger et le juge et l'arbitre. On se rappelle que la même nation rendit depuis le même hommage à Saint Louis, en le choisissant arbitre entr'elle et son monarque; et je remarque avec plaisir qu'on leur

a décerné les mêmes honneurs en Europe, après avoir fait observer plus d'une fois la ressemblance de leurs talens et de leurs vertus.

Il est impossible que l'envie regarde long-temps Suger à ce haut degré de puissance et de gloire, sans essayer de l'en faire descendre. Toutes les circonstances semblent l'inviter au dessein qu'elle a formé de le perdre. Ces respects même et ces hommages qu'on lui prodigue, peuvent inspirer quelque jalousie à un jeune monarque qui n'en a jamais reçu de semblable. L'autorité royale est si active et si puissante dans ses mains, que tous ceux qui ne connoissent point l'énergie naturelle de la vertu, peuvent soupçonner qu'il la regarde comme une autorité personnelle; enfin, le monarque habite une autre partie du monde, et à cette distance, les soupçons peuvent se changer en certitude, avant que le régent ait eu le temps de les détruire. La calomnie ne manque point de profiter de tous ces avantages; et déjà le régent, ce bienfaiteur de la France, est suspect à son roi. Louis quitte la Palestine et revient dans ses états, avec la persuasion qu'il a été trahi par un ministre qu'il a chéri et révéré comme un ami et comme un père. Mais rassurons-nous: l'autorité royale ne fait que de naître en France. L'intrigue n'a pas encore assez vécu autour du trône pour avoir eu le temps de perfectionner son art

perfide; un ministre ami de son roi peut se défendre encore d'une calomnie de courtisan. D'ailleurs Louis n'est point renfermé dans sa cour; et pour y arriver, il doit traverser presque tout son royaume. Suger y a répandu partout des témoins de son innocence : Louis va les voir et les entendre à chaque pas; et ces témoins, ce sont les monumens qu'il a élevés pour enrichir ou fortifier l'état; ce sont les heureux qu'il a faits dans sa régence, et auxquels il a appris à bénir le nom du monarque dont le pouvoir a servi dans ses mains à faire leur bonheur.

En effet, Louis est à peine entré dans son royaume, qu'il ne songe plus qu'à expier ses soupçons par les témoignages les plus magnifiques de sa reconnoissance. Mais qu'est-ce qu'il y a dans le pouvoir des rois qui puisse récompenser les vertus d'un vieillard qui touche au terme de la vie? Le seul moyen de les honorer assez, c'est d'en répandre la renommée avec des titres qui en représentent fidèlement le caractère, et Louis est digne de décerner cette récompense à Suger : en reprenant de ses mains le sceptre, il l'appelle aux yeux de ses sujets, *le Père de la Patrie*. Quel titre pour un ministre! et qu'il est beau de le voir donné par un roi! Que ne m'est-il permis de cacher ici, que presque de nos jours on a entendu un ministre qui croyoit défendre l'autorité de son

roi, en reprochant à un citoyen de parler du service de la patrie! Eh! qui a jamais plus étendu l'autorité du trône, que le ministre revêtu de ce titre au moment où il rentre dans la classe des citoyens? Il a agrandi les domaines du roi; il a fait fléchir l'orgueil séditieux de plusieurs grands vassaux; mais il lui laisse d'autres accroissemens encore. Les peuples conserveront l'habitude d'adresser au trône les hommages qu'ils venoient y rendre à ses vertus; et l'on peut dire ici que le trône a hérité de l'autorité d'un sujet.

Ce n'est guère que dans la disgrâce et dans la retraite que les grands hommes d'état peuvent se livrer à ces sentimens de la nature, à ces affections du cœur qui font aimer ce qu'on admire: le malheur seul leur permet d'avoir des vertus privées, et le tableau de leurs mœurs domestiques devient plus touchant dans l'infortune. La vie de Suger nous offre un exemple encore plus rare: il cultiva tous ces sentimens, au milieu même des grandeurs et des travaux du ministère; et son histoire est autant celle de son cœur que celle de ses talens. Il dut peut-être ce bonheur au caractère de son siècle. Les dignités et les pouvoirs n'avoient pas encore reçu toutes ces décorations qui séparent les grands d'avec les autres hommes. L'élévation et la fortune n'avoient pas encore de quoi corrompre: le luxe qui les accompagnoit et

les jouissances qu'elles procuroient, n'étoient propres qu'à adoucir un peu la barbarie du siècle; et à cette époque, c'est dans les places les plus élevées qu'on trouve souvent les plus tendres affections de la nature. Louis le Gros en avoit donné, sur le trône même, des preuves touchantes; quand la douleur de la perte de son fils le conduisoit au tombeau, l'amitié seule de Suger put l'attacher à la vie. Depuis la mort du sénéchal Garlande, qu'il appeloit toujours son ami, les actes même de son règne devinrent des monumens de ses regrets et de ses larmes. S'il accordoit quelque grâce à ses sujets, il mettoit toujours dans la charte, comme une condition: *Vous prierez Dieu pour mon cher Garlande.* Ce sentiment de l'amitié influa particulièrement sur toute la vie de Suger. Nous avons vu qu'elle avoit fait sa grandeur; elle fit même ses vertus et ses foiblesses. Il avoit formé les liaisons les plus étroites avec Pons, abbé de Cluny, et avec un jeune abbé du Mont-Cassin, connus tous les deux par leur goût pour les voluptés et la licence. Il partagea bientôt leurs goûts; et quoiqu'il ne parût pas y avoir beaucoup de penchant, il ne sut pas résister aux vices, lorsque l'amitié lui en donna l'exemple Ces deux abbés meurent dépouillés de leurs dignités, et victimes des désordres de leur vie. Suger renonce à l'instant à

des plaisirs qui lui ont fait perdre les deux hommes les plus chers à son cœur. Il savoit inspirer ce sentiment comme il l'éprouvoit ; il l'inspiroit même dans sa vieillesse à un jeune roi. Outragé dans la Palestine par les galanteries d'Éléonore son épouse, Louis le Jeune, au milieu de ce peuple immense qui le suit, ne voit personne autour de lui dans le sein duquel il puisse épancher son âme. Les peines de ce genre sont en effet celles pour lesquelles il est le plus difficile de trouver de confident, parce qu'il faut confier à la fois sa douleur et son humiliation. C'est à Suger que Louis écrit du fond de la Palestine ; c'est du régent du royaume que cet infortuné prince attend tous les conseils et toutes les consolations que peut recevoir son amour. Cette confiance d'un jeune roi dans des peines de ce genre, répand je ne sais quoi de tendre et de sensible sur la vieillesse de Suger. Enfin, ministre tour à tour de deux rois qu'il aime également et dont il est également chéri, il pleure l'un, et il est pleuré par l'autre. Il est difficile à un ministre d'avoir une destinée plus belle et plus heureuse.

Prêt à finir cet éloge d'un grand homme qui a travaillé il y a six cents ans au bonheur de la France, une réflexion douloureuse vient pourtant affliger mon cœur. Suger a montré des talens qu'on a jugés dignes d'être honorés d'un hommage

public : beaucoup d'administrateurs en ont fait admirer depuis de plus grands encore ; et cependant qu'ont produit leurs talens et leurs travaux réunis pour la perfection de la société parmi nous ? pourquoi est-elle si peu avancée ? pourquoi offre-t-elle encore au philosophe qui la contemple plus de sujet de regrets et de vœux que d'objets d'admiration et de reconnoissance ? Quoi ! la nature a fait de l'homme un être social, et six cents années de travaux suivis ne suffisent pas à un peuple pour former une société où il puisse trouver le bonheur qu'il désire ! Quelle seroit donc cette contradiction désespérante entre nos penchans et nos facultés ? La nature auroit-elle voulu se jouer de nous, en nous faisant désirer des biens que nous ne pouvons pas atteindre, et en nous donnant un modèle de perfection qu'il nous sera toujours impossible de réaliser ? Croyons plutôt que nous nous y sommes mal pris dans nos sociétés modernes pour en élever l'édifice ; et lorsque nous voyons cette foule d'administrateurs, dont les talens et les vertus nous ont fait faire si peu de progrès vers le bonheur, croyons que la félicité publique ne peut pas être leur ouvrage ; il n'appartient qu'à un législateur de la faire : non que je veuille rabaisser ici le génie de l'administration, et le mettre au-dessous de celui qui peut dicter de bonnes lois. Les fonctions de l'administrateur

sont aussi grandes, et sont encore plus difficiles. Il faut qu'il connoisse, pour ainsi dire, chaque homme en particulier, qu'il traite avec chaque passion; lui même doit porter à tout instant la main sur toutes les parties de son ouvrage.

Le législateur, au contraire, à qui un peuple a remis son sort, n'a qu'à concevoir son plan avec génie; et toutes les parties de l'état, attentives à sa voix, vont se mouvoir d'elles-mêmes pour l'exécuter. On peut le comparer à ces généraux dont la voix ou les signes, entendus à la fois dans tous les rangs, font prendre rapidement toutes les formes et toutes les situations à des armées immenses. Mais l'administrateur, qui agit à tous les momens, ne peut pas agir toujours de la même manière : il est guidé quelquefois par ses lumières et par ses vertus; il gouverne quelquefois avec ses erreurs et ses passions. A chaque instant, il peut dégrader lui-même le bien qu'il a fait, et perdre de vue celui qu'il vouloit faire; et lorsqu'il n'est plus, presque toujours ses desseins sont abandonnés. Le législateur, au contraire, ne conçoit et n'exécute son ouvrage que dans ces momens où tout son génie l'éclaire; et lorsqu'il l'a achevé, il se retire lui-même avec respect pour se soumettre et obéir.

Il ne faut point s'abuser; l'homme n'a que des momens de sagesse, et c'est à ces momens qu'il

doit remettre le pouvoir de gouverner sa vie entière. Tant qu'il garde sa sagesse en lui-même, il est toujours prêt à la perdre; il faut en quelque sorte qu'il la mette hors de lui, pour la mettre à l'abri de ses passions; il faut qu'il la grave sur des tables de pierre et d'airain. C'est là qu'elle sera toujours pure et incorruptible; c'est de là qu'elle lui parlera toujours avec le même empire. Ceux qui ne craignent point d'enlever à l'homme l'espérance d'un meilleur sort, ne cessent de répéter qu'on a vu de belles législations sur la terre, et qu'on n'y a jamais vu de peuples heureux; et tout au contraire, les maux même, produits par ces législations anciennes, sont la preuve du bien que de bonnes lois peuvent faire. Avec quelle sûreté, quel éclat et quelle grandeur ces législateurs de l'antiquité ont rempli leur objet! Rome a institué ses lois pour la puissance et pour les conquêtes; et Rome a conquis l'univers. Instituons des lois pour la sagesse et pour le bonheur, et ne doutons point qu'on ne voie sur la terre des hommes sages et heureux. De belles législations ne seront peut-être que les derniers ouvrages de l'esprit humain arrivé à sa perfection : alors tout sera achevé; l'homme n'aura plus qu'à jouir de la vie; et la société, comme la nature, exécutera d'elle-même les lois qu'elle aura une fois reçues.

ÉLOGE

DE

BERNARD DE FONTENELLE.

C'étoit le sage Fontenelle,
Qui, par les beaux-arts entouré,
Répandoit sur eux à son gré
Une clarté vive et nouvelle :
D'une planète à tire-d'aile
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le goût tenoit
Le siége heureux de son empire ;
Avec Mairan il raisonnoit,
Avec Quinault il badinoit ;
D'une main légère il prenoit
Le compas, la plume et la lyre.

VOLTAIRE, *Temple du Goût.*

Qu'est-ce que Fontenelle ? Est-ce un bel-esprit, est-ce un homme de talent, est-ce un homme de génie ? Sa longue carrière a été partagée presque également entre deux siècles, celui des arts et celui de la philosophie : dans le premier, Fontenelle a eu pour ennemis et pour détracteurs les premiers écrivains de la nation, les arbitres du goût, les Racine, les Boileau, les La Bruyère ; dans le second, Voltaire, Montesquieu, les premiers génies de la France l'ont mis au rang des grands hommes, et il n'a eu pour ennemis et

pour détracteurs que ceux qui le sont de tous les noms célèbres, de toutes les réputations éclatantes. La postérité semble rester encore indécise entre l'opinion de deux siècles, et c'est à vous, Messieurs, qu'il appartenoit de dicter ses arrêts, de fixer la place de Fontenelle entre toutes les renommées littéraires. En lui décernant un éloge public, c'est sans doute un jugement que vous avez demandé; mais être jugé en votre nom dans cette assemblée solennelle, c'est déjà un honneur qui n'a pu être accordé qu'à un écrivain du premier ordre: ainsi, chez un peuple fameux dans l'antiquité par ses lois et par ses usages, la cendre seule des rois étoit soumise à ce tribunal suprême qui accordoit ou refusoit les honneurs du mausolée. Dans ces lieux, pleins du nom et de l'autorité de Racine et de Boileau, en louant Fontenelle, je croirai parler toujours en leur présence; mais c'est par mon courage à dire la vérité, que je leur témoignerai surtout mon respect. Heureux sans doute le panégyriste d'un homme célèbre, qui, ne voyant aucune tache dans le talent qu'il va louer, peut se livrer tout entier au sentiment si doux de l'admiration et de la reconnoissance; qui, retraçant une gloire chère à tous les cœurs, respectée des goûts les plus divers, réveille facilement des impressions gravées dans toutes les âmes, et voit la sensibilité

d'une nation entière prête à suppléer à tout ce qui peut manquer à son éloquence ! Heureux encore celui qui, voyant, dans un esprit supérieur, des fautes que la haine et l'envie ont exagérées, que l'esprit de secte et l'amitié ont voulu dissimuler, s'avance au milieu des enthousiastes et des détracteurs, pour faire avec candeur et avec vérité le partage de ce qu'on lui doit d'estime et de reproche, le blâme quelquefois sans ménagement, pour acquérir le droit de le louer sans réserve ! Je m'attacherai surtout, dans cet éloge, à tracer ce tableau, unique dans notre littérature, d'un écrivain qui, au moment où tous les arts sont parvenus à la perfection, séduit souvent le goût par ses défauts, l'étonne et le blesse quelquefois par ses beautés même, échappe toujours, par son extrême originalité, au jugement de toutes les règles connues, et n'a pu être apprécié que par de nouveaux principes et un nouveau siècle de lumières. Sa vie, dans la morale, paroîtra une espèce de phénomène, comme ses écrits dans la littérature : il étonnera le philosophe par le caractère de ses vertus, comme l'homme de goût par celui de ses ouvrages. Quels que soient les sentimens et les opinions de ceux qui écouteront le panégyriste de Fontenelle, il n'est personne qui ne doive s'intéresser à son éloge : la prévention qui méconnoît son mérite,

et celle qui l'exagère, doivent être également attentives; car si la gloire est le trésor le plus précieux dont disposent les nations, si elle fait naître les talens qu'elle récompense, il est de l'intérêt de tous les hommes qu'elle soit dispensée avec équité.

Lorsqu'après des études, pendant lesquelles il avoit vaincu, dans le concours d'une académie, les maîtres dont il recevoit les leçons au collége, Fontenelle parut dans la littérature, la France étoit à cette époque où brilloit de tout son éclat ce siècle de Louis XIV, le plus beau siècle des arts et du génie. Des esprits supérieurs s'étoient emparé de tous les genres, et en étoient devenus les modèles : la scène tragique, dont Corneille, par l'élévation de son âme, avoit fait l'école de la grandeur et de l'héroïsme, étoit devenue, sous Racine, le tableau des passions les plus touchantes du cœur humain : Molière, embrassant seul toute l'étendue de la comédie de caractère dont il étoit le créateur, peignoit les mœurs nobles avec des traits sublimes, et les mœurs du peuple avec une gaîté également inimitable. Un nouveau théâtre s'étoit élevé, où tous les arts réunis prêtoient leurs beautés et leurs illusions à l'art dramatique, où l'on réalisoit aux yeux toutes ces merveilles de la fable, que

l'antiquité n'avoit osé présenter qu'à l'imagination : la langue, maniée à la fois par les plus beaux génies dans tous les genres de poésie et d'éloquence, s'étoit parée de toutes les couleurs de la nature, avoit reçu tous les mouvemens des passions, et déployoit toutes ces richesses dans les formes les plus élégantes. Du milieu de tous ces chefs-d'œuvre des arts, qui, en peignant l'homme et la nature, apprenoient à les connoître, commençoit déjà à sortir une philosophie ennemie des abstractions et des systêmes, fondée, comme les talens de l'imagination, sur l'observation et l'expérience de nos sentimens : déjà l'on prévoyoit le moment où les sciences alloient prendre quelque chose de l'éclat des beaux-arts, où la gloire du philosophe seroit aussi brillante et aussi répandue que celle de l'orateur et du poëte.

Ce tableau de tant de succès, ce bruit de tant de renommées pouvoit accabler d'admiration l'imagination même qu'il avoit enflammée pour la gloire : l'ambition la plus hardie, s'élançant sur les traces de ces grands hommes, sembloit devoir se renfermer dans un genre : Fontenelle contemple tous ces talens; et, sans s'enthousiasmer pour aucun, il forme le projet de les réunir tous. Il n'est aveuglé, ni par les illusions de la jeunesse, qu'il ne connut jamais, ni par celles de l'orgueil, si étrangères à son caractère : cette

confiance, qui paroît si présomptueuse, est fondée uniquement sur l'opinion que la philosophie lui donne des forces de l'esprit humain. Les hommes ordinaires sont trompés par les bornes de leurs idées; les erreurs de Fontenelle devoient naître de l'étendue de son esprit : promenant tour à tour sa pensée sur les productions des arts et sur les découvertes des sciences, il ne voit dans les sciences les plus diverses, et dans les genres de littérature les plus opposés, que des ouvrages de l'esprit appliqué différemment à différens objets; et il se dissimule ou n'aperçoit point qu'aucun des beaux-arts ne doit son origine, comme les sciences, à l'entendement qui observe, qui analyse, qui compare; que, loin d'être l'ouvrage de la réflexion, ils sont nés des passions même qu'ils doivent peindre, et dans ces émotions de l'âme qui enlèvent ou suspendent la faculté de réfléchir. Une imagination ardente, élevée, est frappée des grands spectacles de la nature ou de la société; elle a vu des athlètes ou des héros couronnés par la victoire, des campagnes fécondes, inondées par la lave d'un volcan; elle retrace en désordre ce qui l'a émue avec violence, et son enthousiasme a créé l'ode, sans savoir même qu'elle créât quelque chose : c'est la douleur qui poussa les premiers gémissemens de l'élégie, qui la fit errer autour des urnes et des tombeaux. Les scien-

ces les plus diverses, l'astronomie, qui suit la marche des mondes dans les cieux; la chimie, qui va chercher les métaux dans les entrailles de la terre, s'avancent dans leurs progrès, appuyées sur la même méthode; les genres de poésie, qui semblent se toucher de plus près, doivent leurs caractères essentiels et distinctifs à un genre particulier de sensibilité, qui presque toujours exclut tous les autres. De-là l'extrême difficulté de réunir plusieurs talens de l'imagination; et la loi, imposée presque toujours aux plus grands génies même, de renfermer leur gloire dans un seul, sous peine de la voir humiliée dans les autres: de-là, dans tous les siècles et chez toutes les nations, le petit nombre d'hommes capables d'exceller dans des ouvrages tels que le poëme épique et la tragédie, qui, par la variété des effets que demande leur étendue, exigent toutes les espèces de passion et de sensibilité. S'il s'est rencontré un homme qui tour à tour s'est essayé dans tous les talens de l'imagination, sans se trouver étranger dans aucun, en se montrant supérieur dans un grand nombre, cet homme a été le plus étonnant phénomène de la nature; ce n'est pas en lui donnant un esprit universel, qu'elle a pu opérer ce prodige, mais en le douant, pour ainsi dire, d'une âme universelle.

Fontenelle, dont l'esprit sage conçoit une am-

bition si hardie, donnera un exemple mémorable de la vérité qu'il a méconnue ; on le voit, dans ses écrits, approcher par degrés de la perfection, à mesure que les genres et les objets qu'il traite exigent moins de sensibilité et plus de réflexion ; ne mériter aucun éloge comme poëte, joindre à des paradoxes qui ne sont qu'ingénieux, des vues neuves et profondes, en écrivant sur la poétique, sur la morale et sur l'histoire ; et ne montrer enfin toute l'étendue, toute la justesse et tous les caractères de son esprit, que lorsque, sortant de lui-même où il rencontre toujours des bornes dans les bornes de ses passions, il cherche sa gloire dans l'étude de la nature qui n'a point de limites, et qui est toute entière sous ses yeux. Mais ses erreurs même nous instruisent, sans humilier sa mémoire : en s'égarant dans des travaux auxquels il n'est point appelé, on le voit remplacer les beautés qui leur sont propres, par des beautés qui leur sont étrangères, et couvrir le défaut de talent par des prodiges d'esprit, plus rares peut-être que le talent même. Sous ce point de vue, plusieurs de ses ouvrages, dont on ne pouvait parler comme de modèles de goût, offrent un tableau intéressant et utile pour le goût même, et l'esprit tout entier de Fontenelle peut entrer dans son éloge.

Je ne suivrai ses travaux littéraires que dans

les genres où il a obtenu quelque gloire, quoique cette gloire n'ait pas été durable : je laisse sur les lettres trop fameuses du chevalier Dhe***, dont il ne s'avoua jamais l'auteur dans le temps même de leur succès, le voile qu'il faut toujours laisser tomber sur les fautes de la jeunesse des grands hommes; j'oublie même ses pièces fugitives, genre où Fontenelle a dû souvent réussir, parce qu'il exige bien plus d'esprit que de poésie, ou qu'il n'exige que ce degré de poésie auquel l'esprit peut s'élever; mais je trouve encore sur la scène lyrique le souvenir des applaudissemens que Fontenelle y a obtenus; et, surpris d'y rencontrer quelque chose de sa gloire, je m'arrête, pour le considérer un moment sur ce théâtre de féerie et de merveilles.

Boileau, Racine, La Fontaine, les écrivains du même siècle, que la nature a doués de l'imagination la plus audacieuse et la plus brillante, ne peuvent se prêter aux invraisemblances et aux prodiges de ce spectacle. Le merveilleux qu'il étale, étonne et blesse ces génies si amoureux de toutes les hardiesses de la poésie; et Fontenelle, cet esprit philosophique, dont aucun prestige ne peut égarer un instant la raison, entreprend de traiter ces fictions qui semblent avoir été créées par le génie poétique en délire : il n'a pas connu lès illusions de la nature, et il veut

reproduire celles de la mythologie. Au choix toujours heureux des sujets, à son adresse à manier tous les ressorts du merveilleux, à les disposer dans des plans dont l'imagination la plus hardie semble avoir dessiné l'ordonnance, ne croiroit-on pas même qu'il est fait pour habiter au milieu de ces féeries et de ces enchantemens? Nul n'a mieux connu la poétique de l'opéra; l'art de dégager la fable de toutes les préparations, de tous les développemens, pour former le tissu du drame lyrique des momens les plus intéressans de l'action, ou de les faire servir à la marche de l'action même; de se servir du merveilleux des faits, pour faire naître continuellement le merveilleux du spectacle; de dérober les invraisemblances du genre à la raison, en enchantant continuellement les sens par les prodiges des tableaux. Faut-il donc reconnoître l'auteur de *Psyché*, de *Thétis et Pelée* pour le rival de l'auteur d'*Atys* et d'*Armide?* L'art de Fontenelle est-il parvenu à effacer la différence que la nature avoit mise entre son âme et l'âme de Quinault, si sensible et si tendre? Ah! sans doute un tel prodige est au-dessus de tous les efforts de l'art. Un esprit supérieur, qui a beaucoup étudié le théâtre, peut élever la machine du poëte; lui seul peut parler sa langue, et c'est à sa langue que le poëte fait reconnoître sa mission. Voyez Quinault, lorsque

son génie n'est point soumis aux ordres du musicien ; les merveilles et les enchantemens qu'il étale sur la scène, semblent toujours produits par le charme de ses paroles. Les ombres sortent des enfers, parce que la voix du vrai magicien, du poëte, les a frappées dans la nuit éternelle : les dieux ne peuvent rester dans l'olympe, quand ses vers se font entendre sur la terre. Fontenelle a beau faire parler les démons et les dieux, les déesses et les furies, sa langue est toujours celle d'un homme ; ni dans les cieux, ni dans les enfers, il n'est poëte : ses vers, toujours foibles et ingénieux, ne prennent jamais la couleur des tableaux qu'il met sur la scène. Les rochers marchent, les palais s'élèvent, et on n'entend point de lyre. Mais combien la séduction d'un esprit aimable et supérieur est près de ressembler quelquefois à celle du talent le plus naturel ! Le public crut retrouver dans les opéras de Fontenelle le talent de l'auteur d'*Atys* et d'*Armide* : La Mothe, qui a obtenu depuis des succès mérités sur le même théâtre, crut long-temps que *Psyché* étoit un ouvrage de Quinault ; Voltaire admira toujours *Thétis et Pelée*, comme un bel opéra ; Quinault lui même, qui se crut égalé dans cet ouvrage, désigna Fontenelle comme son successeur : celui qui possédoit tous les talens du genre, fut séduit comme les autres par l'esprit

de Fontenelle; et l'enchanteur y fut trompé lui-même.

Des régions enchantées de la mythologie, cet esprit si fin, si ingénieux, descend dans les hameaux : après avoir essayé de parler la langue des dieux, il veut parler celle des bergers, peut-être plus difficile encore, parce qu'il est plus aisé à l'esprit de ressembler à l'imagination qui s'élance hors de la nature pour y chercher des beautés idéales, qu'à celle qui, sans rien ajouter, sans rien ôter aux objets qui l'ont émue, les rend avec toute la vérité et tout le charme de la nature. Fontenelle cherche la gloire de ce genre qui, né dans l'enfance de la poésie, et peut-être des sociétés, en conserve encore tous les caractères, et tire toutes ses beautés des sentimens les plus naïfs, des images les plus champêtres; Fontenelle devient le rival de Théocrite et de Virgile. Virgile et Théocrite! quels noms pour tous ceux qui aiment la campagne, la poésie et les anciens! Despréaux a dit que c'étoient les Grâces qui avoient dicté les vers de Théocrite: c'est du moins la nature dans les pays où elle avoit le plus de beautés et le plus de grâces: c'est elle qui avoit placé ce génie aimable sous ce beau ciel de la Sicile, sur cette terre féconde qui, prodiguant ses richesses à un travail facile, laissoit aux hommes simples qui la cultivoient, le loisir

de sentir les besoins du cœur et les goûts de l'imagination ; où le repos et la félicité de la vie champêtre n'étoient point une chimère ; où les combats du chant et de la flûte, les amours et les talens des bergers n'étoient point une fiction ; où, sur les bords enchantés de l'Aréthuse, dans les champs fertiles de l'Enna, la nature, partout prodigue, n'offroit que des tableaux que le goût auroit choisis ; où l'Etna, élevant sa cime et ses volcans au milieu de ces images si fraîches et si riantes, les embellissoit encore par le contraste de ses effrayans phénomènes, et répandoit, sur tout le tableau de cette île, je ne sais quoi de merveilleux qui devoit en faire le séjour des muses, et pouvoit mériter à l'Etna même la gloire d'être, avec le Parnasse, le mont sacré des arts et du génie. Né dans cette île si poétique pour ainsi dire, au milieu de ces hommes qui, dans la rusticité même de leur état, n'avoient reçu que des sensations sublimes ou gracieuses, Théocrite n'avoit pas vu un objet qui ne fût une image heureuse pour ses vers ; il n'avoit pas entendu un sentiment qui n'eût la naïveté ou le charme de l'idylle : aussi jamais ne découvre-t-on chez lui aucune trace de cette attention nécessaire pour écarter les objets et les sentimens peu agréables, mais qui réveille l'idée des défauts même qu'elle évite, et laisse voir l'empreinte toujours un peu

dure de la réflexion sur des vers qui devroient être, comme les fleurs, des productions spontanées de la nature. Il ne paroît rien choisir, et l'on trouve une grâce infinie à tout ce qu'il rencontre; il ne veut point ennoblir de sa poésie le langage de ses bergers, mais répandre sur ses vers la simplicité touchante de leur langage; et de-là, sans doute, cette naïveté si supérieure à toutes les richesses de l'élégance, qui fait tant aimer l'écrivain même qu'on oublie quelquefois d'admirer, qui fit invoquer à Virgile le nom de Théocrite, comme la muse de la Sicile et celle de l'églogue; à Virgile, qui sembloit avoir si peu besoin d'invoquer autre chose que son génie; ce génie si facile, quoique très-scrupuleux; dont le goût n'est plus sévère que parce qu'il est plus délicat; qui, en faisant un choix dans les images que lui offrent les champs fortunés qu'il habite, ne paroît pas chercher celles qui feront le plus d'honneur à ses vers, mais celles qui touchent et attendrissent davantage son cœur; qui a autant d'abandon et de magnificence que s'il ne faisoit aucun sacrifice; qui, avec la plus grande réserve dans les détails, prodigue les images dans les descriptions, les varie à l'infini dans les comparaisons, les répand avec abondance dans les figures d'expression, et fond, dans le tissu du style le plus sage, les couleurs les plus brillantes et les

plus riches de la nature; qui, lors même que son génie s'élève au-dessus de l'églogue, et chante les lois de l'univers ou la naissance d'un maître du monde, émeut, attendrit par la grâce seule de ses vers, par leur mollesse; qui, n'ayant jamais écrit que dans la perfection de son talent, semble cependant avoir répandu plus particulièrement sur ses églogues la fleur naissante de son imagination, les soupirs de ses amours et les accens de sa jeunesse.

Combien, s'il eût senti vivement la poésie, Fontenelle, qui avoit une nature moins belle et moins aimable sous les yeux, se seroit félicité de pouvoir suivre de tels modèles, de trouver dans leurs vers tous ces trésors d'images et de sensations exquises, recueillis sous les plus beaux cieux par les plus heureux génies! Mais Fontenelle les estime, et ne sait pas les adorer. Ses principes se joignent encore aux défauts de son organisation, pour l'égarer loin de ces divins modèles. Pour embellir ses bergers, il leur donne des sentimens très-délicats, des idées très-ingénieuses; et, pour les rendre naturels, il bannit de leur langage, et ces images dont la beauté lui paroît un luxe de poésie, et cette harmonie du vers, dont l'art savant lui paroît au-dessus des personnages de l'églogue: et il oublie que les talens sont bien plus naturels aux hommes que

des idées ingénieuses et des sentimens délicats; que des bergers peuvent être musiciens et poëtes long-temps avant que d'être hommes d'esprit; que je ne reconnoîtrai point la poésie bucolique, si elle ne me fait point entendre les doux sons de la flûte pastorale : et il oublie que, pour me faire croire au bonheur de ses bergers et à leur délicatesse, il doit surtout me les faire voir au milieu d'une campagne féconde et riante; qu'eux-mêmes s'embellissent des images dont le poëte les environne. Il ne se dit point que, comme on ne voit jamais mieux la nature que dans les lieux où elle étale davantage ses trésors et ses beautés, la poésie bucolique, qui doit l'imiter de si près, n'est aussi jamais plus naturelle que lorsqu'elle se montre le plus parée de toutes les beautés de la campagne; qu'ici le luxe même est simplicité; que c'est là surtout le secret de la poésie de Virgile, si naïve avec tant d'éclat, qui s'orne de tant d'élégance avec des richesses toujours champêtres. Et combien ces belles couleurs, ces images du poëte étoient plus propres à cacher l'esprit des bergers de Fontenelle, que la simplicité de ce langage nu qui le laisse à découvert, et peut paroître elle-même une affectation de plus! car la poésie a ce double privilége, d'ennoblir, de relever les détails les plus communs de la nature, et de donner du naturel aux idées dont la

finesse est trop près de la recherche. Aussi Fontenelle, en s'éloignant de Virgile et de Théocrite, parut-il s'éloigner de la nature elle-même ; et s'il est vrai, comme ses admirateurs l'ont répété souvent, qu'il a pu faire dix églogues sans emprunter un seul vers, un seul trait à Théocrite et à Virgile, il a pu les faire aussi sans y répandre une seule description, un seul tableau de la campagne. Ces images, toujours si agréables ou si touchantes, les fleurs et les ruisseaux, les bois et leurs ombrages, les soins des troupeaux, et les biens qu'ils donnent à l'homme ; tous ces objets qu'on ne se lasse pas plus de revoir dans les vers que dans les champs, vers lesquels l'imagination des vrais poëtes se retourne si souvent dans les sujets même qui les en éloignent, que Homère et Le Tasse retracent au milieu des combats et du carnage, et Lucrèce au milieu des systêmes abstraits d'une fausse philosophie ; Fontenelle les bannit de la poésie pastorale, il les exclut du tableau même des champs.

Et l'amour même qu'il a peint dans ses bergers, ce sentiment auquel Fontenelle veut surtout qu'on reconnoisse ses églogues pour des pastorales, ressemble-t-il davantage à l'amour tel qu'on imagine qu'il peut être dans les hameaux et dans les bocages ? Sont-ce des bergers, sont-ce même des amans, ces hommes qui paroissent

bien plus occupés à étudier l'amour qu'à le sentir, dont le cœur n'a pas un mouvement qu'ils ne démêlent avec une extrême sagacité; qui distinguent les nuances les plus légères de tous leurs sentimens, et les séparent avec précision; qui découvrent dans leurs passions des circonstances que l'observateur calme et tranquille des passions des autres pourroit laisser échapper? Leurs sentimens sont des vues sur le cœur humain; et ce qui n'est vrai que comme un résultat philosophique, il le donne souvent comme l'expression de l'amour qu'il contredit. Ah! sans doute, dans les bergers de Théocrite et de Virgile, l'amour parle un langage bien différent! Là il ne se connoît point, il ne se définit point lui-même, mais il montre tous ses mouvemens dans les mouvemens du discours, il fait entendre tous ses accens dans les accens passionnés de la poésie. N'entend-on point, en effet, ses douleurs les plus plaintives, ses prières les plus ardentes dans cette églogue de Virgile, où un berger, tandis que la nature entière repose accablée sous le poids des chaleurs, erre à travers les campagnes, sans chercher même l'objet qu'il adore; et, dans des discours remplis de tout le désordre de sa passion, lui adresse, comme s'il étoit présent, des supplications qui ne sont écoutées que des forêts et des montagnes? Quel tableau que celui de

Gallus succombant sous les maux de l'amour, entouré de troupeaux attentifs à sa douleur, interrogé tour à tour par tous les bergers et par tous les dieux des champs, montrant, avant qu'il ait dit un mot, la nature entière émue et troublée de sa passion; et quand il sort de ce silence, ne prononçant pas un vers qui ne soit digne des grands mouvemens que l'amour et la douleur d'un berger ont excités dans les cieux et sur la terre! Mais le talent de faire parler ainsi les passions n'appartient point à une connoissance réfléchie de leurs effets; le poëte doit porter dans son sein un génie qui y allume un instant la passion même qu'il veut peindre; et ce génie manquoit à Fontenelle.

Mais combien un esprit supérieur est fécond dans ses ressources et dans ses moyens de plaire! Qui auroit cru que, privé de tous les talens et presque de tous les sentimens que l'églogue exige, Fontenelle cependant devoit faire des églogues qui sont des ouvrages charmans? Oui, ces églogues doivent plaire infiniment à tous ceux qui, dans les arts de l'esprit, consultent plus encore leurs plaisirs que leurs principes; et il me semble que j'ai assez acquis le droit de le dire. Que l'estime et l'éloge sont bornés parmi nous! Tous nos modèles de perfection, nous les formons d'un petit nombre d'idées, et tout ce

qui ne s'y rapporte pas, nous le proscrivons! Que les anciens, dont le goût avoit bien le droit d'être aussi difficile que le nôtre, étendoient bien davantage l'admiration et la louange! A combien de genres opposés d'éloquence Cicéron donne des éloges! que de qualités il met parmi celles des orateurs illustres, où nous n'aurions vu que des défauts à censurer! Lorsqu'on a si peu de penchant à l'estime et à l'indulgence, ah! sans doute il faut craindre que la sévérité ne soit souvent une injustice. Comment se défend-on d'estimer; d'admirer même dans les églogues de Fontenelle, l'invention toujours heureuse des sujets, le dessin toujours ingénieux et simple de l'action? Quelle charmante idée que celle de l'églogue où une jeune bergère, qui brave l'amour dans l'âge qu'on doit lui consacrer, s'approche, sans être vue, du lieu où deux amans se croient séparés de l'univers, veut être témoin de leurs jeux, pour en rire, recueillir leurs entretiens, pour s'en moquer, et bientôt émue de leurs plus innocens badinages, attendrie de leurs discours, sort de ces lieux le cœur rempli du besoin de ce bonheur dont elle a vu l'image! Combien de fois on a rappelé l'églogue où une autre bergère, en donnant, sans s'en douter, des assurances du plus tendre amour, revient sans cesse avec tant de grâce à ce refrain : *Mais n'ayant point d'a-*

mour, il est trop dangereux! Veut-il peindre l'amour tel qu'il est dans une âme timide et modeste, qui n'ose croire au bonheur d'être aimé, il conduit un berger aux pieds d'une statue de l'Amour, élevée, non dans un temple, mais dans un bocage : le berger, dans une prière, raconte au dieu les rigueurs dont il gémit, et dans ce récit, chaque rigueur est un témoignage d'amour. Le dieu sourit de tant d'erreur et de tant d'innocence; et le berger, que ce sourire devroit rassurer, craint encore que ce ne soit un ris moqueur. Quel tableau charmant! a-t-on jamais mieux peint l'amour avec la timidité que si souvent il inspire?

Et ce qui est plus surprenant, les détails même tirent de ces vues si fines, de ces aperçus ingénieux qui leur ôtent le naturel et la naïveté de l'églogue, je ne sais quel agrément qui plaît, qu'on aime encore. Rousseau, qui ne pouvoit faire aucune grâce à des vers dépouillés de couleur et d'harmonie, a dit que Fontenelle avoit transporté la ville dans les champs, que ses pasteurs étoient des bergers de Versailles : et ce mot a fait fortune; il a été souvent répété, mais toujours avec bien peu de vérité, ce me semble. Non, sans doute, ces bergers, si délicats et si fins dans leurs sentimens, si modestes et si timides dans leurs désirs, heureux de si peu de chose en

amour, n'ont pas été copiés sur les amans de nos villes; il est permis de croire qu'on trouveroit moins encore dans les cours que dans les champs, les modèles de ces amours si peu exigeans et si fidèles. Peut-être n'ont-ils pu avoir qu'un seul modèle parmi tous les hommes, et c'étoit Fontenelle lui-même. Lui seul, éprouvant cette passion de l'amour sans violence et sans trouble, s'étoit plû à l'embellir dans son cœur de tout ce qu'il avoit pu observer ou imaginer de plus généreux dans ses sacrifices, de plus réservé dans ses vœux, de plus innocent dans ses artifices : et cette manière de la sentir est du moins excellente pour en remarquer tous les effets, pour en écrire l'histoire avec fidélité. Aussi que de traits nouveaux et presqu'imperceptibles il a découvert dans l'amour ! que de délicatesses qu'on ne lui connoissoit pas ! que de ruses aimables, ignorées de ceux même qui les emploient ! que de plaisirs que les âmes passionnées laissent perdre dans la foule ou dans les transports de leurs jouissances ! Théocrite et Virgile font sentir encore à tous les cœurs ces impressions universelles dont on a gardé le souvenir : Fontenelle rappelle des faits qu'on avoit oubliés, des sensations qu'on n'avoit jamais démêlées, et qu'on s'étonne d'avoir eues ; et il est des momens où les âmes les plus sensibles, fatiguées de leurs passions, en aiment

mieux l'histoire qui les fait réfléchir avec intérêt, que le tableau énergique qui les remue et les agite encore ; et alors Fontenelle, dont les sentimens même sont des aperçus profonds, qui peint les passions, mais à l'esprit, leur donne un plaisir mêlé, pour ainsi dire, de sensibilité et de réflexion ; et alors l'homme de goût, le poëte même, malgré sa répugnance à parcourir des vers dépouillés de poésie, lit ces églogues avec un intérêt qui étonne son goût, et oublie que celui qui donne tant de plaisir à son esprit, blesse quelquefois ses organes. Et il faut bien que ces églogues aient un mérite et un charme indestructible, puisque, malgré l'espèce de scandale qu'elles excitèrent à leur naissance parmi les dépositaires du goût et des principes des anciens ; malgré le *Pastor fido* et l'*Aminte*, où, parmi un grand nombre de défauts, on trouve pourtant et ces belles images consacrées à la poésie champêtre par les chantres de Sicile et de Mantoue, et plusieurs beaux morceaux de passion ou de volupté, et cette mollesse de style que le talent seul peut donner aux autres langues, et qui semble propre à la langue toscane ; malgré surtout les chefs-d'œuvre nombreux de ce poëte qui de nos jours a fait refleurir l'idylle aux pieds des Alpes, avec toute la fraîcheur de la poésie naissante et toute l'innocence du premier âge, qui, au lieu de ne

faire parler qu'une seule passion, a peint les sentimens et les vertus de tous les âges de la vie, nous montre toujours l'enfance et l'adolescence, comme on se représente l'homme sortant des mains du Créateur, et la vieillesse chargée de vertus qui la ramènent dans son sein; puisque, malgré tous ces objets de comparaison qui éclairent si bien tous les défauts de Fontenelle, ses églogues pourtant ne sont pas encore éclipsées: on les critique encore, et cela même prouve qu'on ne les oublie pas; on les estime peu, on les aime plus qu'on ne le dit communément. Peut-être Fontenelle, peut-être cet esprit aussi modeste et indulgent que piquant et fin, nous pardonneroit-il le peu de gloire que nous leur accordons, en faveur du plaisir qu'elles nous ont fait; peut-être souriroit-il, mais sans malignité, en nous voyant établir une si grande distinction entre notre goût et nos plaisirs.

Sans cesse, en parcourant les ouvrages de Fontenelle, on passe de surprise en surprise; sans cesse on voit, avec un sentiment mêlé de regret et d'admiration, cet esprit que ses goûts et ses talens naturels ne portent et ne fixent dans aucun genre, choisir, pour lutter contre eux, les écrivains qui ont le plus mis dans les genres qu'ils ont créés ou étendus, ce goût exquis et sûr, cette perfection ou cette verve qu'on ne porte guère

que dans ceux auxquels la nature nous entraîne. Nous l'avons vu dans l'*Opéra* se mettre à côté de Quinault, dont l'âme et l'imagination toutes pleines des enchantemens de la mythologie, ne pouvoient se répandre que dans les prodiges de la scène lyrique; dans l'*Eglogue*, à côté de Virgile et de Théocrite, dont le génie sembloit être né de leur amour même pour les champs et pour la nature. Il voit dans la langue grecque un des écrivains les plus originaux de toute l'antiquité, et un de ceux qui, malgré la différence des mœurs et des goûts, doit le plus plaire aux siècles modernes; qui, paroissant après tous ceux qui avoient illustré la Grèce et l'Italie, se créa encore un genre, parce que la tournure singulière de son esprit auroit été trop étrangère dans tous les autres; qui, plein de philosophie à la fois et de verve, voyant la vérité persécutée sur la terre, se retrancha, pour ainsi dire dans les enfers, pour la dire avec plus d'audace, et fit parler les morts, pour révéler tous les secrets cachés dans le cœur des vivans; qui porta la gaîté d'un talent comique dans le séjour des ombres, et choisit pour les personnages ridicules de ses tableaux, cette foule de dieux, de philosophes, de législateurs et de héros devant lesquels les peuples et l'histoire étoient à genoux. Et avec quelle originalité encore Lucien a exécuté cette idée qui suffiroit seule à sa gloire!

Comme on est surpris de trouver au milieu de cette antiquité si imposante, un esprit qui se joue de tout ce qu'elle a produit de plus sublime; qui ne croit ni au mépris de la mort, parmi tant de dévouemens qu'on encense, ni au mépris des richesses, parmi tant de pauvretés renommées, ni au dédain de la gloire, parmi tant de sages et tant de philosophes! Sa pensée rapide vole sur tous les objets de l'admiration des siècles, pour en effacer la grandeur : ni les héros sur leur char de triomphe, ni les dieux revêtus et couverts des traits sublimes dont les a peints Homère, ne sont à l'abri de son rire; et les traits mordans de sa satire ne paroissent jamais partir d'un cœur envieux, mais d'un esprit perçant, qui voit toutes les foiblesses de la nature à travers toutes les déclamations sociales; et à cet esprit léger et malin auquel rien ne peut en imposer, qui sembleroit n'appartenir qu'à une âme froide, sur laquelle l'admiration n'auroit point de prise, il joint une imagination sensible, qui se frappe de tout vivement, qui lutte souvent avec succès contre les plus grands peintres et les plus grands poëtes; peint les objets dont il se rit, avec des couleurs brillantes et magnifiques, et en trace des tableaux sur lesquels d'autres que lui pourroient les admirer. Lucien se présente avec tous ces traits de son talent et de sa gloire aux yeux de Fontenelle;

mais si c'est pour Fontenelle une raison de dédier ses *Dialogues des Morts* à Lucien, ce n'en est pas une pour n'en point faire. Lucien semble même un instant lui communiquer quelque chose de sa verve; on le croiroit du moins à la vigueur et à l'étendue qu'on aperçoit dans le dessein général des dialogues de Fontenelle.

Il a vu que les siècles écoulés depuis Lucien ont porté dans les enfers de nouvelles générations, de nouveaux cultes, de nouvelles mœurs, de nouvelles opinions; il a vu les enfers agrandis en quelque sorte, et il veut transporter dans son sujet toutes ces richesses de la mort: ses dialogues, disposés de manière à amener successivement des personnages de tous les âges de l'histoire, à faire entretenir les anciens avec les anciens, les anciens avec les modernes, puis les modernes avec les modernes, et les modernes avec les anciens, présentent dans leur suite un tableau vaste, où l'œil se promène dans les enfers sur toutes les générations qui ont passé sur la terre: idée heureuse et forte, que l'imagination même semble avoir conçue pour amener dans de simples dialogues les pinceaux de l'histoire et les formes les plus animées du drame. Mais c'est ici qu'il faut reconnoître les lois de la nature dans la formation des talens, et l'impuissance des esprits les plus étendus, pour acquérir les dons qu'elle leur a re-

fusés. Dans ses *Eglogues*, Fontenelle est transporté par ses sujets au milieu du tableau des champs, et il ne transporte dans ses vers aucune image de la campagne et de la vie pastorale; dans ses *Dialogues des Morts*, il se place pour ainsi dire au milieu de tous les siècles, et ne trace aucun tableau historique : il perd cette occasion de mettre toutes les vérités recueillies par l'expérience du genre humain, au milieu même du spectacle des évènemens qui en ont été la source et qui en sont la preuve. Tant de personnages illustres ont perdu presque tous les souvenirs de leur vie; les lieux et les âges où ils ont vécu sont prèsqu'effacés de leur mémoire; jamais leurs entretiens ne reçoivent ni l'empreinte, ni la couleur de leur caractère et de leur siècle : tant de caractères si divers, tant de siècles si différens ont la même couleur, ou plutôt n'en ont aucune; et ces prétendus dialogues sont des dissertations ingénieuses, où les deux interlocuteurs ont toujours également et l'esprit et le style de Fontenelle. Il cherche un autre intérêt, en établissant toujours un contraste étudié entre les états et les caractères de ses personnages, en confondant tout dans ses dialogues comme dans les enfers, en mettant en scène Alexandre avec Phryné, Scarron avec Sénèque, Descartes avec un factieux russe; et cette confusion, espèce de cou-

leur locale dans la peinture des enfers, est une idée ingénieuse d'où sortent les plus grands défauts et le plus grand mérite de ses dialogues. Je ne puis avoir aucun plaisir, sans doute, à entendre Phryné comparant ses conquêtes à celles d'Alexandre, lorsque ce rapprochement forcé ne produit aucune lumière nouvelle; je souffre beaucoup à voir le beau caractère de Brutus dégradé, lorsque Fontenelle le met en scène avec Faustine, uniquement pour faire avouer au vengeur de la liberté romaine, qu'il est plus difficile de soumettre les femmes à leurs maris, que les citoyens aux lois; je permets bien au moraliste qui fouille dans les replis du cœur humain, de rabaisser quelquefois un grand nom, d'imprimer quelques taches sur ces images que je révère; mais il doit songer que je perds un sentiment cher à mon cœur, et que c'est un malheur dont il ne peut me dédommager que par quelque vérité nouvelle et importante.

Mais ces mêmes contrastes, dont la recherche est toujours condamnable, ont quelquefois des effets très-piquans, qu'il est difficile au bon goût de ne pas applaudir; et lorsqu'entre Anacréon et Aristote, entre Sénèque et Scarron, qui disputent sur la vraie sagesse et le véritable stoïcisme, c'est Anacréon qui est le vrai sage, c'est Scarron qui est le véritable stoïque; lorsque ce badinage

philosophique est fondé sur des raisons que la philosophie la plus grave ne réfuteroit pas aisément, on peut sourire de voir des sages si renommés, embarrassés par un poëte qui n'a fait que des chansons voluptueuses, et par un homme qui n'a fait que des vers burlesques : lorsqu'enfin Paracelse, qui a épuisé un esprit plein de force et de sagacité à écrire des extravagances sur la nature des génies, est rapproché de Molière, qui a mérité une si grande gloire en écrivant sur les sottises des hommes; lorsqu'Apicius, mis en scène avec Galilée, le prie d'inventer quelques nouvelles jouissances pour le sens du goût, parce que le philosophe a étendu le sens de la vue par le télescope; ces rapprochemens si inattendus, qui font naître des idées si nouvelles, ne sont pas seulement des artifices d'une composition ingénieuse, mais le coup-d'œil d'un esprit vaste, qui saisit des rapports et des vérités aux plus grandes distances. Avec ces contrastes, Fontenelle a toujours l'air de vouloir établir un paradoxe, et ce paradoxe, qui attire votre attention par sa singularité ou par sa bizarrerie, vous conduit presque toujours à une vérité intéressante. Ainsi, dans les dialogues d'Erostrate et de Demetrius de Phalère, de Raimond Lulle et d'Artémise, on croit d'abord qu'il veut faire l'apologie de l'incendiaire du temple d'Ephèse; il semble cher-

cher des rapports forcés entre le grand œuvre et la fidélité conjugale; et ces deux morceaux sont terminés par des aperçus de la plus haute philosophie, par des vérités morales qui, présentées depuis par la poésie et par l'éloquence, ont été mises au rang des découvertes de notre siècle. D'autres prennent tous les dehors de la sagesse, et ne sont que des sophistes: Fontenelle prend tous les dehors du sophisme, et découvre ensuite un sage. Il se joue de la raison humaine, l'ébranle et la fait chanceler sur ses maximes les plus incontestables, l'arrache quelques instans de tous ses fondemens, non pour la renverser, mais pour la faire sortir d'un repos où elle devient stérile, pour la porter plus loin, et lui donner de plus solides appuis. S'il n'a point, comme Lucien, comme La Bruyère qui paroît avoir bien plus imité Lucien que Théophraste, le talent de peindre les ridicules en action, de transporter le langage des hommes, leurs gestes et leur physionomie même dans son dialogue, on est quelquefois tenté de croire que ce défaut même de talent tient à la supériorité de son esprit qui, sans s'arrêter à tracer ce tableau extérieur de vices et d'inconséquences, pénètre au travers, pour en voir toutes les causes, d'une vue générale, dans la nature du cœur et de l'esprit humain : il y a vu tout ce que peut être l'homme; et quand

il le trouve ensuite vicieux, ridicule, il n'en est point surpris, il n'est point tenté d'en rire; il pense, comme il fait dire à Parménisque, *que les hommes sont faits pour être ridicules, qu'ils le sont, et que cela n'est pas étonnant.*

Quel mélange incroyable de défaut de talent et de sagacité d'esprit, d'étendue et de profondeur! et combien ce prodige, unique dans l'histoire de la littérature ancienne et moderne, paroîtra plus surprenant encore, si, reportant une vue générale sur toutes ces productions purement littéraires de Fontenelle, nous voyons les mêmes qualités et les mêmes défauts dominer constamment dans des genres si divers! Partout des desseins conçus sur des vues neuves et ingénieuses, des plans tracés avec une intelligence supérieure, et nulle part, dans les détails, cette chaleur d'imagination, ces impressions de l'âme, sans lesquelles on n'est appelé ni à la poésie ni à l'éloquence; partout cet esprit original, qui, voyant tout autrement que les autres, est très-propre à étendre la sphère de nos idées; nulle part cet esprit naturel, nécessaire pour saisir et pour rendre les sentimens universels, qui sont surtout les objets des beaux-arts; toujours une analyse fine des passions, à la place de leur vrai langage, l'explication des causes, au lieu de la peinture des

effets, et des lumières quand on attend des émotions. Aucun de ces secrets du style oratoire ou poétique, qui peignent les images et les sentimens par le son et par la mesure; mais toujours, dans sa prose et dans ses vers, cette netteté, ornement des pensées profondes; cette clarté, qui donne de la grâce à ce qui alloit fatiguer notre intelligence. En un mot, sous quelques dehors qu'il se déguise, soit qu'il s'entoure des illusions de la scène lyrique, soit qu'il se cache sous le masque comique de Lucien, soit qu'il veuille se dérober sous la simplicité ingénue de l'églogue, le goût qu'on ne trompe pas long-temps, et l'analyse qui dévoile tout, découvrent le philosophe caché sous tant de formes différentes. C'est à regret, je le sens, que le panégyriste d'un homme célèbre lui refuse ce génie des beaux-arts, dont l'éclat et la gloire subjuguent l'imagination des peuples, comme la gloire des conquérans, dont l'éloge est si favorable à la chaleur et aux mouvemens de l'éloquence : mais en cherchant inutilement ce génie dans les ouvrages de Fontenelle, j'ai trouvé partout à sa place l'esprit philosophique, peut-être encore plus nécessaire au bonheur des hommes, qui est peut-être aux talens de l'imagination, ce que l'art de régner avec sagesse est à l'art d'étendre un empire par des conquêtes; ce que le génie de Titus et de Marc-

Aurèle est au génie d'Alexandre et de Gengis-kan. M'est-il permis de me livrer à quelques regrets au moment de peindre cette philosophie que Fontenelle préféra toujours à tout, même alors qu'il cherchoit la célébrité plus éclatante des beaux-arts, cette philosophie qui a rendu sa vie si heureuse, et sa réputation immortelle ?

C'est elle qui lui dicte les *Réflexions sur la Poétique*, où il y a sans doute quelques erreurs de goût, où il s'occupe plus de l'art d'attacher et de suspendre la curiosité de l'esprit aux fils d'une intrigue adroitement tissue, que des moyens d'ouvrir dans nos âmes, par la terreur et par la pitié, la source de ces larmes que nous aimons tant à répandre; où, parmi des vues très-générales, on voit trop le dessein d'élever Corneille au-dessus de Racine, dessein qui paroît avoir influé sur ses principes même, et lui a fait préférer, pour la tragédie, les sujets nobles aux sujets touchans, *Nicomède* à *Bérénice ;* où les passions même, dont il fait une analyse si profonde et si neuve, sont considérées sous des points de vue plus propres à la comédie qu'à la scène tragique, mais qui sont pourtant le premier ouvrage où l'on ait cherché les règles du théâtre, non dans les exemples de deux ou trois poëtes, mais dans les sources même où pense le génie

tragique, dans la nature du cœur et de l'esprit humain ; qui semblent quelquefois soumettre à la sagacité et à la logique de l'esprit, les mystères du talent et les créations du génie ; qui enfin, malgré les justes reproches qu'on peut leur faire, sont peut-être autant au-dessus de la poétique d'Aristote, que l'art de Corneille et de Racine est au-dessus de celui de Sophocle et d'Euripide. C'est cette philosophie qui lui dicte le morceau sur le bonheur, l'ouvrage le plus original de Fontenelle, parce que c'est celui où il a laissé échapper le plus de secrets de son cœur et de son caractère ; où il a donné pour ainsi dire la poétique de son bonheur, comme dans sa *Poétique* il a tiré toutes les règles de sa manière de jouir des beaux-arts, d'être heureux par leurs impressions ; c'est cette philosophie qui lui a fait écrire l'*Histoire des Oracles* et l'*Essai sur l'origine des Fables*, où l'on apprend à connoître tout l'esprit humain dans l'histoire de quelques-unes de ses erreurs, où Fontenelle analyse l'entendement des peuples, comme Locke a analysé l'entendement de l'homme : c'est elle enfin, c'est cette philosophie qui le conduit et qui le fixe au milieu de toutes les sciences dont il doit étendre la gloire avec la sienne, où il doit faire une révolution si utile au monde.

Mais Fontenelle, en rendant la gloire des

sciences populaire, l'a exposée à l'envie; une voix ennemie s'élève du milieu de ces sciences même, auxquelles il a rendu tant de services: le génie de l'invention, dit-elle, a manqué à Fontenelle dans les sciences, comme le talent créateur dans les beaux-arts; il ne s'est pas plus approché du génie de Descartes et de Newton, que de celui de Corneille et de Racine. Ici ses bornes et son impuissance sont même plus sensibles; dans les sciences naturelles, les pas de l'esprit inventeur, tracés pour ainsi dire sur la terre et dans les cieux, où il a fait ses découvertes, sont des faits que toute la nature atteste contre l'ignorance et contre l'envie: mais la terre ne montre aucun phénomène expliqué par Fontenelle, et les cieux ne racontent aucune de ses découvertes. Il eut le mérite de défendre toujours le *calcul de l'infini*, pas immense que la géométrie semble avoir fait au-delà des bornes de l'esprit humain, que la foule des géomètres n'osoit suivre, et que Huygens lui-même n'employa presque jamais, quoiqu'il sût l'admirer. Mais son ouvrage sur l'*infini*, monument de la plus audacieuse métaphysique, prouva seulement que l'habitude de ce calcul manquoit à Fontenelle, et en étonnant la géométrie, ne fit rien pour ses progrès. Le savant doit lui faire des reproches plus graves encore; Fontenelle fut le dernier défen-

seur de la chimère des tourbillons, et les dernières forces de son esprit furent employées à combattre l'*attraction*, la loi la plus universelle connue jusqu'à présent dans la nature.

Ce n'est pas sans doute au moment d'apprécier dans Fontenelle ce mérite du savant, qui se calcule et se mesure pour ainsi dire comme l'étendue et les grandeurs de l'univers, que son panégyriste voudra atténuer la vérité qui le condamne, ou exagérer celle qui l'honore : mais dans ces reproches, que je n'ai pas voulu affoiblir, la vérité même a servi aux injustices de la haine et de l'envie. Qu'on se transporte en effet aux époques où Fontenelle cultivoit les sciences ; qu'on se rappelle que, dans sa jeunesse, il a vu régner encore, dans les écoles, les qualités occultes de la physique ancienne ; que, dans son âge mûr, il a été témoin de la résistance qu'opposoient presque tous les esprits à cette philosophie de Descartes, qui expliquoit tous les phénomènes de la nature par les qualités sensibles de la matière, par son étendue, son impénétrabilité, son mouvement ; et que c'est dans sa vieillesse qu'il entend parler d'une autre propriété de la matière, qui se dérobe presqu'à tous les sens comme les qualités occultes ; qui ne suit aucune règle connue ou générale dans tout ce qui est à la portée de nos regards, dont les lois ne se laissent apercevoir et

calculer que dans les espaces immenses qui séparent les mondes; qui, dans ce nom d'*attraction* qu'on lui a donné, montre encore les apparences des plus grands rapports avec les *sympathies* des anciens, qu'on venoit enfin de bannir de la physique : peut-être alors on sera moins surpris que Fontenelle, que cet esprit si sage ait craint de voir reparoître les chimères de l'antiquité, soutenues du génie de Newton, et ces erreurs vieillies, reproduites avec les plus belles découvertes du siècle. Ce mot d'*attraction* est en effet presque la seule chose des créations du philosophe anglais que Fontenelle ait combattue : loin de s'opposer aux sublimes découvertes du livre *des Principes* et de la *Théorie des couleurs*, il a été un des premiers à les faire connoître à la France, à les célébrer comme une nouvelle lumière répandue sur la nature et sur le genre humain : et pour louer le génie de Newton, Fontenelle a pris une fois le ton de l'enthousiasme et de l'éloquence. S'il n'a point immortalisé son nom par des recherches du même genre, s'il n'a découvert ni un nouveau ciel, comme Galilée, ni de nouvelles lois de l'univers, comme Newton et Kepler, sa gloire est d'avoir porté dans les sciences un talent qui manquoit à ceux même qui possédoient le génie des découvertes; c'est une création

d'un autre genre; et il en a donné le premier exemple.

Toutes ces connoissances rassemblées par tant de soins et de travaux, les fruits des méditations de tant de siècles, il les voit perdues pour les peuples, qui ne peuvent rien comprendre des merveilles que quelques esprits invisibles, pour ainsi dire, opèrent au milieu d'eux; il voit les lois de l'univers expliquées dans un langage mystérieux, aussi cachées dans les sciences que dans le sein même de la nature, et l'esprit humain humilié par la gloire de quelques grands hommes qu'il doit admirer sans les entendre. Au lieu de consumer une longue vie à ajouter deux ou trois découvertes à une science, Fontenelle veut, en quelque sorte, découvrir toutes les sciences à tous les hommes, elles doivent tous leurs progrès à de nouvelles méthodes, qui sont des langues nouvelles: pour les répandre dans le monde, ce qui est une autre espèce de progrès, il leur fait parler la langue du monde même; il leur en donne la clarté, et les orne encore quelquefois de la langue des beaux-arts. Tandis que la foule des savans travaille péniblement à lever les voiles de la nature, d'une main légère il lève les voiles des sciences; et la multitude, éclairée en un instant des lumières ramassées par une longue suite de générations, croit voir rouler

pour la première fois sur sa tête les cieux dont il lui décrit les lois et les mouvemens.

Avec quel bonheur, ou plutôt avec quelle connoissance de l'esprit humain, pour essayer d'abord les sciences sur l'imagination, il a choisi ce sujet *des Mondes*, le seul tableau peut-être de la nature qui attire également le regard du vulgaire et du philosophe, le plus beau spectacle pour les yeux, et la science la plus sublime pour la pensée; qui, sur les bords de l'Euphrate, transforma de simples bergers en astronomes, et fit connoître à l'homme les astres semés dans les cieux avant les plantes et les fleurs répandues sur la terre! Avec quelle adresse infinie, avec quelles grâces piquantes il retient sur une science la curiosité qu'il a appelée sur un tableau! Un goût sévère, je le sais, a dû blâmer quelques-unes de ces galanteries ingénieuses, quelques-unes de ces plaisanteries que se permet, que se commande même un philosophe qui n'oublie jamais qu'il parle de planètes à une femme aimable. Mais que de traits heureux dans ces badinages! quel art, de faire servir la plaisanterie même au raisonnement, de faire d'une objection philosophique un bon mot, et d'une solution savante un compliment plein de grâce! Ce mérite, qui a dû être le plus remarqué, est peut-être cependant le moindre du livre charmant *des Mondes*. La grande diffi-

culté, en traitant de l'astronomie, vient de ce que le témoignage des sens contredit la vérité, et qu'il faut voir, par un effort de raisonnement, le contraire de ce qu'on voit par ses yeux. Fontenelle détruit cette espèce d'opposition; il peint le vrai système du monde à l'imagination, qui est aussi une espèce de sens; et l'esprit, exempt de tout travail, de tout effort d'attention, suit les sphères dans leur cours, comme si tous leurs mouvemens s'exécutoient devant l'organe de la vue: ce n'est plus une science que vous apprenez, vous assistez à un spectacle. Mais la vérité, dans Fontenelle, ne perd rien de sa force pour être devenue en quelque sorte poétique. On a pu faire sur le système de Newton vingt vers admirables pour tout le monde, mais qui ne feront comprendre Newton qu'à ceux qui le connoissent déjà parfaitement. Fontenelle prouve à l'esprit ce qu'il montre aux sens, et ses tableaux sont encore des démonstrations; c'est le prodige de son art. Nul ne l'a eu avant lui; personne depuis ne l'a possédé au même degré. Tantôt il saisit des rapports sensibles et frappans de l'ordre des cieux, avec les images les plus familières à nos regards, et les cieux pour ainsi dire semblent abaissés devant lui; tantôt, par des conjectures hardies, mais fondées sur l'analogie la plus exacte, sur cette analogie qui est à l'esprit ce que le té-

lescope est à l'œil; il se transporte de planète en planète, de monde en monde, et l'on croit parcourir toutes les sphères à la suite du génie qui dirige leur course dans l'espace: cet esprit, qui manque de fécondité et de chaleur en peignant nos passions, dont il aperçoit trop la misère, s'enflamme et se passionne devant la magnificence de la nature, et devient créateur comme elle. Les mondes et les soleils semblent se multiplier avec ses idées: ces sphères, dont les bornes ne sont nulle part, qui accabloient l'imagination puissante de Pascal, ne font que réjouir la sienne. On diroit, et il le dit lui-même, qu'il a besoin de l'infini pour être à l'aise dans l'univers. Il devine les plans sur lesquels la nature a créé ces globes, dont la pensée seule a découvert l'existence: on assiste au lever de leurs soleils, on voit les jeux divers des lunes ou des anneaux lumineux qui éclairent leurs nuits: mais, bien différent des auteurs de ces vains et orgueilleux systêmes qui n'agrandissent la pensée qu'en égarant la raison au milieu de ce vol audacieux de l'esprit, il mesure avec précision le degré de probabilité ou de certitude de chacune de ses vues; en s'étendant aux immensités de la création, il fait toucher à chaque instant aux bornes de la raison humaine; quelquefois il se joue lui-même de ses grandes conceptions, et en faisant

semblant de les traiter comme des fictions agréables, il les établit sur de plus solides appuis, il les agrandit encore. La folie de Cyrano de Bergerac, présentée d'abord en riant, comme un jeu d'imagination propre à égayer les vérités savantes qu'il enseigne, est fondée, avant qu'on y ait rien vu de sérieux, sur les probabilités de la plus haute philosophie, et finit par être une de ces idées où l'esprit de l'homme s'est le plus approché des desseins du créateur; il peuple d'habitans ces mondes muets, qui rouloient en silence au-dessus de nos têtes. Les Galilée, les Cassini, les Halley ont étendu la création de la matière; Fontenelle agrandit la création des êtres vivans et sensibles.

Etonnés et charmés de s'entendre, les gens du monde et les savans veulent toujours avoir Fontenelle pour interprète. Placé dans l'académie des sciences dont il est secrétaire, au milieu des connoissances humaines, toutes attendent de lui ce qu'il a déjà fait avec tant de succès pour l'astronomie. Prêt à élever le plus beau monument aux découvertes qu'elles vont faire, il considère un moment les travaux des siècles passés, et montre à l'ignorance qui, pour se dispenser de rougir, les accuse d'être inutiles au bonheur des hommes, comment toutes les vérités sont utiles au genre humain; les unes au moment de

leur découverte, comme les astres de Galilée, qui ont guidé les vaisseaux sur nos mers aussitôt qu'ils ont été aperçus autour de Jupiter; les autres, plusieurs siècles après, comme l'aimant, qui ne fut qu'un jeu pour l'antiquité, et qui a ouvert toutes les routes de l'océan aux modernes; quelques-unes par elles-mêmes; d'autres seulement par leur réunion; toutes ensemble en prêtant leurs lumières à l'instinct des arts mécaniques, en donnant, pour tous les genres, des méthodes plus sûres à l'esprit humain, en faisant de la raison universelle l'un des arts qu'elles ont perfectionnés. Cette préface de l'*Histoire de l'Académie*, qui n'a qu'un petit nombre de pages, a mérité d'être mise au rang des ouvrages du siècle: c'est le coup-d'œil le plus ferme et le plus vaste qu'on ait jeté sur les connoissances humaines depuis Bacon, et avant la préface de l'*Encyclopédie*. Fontenelle assiste ensuite pendant quarante ans aux travaux des plus beaux génies de l'Europe; il en écrit l'histoire. Cet empire universel des sciences n'est pas plus vaste que son esprit. Il passe des calculs de l'algèbre aux fleurs de la botanique, découvre la route des comètes avec le grand Cassini, et trace avec Vauban les remparts de la France. On croiroit que chaque science est celle à laquelle il consacre particulièrement ses veilles, s'il ne montroit pas dans chacune les lumières

qui sont répandues dans toutes. Les vérités ensevelies dans les longueurs et dans les obscurités du langage mystérieux des sciences, deviennent brillantes de précision et de clarté dans son style. Ce n'est que du moment qu'il les exprime, qu'elles paroissent exister, et c'est son style en effet qui les crée pour tous les esprits. Le savant, dont il est l'interprète, frappé de cette lumière, ne sait plus que c'est de lui qu'elle est partie : il entend mieux Fontenelle qu'il ne s'entendoit lui-même. Ce témoignage lui a été rendu plus d'une fois par les savans eux-mêmes ; en donnant plus de clarté à leurs idées, il rend leur esprit plus fécond ; car une vérité bien exposée fait naître presque nécessairement d'autres vérités, et c'est en cela que l'esprit lumineux se rapproche si fort de l'esprit créateur.

Les sciences qui, dans l'académie même, forment des empires séparés, communiquent ensemble dans son histoire. Il les unit par les vérités qui leur sont communes, par ces principes généraux qui sont des lumières également élevées sur toutes, parce qu'ils appartiennent à la nature de l'esprit humain. A celles qui ne font que de naître, ou à qui il a manqué de grands hommes, il prête les vues que plusieurs siècles et plusieurs beaux génies ont répandues sur d'autres. Là chaque science voit les lois que

l'esprit humain suit dans toutes les sciences, comment on y interroge la nature, comment on y force la vérité à laisser tomber ses voiles; mais de combien de vues il les enrichit toutes, qu'il ne doit qu'à lui-même, à cette sagacité prodigieuse qui devine ce qui est dans ce qui doit être! Que de fois le chimiste dans ses fourneaux, le naturaliste dans la profondeur des mines, et le physicien dans la nue, ont vérifié ce qu'il avoit vu sans sortir de son cabinet! Le savant actif étoit presque sûr de faire une découverte en suivant une de ses conjectures. A mesure qu'on parcourt cette *Histoire de l'Académie*, le moins connu et le plus beau de ses ouvrages, malgré le ton familier du style, qui semble dispenser du respect et arrêter l'admiration, malgré son attention à écarter de lui toute idée de grandeur, l'opinion qu'on avoit de Fontenelle s'agrandit dans l'imagination; on finit par le prendre pour le génie universel des sciences, dont les savans répandus sur le globe sont les envoyés et les ministres; qui reçoit à ses pieds leurs recherches et leurs systêmes, pour les marquer du sceau de l'erreur ou de la vérité, pour leur dispenser à eux-mêmes la portion de gloire et de reconnoissance que leur doit le genre humain.

Ce tableau si riche et si vaste, mais où l'on ne voit encore que des recherches, des pensées et

des découvertes, il l'anime, et le rend plus intéressant en y répandant les hommes qui ont produit tant de merveilles : il place leur éloge au milieu même de l'histoire de leurs pensées; il fait connoître les savans presqu'aussi ignorés que les sciences, et peint à un monde bien plus curieux d'observer les caractères des hommes que les lois de l'univers, ces hommes dont les caractères sont si nouveaux dans l'histoire du cœur humain. Dans ces éloges, le panégyriste n'annonce jamais qu'il va parler des bienfaiteurs des peuples, jamais le ton élevé de l'éloquence ne prépare l'imagination à de grandes scènes : Fontenelle retrace, avec la tranquillité de l'histoire, des idées et des faits : mais quel spectacle magnifique l'imagination découvre en rassemblant ces faits énoncés avec tant de modestie! Les états défendus par des remparts nouveaux, les mers couvertes de vaisseaux qui leur étoient inconnus, les principes de la guerre et de la force des empires, changés ainsi à la fois sur la terre et sur les eaux; l'Océan et la Méditerranée sondés dans toute leur profondeur, et les écueils où se brisoient les navigateurs, marqués avec assez de précision pour servir de pierre numéraire à leur route; les sources cachées dans les flancs des rochers, jaillissant de tous côtés à l'aspect de quelques hommes, entrant avec eux au bruit des ac-

clamations d'un peuple immense, dans des cités qui n'avoient jamais été arrosées que par les torrens du ciel; tous les royaumes traversés par des canaux, par ces fleuves dont l'homme est en quelque sorte le dieu, dont il tient l'urne qu'il penche, qu'il relève, qu'il détourne à son gré, suivant que l'agriculture et le commerce lui demandent de retirer les eaux, ou de les laisser couler; les ateliers, les manufactures, les villes, les campagnes, couverts, d'un bout de l'Europe à l'autre, de machines nouvelles que l'homme semble avoir animées de son intelligence, qui exécutent avec régularité et promptitude tous les travaux qu'il leur commande, et sont pour ainsi dire des esclaves créés par son génie; les végétaux de tout l'univers, rassemblés dans quelques jardins, où on leur a préparé la température de tous les climats; nos champs ombragés d'arbres, enrichis de fruits et de fleurs que la nature n'y avoit point semés; l'art qui veille sur nos jours, changé chez toutes les nations, et la vie des cent millions d'hommes qui peuplent l'Europe, confiée à de nouveaux principes, à de nouveaux instrumens, à de nouveaux remèdes; ces cités immenses, où se rassemble et se presse le genre humain avec tous ses besoins et toutes ses passions, entretenues dans le repos, dans l'harmonie et dans l'abondance par un ordre nouveau, dont

les ressorts cachés agissent en silence comme ceux du monde physique; un nouvel empire s'élevant du milieu des glaces et des forêts du nord, décoré, au jour même de sa naissance, de tous les arts, de toutes les lumières que le génie et les siècles ont perfectionnés sous les plus beaux climats ; le globe enfin où l'homme demeure, l'homme lui-même, sa force, son intelligence, ses besoins, ses plaisirs, tout est changé d'un bout du monde à l'autre ; une cinquantaine d'hommes, en moins d'un demi-siècle, ont fait ces changemens : jamais on ne prouva mieux que la plus grande de toutes les puissances, c'est la pensée ; jamais on ne fit mieux sentir combien cette puissance est bienfaisante.

Et combien Fontenelle, auquel on a tant reproché de ne rien aimer, paroît aimer ces bienfaiteurs du genre humain! sous combien de formes différentes il les représente pour attirer sur eux la curiosité, le respect et l'amour! il sait combien on se plaît dans le monde à les trouver extraordinaires, à remarquer ce qu'il y a d'étrange, c'est-à-dire d'étranger au monde dans leurs manières, dans leur langage; il n'a garde de combattre ce penchant avec l'autorité de la raison ; il le flatte plutôt; et l'on diroit que le panégyriste des savans se rend le complice de l'ignorance : il les peint souvent comme elle aime à les voir,

privés de ces grâces de la politesse, de ces formes que la société donne et qu'elle exige; abandonnés de leur génie en entrant dans le monde, et faisant sourire de leur simplicité, la vanité qui auroit été gênée de leur renommée : quelquefois, au contraire, portant leurs systêmes et leurs démonstrations au milieu d'un cercle ou d'un souper; plus persuadés par la raison que par les sens; voyant ce qu'ils croient, comme les autres croient ce qu'ils voient; parlant avec attendrissement d'une vérité abstraite, et d'une plante avec amour; sans cesse il les fait toucher au ridicule, mais avec tant d'art, avec une mesure si juste et si délicate, que le lecteur, qui s'en amuse, sent toujours croître pour eux son estime et sa reconnoissance; il nous fait respecter ceux dont il nous fait rire. Ce doit être un talent bien rare, et les éloges de Fontenelle en offrent mille exemples. Et comme ensuite, sans élever presque davantage son style, il élève ses idées et celles de son lecteur! sous quels traits sublimes il peint ces sages dont la gloire lui est confiée, dont il est en quelque sorte la renommée! Etrangers au monde par tous les intérêts qui corrompent nos sentimens, et ne tenant aux hommes que par le besoin de leur communiquer les bienfaits de leur génie; livrés à des travaux continuels, sans passion pour la gloire, l'oubliant

souvent dans les charmes de l'étude, et lui préférant toujours la vérité, même celle qui élève au-dessus d'eux leurs rivaux et leurs ennemis; démentant par des exemples très-communs entr'eux, l'accusation du détracteur éloquent des sciences, qui a demandé où étoit le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain; puisant toujours dans l'étude des lois de la nature, ce profond et incorruptible amour de la patrie, le chef-d'œuvre des lois sociales; renonçant pendant des années entières à des travaux qui faisoient leur renommée et leur félicité, pour rendre un service obscur à un bourg ou à un hameau qui les a vus naître; presque toujours solitaires, timides, pacifiques, et dès que la patrie a besoin de leurs lumières, traversant l'océan, courant sur les champs de bataille, et devant des batteries de canon, ou suspendus par la tempête sur l'abîme des mers, continuant leurs observations et leurs calculs comme s'ils n'étoient pas sortis d'un cabinet ou d'un observatoire. En traçant ce beau tableau de vertus, Fontenelle, qui veut surtout le faire servir à honorer les sciences, fait remarquer à chaque instant qu'il en est l'ouvrage: ces vertus, en effet, ont un caractère particulier qui les distingue entre toutes celles qui ont le plus honoré le cœur humain; ce n'est ni le zèle ardent ou affectueux des vertus reli-

gieuses, ni la générosité des âmes tendres, ni le dévouement magnanime des âmes républicaines; c'est la connoissance de l'ordre, et je ne sais quelle habitude de vérité et de justesse, qui, dans ces hommes dévoués à l'étude, a passé de toutes leurs idées dans tous leurs sentimens. La nature qu'ils contemplent sans cesse, semble avoir imprimé dans leur âme son ordre et sa bienfaisance. Comme elle, ils tendent sans cesse à l'harmonie générale, mais d'un mouvement égal et presque insensible, sans s'arrêter, sans se précipiter jamais; comme la nature qui organise avec le même soin des systêmes de mondes et un insecte, ils remplissent avec la même attention les devoirs les plus sacrés, et ceux que nous jugeons de peu d'importance; le même principe fait braver mille fois la mort à Renau, et détourne les pas du vertueux Billette de la partie d'un pont que tous les passans usent sous leurs pieds. Ce mélange d'une singularité piquante et d'une vertu sublime, que Fontenelle fait ressortir à chaque instant, attache à leur vie et à leur caractère ceux même qui seroient indifférens à leurs connoissances: on se voit transporté dans un monde et parmi des hommes nouveaux; on se plaît à admirer leur génie, parce que leur bonté les rapproche sans cesse de nous; on fait des vœux pour le succès de leurs recherches et de leurs expériences, comme on en fait, dans

la lecture d'un roman, pour le bonheur d'une passion noble et intéressante; on se plaint de la nature, lorsqu'elle refuse de laisser tomber ses voiles devant eux; on la bénit de la félicité qu'elle répand sur leurs jours; car les observateurs du cœur humain sont presque toujours tristes et sombres, et ceux de la nature presque toujours gais et sereins. La réunion des éloges historiques d'un si petit nombre d'hommes est peut-être le seul tableau que l'histoire moderne puisse opposer aux prodiges de l'histoire ancienne : toutes ces merveilles que la législation unie aux beaux-arts opéroit dans l'antiquité; cet empire qu'elle exerçoit sur la nature même, pour la soumettre au besoin des peuples; ces hommes si simples et si sublimes, si pauvres et si heureux; tous ces phénomènes sont reproduits en partie chez les modernes par les sciences; on diroit que les grandes âmes et les grands génies, détournés des hautes fonctions de la société par la forme de nos gouvernemens, ont rassemblé toutes leurs forces sur la nature; et que la puissance de l'esprit humain, qui doit toujours se montrer quelque part, qui, chez les anciens, étoit dans les arts et dans la législation, a passé, chez les modernes, dans les sciences.

Ce tableau, si neuf dans toute l'histoire moderne, a été tracé dans un style aussi neuf dans

notre langue, et même dans toutes les langues. C'est là, c'est surtout dans les *Éloges des Savans*, qu'on trouve et tous les défauts et tous les charmes de cette manière tant critiquée et tant louée, qui n'auroit pas dû avoir plus d'imitateurs qu'elle n'a eu de modèles, mais qui a pourtant formé une école composée d'écrivains distingués, et dont un homme d'un esprit très-philosophique et d'un goût très-fin, a voulu tirer la théorie de tous les agrémens du langage. On a cru que Fontenelle ne pouvoit pas écrire autrement; mais on voit surtout que c'est ainsi qu'il a voulu écrire : il ne dépendoit pas sans doute de lui d'être éloquent, car on ne se défend pas de l'être, et l'éloquence commence toujours par subjuguer celui qui en possède le talent. Mais l'art d'émouvoir les passions lui paroissoit trop contraire à celui d'éclairer l'esprit, et il eût craint de distraire et d'énerver l'attention, en s'occupant trop à flatter les sens. Fontenelle veut plaire, mais c'est surtout pour faire penser; et il se crée un style où la pensée tire tous ses agrémens d'elle-même, où le talent n'est que la richesse de l'esprit, où des idées toujours inattendues et toujours piquantes, forment un jeu continuel de contrastes imprévus, de rapports singuliers et nouveaux, qui réveillent toujours l'attention par la surprise, et dérobent la fatigue de la réflexion par les plaisirs de la cu-

riosité; il est impossible que l'idée qui précède fasse jamais deviner celle qui doit suivre, et l'on croit toujours faire une découverte; il en franchit souvent une foule d'intermédiaires, mais c'est après s'être assuré que vous pourrez les franchir avec lui. Fontenelle et Montesquieu ont à cet égard quelques rapports; mais Montesquieu a oublié souvent ses lecteurs, qui le perdent souvent de vue; sa marche tient à la nature de son génie: Fontenelle songe toujours à ses lecteurs, qui le suivent toujours avec facilité; sa marche tient à une connoissance profonde de l'esprit humain. Il jette un voile sur les idées très-claires, rend avec une extrême clarté les idées très-profondes, exerce toujours l'attention, ne la fatigue jamais, et surprend également l'esprit, et par ce qu'il lui cache, et par ce qu'il lui dévoile. Il distribue à son gré l'ombre et la lumière sur des idées très-philosophiques, et se sert de ce mélange adroit, l'un des secrets des beaux-arts, soit pour flatter le goût, soit pour ne pas trop alarmer les préjugés. L'orateur veut faire passer dans toutes les âmes l'impression qui domine la sienne, il veut que tout le monde sente comme lui: Fontenelle a un art bien différent. Ce qui doit vous frapper d'étonnement et d'admiration, il le raconte comme une chose naturelle, et montre une grande surprise de ce qui vous paroîtra simple et ordinaire;

il met sans cesse en contraste votre impression et la sienne, et par cet art, si opposé à l'éloquence, subjugue également votre attention, la fixe également sur ses impressions et sur ses pensées. On a beaucoup parlé de l'imagination de Fontenelle; et quoiqu'il en manque absolument dans ses vers, où les facultés de son esprit étoient gênées par un instrument qui n'étoit pas le sien, il en a souvent dans sa prose, même de celle de l'orateur et du poëte, qui rend une suite de vérités dans une suite d'images et de tableaux. Ce n'est pourtant pas celle qui domine dans Fontenelle : la sienne est moins de l'imagination, qu'un art profond et ingénieux qui en a pris la ressemblance : homme du monde et philosophe, plein de vues sur le cœur humain et sur la nature, il les réveille à la fois, fait continuellement entr'elles un échange d'expressions, rend les vérités morales avec des mots consacrés à l'histoire naturelle, transporte aux sciences le langage du monde, et répand sur une idée le reflet, la couleur de l'idée d'un autre ordre, d'un autre monde, pour ainsi dire. C'est toujours l'ouvrage de la réflexion qui rapproche, qui compare; mais il donne au style l'éclat de l'imagination, et a le double avantage encore et de varier singulièrement les idées, ce qui est la vraie beauté du style philosophique, et de développer une foule de vérités dans un petit nombre

de phrases, comme Horace et Virgile achèvent de grands tableaux avec un petit nombre de vers. Quel sera le censeur assez rigoureux, assez peu indulgent à ses propres plaisirs, pour ne pas faire grâce dans un écrivain si philosophe et si piquant, si profond et si agréable, à un peu de recherche de ces agrémens même avec lesquels il nous séduit, à quelques mots précieux qu'il ajoute à des mots charmans ; comme une femme, qui a un extrême désir de plaire, ajoute quelquefois à ses grâces naturelles, des manières qui leur ressemblent beaucoup. Tous ces défauts, qui lui ont été reprochés avec tant de dureté (*a*), appartiennent moins encore sans doute au goût de Fontenelle, qu'à sa complaisance pour le goût d'une nation qui aime trop peut-être jusqu'aux abus de l'esprit, et qu'il a toujours traitée un peu pour l'attirer aux sciences, comme cette femme du livre *des Mondes* à qui il donnoit des leçons d'astronomie ; ce n'est là ni son talent, ni son art ; c'est

---

(*a*) Ces défauts ont dû sans doute devenir plus sensibles encore depuis qu'on voit les mêmes fonctions de secrétaire de l'académie des sciences remplies par un philosophe qui, joignant également le talent de penser et celui d'écrire, a un goût bien plus sain, bien plus irréprochable comme écrivain, et un génie bien plus créateur comme savant.

son artifice, ou plutôt la politique de son *style*, comme le disoit assez plaisamment un de ses ennemis; et c'est en partie avec cette politique qu'il a fait une si grande révolution dans les lettres, dans les sciences et dans le monde.

C'est lui en effet, c'est cet écrivain modeste, qui a si peu le ton d'un esprit dominateur, qui, au milieu du siècle de Louis XIV, tandis que les Racine, les Bossuet, les Fénélon entraînent toutes les imaginations par la puissance et le charme de l'éloquence, fait déjà prendre un autre mouvement aux esprits, et prépare, sans qu'on s'en aperçoive, ce siècle de la philosophie, où la raison doit recouvrer tous ses droits à l'empire. Descartes avoit donné aux savans une nouvelle méthode pour interroger la nature; Pascal avoit montré un grand esprit philosophique jusque dans ces *Lettres provinciales* que tout le monde avoit voulu lire: mais les vues de Descartes n'éclairoient que les sciences et les écoles, et les talens de Pascal sembloient des secrets qui ne pouvoient pas plus se communiquer que son génie. Voltaire et Montesquieu, nés tous les deux avec des imaginations plus puissantes que Fontenelle, ont imprimé depuis un plus grand mouvement aux âmes; Fontenelle, placé avant eux, avoit fait avant eux une révolution qui a influé même sur l'auteur de *Mahomet* et sur l'auteur des *Lettres*

Persanes : c'est lorsque Fontenelle a eu écrit, que pour la première fois tout un siècle a été appelé *philosophique*. Alors, pour la première fois, on voit dans les esprits ce mélange de sagesse et d'audace, qui rend la raison de chaque homme indépendante de tout l'esprit humain ; refait tous les principes sur une multitude d'observations particulières ; se rend attentif à l'impression précise de chaque objet, pour ne pas la confondre avec une autre impression ; consulte, écoute avec docilité le témoignage des sens, au lieu de leur imposer silence par d'impérieux systêmes ; ne reconnoît pour vrai que ce que l'esprit conçoit nettement, pour beau que ce qui a touché l'âme, et montre souvent le beau spectacle d'un homme qui, seul, sans orgueil, mais avec sécurité, se repose sur des vérités ignorées ou méconnues de tous les siècles. L'exemple de Fontenelle, de cet esprit si sage qu'on a vu se porter dans tous les genres, souvent avec gloire, toujours avec quelque succès, enhardit l'audace de tous les talens ; aucun ne veut se renfermer dans un seul genre ; on ne veut plus de bornes ; on veut tout voir, juger ou peindre tout ; et lors même que cette ambition égare les talens, l'esprit humain s'en agrandit. Dès qu'il a eu brisé le joug de l'autorité, il veut devenir universel. Ainsi ce peuple de l'antiquité qui devoit soumettre le monde, dès

qu'il eut chassé ses tyrans, vola à la conquête de l'univers. Une métaphysique, qui n'a rien de commun avec la science ténébreuse qui porta ce nom dans les écoles, remonte aux principes des beaux-arts, veut suivre, observer et même diriger l'imagination dans son vol, veut lui apprendre à créer. Les maximes du goût des anciens, qui enchaînoient trop souvent le génie qu'elles ne devoient qu'éclairer, attaquées avec sagacité, défendues avec sensibilité, découvrent leur source, qui est dans le sein de la nature : mieux connues, elles exercent un empire plus légitime ; elles ne font plus d'esclaves, et le talent ne leur obéit que comme à ses propres volontés. En respectant les règles anciennes, on cherche des beautés neuves : on adore Homère et Virgile, mais on imite la nature.

Sans doute Fontenelle, qui ne sembloit être organisé que pour penser, eut trop peu d'amour pour l'harmonie, connut trop peu le charme et le prix de ces images qui transportent tous les tableaux de l'univers dans les vers du poete ; sans doute, en obligeant par son exemple l'homme de lettres à être philosophe, le philosophe à être homme de lettres, il a changé quelques versificateurs sans imagination, quelques rhéteurs sans âme, en métaphysiciens subtils ; quelques physiciens et quelques géomètres, en beaux-esprits

ridicules : mais les inconvéniens de son influence doivent être passagers, et les avantages durables. Le génie même est sans pouvoir pour corrompre et pour perfectionner nos organes : si la nature m'en a donné de sensibles, qu'importe qu'un grand philosophe me nie le charme des images et de l'harmonie ? J'ouvre Homère, le Tasse ou Milton, et une seule sensation me préserve de tous les systêmes de La Mothe et de Fontenelle. C'est sur nos idées que s'exerce toute l'influence des hommes supérieurs ; et quand l'esprit humain s'arrête trop long-temps dans le même cercle d'objets ; quand il y est retenu par le talent même qui sait rajeunir ce qui est usé, et prêter des charmes nouveaux à ce qui est commun, un esprit original et créateur fait sortir les nations de cette paresse de la pensée, et montre à l'imagination même un nouvel univers à peindre. Se souvient-on de quelques ridicules de Maupertuis et d'Algarotti, lorsqu'on lit l'*Histoire naturelle* et la préface de l'*Encyclopédie* ? Ne pardonne-t-on pas aux vers froids et secs de La Mothe sur les découvertes des sciences, lorsque Voltaire, en vers éclatans d'harmonie et de couleur, analyse avec Newton les sources de la lumière ? Telle est la loi éternelle et inévitable de l'esprit humain. S'il fait un nouveau pas, quelquefois il chancelle ; en changeant de place, tous ses principes semblent

se renverser : ainsi que les révolutions les plus heureuses du monde politique, avant d'accroître la félicité des empires, font toujours quelques victimes dans leurs secousses, l'époque des grands progrès dans l'empire des arts et des sciences, semble être d'abord un temps de confusion et de désordre ; on prend l'indépendance pour la grandeur; après avoir violé les règles, on les attaque, et le bon goût, si délicat dans ses jouissances, la raison, si timide dans ses jugemens, se croient menacés de la barbarie : bientôt ces émotions, ces mouvemens désordonnés s'appaisent; la révolution bien établie laisse voir un ordre plus majestueux et pourtant plus régulier; les principes et les lois, enrichis et étendus eux-mêmes, vont se reposer sur des fondemens plus inébranlables.

L'influence de Fontenelle s'étend plus heureusement encore sur les sciences que sur les lettres. Les savans, avant lui, presqu'inconnus au monde, qui travailloient, pour ainsi dire, à l'insu de la renommée, méditent, écrivent sous les yeux de la gloire, et forcés de mettre plus de clarté dans leur style, sont éclairés eux-mêmes les premiers de cette lumière plus vive qu'ils répandent sur leurs ouvrages. Le talent de rendre leurs idées leur en fait découvrir de nouvelles. Les sciences, devenues agréables, plaisent aux esprits les plus

frivoles, et les plus délicats les cultivent comme les arts de l'imagination; les femmes même pénètrent dans leur sanctuaire, dès qu'elles y voient les grâces, et y portent la moitié de l'esprit humain qui en étoit exclue. Des expériences qui ne pouvoient point se faire par des savans qui n'avoient que du génie, sont faites par des hommes du monde qui ont des richesses et le goût des sciences; et les trésors destinés autrefois au luxe et aux voluptés qui corrompent les nations, servent souvent à les éclairer. Dans le petit nombre de ceux qui cultivoient les sciences avant Fontenelle, un hasard extraordinaire pouvoit seul faire rencontrer des hommes de génie, et les sciences attendoient leurs progrès des prodiges de la nature; plus d'un homme de génie, aujourd'hui, peut sortir aisément de la foule immense qui a suivi les pas de Fontenelle; des nations entières, qui travaillent aux connoissances humaines, leur font faire encore quelques pas, lors même que les grands hommes manquent; aucun moment n'est perdu: en jouissant même de la nature, on l'étudie, et le globe entier, pour ainsi dire, est devenu un observatoire, d'où on l'épie, d'où on l'interroge sans cesse; et tous ces effets qui ont changé, qui doivent changer encore l'esprit humain, ont été préparés, accélérés, ou produits par Fontenelle.

Quel a donc été cet homme dont l'influence

sur les lettres, sur les sciences, sur les nations, est si marquée, et dont la gloire cependant semble encore rester indécise ? Qu'est-ce que Fontenelle ? Est-ce un bel-esprit ? est-ce un homme de talent? est-ce un homme de génie ? C'est le moment de graver aux pieds de sa statue le titre de gloire qu'il doit porter dans la postérité. Mais combien tous ces noms, destinés à marquer les divers degrés d'élévation des esprits, à être la récompense des hommes supérieurs, sont vagues et incertains eux-mêmes ! Dans le beau siècle des arts, sous Louis XIV, je vois ce nom de bel-esprit porté comme un titre de gloire par les orateurs les plus éloquens, par les poëtes les plus sublimes, par les grands écrivains de tous les genres, par les Racine, les Molière, les Pascal, les Fénélon. Perdant enfin quelque chose de son éclat, il est décerné encore, comme une distinction honorable, aux philosophes qui joignent le don du style au don de la pensée ; enfin, dégradé de plus en plus par l'envie, il finit par n'être presque plus qu'une injure ; on ne le donne guère aujourd'hui qu'à ces écrivains qui, privés de tous les dons éminens de l'esprit, manquant également et de profondeur dans la pensée, et de sensibilité dans l'imagination, ne pouvant donner aux hommes ni des émotions, ni des lumières nouvelles, discourent sur ce que les autres ont senti ou découvert, et

croient avoir inventé quelque chose, lorsqu'ils ont défiguré par des ornemens ce que le génie a déjà exprimé avec grâce. Sans doute, Messieurs, vous ne reconnoîtrez point sous ces traits injurieux l'homme auquel vous avez décerné un hommage public, cet écrivain original et aimable que j'ai essayé de peindre, qui n'est pas sorti sans gloire des genres même qui n'étoient pas les siens ; qui, dans ses vers, où il manque toujours de poésie, a remplacé le charme des images par une multitude de vues neuves et charmantes, a montré le premier à la France le phénomène d'un homme universel dans ses connoissances ; et lors même qu'il lui arrive de s'exprimer comme Voiture, analyse et pense comme Locke. Est-ce donc un homme de talent? Le goût délicat et sévère, je le sais, est porté à ne reconnoître le talent que dans ces écrivains qui ont possédé à un haut degré le mérite propre à quelque genre d'éloquence ou de poésie, qui émeuvent l'âme et frappent l'imagination en parlant à l'esprit, qui font de la langue, toujours docile à tous leurs vœux, un instrument harmonieux, comme un interprète exact de leurs idées, et, nés avec d'heureux organes, enchantent toujours les organes de ceux qui les écoutent. Mais cet art, que Fontenelle seul a possédé, de rendre les idées les plus abstraites sensibles, de donner tant de lumières

en exigeant si peu d'attention, d'abréger et de couvrir de fleurs les routes de toutes les connoissances; tous ces dons réunis, qui ont manqué à tant de beaux-esprits qui n'ignoroient point la logique, à tant de philosophes qui connoissoient les grâces, n'étoient-ils pas, comme la poésie et l'éloquence, un talent indépendant du travail et de la réflexion, un présent de la nature transmis à Fontenelle dans les secrets même de son organisation?

Fontenelle, enfin, étoit-il un homme de génie? c'est le titre du rang suprême de l'esprit, c'est le plus beau titre que l'homme puisse porter: les peuples ne l'accordent guère qu'à ceux qui, par des créations imposantes dans les sciences ou dans les arts, entraînent leur siècle après eux, en faisant reconnoître à chaque instant à la foule, qu'elle marche sur leurs traces, en affectant tous les tons de la grandeur et de l'empire. Le génie est un souverain que la multitude ne reconnoît qu'à l'éclat qui l'environne. Tous ces dehors imposans ont manqué à Fontenelle, et il a mis même une partie de son talent à les éviter. Je ne lui donnerai donc point le titre de *créateur;* mais je dirai: Nul avant lui n'avoit porté son esprit sur tant d'objets divers, ni tant de vues neuves sur chacun de ces objets; nul, avant lui, n'a porté, dans la prose française, un style plus

original, plus neuf; ni dans les sciences, une langue plus nouvelle, une méthode plus propre à en étendre les progrès. Il n'a point subjugué les hommes par l'admiration, et je ne lui donnerai point le nom de *grand;* mais je dirai : Né dans le siècle des beaux-arts, il a créé le siècle de la philosophie; il exerça sur ses contemporains un empire invisible, mais auquel on ne résistoit point, qui a fait marcher toute la France à sa suite, et toute l'Europe à la suite de la France: et après l'avoir peint sous ces traits, qui appartiennent tous au caractère et à l'influence de son esprit, je n'aurai point de regret de n'avoir pas osé dire que Fontenelle fut un homme de génie.

Cette réserve du panégyriste de Fontenelle laisseroit-elle manquer quelque chose à sa gloire? Sa vie entière, une vie qui a embrassé un siècle, se présente à mes regards pour y ajouter de nouveaux titres : la considération qu'il a obtenue par son caractère, a eu autant d'éclat que la réputation de son talent; l'influence de ses conversations dans le monde a été presqu'aussi étendue et aussi utile que celle de ses ouvrages : dans le cabinet, le philosophe étoit homme du monde; dans la société, l'homme du monde étoit philosophe. Avant lui, le talent et le génie n'avoient de rang et de place que dans la postérité; il a

occupé et fixé celle qu'ils doivent avoir dans leur siècle ; et ce nouveau phénomène appartient encore à sa philosophie. Le caractère de Fontenelle a été pour ainsi dire une production de son esprit, comme ses ouvrages ; son bonheur a été fait par sa raison : il semble que la nature, étonnée d'avoir produit un homme assez sage pour être digne de régler lui-même son sort, ait remis dans ses mains le pouvoir de la destinée même, et qu'il a ordonné ses passions et les évènemens de sa vie aussi facilement que ses pensées.

La gloire même, ce sentiment qui ne peut souffrir aucune borne, qui, trop grand, trop sublime, en quelque sorte, pour le cœur humain, ne peut être ni contenu ni modéré ; qui précipite les héros, les artistes, les grands hommes en tout genre, à la célébrité, à travers les haines et les vengeances qu'ils inspirent et qu'ils exercent ; qui a rempli l'histoire de tous les siècles des plaintes des hommes de génie contre le genre humain, et des accusations du genre humain contre les hommes de génie : cette passion si ardente et si tumultueuse, qui n'immortalise presque jamais que ceux dont elle fait ses victimes, Fontenelle la maîtrise dans son âme, et sans la détruire ou l'affoiblir, en dirige à son gré les mouvemens. Le nom de Corneille, son oncle, lui a fait voir de bonne heure la célébrité littéraire

dans tout son éclat ; la première gloire du siècle étoit dans sa famille. Mais Fontenelle ne veut pas seulement qu'elle rende son nom immortel, il veut encore qu'elle embellisse sa vie. Elle le fait travailler constamment pendant un siècle, et jamais un seul jour avec excès. Les hommages d'une nation entière ne peuvent enivrer son âme, et les injustices de la haine ne peuvent l'irriter ou l'abattre. A l'entrée de sa carrière, il est attaqué et repoussé par les Racine, les Boileau, les La Bruyère, par tous ces hommes qui donnoient le ton à la renommée ; et quoiqu'il eût pu les combattre avec cette espèce d'avantage qu'a souvent une réputation naissante, contre des réputations qui ont déjà fatigué l'admiration publique ; quoique l'ambition même eût pu chercher et entretenir ces inimitiés éclatantes, il se tait : lorsqu'après un demi-siècle de travaux dans presque tous les genres, l'opinion de l'Europe lui érige un trône qui s'élève également sur les lettres et sur les sciences ; poursuivi par une multitude d'ennemis qui remplissent la France d'épigrammes, de satires et de libelles, ou il ignore leur fureur, ou il cite lui-même en riant les traits les plus ingénieux de leur malignité, et ne semble rien tant craindre que de les accabler de la gloire de sa vieillesse. C'est lui dont l'exemple a le premier imposé aux grands écrivains outragés par

la satire, la loi de ce silence, difficile sans doute à garder, mais qui donne tant de dignité à leur caractère, et tant d'autorité à leur morale. Ceux qui ont préféré le plaisir de la vengeance, disent, je le sais, qu'on n'aime la gloire avec cette modération que lorsqu'on n'est pas né pour elle: mais c'est ainsi que tu l'aimas, ô sage *Fontenelle* ! et ta vertu n'a point trompé ton amour pour elle; j'en atteste la solennité même de l'hommage que je te rends en ce jour: ta modération entre aujourd'hui dans l'éloge même de ta gloire, et la rend à tous les cœurs plus belle et plus touchante.

Une passion bien plus indomptable encore, parce qu'elle dépend moins de l'opinion et plus de la nature, parce qu'elle étouffe la réflexion qui pourroit la modérer, ou la force à s'occuper toute entière de ses charmes; l'amour, la galanterie du moins, qui en est l'image, remplit une partie de sa vie, et ne l'égare pas un instant. Le sage met sa gloire à fuir l'amour; le grand homme qui l'a dompté, se croit plus grand encore: Fontenelle ne trouve point de grandeur à détruire la nature, et il voit de la sagesse, non à fuir un bonheur que beaucoup de dangers environnent, mais à le séparer de ses dangers. Il se livre aux illusions de ce sentiment, tant qu'elles sont heureuses, et sa raison les dissipe au moment qu'elles

peuvent devenir funestes. Il se joue pour ainsi dire avec cette passion terrible : et s'il étoit permis de rappeler encore ces images ingénieuses de la mythologie, on diroit qu'il ôte à son gré ou remet son bandeau à l'Amour ; qu'il en éteint ou en rallume à son gré le flambeau : on le compareroit à ces génies d'un autre culte de l'orient, qui, vivant au milieu de l'élément du feu, se réjouissoient de son éclat, s'échauffoient de sa chaleur, sans être jamais brûlés et consumés de sa flamme Et les femmes même, qui savent si bien qu'une grande passion est le seul hommage qui soit digne d'elles, ne furent pas insensibles à ce sentiment modéré, tant il savoit y répandre d'agrément et de grâces ! Que retranchoit-il en effet de leur empire, que le seul pouvoir dont elles n'auroient pas voulu sans doute faire usage, celui de le rendre malheureux ? Elles furent le principal objet de presque tous ses ouvrages ; c'est surtout pour leur faire connoître de nouveaux plaisirs, pour mettre les sciences à leur portée, qu'il les orna de tant de clarté et de charmes. Les beaux-arts étoient nés pour les peindre, pour les célébrer et pour les attendrir ; et ce fut pour les instruire que Fontenelle créa cette philosophie nouvelle qui a fait une si grande révolution dans les lettres et dans les sciences. Sa vieillesse même est pleine de mots charmans

qu'il a adressés aux femmes; et il en est plus aimable, sans rien perdre du respect qu'on doit à ses vertus, à sa gloire et à son âge: car la vieillesse, qui se dégrade et devient ridicule par les goûts et par les prétentions du jeune âge, s'embellit et s'orne singulièrement par cette galanterie ingénieuse, qui n'est qu'un intérêt généreux qu'elle prend à des plaisirs perdus pour elle, ou un souvenir heureux qu'on aime à voir se prolonger sur la tristesse des derniers jours de la vie.

Une âme telle que la sienne ne pouvoit se livrer toute entière, ne pouvoit s'abandonner qu'à un sentiment qui n'eût pas d'excès à redouter, ou dont les excès même fussent approuvés et applaudis par la raison; elle sembloit faite particulièrement pour l'amitié; et peut-être qu'en effet, c'est en considérant la vie de Fontenelle, que Voltaire a dit de l'amitié, qu'elle est *la passion du sage*. Celle qui l'unit dès l'enfance à Brunel, a rempli de traits et de mots charmans ces recueils où l'on rassemble tout ce qui s'échappe de plus touchant et de plus sublime du cœur humain: mais je me plais surtout à remarquer dans le tableau de sa vie, les sentimens et les vertus dont l'exemple honore et instruit plus particulièrement les lettres et la philosophie. La Mothe et Fontenelle se rencontrent dans le monde dans

l'âge qui n'est plus celui des illusions pour personne, et avec des réputations déjà assez éclatantes pour être rivales; et dès leur première entrevue ils unissent leurs idées, leurs sentimens, leur existence et leur immortalité : ils jouissent pendant près de trente ans de cette douceur infinie attachée à l'union de deux hommes de lettres, dont les esprits s'étendent et s'enrichissent l'un par l'autre, qui rassemblent dans les écrits de chacun, les lumières et les beautés de deux talens, possèdent chacun deux gloires, et ont chacun deux âmes à opposer aux attaques de la haine et de l'envie. Pendant trente ans, ils ont les mêmes ennemis et les mêmes admirateurs; leurs noms paroissent toujours à côté l'un de l'autre dans la satire et dans l'éloge, et la postérité, qui les prononce ensemble, éternise cette union qu'elle respecte.

Fontenelle porte dans le monde, où il passe constamment une moitié de ses journées, toute l'amabilité de ce caractère sûr et facile, et tous les agrémens, toutes les lumières de son esprit : c'est le seul écrivain, peut-être, dont il ait été vrai de dire qu'il valoit ses ouvrages. Bien différent de presque tous les hommes supérieurs, dont le génie ne parle que dans la retraite, comme ces dieux dont les oracles ne se faisoient entendre que dans les déserts, Fontenelle n'écrit pas seu-

lement comme il parle, il parle comme il écrit; il est dans un cercle tout ce qu'il est dans ses ouvrages. Le premier il donne l'exemple de ces assemblées si décriées par ceux qui ne sont pas dignes d'y être admis, où se réunissent tous les arts, et toutes les sciences séparées dans plusieurs académies, où tout ce qui féconde et nourrit les esprits, la communication des idées et des vues, le choc des opinions et les combats des sentimens, servent aux délassemens et aux plaisirs de l'homme de lettres; où les talens, jeunes encore, reçoivent dans leur inexpérience tremblante les conseils des talens couronnés par la gloire; où les étrangers de tous les pays, en venant chercher nos lumières, présentent souvent eux-mêmes en raccourci le tableau de toutes les nations de l'Europe; où le grand et le ministre qui gouvernent l'état, conversent souvent avec le philosophe qui l'éclaire; de ces assemblées si touchantes et si augustes même, lorsque celui qui les préside ayant vieilli dans les travaux du génie, et ne pouvant plus soutenir la fatigue du travail, peut du moins léguer encore ses dernières pensées à ceux qui vont consoler et charmer ses derniers momens. Turgot et Helvétius s'éclairoient dans les entretiens de Fontenelle comme dans la lecture de Locke; c'est dans ces conversations, et surtout dans celles de sa vieil-

lesse, que, devenant plus hardi à mesure qu'il approchoit du tombeau, il ouvroit cette main où il avoit tenu tant de vérités captives. Dans ces sociétés même, dont le ton et le goût avoient été formés par les Vendôme, les Chaulieu, les Lafare, où l'esprit et le talent étoient souvent employés à jeter avec grâce du ridicule sur les sciences, il introduit les conversations les plus savantes, et on ne leur trouve plus que de la grâce : tantôt il raconte ces grands évènemens du ciel, l'histoire de ces mondes qui naissent ou périssent dans l'espace, de ces soleils qui s'éteignent ou s'allument; tantôt, dans ce langage aussi exact, aussi clair que son style, et plus animé encore, il explique les propriétés de la matière et les lois de l'univers; et charmés d'entendre si facilement ce qu'ils croyoient au-dessus de leur intelligence, des hommes frivoles, des femmes jeunes et aimables se pressent autour de lui, et suspendent leurs jeux et leurs passions, pour écouter de sa bouche ces vérités sublimes. Il offre presque tous les jours, dans le monde, un spectacle à peu près semblable à ce tableau tracé dans une églogue de Virgile, où l'on voit un vieillard admis dans les secrets des dieux, chantant sur une lyre d'or la création du monde et les lois de la matière, à des pasteurs et à de jeunes bergères qui le couronnent de fleurs.

Mais ce monde, où il obtient tous les jours des succès si doux, si nouveaux pour un philosophe, n'est pas seulement le théâtre de sa gloire, il l'est encore de sa bienfaisance : en donnant des lumières à ceux qui jouissent et abusent de tous les biens de la vie, il donne des secours à ceux qui en souffrent tous les maux. Sa sage économie s'est fait des fruits de son talent un trésor que les malheureux seuls ont droit d'ouvrir. Mais sa générosité même a pris le caractère de son âme : quand on vient lui confier des besoins, des malheurs, il écoute attentivement, mais ne paroît ni ému ni troublé. Il ne presse point les infortunés dans son sein, il ne verse point sur eux de ces larmes qui sont aussi un bienfait, mais trop souvent le *seul* qu'on leur accorde. Il se lève sans rien dire, et va chercher des secours que les signes de l'émotion la plus vive ne leur auroient pas fait espérer. On diroit qu'ayant aperçu d'une vue générale tous les maux qui sont dans le sort de l'humanité, aucun malheur en particulier ne peut assez le surprendre pour l'émouvoir ; que du premier coup-d'œil qu'il a jeté sur l'espèce humaine, son âme s'est pour toujours ouverte à la bienfaisance, pour ne pas attendre que la pitié y pénètre en la déchirant : et tant de générosité ne lui paroît pas même une vertu ; il n'y voit qu'une dette qu'il paie au malheur : *Cela se doit*, dit-il, lorsqu'il

ne peut empêcher qu'on ne découvre ses bienfaits, trop nombreux pour pouvoir toujours se cacher. La haine, que rien ne peut toucher, a dit que ces vertus ne partoient point d'un cœur sensible. Eh bien! je ne chercherai point, si l'on veut, à prouver que la sensibilité en étoit le principe : mais qu'y gagneront les ennemis de Fontenelle et de la philosophie, si les âmes sensibles ne peuvent en entendre le récit sans être émues et attendries?

Ainsi s'écoulent ses longs jours, entre les méditations de la philosophie, les plaisirs des arts et d'un monde poli, le charme des vertus et de l'amitié : une telle vie est bientôt passée, lors même qu'elle dure un siècle; aussi Fontenelle eût-il voulu la recommencer aux mêmes conditions; et ce souhait, le plus beau remercîment de la vie qu'on ait jamais fait à la Providence, prouve combien il fut heureux.

Il fut heureux! Ce mot qui a retenti avec joie dans mon âme, à peine j'ai osé le prononcer : je me suis rappelé que la haine et l'envie ont toujours reproché son bonheur à Fontenelle, qu'elles lui ont fait un crime de n'avoir point attiré sur lui la persécution des préjugés de son siècle; de n'avoir indiqué qu'à demi la vérité qu'il voyoit toute entière; de ne lui avoir ôté les voiles qui la cachoient, que pour lui en donner d'autres

qui la dérobent ; d'avoir montré le génie tremblant devant les préjugés qui devroient trembler devant lui. Quelle passion que l'envie ! elle poursuit sans relâche l'homme de génie, pour lui rendre tous les tourmens qu'elle en reçoit. S'il fait entendre des plaintes, elle prétend qu'il s'avilit par la vengeance ; s'il se tait, elle assure qu'il est insensible à l'injure : si son âme impétueuse attaque à découvert les erreurs populaires, elle le peint comme un esprit séditieux, pour qui rien n'est sacré ; si sa sagesse adoucit la vérité, pour ne pas l'exposer aux outrages de la multitude, elle l'accuse de l'avoir étouffée dans sa pensée, d'avoir sacrifié les droits éternels du genre humain à quelques jours de repos. J'admirerai sans doute ces âmes fortes et intrépides qui annoncent la vérité avec l'éclat et la majesté qu'elle a prise dans leur génie ; et après la gloire de l'avoir découverte, veulent obtenir encore celle de souffrir, et, s'il le faut, de mourir pour elle. Je respecterai Fénélon écrivant le Télémaque dans la cour de Louis XIV, et Thomas Morus publiant l'Utopie dans le palais de Henri VIII. Ces âmes sublimes consacrent les siècles qui se sont déshonorés en les persécutant, et le bruit de leurs chaînes fera retentir éternellement dans l'histoire les vérités qu'on a cru exiler de tous les âges, comme d'un canton et d'une ville. Mais en versant des larmes

d'attendrissement et d'admiration sur ces dévouemens héroïques, on regrette que l'esprit humain n'en ait pas retiré d'assez grands avantages. On ne fait point triompher la vérité en s'immolant pour elle, et la puissance des préjugés prend souvent une nouvelle force de leurs nouveaux crimes. La persécution, qui étend les progrès de l'erreur, arrête ceux de la raison, et les philosophes ne se multiplient point, comme les fanatiques, dans l'exil, dans les prisons et sous la hache des bourreaux. Peut-être il y a eu des pays et des siècles où la vérité la plus hardie, présentée tout à coup à un peuple souverain, persuadée à une multitude immense par l'ascendant de la parole, pouvoit faire une révolution aussitôt qu'elle étoit entendue, et il étoit beau de s'immoler à cette espérance. Parmi nous ce n'est qu'avec le temps que la vérité peut vaincre les préjugés; il faut qu'elle règne, non avec l'éclat d'une nouvelle création du génie, mais avec cette force invisible de la raison générale qui a renversé les erreurs, sans qu'on ait entendu le bruit de leur chute. Fontenelle paroît voir dans la vérité cette statue antique d'Isis, couverte de plusieurs voiles; il croit que chaque siècle doit en lever un, et soulever seulement un autre pour le siècle suivant. Il connoît les hommes et il les craint, non-seulement parce

qu'ils peuvent faire beaucoup de mal, mais parce qu'il est très-difficile de leur faire du bien : et il en trouve les moyens dans un art qui n'auroit jamais été sans doute celui d'un caractère plus énergique et plus impétueux, mais qui a fait servir sa timidité même et sa discrétion à un grand progrès de l'esprit philosophique. Tantôt il se courbe un instant devant une erreur du siècle, et se relève de ce respect contraint, en frappant en sa présence une erreur toute semblable qui a trompé l'antiquité : d'autres fois, il met à côté d'elle une vérité qu'il semble lui sacrifier et lui soumettre, mais qui est sûre de triompher, pourvu qu'on l'y laisse, même à ce prix. Souvent il étale les préjugés avec toutes leurs prétentions, et leur accorde même ce qu'ils refusent, pour ne pas paroître trop absurdes : dans les occasions où ils attendent un hommage, il passe en silence ; et ce silence est toujours placé dans l'endroit où on l'entend le mieux, et où il offense le moins ; quelquefois, au contraire, il se presse de paroître, sans nécessité, soumis et obéissant, et montre par-là des tyrans injustes et soupçonneux, dont il faut toujours se défier. En général, au lieu d'attaquer les erreurs les unes après les autres, il s'attache à dévoiler, à tarir dans l'esprit humain les sources d'où elles naissent ; il éclaire et fortifie la raison, qui doit

les renverser toutes, et par-là leur suscite un ennemi éternel : ainsi il les combat par ses respects, les détruit par ses hommages, les perce de toutes parts de traits dont elles n'ont pas le droit de se plaindre ; et quoiqu'elles aient toujours l'œil sur lui, comme sur l'ennemi le plus dangereux, il vit, il meurt en paix au milieu d'elles.

Telle est, Messieurs, l'idée que j'ai pu me former et la foible image que je puis vous offrir des ouvrages et du caractère de l'un des hommes les plus célèbres de notre littérature. Mais je dois encore à la mémoire de Fontenelle un aveu et une réparation, qui serviront peut-être plus à sa gloire. Je connoissois peu ses écrits ; les noms de quelques-uns de ses ennemis, qui ont eu toujours la plus grande autorité sur mes opinions et sur mon goût ; mon respect, mon amour pour les anciens, dont je le croyois le détracteur ; le peu d'impressions profondes que j'avois remportées de ses ouvrages, dans un âge où l'on ne sait admirer que des beautés imposantes ; un grand nombre de ces phrases recherchées et précieuses qu'on cite de toutes parts ; tout m'éloignoit de ses ouvrages ; je n'y cherchois jamais ni des plaisirs, ni des lumières ; et lorsque vous avez proclamé le nom de Fontenelle, quand vous avez appelé l'éloquence pour lui rendre les

honneurs qui ont donné un nouvel éclat à l'immortalité de Descartes et de Fénélon, je me suis étonné de le voir placé parmi les modèles du goût et les guides de l'esprit humain; j'ai osé penser un moment qu'en allant même à la postérité, son nom n'y devoit pas être prononcé avec tant de gloire, que ses *talens* ne soutiendroient pas la solennité de l'hommage que vous lui décerniez. J'ai pris ses ouvrages, et, je le confesse, c'étoit surtout pour y chercher de quoi justifier mes préventions. A mesure que je les parcourois, mes idées changeoient; dans un langage qui n'est qu'agréable, j'apercevois une raison sublime : à travers ce style familier, que le bon goût abandonne quelquefois, et qui, plus souvent encore, donne au goût des plaisirs qui lui étoient inconnus, je découvrois une philosophie lumineuse et profonde qui agrandissoit la carrière des arts comme l'empire des connoissances, et montroit dans l'avenir de nouveaux trésors aux talens même de l'imagination : je le voyois, de son vivant même, imprimer un nouveau mouvement à deux siècles qui devoient avoir la plus grande influence sur tous les autres. Frappé des nouveaux traits sous lesquels il se présentoit à mon imagination, j'ai cru voir apparoître devant moi un génie qui m'étoit tout à fait inconnu : je me préparois à offenser sa mémoire,

et je n'ai pu que l'honorer ; semblable à ceux qui, entrant dans un temple pour en insulter le dieu, saisis tout à coup de respect et de religion, tomberoient aux pieds de la statue qu'ils vouloient abattre.

FIN DE L'ÉLOGE DE FONTENELLE.

ÉLOGE

DE

CHARLES DE SAINTE-MAURE,

DUC DE MONTAUSIER.

La vertu seule, et la vertu dans toute sa sévérité, obtient donc aussi quelquefois cette admiration et ces hommages qui semblent n'avoir été accordés qu'à l'éclat des grands talens et des grands succès! Montausier, qui avoit reçu de la nature tous les dons d'un guerrier, n'a jamais illustré sa patrie par des victoires. Quoique toute sa vie il ait cultivé les arts, qui lui doivent une partie des progrès qu'ils ont faits dans le siècle du génie, il n'a point éclairé sa nation par des écrits; on ne croit lui devoir aucun de ces changemens heureux qui se sont faits dans les principes des lois et de l'administration; la renommée ne prononce point son nom après les noms des Turenne et des Condé, ni après ceux des Colbert et des Fénelon : et cependant, dans une cour guerrière et voluptueuse, toujours occupée

à célébrer des succès par des fêtes; dans un siècle où les chefs-d'œuvre des arts naissoient au milieu des triomphes et des plaisirs, il s'est illustré par son caractère. A cette époque des merveilles des arts, où l'esprit humain pouvoit s'égarer dans l'orgueil des prodiges qu'il enfantoit, la renommée de Montausier semble avoir été destinée à mettre la gloire de la vertu à côté ou au-dessus de la gloire du génie. Tous les grands hommes du siècle de Louis XIV ont trouvé depuis des successeurs ; nul, depuis Montausier, ne s'est rendu immortel par l'exemple seul de sa vie et par le courage de la vérité. Il est le seul que l'éloquence puisse offrir en modèle à ces hommes qui, placés auprès du trône par leur naissance et par leur rang, doivent avoir une si grande influence et sur les vertus du monarque, et sur la destinée des peuples. Sa vie entière forme le tableau d'un homme vertueux à la cour. Eh ! quel tableau plus utile à présenter dans un empire soumis à des rois ! Nous le contemplerons tour à tour, et lorsqu'il vit auprès d'un monarque qui est sur le trône, et lorsqu'il est chargé de l'éducation d'un jeune prince qui devoit y monter. Il montrera partout les mêmes principes et le même caractère; et s'il est vrai que l'éloge d'un grand homme soit presque toujours une accusation contre les rois ou contre les peuples, il doit être

intéressant sans doute de connoître quel a été le sort d'un homme qui, pendant quarante années de suite, a dit la vérité dans une cour où la nation elle-même alloit faire entendre trop souvent le langage de la flatterie.

Je voudrois me hâter de montrer Montausier à la cour de Louis XIV, où il doit développer ses vertus et son caractère; mais sa jeunesse, qui avoit une autre ambition, arrête quelques instans mes regards. Elle fut placée dans les temps du ministère de Richelieu, de cet homme qui étendoit la gloire de la nation en attaquant sa liberté; qui donnoit de la grandeur à des hommes dont il vouloit faire des esclaves; qui eût eu peut-être toutes les vertus d'un roi si on lui eût laissé la puissance absolue, qui détruit communément toutes les vertus; de cet homme enfin, qui dut être odieux aux grands, dont il combattoit les prétentions en violant les lois; qui ne mérita jamais d'être aimé de la nation, dont le bonheur ne parut jamais entrer pour rien dans ses desseins; mais qui dut plaire souvent à une noblesse militaire, parce que son génie concevoit des plans qui ne pouvoient être exécutés que par des héros. Dès ses premières campagnes, Montausier se présente à la renommée comme un homme destiné à ajouter à la gloire de la France. Gué-

briant, Turenne et Condé lui témoignent une estime et une amitié qui le désignent à la nation comme devant être un jour leur rival ou leur successeur; et Montausier justifie cette espérance dans toutes les occasions où il peut signaler ses talens et son courage.

Mais la foiblesse d'une régence amène à *la fois* les guerres de la Fronde et le ministère de Mazarin, et tout change pour Montausier. Mazarin a apporté de l'Italie cette politique artificieuse et vile, née au milieu des attentats de quelques petits princes contre la liberté de plusieurs républiques. Il exerce un pouvoir légitime en tyran adroit qui craint de perdre une autorité usurpée, traite avec les passions qu'il devroit gouverner, distribue les emplois et les grâces à ceux *dont* il soupçonne la fidélité, et laisse dans l'oubli la vertu dont il n'a rien à craindre. Montausier est déjà assez connu pour que le ministre soit sûr que c'est lui surtout qu'on peut négliger impunément. Dans le parti des rebelles, Montausier voit un prince son ami; il voit Condé qui l'appelle à des postes importans: sur le trône, il voit Mazarin et ses injustices: Montausier demeure fidèle au trône, et se condamne à la fois à l'obéissance et à l'obscurité. Ceux qui ne sont point étrangers au sentiment du besoin de la gloire, savent bien que c'est le sacrifice qui doit coûter le plus à la

vertu. Ainsi les années où Montausier pouvoit prendre, parmi les guerriers de la France, la place qu'il ambitionnoit, s'écoulent dans des emplois subordonnés, dont les succès même ne donnent point de célébrité; et il est forcé de renoncer aux plus belles espérances de son cœur; car la gloire, et surtout celle des armes, aime à porter son éclat sur des fronts où brille encore l'éclat de la jeunesse.

Mais tandis que Montausier fait un si grand sacrifice aux devoirs obscurs d'un sujet, un siècle de gloire et de splendeur se prépare pour la France. Louis annonce à sa nation qu'il veut régner par lui-même, et la nation entière semble s'élever soudain à la grandeur que promet le monarque. La gloire, qui n'est jamais que l'ambition du petit nombre, est devenue le besoin de tout un peuple. Tous les germes des talens, répandus dès long-temps dans la France, se hâtent d'éclore dès qu'on aperçoit sur le trône un prince digne de leurs hommages. Les arts, dans l'ivresse de leurs premiers succès, prennent le monarque qui les encourage pour le dieu qui les inspire. Partout on entend la voix du génie, célébrant les triomphes de l'héroïsme. Mais tant de prodiges sont-ils destinés à produire le bonheur de la nation? L'esprit humain a-t-il déployé ses forces et ses richesses pour la félicité d'un

empire? Le peuple recevra-t-il de ce trône environné de tant d'éclat et de magnificence, l'exemple des mœurs qui conviennent à la simplicité de sa condition? Ah! la politesse des cours, les vertus de l'héroïsme, sont trop étrangères à son sort. Les arts, ces productions aimables et brillantes de la jeunesse et des passions de l'esprit humain, s'occupent peu de ses vrais besoins et de sa morale; et ceux qui les cultivent sont séparés du peuple par leur génie, autant que les grands et les rois par la puissance et l'élévation de leur rang.

Il eût été beau sans doute à Louis, tandis qu'il appeloit autour de lui les héros et les artistes qui devoient faire l'éclat de son règne, d'y attirer aussi des hommes dont les vertus exactes et sévères pussent à la fois servir d'exemple à sa cour et de modèle à sa nation; de vouloir que son siècle fût à la fois un siècle de gloire et de bonnes mœurs: et son caractère nous permet de lui supposer des vues aussi grandes et aussi dignes d'un roi. Ses faveurs se répandirent, dans tous les temps, sur plusieurs hommes qui n'étoient distingués que par une conduite irréprochable; et dès qu'il gouverne par lui-même, les grâces et les honneurs appellent Montausier à sa cour. L'opinion publique le lui a fait connoître comme l'ami le plus courageux de la vérité, comme le modèle de la

vertu, et Louis veut que ce soit dans les palais des rois que Montausier donne les exemples de sa vie.

Mais quel séjour pour le caractère de Montausier! Tous les objets qui peuvent irriter et enflammer les passions sont rassemblés dans ce qui forme la pompe et la puissance du trône: l'homme y voit à la fois, d'un seul regard, tout ce qui peut le corrompre. Le courtisan y va briguer les dépouilles du peuple, comme des témoignages honorables de la faveur du monarque. Séparés de la nation par l'autorité de leur rang et par l'orgueil des dignités, les grands croiroient se rabaisser jusqu'à elle en se soumettant aux mêmes devoirs, et ils méprisent la vertu comme une partie du joug et de la servitude du peuple. Corrompus par la vue du trône, où leurs regards sont toujours attachés, ils veulent y porter à leur tour la corruption qu'ils y ont prise; la vertu du prince est attaquée à la fois par toutes les passions que sa puissance a irritées, et, dans tous les siècles, le génie des cours n'a été que le talent de corrompre les rois. Oh! combien leur demeure devroit être et plus pure et plus sainte! De combien de vertus il faudroit entourer ces âmes à qui le ciel a remis le sort des hommes! La cour d'un monarque devroit être composée avec autant de scrupule que ces sénats où des magistrats veillent

sans cesse sur le dépôt sacré des lois. Montausier, appelé à vivre dans celle de Louis XIV, est loin de croire que les grands ne sont destinés qu'à relever la splendeur du trône qu'ils environnent. Au moment de les remplir lui-même, il ose comparer leurs fonctions à celles des hommes qui servent la patrie dans les tribunaux, dans les conseils et dans les armées; il se dit à lui-même: Les ministres proposent au monarque leurs plans et leurs vues, mais c'est dans l'entretien de ceux avec lesquels il vit, que le monarque puise souvent les lumières avec lesquelles il peut juger les desseins de ses ministres. Le magistrat veille sur les lois, l'homme de cour vertueux veille, pour ainsi dire, sur le législateur lui-même, et c'est lui qui entretient la pureté des sources de la félicité publique. Le guerrier étend la gloire du souverain par des victoires; l'homme de cour qui a de l'humanité peut sauver souvent à un peuple entier les calamités d'une guerre: c'est lui seul quelquefois qui fait parvenir jusqu'au prince les lumières que l'homme de génie a répandues dans la nation, et qui y resteroient perdues. Placé entre le monarque et le peuple, il leur sert, non de barrière, mais de communication; telle est enfin son influence, que toutes les fois qu'on voit la vertu près du trône, on espère la félicité de l'empire.

Ce tableau des services qu'un homme de cour peut rendre à sa patrie n'est point tracé par l'imagination seule, nous l'allons voir reparoître tout entier en action dans le tableau de la vie de Montausier. Un de ses premiers et de ses plus importans bienfaits est d'avoir concouru, par son goût pour les plaisirs de l'esprit, à faire naître ce règne des arts et du génie. Il en avoit vu paroître la lumière dans le palais de Richelieu et dans l'hôtel de Rambouillet; il en avoit suivi et hâté tous les progrès : il fut un de ceux qui contribuèrent davantage à la porter sur le trône de Louis XIV, d'où elle devoit répandre un si grand éclat sur la France et sur l'Europe entière. Que de vertus on inspire souvent à un roi, avec ce goût des arts qui ne semble destiné qu'à ses plaisirs! Le peuple trouve ailleurs la règle de ses devoirs et de ses mœurs : heureusement condamné à ne pas s'éloigner de la nature, il en recevra des leçons plus douces et plus touchantes. Mais éloignés de la nature par l'élévation de leur rang, les princes et les monarques ne la verroient presque jamais, si les arts ne leur en offroient des images; ils oublieroient sa voix, si le talent ne la leur faisoit entendre. C'est par les arts qu'ils peuvent recevoir encore ses impressions et ses leçons; et lorsque tout obéit aux rois, le génie seul semble avoir conservé le droit

de les enseigner. Je sais, et mon dessein n'est point de le dissimuler, qu'une tradition qui n'a pas été démentie encore, a reproché à Montausier d'avoir défendu la médiocrité contre le talent; d'avoir voulu déshonorer la gloire naissante de Boileau, pour ne pas abandonner à la satyre les ruines de la réputation usurpée de Chapelain. On a même prétendu que le sévère Montausier attendit, pour se montrer indulgent et facile, que le satyriqué devînt son panégyriste; et cette tradition n'a eu besoin, pour être adoptée, que du plaisir que l'esprit humain semble éprouver naturellement à surprendre des foiblesses dans les grands caractères. Hélas! il est si commun, ou de livrer ses amis même aux traits d'un satyrique, ou de méconnoître un talent qui attaque les objets de notre admiration et de notre amitié! Montausier se garantit également de ces deux injustices; il défend son ami, mais ne refuse point à Boileau une gloire qu'il juge coupable. Sans doute l'ami de Chapelain le devient depuis de Boileau; mais c'est lorsque le satyrique a prouvé, par une vie irreprochable, que toutes les qualités de l'honnête homme sont dans son cœur, et que la malignité de ses vers n'appartient qu'à son talent; c'est lorsqu'en abandonnant presque entièrement la satyre, et devenant dans ses belles épîtres le poète de la raison et de la morale,

que Boileau peut adresser des hommages dont la vertu même doit être flattée.

Montausier n'avoit d'abord cultivé que ces goûts heureux de l'esprit, qui sont plutôt des plaisirs que des études. Dès qu'il se voit à la cour, sa pensée se porte sur de plus grands objets : il ne se croit élevé auprès du trône que pour aider le monarque à découvrir les besoins de la nation. Il les observe, il les étudie. La science de l'administration n'étoit pas encore, comme de nos jours, réduite à un art et à un certain nombre de principes dont la lecture de quelques ouvrages peut donner la connoissance : pour la posséder il falloit la créer; Montausier eut cette gloire, si l'on en croit les mémoires du siècle. Ses connoissances en ce genre avoient de la réputation à la cour, et ceux qui aimoient la patrie désiroient qu'il fût consulté par les ministres. Mais Montausier, qui travailleroit volontiers pour leur gloire s'ils la cherchoient dans le bonheur public, ne peut se résoudre à plier la hauteur de son caractère aux complaisances et aux empressemens que leur orgueil exige. Il prévoit qu'en leur offrant ses vues, il leur paroîtra aspirer à leur protection ou à leurs places. « Ils ne veulent pas des amis » (disoit-il), et je ne suis pas fait pour être leur » esclave. » Mais sous un prince tel que Louis, les lumières des sujets peuvent monter directe-

ment au trône; il les cherche dans tout ce qui l'entoure; il les demande aux grands qui composent sa cour. Jamais monarque n'a donné plus d'éclat et de magnificence à la représentation de la souveraineté; mais les pompes de sa grandeur n'étoient point cette étiquette vaine et timide qui éloigne les princes des lumières bien plus encore que de leurs sujets, qui les renferme dans leur ignorance bien plus encore que dans la majesté de leur rang. Séparé de sa nation par sa cour, Louis ne veut pas l'être encore de sa cour par son trône. Il est sûr que sa familiarité ne fera que montrer sa grandeur de plus près. Il regarde sa cour, en quelque sorte, comme un conseil perpétuel, et Montausier est un de ceux dont il consulte le plus souvent les lumières; plus d'une fois il lui est redevable de ces vues sages à la fois et grandes dont il étonne les conseils de ses ministres.

En éclairant le prince, Montausier défend encore les grands hommes que l'envie peut attaquer auprès du trône, tandis qu'ils versent leur sang dans les armées, ou qu'ils veillent dans des cabinets solitaires. Combien de fois la nation a perdu l'homme dont elle attendoit la fin de ses maux, parce qu'aucun des grands qui entourent le souverain n'a eu le courage de faire entendre la vérité! Ah! Montausier sera loin de cette foiblesse

si criminelle, et cependant si commune. Il représentera Turenne comme un des génies tutélaires de la France, devant Louvois qui l'écoute, et qui s'est déclaré l'ennemi de Turenne. Les préventions même du monarque, il osera les combattre : en faisant servir le génie de Condé à la gloire de son trône, Louis n'oublioit point que ce prince n'en avoit pas toujours respecté l'autorité ; et ce souvenir pouvoit à chaque instant devenir funeste au monarque, au prince et à la France. Montausier rend toujours au génie de Condé presque autant d'hommages qu'à la souveraineté du monarque. Décoré déjà des premières dignités du royaume, il va servir comme simple volontaire dans une armée que commandoit le prince, et ce témoignage de respect qu'il donne à Condé est remarqué et applaudi par la nation, sans offenser le souverain.

Montausier a un courage peut-être plus difficile encore avec un roi que ses prospérités accoutument à croire qu'il est de sa destinée d'enchaîner la victoire à ses drapeaux ; il lui apprend qu'il a essuyé des revers, au milieu des courtisans qui cherchent à le lui dissimuler : mais dans l'ivresse même de sa gloire, Louis n'a point cette injustice de la foiblesse qu'on a vue souvent dans les rois, d'accuser presque de leurs malheurs celui qui les en instruit. Il a assez de véritable gran-

deur pour apercevoir promptement dans un revers la gloire de le réparer; il rend grâces à l'ami de la vérité. « Monsieur de Montausier, lui dit-il, » je vous entends; mais je sais quel cœur vous » avez pour moi. »

En partageant les plaisirs de son roi, Montausier, par sa présence, y répand ce respect des mœurs, cette noblésse et cette décence, qui ont rendu le tableau des fêtes de Versailles digne d'entrer dans le tableau de l'Histoire du siècle. Eh! quel prince oseroit appeler des hommes tels que Montausier à des plaisirs où la vertu pourroit recevoir quelqu'offense? N'en doutons point, si des hommes de ce caractère environnoient toujours les trônes, on ne trouveroit point dans la vie des princes de ces excès, de ces *scandales* qui forcent l'histoire à devenir secrète et clandestine, qui l'oblige, pour ainsi dire, à se cacher elle-même, elle dont la fonction et le devoir est de tout révéler. Mais quoique Louis n'ait *soumis* son cœur qu'à des femmes qui semblent excuser les passions qu'elles inspirent, et qui, par leur amour, leurs talens ou l'intérêt des évènemens de leur vie, seront dignes d'occuper la postérité des maîtresses d'un roi, Montausier redoute encore qu'elles ne prennent trop d'influence sur les destinées de la nation; il exprime hautement cette crainte au milieu d'une cour attentive à

recueillir tout ce qui peut l'accuser ; il attaque sans ménagement cette espèce de puissance qui a toujours perdu ceux qui ne l'ont pas flattée. Mais Montausier ne semble signaler l'énergie de son caractère et de son zèle pour la vérité, que pour faire sortir d'une manière plus noble et plus touchante le respect de Louis pour la vertu. Ce moment est celui où le monarque répand de nouvelles grâces et de nouvelles faveurs sur le censeur rigide de ses foiblesses ; et c'est alors que cette femme du même siècle qui a immortalisé tous les évènemens dont elle faisait part à sa fille, c'est alors que madame de Sévigné s'écrie dans une de ses lettres : « Je vous dis que ce sont » là des conduites de Titus. »

Combien ce regard, qui osoit s'ouvrir sur les foiblesses du monarque, devoit être redoutable aux vices de la cour ! En entrant dans celle de Louis XIV, Montausier leur a déclaré une guerre qui ne finira qu'avec sa vie. Dès ce moment il semble se juger responsable à la nation des vertus du prince ; partout sa voix s'élève pour démentir la voix de la flatterie. Il n'est pas même retenu par la crainte de donner au monarque des inquiétudes sur sa renommée, de lui faire penser qu'il a pu prendre les acclamations de Versailles pour l'admiration de l'Europe. Qu'il falloit avoir de courage pour accuser les flatteurs dans la cour

de Louis XIV ! Tous ceux que l'ambition et l'avidité attirent auprès du trône, et qui viennent s'y disputer les dépouilles de la nation, trouvent un ennemi et même un dénonciateur dans Montausier. Il les dénonce au monarque par la seule accusation que la vertu puisse se permettre parmi nous, le témoignage public de son mépris. La pureté de ses mœurs qu'on ne peut contester, et l'énergie de son caractère qu'il est impossible d'intimider, lui établissent dans la cour d'un roi une censure à laquelle personne ne peut se soustraire, alors que le roi lui-même s'y est soumis. Louis, qui ne connoît guère les hommes dont il est entouré que par les hommages uniformes qu'il en reçoit, les distingue du haut de son trône par les marques d'estime ou de mépris que Montausier leur donne. Ainsi un homme, et ce n'est pas celui qui règne, fait trembler les vices dans une cour !

On attaqueroit vainement son caractère par la calomnie; on l'attaque par le ridicule. Cet art des cours est connu, d'ôter à la vertu un nom sous lequel elle force les respects et les hommages des hommes, et de lui en donner d'autres qui attirent sur elle le rire du vice et de la méchanceté. Le caractère de Montausier est appelé, par les courtisans, de la misanthropie. Gardons-nous de le justifier d'un reproche dont il se sent honoré

au moment même qu'on lui fait voir sur le théâtre son portrait tracé par Molière. *Ah! Molière*, s'écria-t-il, *puissé-je ressembler à ton Misanthrope!* Que ce courage est rare, même dans les hommes de bien, de reconnoître et d'avouer la vertu lorsqu'elle est devenue le jouet du monde! Ce mot de Montausier est la plus belle justification de Molière ; il l'absout du crime d'avoir compté la vertu parmi les ridicules dont il devoit purger son siècle. Que pouvoit être en effet cette misanthropie d'un homme qui avoit cultivé toute sa vie les arts du goût et de la politesse, qui toute sa vie avoit éprouvé les passions qui inspirent au cœur humain les sentimens les plus doux de la nature? Qu'étoit-elle autre chose que la vertu dans toute sa force et dans tout son courage, attaquant et combattant les vices dans un séjour où les passions de quelques hommes peuvent faire le malheur d'une nation entière, où un seul mensonge peut occasionner une calamité publique? Dans un séjour semblable, adoucir la vérité, c'est la trahir; ménager les passions, c'est livrer aux vices la destinée de tout un peuple. On reproche à Montausier ce front triste et sévère qu'il porte jusque dans les plaisirs et dans les fêtes. Ah! qui peut y méconnoître la douleur auguste et touchante de la vertu, à qui le spectacle du vice ôte jusqu'à cette jouissance d'elle-

même qui suffiroit à sa félicité, qui, au milieu des grandeurs et des plaisirs du trône, s'entoure des images du malheur et des besoins du peuple?

Veut-on juger ce caractère qu'on accuse d'être si dur et si inflexible, cette âme à laquelle on reproche de ne s'ouvrir jamais à aucun des sentimens qui peuvent rendre la vertu aimable? faisons sortir Montausier de cette cour; cherchons dans sa vie ce qu'il a fait au milieu des hommes dont il n'a point eu à redouter les vices pour sa patrie et pour la vertu du monarque. Dans sa maison, c'est le plus doux des maîtres, et ceux qui le servent le chérissent comme un père. Sa femme, qui avoit joui dans son siècle d'une célébrité que son sexe obtient rarement parmi nous; qui, comblée de toutes les faveurs de la fortune, avoit été élevée encore aux dignités de la cour, au moment de sa mort, ne remercie le ciel que de ce qu'il avoit uni son sort au sort de M. de Montausier. Et que les regrets qu'il a lui-même de cette perte sont touchans! que sa douleur est longue et profonde! elle ne finira qu'avec sa vie. Obligé de reparoître à la cour, et de reprendre les habits que l'usage exige, il veut du moins que tous ses domestiques soient vêtus de noir pendant toute sa vie, et que sa maison présente toujours à ses regards un deuil qui ne doit jamais sortir de son cœur.

Il portoit son humanité au milieu même des horreurs de la guerre, et jusque dans ces momens où les caractères les plus doux peuvent prendre de la dureté. Il refusa toute sa vie d'entrer dans des conseils de guerre, et ne voulut jamais prononcer un arrêt de mort. Cet homme qu'on a accusé d'être dur, n'osoit pas même avoir la sévérité de la loi.

Dans les temps de la Fronde, et lorsque l'autorité croyoit devoir punir des sujets rebelles beaucoup plus sévèrement encore que des ennemis, le ministre lui ordonne de livrer aux flammes des villes et des villages qu'il a soumis aux armes de son roi. Montausier, sans avoir en chef le commandement des troupes, et sans avoir mérité une de ces renommées qui en imposent quelquefois à l'orgueil des ministres et des trônes, ne reçoit cet ordre que pour veiller à ce que d'autres ne l'exécutent pas; et ce courage de l'humanité paroîtra sans doute admirable, si l'on songe que, depuis, Turenne n'osa pas l'avoir à la tête d'une armée qu'il commandoit, au milieu de ses triomphes et dans toute l'autorité de sa gloire.

Montausier, dans les malheurs comme dans les succès de la guerre, trouve des occasions de faire éclater la générosité de son âme. Fait prisonnier en Allemagne, dans un combat où sa valeur avoit étonné la valeur française, on le

laisse dans une prison dont la dureté de ses ennemis augmente la rigueur, mais où sa plus grande peine est de ne plus pouvoir servir la patrie. Il demande sa rançon et sa liberté au ministre, et le ministre, occupé des intrigues de la cour, oublie également et ses services et ses malheurs. Montausier obtient alors de sa mère et de sa famille un secours que la France lui devoit; mais leur générosité est allée au-delà du prix que l'on mettoit à sa liberté. Montausier emploie une partie de la fortune de sa famille à briser les fers de plusieurs officiers, oubliés comme lui dans la même prison; et entouré de ces guerriers dont il a fait tomber les chaînes, il reparoît au milieu de cette cour ingrate, et lui offre encore leurs services et les siens.

L'orgueil même de l'autorité, si souvent funeste à toutes les vertus qui tiennent à la bienfaisance, ne peut altérer l'humanité tendre de Montausier. Il est placé par le souverain à la tête du gouvernement d'une de nos provinces les plus jalouses de ses priviléges: dans ce poste important et difficile, où presque toute l'autorité du monarque passe dans les mains du sujet qui le représente, Montausier voit qu'on lui refuse des honneurs qu'on doit à sa place, qu'on avoit accordés à ses prédécesseurs, et qu'il doit exiger, parce qu'ils sont nécessaires à la puissance d'un

gouverneur pour la rendre plus utile et plus bienfaisante ; on lui oppose même des raisons qui peuvent offenser sa personne. Mais armé de tout le pouvoir du monarque, il ne veut employer que celui de la persuasion ; il n'exerce d'autre empire que celui de la raison, de la parole et des bienfaits. Cet empire lui soumet les esprits les plus inquiets et les plus ombrageux : l'autorité de sa place, qui reprend son étendue ordinaire, s'accroît encore par tous les hommages qu'on rend à sa vertu; et la province honore et chérit bientôt comme un père celui qu'elle redoutoit comme un gouverneur. Qu'il mérita bien en effet ce nom et le sentiment qui le lui fit donner! Sans doute c'est leur père, puisqu'il compte au rang de ses devoirs celui de leur sacrifier même sa vie pour les soulager dans leurs maux. Au milieu de la cour et des fêtes de Versailles, il apprend que la province confiée à ses soins est ravagée par ce fléau qui fait un poison mortel de l'air même qu'on respire : il veut y voler à l'instant, et l'on cherche à le retenir; on lui représente que son devoir ne l'appelle point à un danger qu'il ne diminuera point en le partageant. « Non, répond-il; si les gouverneurs ne » sont pas, comme les évêques, obligés dans » tous les temps à la résidence, ils le sont au » moins également dans les temps de calamité. » Il n'expose point inutilement sa vie : son zèle, ses

soins, son activité, préservent ceux que le fléau n'a point frappés encore, et soulagent au moins ceux qui en doivent être les victimes.

Est-ce le tableau d'une autre vie que je viens de tracer? est-ce un autre caractère que je viens de peindre? Cet homme qui ne montroit qu'un front triste et sévère au milieu des délices d'une cour, est-il le même que celui qui vient de nous donner des exemples d'une sensibilité si touchante et d'une pitié si tendre pour tous les malheurs? Ah! pour en être surpris, qu'il faudroit peu connoître la vertu! Ces deux tableaux de la vie de Montausier, si opposés en apparence, en forment par leur réunion le tableau le plus parfait. C'est elle, c'est la vertu même, que je viens de peindre, telle qu'on doit l'offrir pour modèle aux hommes, terrible et inexorable aux méchans, douce, tendre et généreuse pour tout ce qui souffre sur la terre. Montausier n'a point changé de caractère; mais je l'ai montré tour à tour au milieu des malheureux et au milieu d'une *cour*. Hélas! la postérité même ne lui a accordé jusqu'à présent qu'une gloire d'estime et d'admiration; la reconnoissance et l'amour n'entroient point dans nos hommages. La voix des infortunés qu'il soulageoit n'a point été entendue de l'histoire, et la tradition n'a recueilli que les plaintes des courtisans.

Mais du moins il se trouva dans son siècle même un homme qui sut mieux l'apprécier que la postérité; qui ne se borna point à l'honorer, et qui eut l'âme assez élevée pour avoir pour lui de la tendresse et de l'amitié. Cet homme fut un roi: ce fut Louis XIV. La France a tremblé un moment pour les jours de Louis, et Montausier lui témoigne les craintes qu'il a eues. « Vous avez » eu raison de craindre, lui dit le monarque, » vous auriez perdu votre meilleur ami. » Ah! prince, ces paroles touchantes, qui couvrirent de larmes le visage de cet homme que l'on peignoit si insensible, doivent en faire répandre à tous ceux qui ne peuvent voir l'amour de la vertu dans le cœur des rois sans en être profondément émus. Etre l'ami de Montausier, c'est l'être de la vertu; c'est l'aimer telle qu'elle doit être dans le cœur d'un monarque, dans toute son énergie et dans toute sa pureté. Cette expression aimable et sensible n'est point inspirée à Louis XIV par un de ces mouvemens passagers qui, dans les imaginations mobiles, mettent trop souvent la grâce des paroles à la place de la vérité et de la profondeur des sentimens.

Montausier reçoit bientôt de son roi la preuve la plus forte d'estime et d'amitié qu'un homme puisse donner à un homme, et un monarque à son sujet.

C'est le moment où l'on songe à choisir un gouverneur à l'héritier du trône. Toute la cour est en mouvement pour obtenir, par la faveur et par l'intrigue, une fonction qu'un souverain ne peut confier sans crime qu'à celui de ses sujets auquel il a reconnu le plus de lumières et de vertus. On diroit qu'il n'y a pas un courtisan qui ne soit capable de former un roi. Louis, frappé profondément de l'importance du choix qu'il va faire, sent que peut-être il va décider en ce moment de la destinée des générations même qui ne vivront pas sous son empire. Il se dit qu'une de ses erreurs peut rendre la postérité de sa nation malheureuse par les crimes de son fils. Mais, tandis que l'intrigue s'agite encore autour de lui, le choix est fait dans son cœur, et il garde long-temps ce secret, dont sa conscience semble jouir comme d'une bonne action qu'on ignore. Il a vu près de son trône un homme qui y a toujours fait entendre la vérité; dont le caractère sévère et inflexible donne à la vertu tout l'empire qu'elle a droit d'exercer; un homme que ses mœurs et l'envie ont également convaincu d'être l'ennemi de la cour. C'est cet homme que le monarque juge le plus propre à former un roi, c'est lui qu'il donne pour gouverneur à son fils, c'est Montausier : les courtisans sont confondus, et la nation applaudit. Peut-être le choix du

gouverneur de l'héritier du trône devroit toujours être annoncé aux peuples par quelques-unes de ces cérémonies imposantes dont les anciens savoient si bien se servir pour porter plus avant dans les âmes l'impression des devoirs, le respect des hommes et l'amour de l'autorité : mais les âmes sublimes et sensibles mettent quelquefois dans leurs mouvemens et dans leurs paroles cette grandeur touchante que les lois et les usages devroient mettre dans les actions publiques. Que la France eût été heureuse en ce moment d'entendre son roi et le gouverneur de l'héritier du trône! que cette scène, renfermée et perdue dans les murs d'un palais, étoit digne d'être offerte à la nation assemblée! *Mon fils*, dit le monarque en présentant Montausier au dauphin, *voilà l'homme que j'ai choisi pour avoir soin de votre éducation. Je n'ai pas cru pouvoir rien faire de meilleur pour vous et pour mon royaume. Si vous suivez ses instructions et ses exemples, vous serez tel que je vous désire. Si vous n'en profitez pas, vous serez moins excusable que la plupart des princes dont on néglige ordinairement les premières années; et moi je serai quitte envers tout le monde, le choix que j'ai fait me mettant à couvert de tout reproche.* A ces mots Montausier tombe aux genoux de l'enfant

auguste qui lui est confié, et lui baisant avec respect une main qu'il couvre de ses larmes : *Recevez*, lui dit-il, *monseigneur, cette marque de soumission et de respect ; c'est la seule que, de plusieurs années, puisse vous donner sans crime un homme qui va devenir votre père et votre maître.* Quelle leçon plus touchante ! qu'elle commençoit dignement cette éducation royale ! qu'elle étoit propre surtout à préparer et à fonder l'empire du gouverneur sur cet enfant qui se voyoit appelé à un trône !

Montausier dut être frappé surtout de la nécessité de soumettre un jeune prince au pouvoir de ses maîtres. A la mort de Périgny, qui en avoit été d'abord le précepteur, il demande Bossuet, dont le génie semble destiné à commander à la puissance même des trônes. Louis XIV, qui a voulu donner à Montausier toute l'autorité de cette éducation, redoute pour le gouverneur l'ascendant d'un homme tel que Bossuet. *Sire*, répond le duc, *ce n'est pas à moi, mais au prince qu'il est important que le précepteur convienne ; je n'exigerai rien de contraire à la dignité d'un évêque.* Montausier devoit peu en effet craindre qu'un autre prît sur son élève l'empire du génie et de la vertu ; et Bossuet étoit nécessaire à la grandeur de ses vues sur l'éducation d'un roi.

Que l'un et l'autre durent être effrayés des talens qu'ils devoient donner à leur élève ; en contemplant auprès du trône de Louis XIV la puissance et les devoirs d'un monarque ! Qu'est-ce en effet qu'un roi ? quel est cet être créé pour la société, et dont l'existence semble étonner la nature ? Dans ses mains sont réunies toutes les forces, dans ses désirs toutes les volontés, dans sa personne toute la majesté d'une nation. La justice, dans ses temples, attend de lui les lois qu'elle dispense aux peuples ; les richesses de tout un empire forment son trésor, et son trône semble être celui de la fortune. Il ne se présente qu'entouré d'un appareil qui fait baisser les regards, ou qui les enchante. Les arts lui ont élevé des demeures qui ne ressemblent pas à celles des mortels ; ils l'ont environné de prodiges, et lui-même paroît le plus grand de tous. Une nation entière, sans cesse occupée à lui rendre des hommages, semble vouloir l'élever assez pour le séparer de l'humanité. On diroit que les peuples, persuadés qu'un homme ne peut pas être digne de les gouverner, craignent de reconnoître un mortel dans celui qui les commande ; et celui en effet qui contemple un roi dans sa puissance et dans sa gloire, peut à peine y retrouver son semblable. Quelle destinée ! Mais que l'ouvrage de la grandeur d'un roi est loin d'être achevé encore !

Toute la perfection des sociétés devroit être dans sa personne, comme toute leur puissance est dans son trône; toutes leurs lumières devroient se rassembler dans son esprit, et toutes leurs vertus dans son cœur. Une âme royale doit être le plus bel ouvrage des sociétés; et le souverain alors, élevé au milieu de sa nation, comme une lumière qui éclaire ceux qui l'ont allumée, répandra à son tour sur ses peuples toutes les connoissances et toutes les vertus qu'il en aura reçues.

Montausier, qui juge ses devoirs sur ses principes, ne se dissimule point qu'il seroit coupable si, en supposant que la nature n'y ait point mis d'obstacle invincible, son élève n'est pas un jour le premier homme de la nation par les lumières et par les vertus, comme il le sera par la puissance. Dans l'éloge d'un homme tel que Montausier, l'orateur doit se défendre sans doute d'user du privilége accordé à l'éloquence, qui prête souvent ses vues aux grands hommes qu'elle célèbre : et qui oseroit altérer la vérité en parlant de Montausier? Mais sa conduite avec son élève nous révèle toutes ses vues; et l'histoire simple et fidèle de cette éducation seroit peut-être la meilleure théorie de l'éducation des rois.

Ah! les vérités qui sont connues et qu'on leur cache sont peut-être plus importantes et plus

sacrées encore que celles que le génie peut découvrir. Guidé par ce principe simple, mais lumineux, qu'il faut donner à toutes les facultés naturelles du prince tout le développement qu'elles pourront recevoir, Montausier soumet à la fois son élève aux plus grands exercices et aux plus grandes études.

L'esprit humain, qui s'est bien plus appliqué encore à flatter les rois qu'à les éclairer, a cherché tous les moyens de leur épargner les travaux par lesquels on acquiert des connoissances; on a multiplié les méthodes pour les dispenser des études; et l'on a vu la flatterie jusque dans les systêmes des philosophes sur l'éducation des rois. Ces artifices, qui cachent l'ignorance plutôt qu'ils ne la détruisent, ne peuvent être la méthode de Montausier. Il paroît même croire qu'il seroit dangereux de donner des lumières trop facilement, puisque c'est par ses efforts surtout que l'esprit s'étend et se fortifie, et que dans l'institution d'un prince, ce seroit peut-être un crime de ne pas accoutumer de bonne heure à la fatigue des grands travaux un enfant destiné à porter le poids d'une couronne. Montausier combat la mollesse de cour jusque dans les jeux de son élève, et veut que les plaisirs même le rendent capable de soutenir un jour tous les travaux et toutes les veilles. On voit reparoître dans le parc

de Versailles quelques-uns de ces jeux antiques, perdus avec les beaux siècles du genre humain.

Au retour de ses exercices, le prince n'étoit point condamné à ces études solitaires et silencieuses où l'esprit s'éteint et se glace, parce que rien n'y frappe les sens, que rien n'y parle à l'imagination et à l'âme; funestes surtout, parce que la jeunesse qu'elles attristent, finit par prendre son ennui pour de l'impuissance, et qu'elles lui ôtent cette espérance d'elle-même, la source de tout ce qui s'est fait de grand sur la terre. Plus Montausier multiplie les études, et plus il sent la nécessité d'y répandre un attrait qui attache et fixe l'attention du prince. Il craint de les rendre trop faciles; mais il veut qu'elles soient animées et intéressantes. Il appelle les enfans les plus aimables à ces leçons données au prince par le plus beau génie et par quelques-uns des plus beaux esprits du siècle. Veut-on éclairer le jeune héritier du trône des lumières que l'expérience des siècles a recueillies sur l'art de régner, sur ce qui fait le malheur ou la félicité des empires, leur gloire ou leur décadence? le génie de Bossuet va parcourir tous les siècles, et il revient auprès du prince chargé d'images et de vérités. Bossuet met sous ses yeux, dans une suite de tableaux, tout ce qui a été fait et pensé de grand

sur la terre, les préceptes que Dieu donnoit à son peuple, et les exemples que le peuple romain donnoit à l'univers. Les leçons les plus profondes de la politique deviennent de magnifiques spectacles; l'imagination d'un homme de génie frappe sans cesse l'imagination sensible d'un enfant; et c'est dans une âme toujours émue qu'on grave les traits sacrés de la vérité. C'est une tradition que l'on trouve dans plusieurs mémoires du siècle, qu'en écrivant son *Histoire universelle* et les discours qui la suivent, Bossuet ne fit qu'exécuter un plan conçu par Montausier. Pour lui donner le sentiment et les principes du bon goût, on fait converser le prince sur les plus belles productions de l'antiquité avec les premiers esprits du siècle de Louis XIV; il voit l'impression que le talent produit sur le talent; et l'enthousiasme et l'admiration qu'il aperçoit dans tous les regards passent dans son âme. L'enfance même ne doute plus que l'étude ne puisse être utile, lorsqu'elle voit que c'est aussi un plaisir et une jouissance. Ainsi, sans aucun plan systématique sur l'éducation, mais seulement par une suite de son caractère qui se rapproche des plus beaux caractères de l'antiquité, Montausier donne à son élève une éducation semblable à celle qui a produit chez les anciens ces grands hommes, ces citoyens, que leurs talens appeloient au

gouvernement des empires. Il avoit établi au milieu de Versailles une académie et un gymnase; et le prince, passant continuellement de l'une à l'autre, travailloit pour se rendre digne d'un trône qui étoit son héritage, comme dans Rome et dans la Grèce les Thémistocle et les Scipion travailloient pour obtenir dans leurs républiques une prééminence qui n'étoit accordée qu'à celle du génie.

Ceux qui jugent un siècle avec les idées et les opinions qu'on n'a pu avoir qu'un siècle après, demanderont peut-être pourquoi Montausier donne cette éducation, dont tous les principes sont antiques, dans une cour dont le spectacle peut la rendre inutile. Est-ce dans un lieu de luxe et de magnificence, en effet, qu'on peut former un enfant aux lois sévères de l'équité? Est-ce dans le séjour des voluptés et de la mollesse qu'il faut élever un prince auquel on veut faire prendre l'habitude des grands travaux qu'exige le gouvernement d'un peuple? Quoi! on veut lui apprendre qu'il est quelque chose de plus sacré que les volontés d'un monarque, et on laisse ses regards se porter sur un trône que les adorations même des sujets rendent absolu! N'en doutons point; si Montausier avoit cru la présence d'une cour et d'un trône si funeste pour l'éducation d'un prince, il eût fait entendre cette vérité dans

la cour et auprès du trône de Louis XIV ; elle eût frappé le monarque, qui aimoit et qui adoptoit aisément toutes les idées qui avoient de la grandeur ; la France et Louis auroient confié sans peine l'enfant de la nation à un homme tel que Montausier, et l'on eût vu l'exemple, mémorable pour l'univers, d'un prince sortant de la cour de Louis XIV pour apprendre à régner.....

Mais n'y auroit-il donc aucun avantage à élever un enfant près du trône même où il doit régner un jour, et un homme du caractère de Montausier ne pourroit-il pas faire tourner à l'instruction de son élève tout ce qu'un pareil séjour peut avoir de dangereux et de funeste ? L'âme d'un jeune homme ne peut-elle pas s'agrandir, ses idées ne peuvent-elles pas s'élever et s'étendre au milieu de tous ces objets qui lui parlent sans cesse de la grandeur des destinées qui l'attendent, et de l'étendue des devoirs qui lui sont imposés ? Tandis qu'on lui fera chercher dans l'histoire le tableau des règnes et des empires, faudra-t-il détourner ses regards de l'exemple d'un règne qui passe sous ses yeux, et dont il peut contempler les évènemens du pied du trône même qui les dispense ? Quelles instructions plus touchantes et plus persuasives que celles qu'on reçoit de la gloire ou des malheurs d'un père ! Montausier opposera à l'orgueil de l'attente d'un trône l'éner-

gie de son caractère et la hauteur du génie de Bossuet. Bossuet parlera de Dieu au prince, Montausier lui parlera de la vertu; et le dauphin verra dans la cour de Versailles ses deux maîtres imposer cette double autorité à un monarque même que l'Europe redoute. En vain la flatterie tentera de corrompre un enfant sur lequel veille Montausier. Accoutumés à trembler devant le gouverneur, les flatteurs s'éloigneront de l'élève; mais Montausier les cherchera, et le prince apprendra à connoître et à détester leurs artifices dans des piéges qui ne seront pas tendus pour lui. Au milieu d'une cour voluptueuse et magnifique, il prendra l'habitude d'une vie active et laborieuse. Tous les prestiges qui environnent le trône seront plus aisés à dissiper avant que le prince soit parvenu à l'âge des passions, et lorsqu'ils ne peuvent encore qu'amuser les regards d'un enfant. Dans ces palais superbes, où tout semblera vouloir lui faire oublier qu'il est un homme, il sentira ou il verra plus d'une fois que si les princes sont exempts des besoins de la nature, ils ne le sont pas de ses maux : et cette leçon, la seule qu'on ait permis à la nature de leur donner, doit avoir bien plus de force auprès d'un trône.

Mais est-ce dans ce séjour de luxe et d'orgueil qu'il pourra acquérir cette sensibilité, la source de toutes les vertus bienfaisantes ? est-ce-là qu'il

pourra s'attendrir à l'aspect des malheureux qu'il doit soulager ? Ne croyons point que Montausier, si sensible lui-même à la voix de la douleur, ait voulu éloigner de l'héritier d'un grand empire les leçons sacrées de la pitié. Mais pense-t-on que les malheureux soient si éloignés d'une cour? Ah! le plus puissant monarque n'en est séparé souvent que par l'enceinte des courtisans qui les lui cachent ; ils environnent son palais, et on les repousse : si les louanges de la flatterie et les chants de la volupté se taisoient un instant, les gémissemens et les cris du malheur porteroient la douleur et l'effroi autour des trônes. Montausier veut mettre à la fois sous les yeux de son élève le luxe et les délices de quelques hommes, les besoins et les misères d'une nation ; il veut frapper les regards et l'âme du jeune prince par ce contraste, la plus puissante de toutes les impressions ; elle ne s'efface jamais de l'âme qui l'a reçue une fois dans toute sa force. C'est l'impression de ce contraste qui a inspiré les plus grandes pensées aux hommes de génie, et les plus grands desseins aux hommes d'état ; elle a renversé et élevé des gouvernemens : après l'avoir reçue, des rois sont descendus de leurs trônes ; d'autres sur le trône même sont devenus populaires : elle fait verser des larmes à un jeune homme, à l'aîné des Gracques, qui traverse les

campagnes de l'Italie; et Rome, déjà corrompue, espère revoir encore la sainteté de ses premières institutions. Si, dans tous les pays et dans tous les siècles, elle n'avoient pas tourmenté certaines âmes, les droits du genre humain seroient dès long-temps perdus, et il ne resteroit plus sur la terre que les crimes des tyrans et les malheurs des esclaves. Et où pourroit-on la recevoir d'une manière plus terrible et plus touchante qu'auprès d'une cour? Montausier sort un jour avec le dauphin de ces jardins et de ce parc où Louis avoit employé une partie des trésors de l'état à des travaux stériles pour son peuple; le prince voit quelques chaumières, et demande ce que c'est: on lui répond que ce sont des habitations d'hommes, et il ne veut pas le croire. Montausier fait descendre le dauphin de cheval, il le prend par la main, et le fait entrer dans la chaumière. *C'est là, monseigneur,* lui dit-il, *c'est sous ce chaume que vit la nation que vous devez gouverner; voilà le pain dont sont nourris ceux qui fournissent aux délices de votre table; voilà la paille sur laquelle couchent ceux qui élèvent vos palais.* O paroles touchantes et sublimes! Oh! qui donna jamais une plus belle leçon à l'héritier d'un grand empire!

Que cette éducation d'un enfant étoit propre à éclairer la cour de Louis XIV, mais qu'elle pro-

duit sur elle un effet bien différent ! Tous les courtisans tremblent déjà de voir un jour sur le trône les principes et le caractère de Montausier. Ils croient voir déjà sortir leur ruine des germes de vertus qu'on dépose dans le cœur du dauphin, et une cour presque toute entière conjure la perte de la vertu d'un enfant. Quel tableau ! qu'il est pénible même d'avoir à le tracer ! On voit des hommes qui ne peuvent pénétrer eux-mêmes auprès du jeune prince, instruire et former leurs propres enfans à l'art de la corruption; des femmes essayer leurs séductions sur un prince qui n'a pas douze ans encore, et vouloir lui donner des vices lorsque la nature ne lui donne pas encore de passions. Mais la vigilance de Montausier ne peut être trompée alors qu'il veille sur le dépôt du bonheur public, et sa sévérité inflexible repousse avec violence les piéges tendus par l'adresse. Tout cet art de la corruption, si approfondi dans les cours, est confondu par le courage et par les lumières d'un homme vertueux; et le crime juge qu'il doit renoncer à ses espérances, s'il ne parvient pas à éloigner Montausier du prince, s'il ne perd pas le gouverneur pour perdre ensuite l'élève. Le dauphin, par son caractère, n'est que trop porté à devenir lui-même le complice de ses corrupteurs. En vain Montausier et Bossuet élèvent pendant quelques instans son

âme ; la nature, qui l'a fait naître sans énergie et sans activité, le fait retomber dans l'indolence et la paresse. La gloire qu'on lui promet lui montre bien moins de charmes que le repos dont on le prive ; et il paroît qu'il renonceroit sans peine au trône pour s'épargner la fatigue de s'en rendre digne.

Oh ! combien Beauvilliers et Fénélon furent depuis plus heureux dans l'éducation du jeune duc de Bourgogne ! Qu'il devoit être facile à un homme tel que Fénélon, d'adoucir et de tempérer la sensibilité ardente de son élève, de diriger vers la véritable gloire, celle de la bienfaisance, une âme élevée et impétueuse qui ambitionnoit tout ce que les hommes honorent et chérissent davantage ! Il est aisé de régler la force ; il est impossible de corriger la foiblesse. L'énergie de Montausier fatiguoit l'âme du dauphin sans se communiquer à elle, et le respect même qu'il ne peut refuser à son gouverneur est une espèce d'effort qui coûte à son caractère. Ces dispositions de son âme n'ont pu échapper à ceux qui en épient tous les mouvemens ; et dès ce moment la cour de Louis XIV fait entendre un cri général qui accuse l'éducation que Montausier donne à l'héritier de l'empire.

Les sages et les philosophes ont été souvent accusés d'exagérer dans leurs chagrins les vices

qui règnent dans les cours; on a pensé que la sagacité du génie s'étoit plu souvent à trouver dans l'âme des courtisans des passions et des crimes qui n'existent point dans la nature. Ici nous n'avons pas besoin de fouiller dans leurs âmes; elles vont se dévoiler d'elles-mêmes : les courtisans eux-mêmes vont nous apprendre quels sont les princes et les rois qu'ils désirent. Pourquoi, s'écrient-ils, tant d'exercices? pourquoi ces jeux qu'on fait sortir des ruines de l'antiquité? un roi a-t-il besoin de tant de force? à quels travaux un roi est-il condamné? pourquoi tant de veilles et tant d'études? un prince a-t-il besoin de tant de lumières? est-il fait pour éclairer ses sujets? O honte! ô discours incroyables! Mais je le jure au nom de Montausier, c'est-à-dire au nom de la vérité même, je ne leur prête pas ces discours. Ils ajoutent que la santé du prince est menacée; on feint sur sa vie des alarmes qu'on répand surtout autour du trône : elles pénètrent aisément dans l'âme d'une mère. La reine, trompée, joint sa voix à la voix des accusateurs de Montausier; elle l'accuse du haut du trône, avec l'autorité d'une souveraine et d'une mère. . . . . . .

Il est, pour l'homme de bien que l'injustice accuse, un témoignage presqu'aussi nécessaire que celui de sa conscience, le témoignage de

ceux qu'il estime et qu'il aime : il manque à Montausier. Ses amis n'ont pour lui que cette espèce de courage qui abandonne ceux qu'il semble défendre : on justifie ses intentions, et c'est une manière de condamner sa conduite. Les préventions répandues par ses ennemis ont pénétré jusque dans sa maison ; il les trouve dans le cœur de sa fille : mais il gémit et reste inébranlable. Le prince est toujours soumis aux mêmes exercices, aux mêmes travaux, aux mêmes études. C'est ainsi que Montausier attend l'arrêt de son juge ; et ce juge est le père de l'enfant dont on l'accuse d'exposer les jours, c'est Louis XIV.

Parois, monarque magnanime, toi qu'on accuse d'avoir tout fait pour ta propre gloire, et rien pour le bonheur de ta nation ; toi qui n'as pu sauver ta mémoire du reproche d'avoir pensé que ton peuple devoit s'immoler à tes goûts, et que tu ne devois pas te sacrifier à ses besoins ! viens ; prononce entre ta cour et un homme que tu as connu vertueux et éclairé, entre les intérêts de la France et les foiblesses de ton fils ; viens prouver que quelquefois au moins tu as mérité, par ton amour pour tes peuples, ce titre de Grand que tu as obtenu par tes conquêtes et par ton goût pour les arts ! *Je n'ai qu'un fils*, dit Louis XIV au milieu de sa cour qui attendoit la condamnation de Montausier, *je n'ai qu'un*

fils ; mais j'aimerois mieux qu'il mourût que de le voir sans lumières et sans vertus, et de présager qu'il sera un jour funeste à mes sujets. Peut-être que dans la vie même de ces princes qui ont fondé toute leur gloire sur l'amour de leurs sujets, on ne trouveroit point de paroles plus dignes d'être entendues des rois pour leur apprendre ce qu'ils doivent aux peuples, et des peuples pour les faire bien penser des rois.

Montausier garde la même autorité sur son élève jusqu'à la fin de l'éducation : il l'exerce de la même manière au moment même où le prince, sortant de ses mains, va devenir la seconde personne de l'empire. La tradition a appris à tout le monde ces paroles remarquables qu'il lui dit dans ce moment : *Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes point, vous me haïrez, et je m'en consolerai.* On retrouve le sentiment exprimé par ce mot, dans toute l'histoire de cette éducation : c'est le plus nécessaire et peut-être le plus rare dans l'âme des instituteurs des rois. L'élève de Montausier, qui n'a jamais donné ni de grandes espérances ni de grands regrets à la nation, promettoit cependant un souverain ami de la justice et de la vérité; et l'on peut croire aisément que

ces vertus furent le fruit d'une éducation donnée par Montausier.

Montausier mourut avant son élève ; mais sa vie, faite pour servir d'exemple à son siècle, en embrassa presque toute la durée. La France vit sa longue vieillesse couverte à la fois de la gloire de ses vertus et des bienfaits du monarque. Il est donc vrai que quelquefois au moins on peut terminer l'éloge d'un grand homme sans parler de ses malheurs et des triomphes de l'injustice ! Presque tous les hommages que l'éloquence a rendus dans ce lycée aux hommes qui ont honoré la patrie ont fini par des larmes répandues sur leur destinée. On a vu l'Hôpital et Sully terminant leurs jours dans la retraite et dans la disgrâce ; Descartes fuyant la persécution de pays en pays, et ne trouvant d'asile que dans un tombeau élevé sur une terre étrangère ; Fénélon pratiquant ses dernières vertus exilé d'une cour où il avoit toujours adouci la vérité par les grâces de son génie ; et Montausier, qui n'a jamais rien ôté à la vérité de ce qu'elle a de terrible pour les méchans, termine dans une cour sa longue carrière, pleine d'honneurs et de prospérités. O spectacle encourageant pour l'homme de bien ! et qu'il est doux d'apprendre que c'est un roi qui l'a donné à la terre ! L'éloge de Montausier est encore celui de

Louis XIV. Il semble destiné à justifier les hommages prodigués à ce monarque par son siècle; à prouver que s'il n'a fait que rendre son règne illustre, il eût encore rendu sa nation heureuse si des hommes tels que Montausier avaient entouré son berceau comme son trône; si on lui eût fait connoître dans son éducation les vérités qu'il avoit le courage d'entendre au milieu de l'admiration et de l'ivresse de son siècle. En voyant dans la vie de Montausier le respect de ce monarque pour la vérité, le censeur le plus sévère de sa renommée oseroit-il effacer le titre de grand de sa statue? Ah! les vertus qu'il encouragea dans Montausier seroient encore plus nécessaires de nos jours, et on ne les a point vu reparoître. Peut-être les talens que les passions même peuvent féconder et faire naître sont-ils moins étrangers à l'homme que la vertu, qui exige souvent le sacrifice de toutes ses passions. Les arts et le génie ne peuvent sauver de sa décadence une nation où les caractères s'affoiblissent. Eh! que de peuples on voit dans l'histoire, retombant dans la barbarie des mœurs, éclairés encore de toutes leurs lumières! Nous ne voulons plus que des qualités qui nous rendent aimables; mais n'oublions point que les vertus douces sont les dernières qui paroissent dans les sociétés, et qu'elles touchent à l'époque de la corruption et

de la honte des peuples. Rappelons-nous que c'est dans les siècles de l'héroïsme, au milieu des victoires, et dans les temps où les âmes étoient vraies parce qu'elles étoient fortes, que le Français a mérité la réputation du peuple le plus aimable de l'Europe; et si nous ne voulons pas perdre cette réputation, disons-nous sans cesse que pour conserver même nos grâces il faut conserver nos vertus, et que si le talent de plaire peut suffire à un homme privé, une nation, pour être aimable, doit encore avoir de la grandeur.

FIN DES ÉLOGES DE GARAT.



TABLE

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.



